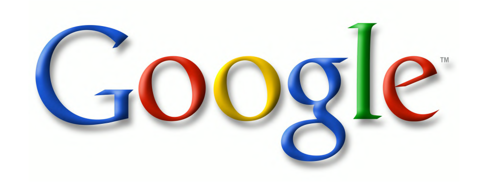
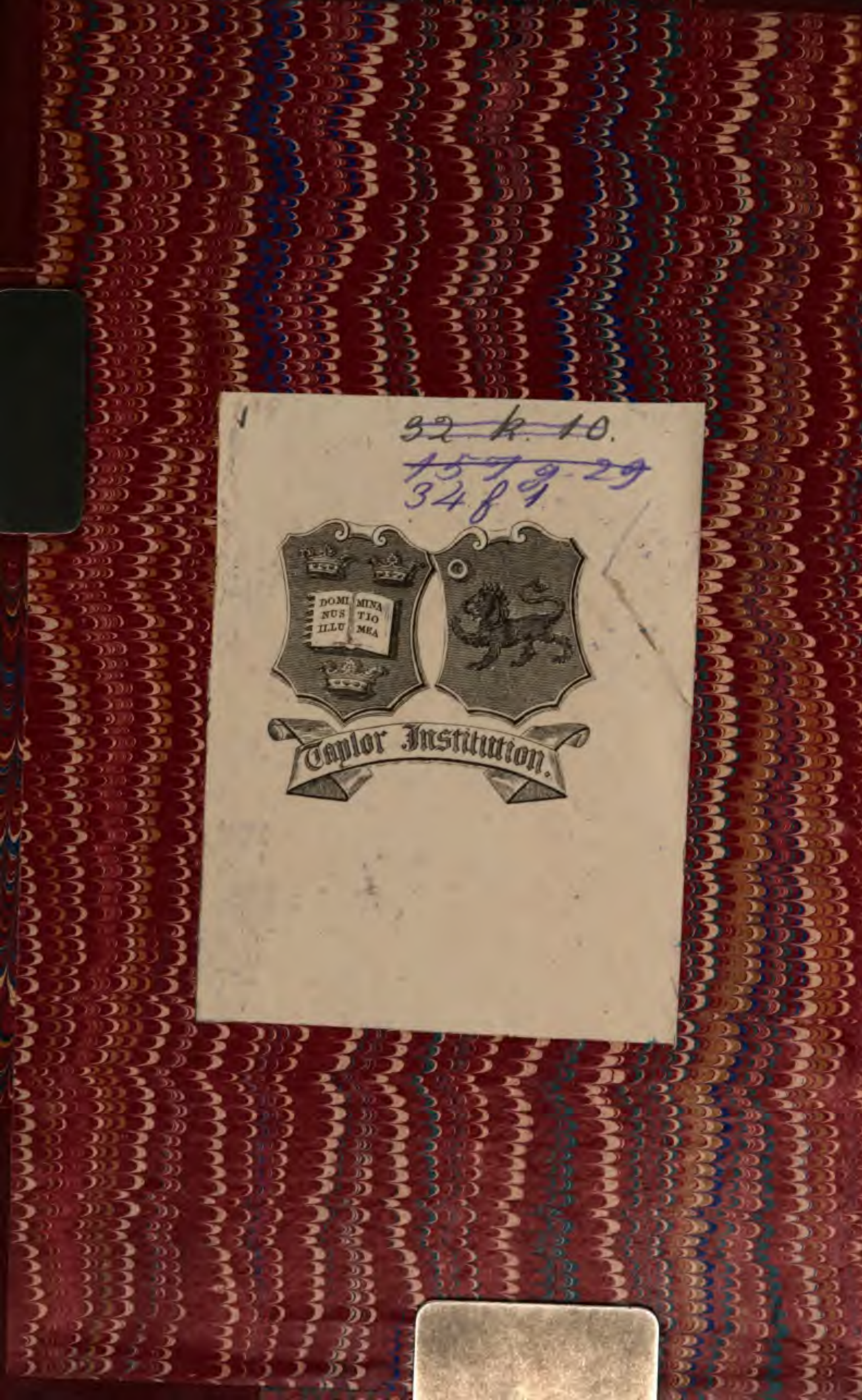




32. k. 10.
1579.29
34 f 1
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



ABÉLARD

DRAME PHILOSOPHIQUE

ABÉLARD

DRAME INÉDIT

PAR

CHARLES DE RÉMUSAT

PUBLIÉ AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

PAUL DE RÉMUSAT

SON FILS

Gallorum Socrates.
ABÆL. *Epit.*

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

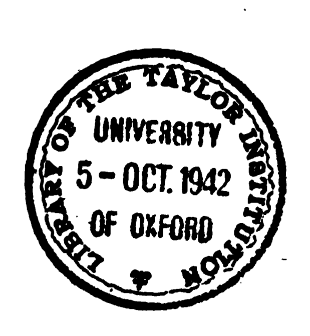
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877



PRÉFACE

ET

INTRODUCTION

PRÉFACE

Mon père m'a souvent raconté qu'un soir de l'été de 1836, il était entré au théâtre de l'Ambigu-Comique, où l'on jouait un drame intitulé : *Héloïse et Abélard*[1]. Qu'on ne s'étonne point : mon père avait dès la jeunesse, dès l'enfance, le goût du théâtre dans ce qu'il a de sérieux, et aussi de frivole. Jusque dans les dernières années, il prenait un réel plaisir à toute représentation dramatique, embrassant tous les genres dans son incessante curiosité pour les manifestations de l'esprit. Le vaudeville le plus gai, le mélodrame le plus sombre lui inspiraient un égal intérêt. Il était particulièrement séduit par l'un des traits brillants de la littérature moderne : l'invention. Cette qualité le rendait indulgent, et, pour elle, il excusait mille défauts de vraisemblance ou de style. Très-sévère pour ses propres

1. *Héloïse et Abélard*, drame en cinq actes, par MM. Anicet Bourgeois et Francis Cornu, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 26 mars 1836.

œuvres, très-défiant pour lui-même de la fantaisie ou de l'imagination, il savait retrouver, apprécier, admirer même les dons précieux de l'art sous l'apparence légère ou la forme incorrecte des romanciers et des auteurs dramatiques. Ce soir-là, cependant, malgré sa bienveillance générale, il était forcé de convenir que le drame historique qu'il venait d'entendre manquait à quelques-unes des lois de l'histoire et de la passion. Il était très-frappé toutefois du sujet et du héros, et, revenant à pied sur les boulevards, vers le faubourg Saint-Honoré, il songeait à l'étrangeté de ce personnage, philosophe et passionné tout à la fois, si bien fait pour le roman, et presque déplacé dans l'histoire. Sans doute ce sujet n'était point nouveau pour lui, et des réflexions de ce genre avaient déjà traversé sa pensée, mais cette lueur vague prit dès ce soir-là une forme très-nette. Il vit revivre devant lui un homme très-supérieur à ses contemporains par les facultés de l'intelligence, qui les domine, les ravit, les irrite. Universellement reconnu comme le premier de tous dans son siècle, les grands le redoutent, les peuples l'admirent, les savants le louent, l'Église le persécute, il est aimé de la plus noble des femmes ! Et pourtant il souffre, il échoue en ses entreprises, il meurt misérable et isolé ! Tout l'éclat de son esprit, toute la profondeur de son savoir ne le préservent point, ne lui donnent pas sur les hommes une influence durable, et rien ne reste de lui que quelques ouvrages qu'on ne lit plus. Serait-ce que l'esprit ne suffit pas à tout, et que le caractère, la volonté, la vertu soient indis-

pensables pour créer une puissance et commander à la destinée? Au milieu des grandes réalités de la vie et de ses épreuves, l'éloquence et le savoir ne dominent point les dangers de la gloire, les enivrements de l'orgueil, les éblouissements de l'amour. N'était-ce pas un sujet fait pour tenter un écrivain politique et philosophe que cette lutte de l'intelligence contre la vie tout entière? C'était une vérité morale qui pouvait devenir dramatique, ce qui est peu fréquent pour la morale, et rare pour la vérité.

Telle est assurément l'idée première du drame qu'on va lire, et que mon père ne plaçait pas au dernier rang parmi ses œuvres. Dès le même soir, et durant cette longue promenade, il songeait aux développements qu'il y pourrait donner; il évoquait ces personnages qui entourent Abélard, et qui représentent les difficultés et les enchantements de sa vie. Ces êtres ne sont point imaginaires ou fantastiques comme les compagnons de Faust, dont le nom vient si naturellement ici. L'éloquence, la philosophie, la religion, l'amour s'agitent sous les noms de saints, de philosophes, de femmes, les plus célèbres parmi ceux qui ont instruit, troublé, persécuté ou séduit les hommes. N'était-ce pas une étrange pièce de théâtre celle où la femme elle-même, l'amoureuse, est aussi savante, touchante, réelle pourtant et illustre, et toute occupée d'idées générales, sans rien perdre de sa grâce? Son nom éveille toutes les sympathies des amants et des lettrés. Enfin le milieu où l'action se passe est tout littéraire ; les

personnages sont des écoliers et des professeurs; partout l'esprit tient le premier rang, la passion ne vient qu'après lui, animée, embellie par lui. Le temps même où vit cette société est ce moyen âge mystérieux, théâtre ordinaire de la fantaisie. Autrefois comme aujourd'hui, avant comme après les études historiques qui l'ont éclairé, ce siècle de pédanterie et d'imagination, de rudesse et de grâce, d'ignorance naïve et d'étude ardente a servi de refuge à l'art et à la poésie. Combien d'idées, de projets, d'images devaient alors traverser l'esprit de celui qui avait su extraire une telle conception d'un mélodrame, semblable en apparence à tant d'autres mélodrames! Lui seul, hélas! aurait pu les exposer dignement. Lui seul aurait pu nous dire ce qu'il a tenté, et jusqu'à quel point il a réalisé sa propre pensée. Lui seul aussi pouvait savoir si quelque allusion secrète aux contemporains ne se cachait point sous l'apparence des philosophes du XIIe siècle.

Mon père avait trente-neuf ans en 1836. Il était depuis longtemps moins occupé de littérature que de politique, et n'écrivait guère que des articles de journaux touchant les affaires courantes, des exposés de projets de loi, et des rapports législatifs. Peu s'en fallait qu'il ne crût sa carrière d'écrivain terminée. A vrai dire, la politique avait toujours eu la première place dans ses préoccupations et dans ses écrits. Sous la Restauration, il avait imprimé dans les revues et les journaux les articles qui ont commencé sa réputation, et si ces articles étaient très-divers par le sujet, le but en était invariable : la

défense de la liberté. Même lorsqu'il ne traitait pas des affaires de l'État, lorsque, dans *le Globe*, il prenait une part active à la querelle des romantiques et des classiques, en jugeant le *Cromwell* de Victor Hugo, ou les chansons de Béranger [1], il ne se détournait pas de la voie qu'il devait suivre jusqu'au dernier jour, et il semblait tenir surtout à donner au parti libéral les avantages d'une bonne position en littérature, et à le montrer prêt à toutes les réformes, tout animé de l'esprit nouveau. Les lettres le préoccupaient pourtant plus que le public ne pouvait le savoir. Il était connu de la jeunesse de son temps par des chansons qu'il composait dès le collége, et il avait eu d'agréables succès de société en lisant dans le monde des drames historiques : *le Retour du Croisé, ou Jean de Montciel, la Révolte de Saint-Domingue* et *la Saint-Barthélemy*. On peut voir dans les lettres de M. Ampère, dans les souvenirs de M. Delécluze, dans les articles de M. Sainte-Beuve, quel était l'attrait de ces lectures pour les gens du monde et pour les lettrés. Si grand que fût ce succès, mon père ne voyait là qu'un délassement, un exercice pour un esprit qui ne se croyait capable de tout comprendre, de tout juger qu'après avoir tout tenté. Mais ce n'était point pour lui l'emploi sérieux et définitif de ses facultés. Il ne voulait, même en son jeune temps, rien publier qui pût le gêner un jour ou diminuer son autorité, s'il prenait part au

1. Ces articles ont été réimprimés dans le recueil intitulé : *Critiques et Études littéraires, ou Passé et Présent*, par Charles DE RÉMUSAT, de l'Académie Française. 2e édition. 2 vol. in-18. Didier, 1857

gouvernement. On devine que cette disposition s'était fort augmentée depuis la Révolution de Juillet, et que plus que jamais il se renfermait dans les travaux des Chambres et le souci des affaires publiques. La littérature, qui est devenue plus tard pour lui une source de jouissances, de consolation et de renommée, l'intéressait encore, sans l'occuper, lorsque la pensée d'écrire une œuvre d'imagination vint le surprendre. Il ne résista point, et dès le lendemain il demandait au Bibliothécaire de la Chambre des députés le gros volume [1] qui renferme la touchante et pédante correspondance d'Abélard, et quelques lettres d'Héloïse. C'était le temps des vacances, et peu après il emportait ce précieux livre à la campagne, à Lafitte [2], où il faisait pour la première fois un établissement durable, dans un pays qui depuis plusieurs années déjà le nommait député, et qui lui a donné pendant quarante ans les plus nobles témoignages de sympathie, d'affection et de respect.

Il y vivait depuis peu de temps tranquille et laborieux, que la politique le ressaisissait encore. On le

1. Les lettres d'Héloïse et d'Abélard ont été souvent publiées et souvent traduites. La base de toutes les publications et traductions est le recueil intitulé : *Petri Abælardi, philosophi et theologi abbatis Ruyensis, et Heloissæ conjugis ejus, primæ Paracletensis abbatissæ opera*. In 4°. Paris, 1616. — M. Cousin a publié la plupart des ouvrages d'Abélard avec une introduction dans la Collection des Documents inédits de l'histoire de France. — Au moment où mon père écrivait son drame, une édition des Lettres venait d'être imprimée sous les auspices de M. Guizot, avec une remarquable notice de Mme Guizot. — La plus récente édition et la plus complète est celle-ci : *Lettres d'Abélard et d'Héloïse, traduction nouvelle d'après le texte de Victor Cousin, précédée d'une introduction par Octave Gréard*, etc. In-8°. Paris, Garnier 1875.

2. Haute-Garonne.

rappelait à Paris pour remplir les fonctions de sous-secrétaire d'État, M. de Gasparin étant ministre de l'intérieur [1]. Aussitôt, paraissant oublier Abélard et la philosophie, il s'attachait à ses fonctions nouvelles, autant pour servir ses principes de politique générale que par goût de la partie technique de l'art de gouverner. Moins d'une année plus tard, le ministère étant renversé, il pouvait librement songer à son drame. Il ne s'y mettait pourtant avec passion qu'après un nouvel hiver écoulé, et c'est dans l'été de 1838 qu'il a achevé son œuvre avec un plaisir qu'il aimait à rappeler, et avec la liberté d'un esprit qui ne songe qu'à se satisfaire lui-même.

Pendant l'hiver qui suivit, et bien souvent plus tard, il a fait de ce drame des lectures dans les salons de Paris. Le succès, dès le premier jour, avait été très-vif et ne s'est jamais démenti. La mode était grande de l'entendre, et l'on n'applaudissait pas seulement l'auteur, mais le lecteur, et, si je l'ose dire, le chanteur. Il semblait mériter ce qu'Héloïse dit quelque part à celui qu'elle aime : « Vous avez deux » choses qui suffiraient pour séduire, c'est la façon » dont vous récitez et celle dont vous chantez. » Cette lecture était en général précédée d'un aperçu, la plupart du temps improvisé, sur Abélard et sur son temps, surtout sur l'organisation des écoles et les mots techniques de la philosophie. Il eût été imprudent d'introduire sans transition la société

1. Ministère du 6 septembre 1836.

qui l'écoutait, tout intellectuelle qu'elle fût, dans le monde du XIIe siècle. Les plus instruits eussent été dépaysés tombant de plein saut au milieu d'une leçon de scolastique, et des plaisanteries pédantes et gauloises des écoliers. Il voulait d'ailleurs que la science et le sérieux ne perdissent point leurs droits sur une œuvre qui, parce qu'elle est amusante, pouvait sembler frivole. C'était un portique austère dressé devant le temple plus orné, plus brillant. Sans doute, une telle explication est moins nécessaire pour le lecteur plus attentif et mieux prévenu, que pour l'auditeur de salon; sans doute, le moyen âge est mieux connu, et la scolastique pas plus que les autres sciences n'a échappé aux vulgarisateurs; enfin mon père, dans un ouvrage historique et philosophique, a contribué à populariser le nom d'Abélard, ses malheurs et sa doctrine. C'est à ce livre[1] que le lecteur doit recourir, s'il veut apprendre ce qui est seulement indiqué dans le drame, et comparer la fiction à la réalité. Pour que la clarté soit complète, il n'est pas indifférent toutefois de faire précéder cette publication par quelques-uns de ces éclaircissements qu'un manuscrit de mon père et mes souvenirs de lectures plus récentes me permettent de reproduire tels qu'il les donnait en causant avant de lire. Je rejette à la fin du volume des notes destinées à expliquer, à justifier les citations.

1. *Abélard, sa vie, sa philosophie et sa théologie*, par Charles DE RÉMUSAT. Nouvelle édition, 2 vol. in-8°. Didier 1855. — La première édition a été publiée chez Ladrange en 1845.

Quant à l'œuvre elle-même, on ne saurait attendre de l'auteur de cette préface un jugement, encore moins une critique, pas même une apologie. Comment saurais-je me satisfaire moi-même en en parlant? comment ne serais-je pas au-dessous de ma propre pensée, de mes sentiments les plus naturels et les plus profonds? comment exprimer même l'émotion que je ressens en relisant ces pages brillantes, en livrant au public l'ouvrage préféré de celui dont la mémoire m'est chère? C'est le plus pur, le plus éclatant de son esprit dont je me sépare aujourd'hui, avec tous les sentiments d'un fils et d'un disciple. Je ne saurais dire et je devrais cacher les émotions dont mon cœur est plein, mais il s'agit ici des deux êtres qui se sont le mieux connus, le plus aimés, et l'on comprendra le trouble de celui qui survit, et qui, tout soucieux de la gloire qu'il voudrait défendre, livre à la publicité une œuvre inédite, composée il y a quarante ans, dans des circonstances très-différentes, pour une société qui n'est plus. Les ouvrages d'imagination sont sujets aux retours de la fortune. Le temps n'aura-t-il pas enlevé la fleur de celui-ci? Les meilleurs juges ne l'ont point pensé en l'écoutant autrefois. Il est des œuvres, et ce sont les plus délicates, que le temps ne flétrit point. L'auteur pourtant semble avoir hésité à produire son drame écrit par lui en plein talent, en pleine réputation. En avait-il quelque scrupule ou quelque embarras? doutait-il du mérite ou du succès? ai-je le droit d'être plus hardi que lui?

Il faut bien dire que la première raison de mon

père pour refuser de publier le drame d'*Abélard*, c'était la pensée que, dans notre pays, les hommes sont classés d'avance et dès leur début, et qu'il ne voulait point sortir de la situation littéraire et politique où il s'était tout d'abord placé. Il avait vu trop souvent la défiance accueillir une œuvre nouvelle et étrangère aux premiers essais d'un écrivain. L'idée d'un homme universel, ou seulement doué de talents variés, est rarement acceptée, et ce que l'on gagne en étendue, paraît presque toujours perdu en profondeur. L'exemple de Voltaire, qui fut si longtemps discuté et contesté, est plus effrayant pour les audacieux que rassurant pour les timides. Mon père n'espérait pas que l'on fît en sa faveur une exception à la loi commune de la spécialité de l'esprit. Il lui semblait qu'il n'eût acquis en littérature quelque réputation qu'aux dépens de son autorité politique. Il pensait d'ailleurs que la critique a surtout le droit de s'exercer sans limites sur les livres où l'invention domine. C'est bien complétement alors qu'on se soumet au jugement des hommes. Les productions romanesques n'ont aucun droit à l'indulgence, car ce n'est jamais un devoir de les écrire, encore moins de les imprimer. Dans les livres de science ou d'exposition de principes, si le talent ou le succès manque, l'opinion doit tenir compte d'une conviction sincère et d'un travail consciencieux. On juge en eux les sentiments plus que le talent. Ces compensations sont assurées à l'homme qui participe aux affaires de son pays, ou cherche à instruire, à éclairer, à persuader. Rien de pareil

pour celui qui veut créer une œuvre d'art. Il ne peut être justifié que par le succès. Abélard dit quelque part que *Dieu punit en lui la présomption des lettrés*. Cette présomption, mon père ne l'avait point.

Il ne pensait pas cependant que son ouvrage serait nécessairement et à jamais ignoré, et il m'a laissé libre de le publier. J'use aujourd'hui de cette liberté. La plupart des raisons qui l'ont retenu ont disparu avec lui, tandis que toutes celles qu'on lui donnait autrefois pour la publication, et qui le faisaient hésiter, subsistent tout entières. Peut-être cependant eussé-je désiré d'attendre des jours plus calmes, plus littéraires pour ainsi parler, et vaudrait-il mieux que l'écho des dernières dissensions politiques fût éteint. L'esprit de parti règne encore et peut nuire à l'impartialité de quelques critiques. Une prudence timide m'eût commandé ce retard s'il ne s'agissait pour lui que d'un succès littéraire, pour moi que de la douceur de le voir apprécié, admiré davantage par ceux qui l'ont connu, et révélé à une génération nouvelle. Mais il y va de bien plus à mes yeux : on ne peut méconnaître en lisant cet écrit que l'auteur y défend comme ailleurs la liberté qu'il a tant aimée; très-indirectement la liberté politique, plus clairement la liberté de la conscience et de la pensée. Autant que nulle autre de ses œuvres, celle-ci est toute pleine des sentiments qui ont dirigé sa vie. Nulle part il n'a plus hardiment revendiqué les droits de la raison, protesté contre l'intolérance, glorifié l'indépendance de l'es-

prit. Ces nobles principes ne sont-ils pas encore trop souvent méconnus? Publier ce drame, ce n'est donc pas seulement accroître sa renommée, c'est servir sa cause, notre cause; double devoir qui m'est bien cher, puisque le sort me condamne à n'être plus que fier de lui, après avoir été si heureux par lui.

PAUL DE RÉMUSAT

Lafitte, septembre 1876.

INTRODUCTION.

Le nom d'Abélard est populaire. L'histoire de ses amours et de ses malheurs est connue de ceux-là même qui ne savent pas l'histoire. Elle est connue comme un roman. Mais la personne d'Abélard l'est beaucoup moins que ses aventures. On sait vaguement qu'il fut un bel esprit, un professeur, un philosophe; mais c'est tout, et ce n'est pas assez pour bien comprendre le drame qu'on va lire.

Il faut bien appeler drame cette composition, car elle a du drame le dialogue, les caractères, les passions. Mais il ne faudrait pas la lire avec les préoccupations que ce nom de drame fait naître. L'étendue des développements, la longueur des conversations, la multiplicité des controverses, le genre des plaisanteries, l'abondance des citations rendent cet ouvrage fort différent d'une véritable pièce de théâtre.

Ce n'est pas cependant non plus une œuvre historique, quoique l'auteur se soit beaucoup servi de l'histoire. Des

événements vrais y sont exploités librement, abrégés et rapprochés à volonté, et ce qui, dans le fait, s'est accompli peut-être en trente ou quarante ans, paraît ici renfermé dans un espace de temps quatre ou cinq fois moindre. Mais presque tout est emprunté à la réalité; les principaux personnages ont vécu; ils ont agi, ou auraient pu agir, comme ils font ici. On a essayé de les représenter avec fidélité, on s'est attaché à imiter leurs mœurs ou celles de leur époque, et, en les peignant des couleurs qui ont paru les plus propres à produire quelque effet, on a prétendu respecter le fond des caractères. Il en est de même des opinions : celles qui sont semées dans le dialogue se rapportent en général à celles des hommes qu'on voit en scène, ou du moins aux conséquences prochaines des maximes qu'ils professaient. L'esprit du temps est conservé plus exactement qu'on ne croira peut-être. Sans doute il a fallu modifier le langage, et de même qu'on ne pouvait faire parler tout ce monde en langue latine ou romane, il a fallu donner à l'expression des idées et des sentiments quelque chose du tour actuel et de la forme contemporaine. L'imitation littérale eût été fastidieuse, inintelligible; elle n'est point d'ailleurs un procédé de l'art. Cependant ce serait une erreur de penser que le langage des personnages du drame diffère essentiellement de celui des personnages de l'histoire. Si l'on veut bien se rappeler qu'ils appartiennent presque tous à la classe savante, que l'action se passe dans le monde lettré, ou plutôt dans le monde philosophique, on s'étonnera moins de trouver ici des idées, des sentiments, des expressions qui d'abord auront paru bien modernes. Les philosophes de tous les temps habitent, quoi qu'ils fassent, dans la même

région intellectuelle, et leur esprit tourne incessamment autour de ce qu'il y a d'éternel dans la pensée humaine.

On voit donc que, malgré les libertés prises avec les faits dans un ouvrage d'imagination, il peut être nécessaire, pour le bien juger, de se former une notion de ces faits, et de connaître un peu de vrai, de peur de soupçonner trop d'invraisemblable.

Au XII[e] siècle, ce qu'on a appelé plus tard la république des lettres n'existait pas. L'Université n'existait pas. L'Église semblait toute la société intellectuelle. Dans l'Église, ou tout au moins près d'elle, il y avait des écoles. Dans chaque diocèse un peu important, sous les yeux de l'évêque et quelquefois dans sa maison, se tenait une école appelée souvent pour cette raison École épiscopale. L'enseignement, quoique destiné presque exclusivement aux clercs, n'y était pas essentiellement théologique. Il roulait sur les sept sciences alors connues ; d'une part les trois qui formaient le *Trivium*, savoir : la grammaire, la rhétorique et la dialectique, et, de l'autre, les quatre dont se composait le *Quadrivium*, savoir : l'arithmétique, l'astrologie, la géométrie et la musique. Mais rarement embrassait-on dans une seule école cette encyclopédie du temps. Le *Trivium* était l'objet ordinaire de l'enseignement. Celui qui professait les trois sciences professait, à vrai dire, la philosophie, laquelle se résolvait alors dans la dialectique, c'est-à-dire la logique appliquée à l'argumentation. Le professeur portait habituellement le titre d'*Écolâtre*, ou de *Scolastique*, ses auditeurs étaient les *écoliers* ou les *scolaires*. On disait l'écolâtre ou le scolastique de l'église de Laon, ou de la cathédrale de

Reims. Aussi cette philosophie s'est-elle appelée la philosophie de l'École, ou la philosophie scolastique. Quand, auprès de l'école de philosophie, il y avait une école de théologie, le professeur de cette dernière s'appelait le *Théologal.*

Quoique l'écolâtre, et à plus forte raison le théologal, fussent clercs et placés sous la surveillance de l'évêque, quoique ce fût une faute grave contre la discipline que de professer sans autorisation et sans caractère ecclésiastique, il ne faut pas croire que l'enseignement fût absolument dépourvu de liberté. D'abord les évêques différaient souvent d'opinion, et toute doctrine était presque assurée de trouver quelque part asile et protection. Le talent de la parole était fort recherché, fort apprécié, et une Église épiscopale était à la fois très-jalouse d'avoir de brillants professeurs, et assez peu capable de les juger. Dans ce temps-là, d'ailleurs, l'organisation en toutes choses était faible, et l'unité spirituelle n'était pas armée de prompts et énergiques moyens d'action matérielle. Enfin, quand l'Église formait des synodes diocésains ou des conciles provinciaux pour juger et réprimer, il était rare que leurs jugements fussent bien sévères, et ils prononçaient des censures et des interdictions plutôt que des châtiments. En changeant de province, l'erreur condamnée recouvrait souvent sa liberté.

Abélard trouva dans cet ordre de choses des facilités et des obstacles, ses moyens de succès, et la cause de sa perte. Disons quelques mots seulement de l'enseignement qu'il renversa et de celui qu'il tenta de fonder.

La philosophie scolastique portait sur une partie de la

philosophie d'Aristote, *la Logique*, qu'au temps d'Abélard sans doute on ne connaissait ni tout entière, ni dans son texte, et qu'on étudiait surtout dans les commentaires de Porphyre, philosophe de l'école d'Alexandrie au IIIe siècle, et de Boëce qui naquit à Rome vers le milieu du ve, et qui essaya comme Porphyre mais avec moins de profondeur, de concilier Aristote et Platon.

Les études philosophiques avaient été relevées dans le monde chrétien du Nord et de l'Occident de l'Europe par Jean Scot Érigène durant la seconde moitié du IXe siècle. C'est de Scot que l'on date ordinairement l'origine de la scolastique.

La grande question de cette philosophie au XIe siècle était celle qui divisait les réalistes et les nominaux : Il faut absolument tâcher d'en donner une idée.

Tout le monde sait ce que c'est que les substantifs abstraits. Ils désignent en général des qualités, comme : la blancheur, la solidité, la bonté. On sait également ce que c'est que les genres et les espèces. Ainsi, les hommes sont une espèce d'animaux ; les animaux un genre d'êtres ; ou mieux, l'homme est une espèce dont l'animal est le genre, comme l'homme est le genre dont le nègre est l'espèce. L'*humanité* constitue l'espèce humaine, l'*animalité* le genre animal. Ce sont encore là des noms abstraits, ou noms communs et généraux, que l'École appelait des *universaux*. Or les universaux, les noms abstraits, soit *humanité*, *animalité*, *homme* en général, *animal* en général, soit *blancheur*, *solidité*, *bonté*, expriment-ils des choses réelles, ou ne sont-ils que des noms nécessaires au langage ? Si l'on dit qu'ils désignent des choses, on est *réaliste* ; si l'on dit qu'ils ne sont que des noms, on est

nominaliste. Telle est, dans ses termes généraux, dans ses caractères apparents, cette question célèbre dont nous ne saurions ici exposer le sens profond, ni mesurer la vraie portée.

Les écoles épiscopales tenaient pour le réalisme lorsque, vers 1089, Roscelin, chanoine de Compiègne, soutint avec beaucoup d'éclat le nominalisme absolu. Il contesta toute réalité aux genres, aux espèces, aux qualités, aux universaux, ne reconnaissant d'existence qu'aux choses individuelles. Mais il ne put soutenir pareille doctrine sans rencontrer de puissants adversaires, nommément saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, écrivain et philosophe éminent. Dénoncé à l'Église à laquelle il était odieux (car on conçoit que le nominalisme absolu peut conduire à des doutes sur la nature des trois personnes de la Trinité et sur la réalité du miracle de l'Eucharistie), Roscelin fut traduit au concile de Soissons en 1093, jugé, censuré, et condamné à l'exil.

Au commencement du XIIe siècle, le réalisme avait donc triomphé. Il était enseigné à Paris avec le plus grand succès dans l'école épiscopale, appelée École du Cloître ou de la Cathédrale, parce qu'elle se tenait dans un cloître voisin de la cathédrale, par Guillaume de Champeaux, chanoine et archidiacre de Notre-Dame. Ce dernier poussait cette doctrine jusqu'à soutenir que ce qui est commun aux individus d'une même espèce existe identiquement dans tous, de sorte qu'à la rigueur, l'universel eût été plus réel que l'individuel, et que l'existence des individus se fût réduite à un phénomène particulier d'une substance commune, exprimée par un nom abstrait. Par exemple, l'humanité est une chose

réelle en soi qui subsiste la même et tout entière dans chacun des êtres humains; ceux-ci, dont elle fait la réalité essentielle, s'évanouissent comme individus; l'individu n'est que la forme, l'humanité est la substance.

Ce fut vers ce temps que Pierre Abélard, né à Palais, en Bretagne, en 1079, vint à Paris. Jeune encore dans les premières années du XIIe siècle, il entendit Guillaume de Champeaux, suivit ses leçons, et bientôt l'attaqua, et lui ravit ses écoliers, sa réputation, son autorité. Sur la question alors tant controversée, il établit que les noms généraux ne sont ni des choses réelles, ni de purs mots, mais des idées ou des conceptions nécessaires de notre esprit. Sa doctrine, appelée depuis le *conceptualisme*, était donc une sorte de transaction entre le réalisme et le nominalisme, mais elle inclinait évidemment vers le dernier. C'était assez pour le classer parmi les novateurs, les esprits indépendants, les hommes qui mettent aux prises l'autorité et la raison.

Après avoir forcé Guillaume de Champeaux à fermer son école et bientôt à quitter Paris pour devenir évêque de Châlons (1112), Abélard alla dans la ville de Laon entendre, puis combattre et vaincre de la même manière Anselme, doyen du chapitre de la cathédrale, le plus renommé professeur de théologie. La théologie d'Abélard ne peut être exposée ici, mais son caractère général était l'application de la philosophie à la foi, ou, comme on dirait aujourd'hui, le rationalisme chrétien.

Voici ce que pense l'Église d'Abélard et de sa doctrine : « Abélard, dit un écrivain ecclésiastique, était l'homme de » son temps; il représentait l'une des faces de son siècle,

» l'esprit d'indépendance, qui, sous diverses formes, travaillait la multitude et secouait le joug d'une loi supérieure. Abélard voulait le progrès par la force humaine, » comme saint Bernard le voulait par la puissance de » Dieu. C'était une voie attrayante ouverte aux présomptions de la science que de dispenser de croire avant » d'avoir compris, et l'orgueil humain trouvait quelque » gloire à faire comparaître devant le tribunal de la » raison les dogmes de la religion pour les juger et les » déclarer valides. Il est vrai que Abélard professa toujours » un respect sincère pour l'Église..... mais son inexcusable faute est d'avoir appliqué aux vérités dogmatiques » le principe du libre examen. C'est là, qu'il en eût conscience ou non, c'est là ce qui fit à la fois et la vogue » et le danger de son enseignement. Abélard, en appliquant à la théologie une telle mesure d'appréciation, » posa le principe du rationalisme qui, dans son premier » développement, exerça sur la foule passionnée l'espèce » de fascination que le protestantisme produisit trois » siècles plus tard, et que le libéralisme a renouvelée de » nos jours avec un succès non moins éclatant. Toujours l'esprit d'indépendance, de quelque forme et de quelque nom qu'il se revête, excitera la sympathie de notre » nature déchue, et toute doctrine qui favorisera le » triomphe de la volonté propre sur l'autorité divine... » sera sûre d'être accueillie avec enthousiasme par la » multitude aveugle et insensée [1]. »

Devenu le premier dans la philosophie et dans la théo-

1. *Histoire de saint Bernard*, par l'abbé Théodore Ratisbonne. t. II. ch. XXVII.

logie, Abélard devint riche, puissant, célèbre. Ce qu'on raconte de l'affluence des étrangers pour l'entendre est presque incroyable. L'époque de sa plus grande gloire lui devint fatale. On connaît son amour pour Héloïse et ses malheurs (1117).

Mais l'indépendance de son esprit et de ses doctrines ne pouvait manquer de soulever l'Église contre lui. Saint Bernard fut pour lui ce que saint Anselme avait été pour Roscelin. En vain avait-il fait profession dans les mains de l'abbé de Saint-Denis et pris l'habit religieux; en vain avait-il fondé l'institut du Paraclet qui devint plus tard une abbaye fameuse sous l'administration d'Héloïse, il fut persécuté. Traduit d'abord au concile de Soissons qui ne se prononça pas (1121), il fut à la fin condamné au concile de Sens, où le roi Louis le Jeune assista en personne (1140). Avant de se soumettre au jugement, il en appela au pape, et, se rendant en Italie, il s'arrêta dans le monastère de Cluny. C'est sous la protection de l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, que s'écoulèrent ses derniers jours. Il mourut en 1142. Ainsi sa vie historique dura au moins trente ans.

Ce sont ces trente années qui ont été resserrées dans le cadre de ce drame, dont l'action ne paraît durer que de sept à huit ans. A l'exception du premier concile qui a été supprimé, il contient et reproduit ceux des événements de la vie d'Abélard qui viennent d'être rappelés. Ces événements sont les principaux, non les seuls intéressants de cette orageuse vie, mais ils forment un certain ensemble, et ils suffisaient pour mettre en lumière l'idée dont cet ouvrage est le relief et le développement. C'est maintenant au drame de s'expliquer lui-même. Ce

qui vient d'être dit le fera mieux comprendre, mais mieux que ce qui vient d'être dit, il doit faire comprendre Abélard et la pensée de l'auteur. Tout ouvrage qui prétend au titre d'ouvrage d'imagination est semblable à ces vases d'albâtre qu'une flamme intérieure rend visibles dans la nuit.

ABÉLARD

DRAME PHILOSOPHIQUE

EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

PIERRE ABÉLARD.
LOUIS VII, ou LE JEUNE, roi de France.
ANSEAU DE GARLANDE, sénéchal de l'hôtel du roi.
ÉTIENNE DE GARLANDE, son frère, chancelier du roi.
MATHIEU DE BEAUMONT, grand chambrier du roi.
THIBAULD, comte de Champagne.
HENRY DE BOISROGUES, archevêque de Sens.
SANSON, archevêque de Reims.
BERNARD, abbé de Clairvaux.
PIERRE, abbé de Cluny.
GUILLAUME DE CHAMPEAUX, archidiacre de la cathédrale de Paris.
ANSELME, doyen du chapitre de la cathédrale de Laon.
FULBERT, chanoine de Paris.

ALBÉRIC DE REIMS LOTULFE DE NOVARE	Élèves de Guillaume et d'Anselme.
MANEGOLD DITTMAR GOMBAULD HILAIRE ODON HUGUES ROBERT PALLEYN GODWIN WERTHER	Élèves de Guillaume, puis d'Abélard.
AMAURY CHRISTOPHORE JEAN LE PETIT GAUFFROY GILBERT DE LA PORRÉE	Élèves d'Anselme, puis d'Abélard.

CARBAZOT, tavernier.

BASTIEN, portier de l'Ecole de la cathédrale de Paris.

LANSLEGOT, armurier.

LANDRY, bourgeois de Laon.

PAUL ROUX, forgeron à Sens.

UN JARDINIER de l'abbaye de Cluny.

UN SCRIBE.

UN BEDEAU de la cathédrale de Sens.

DEUX PARENTS DE FULBERT, ÉVÊQUES, ABBÉS, PRÊTRES, CHANOINES, BOURGEOIS, ÉCOLIERS, HOMMES D'ARMES, ETC.

HÉLOÏSE, nièce de Fulbert.

CONSTANCE, princesse d'Antioche, sœur du roi Louis VI.

LA SUPÉRIEURE du monastère d'Argenteuil.

MARGUERITE, nourrice d'Héloïse.

DENISE, JACQUELINE, PAQUETTE — Jeunes filles de Paris.

RELIGIEUSES D'ARGENTEUIL, BOURGEOISES, ETC.

La scène est à Paris, et successivement à Laon, aux environs de Nogent-sur-Seine, à Argenteuil, à Sens et à Cluny.

L'action se passe dans la première moitié du XIIe siècle.

ACTE PREMIER

LA PHILOSOPHIE

Vicit
Artifices, artes absque docente docens.
ABÆL. *Epitaph.*

ACTE PREMIER

LA PHILOSOPHIE

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CLOITRE DE NOTRE-DAME [1].

Ce cloître entoure une cour carrée. Il est formé de quatre galeries à jour, séparées de la cour par des arceaux à plein cintre, que supportent des colonnettes rapprochées et engagées trois à trois. La cour est plantée irrégulièrement de cerisiers, de figuiers et d'arbustes communs. Au milieu s'élève une statue de sainte Geneviève, qu'ombrage un grand orme. — Aux extrémités de deux des galeries du cloître, il y a une porte fermée. Une de ces portes est celle de la salle où Guillaume de Champeaux donne ses leçons; celle qui est en face, communique avec le dehors. Elle s'ouvre et se ferme sans cesse pour donner passage à des écoliers qui viennent de la rue, et qu'appelle l'heure de la leçon.

Pendant toute la scène, ils entrent, tantôt un à un, tantôt par petits groupes. Ils portent des costumes différents et dont quelques-uns indiquent des pays étrangers. Cependant, en général, leur vêtement, où domine la couleur noire, rappelle celui des clercs. Ils se saluent, s'abordent, se séparent sans ordre; mais presque tous, soit deux par deux, soit par bandes de cinq ou six, parcourent le cloître en se donnant le bras et en marchant du même pied. Quelques-uns en petit nombre sont épars dans la cour. Deux ou trois au plus se tiennent à l'écart, assis sur des bancs, et lisent ou méditent. Peu à peu, le nombre des écoliers devient plus grand, et ils font beaucoup de bruit. Mais au moment où la scène s'ouvre, le cloître est encore désert et silencieux. Le jour vient de paraître.

On voit d'abord le portier de l'école qui sert d'appariteur à l'écolâtre, sortir de la salle des leçons, la fermer derrière lui, et parcourir la galerie pour aller ouvrir la porte du dehors.

LE PORTIER, en marchant.

Il n'est pas six heures; la cloche de la cathédrale n'a encore sonné qu'une messe.

Il met la clef dans la serrure, tire les verrous, tourne la clef; aussitôt la porte s'ouvre violemment, et un écolier d'une haute taille, entre d'un saut au milieu de la galerie.

MANEGOLD, en sautant.

Introïbo!

Il court à la porte de la salle des leçons, ramasse un morceau de craie, et trace sur l'un des battants un M et un P.

MANEGOLD [2].

Primus. Cette fois on ne me disputera pas la première place.

LE PORTIER.

Vous ici! de si bonne heure? La chose est nouvelle.

Deux écoliers sont entrés sur les pas du premier.

UN ÉCOLIER.

Honneur à Manegold!

UN ÉCOLIER, entrant.

Honneur à qui?

UN AUTRE, entrant.

Qui donc a fait l'*Introïbo?*

UN AUTRE, qui le suit.

Qui donc est le Preu [3] ?

L'ÉCOLIER, qui est entré le second.

Devinez.

MANEGOLD, montrant la porte.

Lisez : M. P., c'est désormais mon monogramme.

LES ÉCOLIERS, avec surprise.

Manegold!

UN ÉCOLIER.

Mais c'est donc une gageure?

MANEGOLD.

Tu l'as dit.

UN ÉCOLIER.

Comment as-tu fait pour te lever si matin?

MANEGOLD.

Je ne me suis pas couché.

LE PORTIER.

Jésus!

MANEGOLD.

Une nuit superbe, en vérité! Ce matin, à la fin de la soirée, le sommeil les gagnait tous. Gombauld ne pouvait plus compter ses dés, et Odon prenait le pot à l'eau pour la bouteille.....

UN ÉCOLIER.

Où donc cela? chez Guillaumette?

UN AUTRE ÉCOLIER.

Non, à l'image Sainte-Geneviève : j'y étais.

MANEGOLD.

Oui, sans doute, il y était, substantiellement, mais non mentalement, car il a dormi quatre heures sur son banc, et a demandé en s'éveillant qui avait emporté son matelas. — Donc ils dormaient tous. « Ce n'est pas nous, a dit Odon, qui argumenterons sur la leçon de ce matin. — » Si fait bien moi, ai-je répondu, et je parie marquer le premier la porte à la craie, prendre la première place au premier banc, et, la leçon faite, la répéter ou la réfuter à la volonté de l'auditoire. »

UN ÉCOLIER.

Toi, Manegold!

MANEGOLD.

Moi, Albéric [4]. — Parce que je ne bois pas d'encre et ne mange pas de parchemin, tu me crois petit en toute science et minime en philosophie. Parce que je ne baise pas la robe de l'archidiacre et ne hume pas les paroles de maître Guillaume avec plus de délices que le vin de la Brie d'où il vient [5], tu me juges incapable de le com-

prendre et de réciter après lui. Mais sache que, pour avoir toisé le bonhomme, on n'en est pas plus sot, et qu'il n'y a point de nécessité de croire en lui pour en savoir autant que lui.

ALBÉRIC.

Profane! profane!

UN ÉCOLIER.

C'est mal parler, Manegold. Respect au maître!

PLUSIEURS ÉCOLIERS.

Respect au maître!

ALBÉRIC.

L'honneur de l'École du Cloître[6]!

GOMBAULD.

La lumière de l'École de Paris!

ALBÉRIC.

Le plus docte des humains!

MANEGOLD.

Le plus docte des chanoines, soit. Je demande à distinguer l'espèce du genre.

ODON.

Quelle espèce?

MANEGOLD.

L'espèce des chanoines.

LE PORTIER.

Paix là, jeunesse! Pas le mot sur les chanoines; ce ne sont pas des espèces.

MANEGOLD.

Blasphème! L'entendez-vous? il nie les espèces. C'est un disciple de Roscelin[7].

ODON.

Le frère Bastien? celui-là est bon.

MANEGOLD.

C'est Roscelin lui-même, déguisé en portier. Il faut reconvoquer le concile de Soissons. Cette fois-ci, il sera brûlé.

GOMBAULD.

Frère Bastien, entends-tu : brûlé!

LE PORTIER.

C'est vous bien plutôt qu'attend le feu éternel, vous qui passez les nuits sans sommeil à...

MANEGOLD.

N'est-il pas écrit : *Vigilate* [8] ?

LOTULFE [9].

Allons, c'est assez badiner. Reste que Manegold, après la leçon, argumentera à tout venant.

ALBÉRIC.

A toute sommation.

MANEGOLD.

Oui, mes maîtres, je vous défie à toutes armes. Je suis cuirassé de topiques, bardé de catégories, hérissé de syllogismes ; j'ai l'enthymème pour massue et le dilemme pour épée à deux mains. Mon cri de guerre est : Mont-Joie sainte Scholastique! Porphyre et Boëce à la rescousse [10] !

LOTULFE.

On ne le fera jamais taire.

ODON.

Et il nous fera toujours rire.

LOTULFE.

Voici les Anglais qui viennent tard.

GOMBAULD.

Buveurs de nuit, dormeurs de jours. (A quelques écoliers qui entrent.) Salut aux tard-venus!

ROBERT [11].

Salut, nobles seigneurs!

GODWIN.

Salut!... Voilà un beau temps.

LOTULFE.

Un soleil comme on l'envierait chez vous, et comme on le dédaignerait chez nous.

GOMBAULD.

Qu'il est fier de son ciel, ce Lombard! Le soleil n'est-il pas le même partout?

ALBÉRIC.

C'est une question, sais-tu bien?

GOMBAULD.

Comment?

ALBÉRIC.

Écoutez. Le maître dit que les qualités sont réelles, que les espèces sont réelles, n'est-ce pas [12]?

GOMBAULD.

Sans aucun doute; ce sont des choses et non des mots.

LOTULFE.

Qui le nierait tomberait dans l'erreur de Roscelin.

ALBÉRIC.

Eh bien, alors, si les qualités sont des choses, la couleur est une chose; la chose est dans sa qualité. Si donc le ciel des Lombards est d'une façon, et le ciel des Anglais d'une autre, ce sont deux choses; ce sont deux cieux.

ODON.

Évidemment.

ALBÉRIC.

Si le soleil des uns est pâle, et celui des autres brillant, cela fait deux espèces de soleils, ou tout au moins

deux qualités de soleil; c'est-à-dire deux choses : il y a donc deux soleils.

ODON.

C'est vrai.

ROBERT.

Pshah [13]!

LOTULFE.

Cela paraît ainsi.

GOMBAULD, à un autre écolier.

Comme Albéric déduit bien!

ALBÉRIC.

Cependant cela ne me contente pas, et je le trouve un peu dur. Il faudra poser la question au maître.

ODON.

Elle en vaut la peine.

GOMBAULD.

Certes! la solution est difficile.

MANEGOLD.

Difficile? c'est un jeu d'enfant.

ALBÉRIC.

Comment! un jeu?

MANEGOLD.

Voici une question : — Il y a dans ton pays, Albéric, à Reims, d'excellent vin blanc. Il y a sur tes coteaux, Romuald, à Beaune, de délicieux vin rouge. Qu'est-ce que le vin? Une espèce, dont les liquides sont le genre. Or l'espèce est chose réelle; c'est la *vinité* qui fait le vin, comme l'humanité fait l'homme. Mais le vin blanc, comme le vin rouge, est une espèce du genre : *liquide*. L'un et l'autre ont pareillement la *vinité* : donc le vin rouge est du vin blanc... Bien plus, *imo*; le genre est réel; le

genre *liquide* subsiste dans le vin comme dans l'eau; le genre est toute la réalité, il est l'essence: donc le vin est de l'eau.

ALBÉRIC.

Sornettes!

MANEGOLD.

Le vin est de l'eau, et réciproquement. J'en conviens, cette conclusion est dure, — *durus est hic sermo*, — et ne me contente pas. Autre exemple plus doux : Paquette est blonde et Madelon est brune. Toutes deux sont de l'espèce *filles*. Elles en ont... l'essence... la... comment dirai-je? *Puella, virgo*... Oh! ma foi, j'y renonce; qui sait si elles ont leur spécialité?

LOTULFE.

Je ne l'ai jamais vu plus fou.

MANEGOLD.

Que sera-ce après la leçon? vous croirez entendre Guillaume en personne.

ODON.

Silence donc!

LOTULFE.

Respect au maître!

ALBÉRIC.

A l'Aristote de Paris!

PLUSIEURS ÉCOLIERS.

Bien dit. Vive Guillaume de Champeaux! vive l'Aristote de Paris!

Le nombre des écoliers s'est fort augmenté. Le bruit qu'ils font en marchant empêche de saisir une grande partie de leur conversation. Albéric, Lotulfe, Manegold, Odon, Gombauld se séparent et se perdent dans la foule.

Un jeune homme, vêtu très-simplement, est entré pendant leur entretien. Il s'est assis sur un banc de pierre et regarde avec curiosité tout ce qui l'entoure. Puis, appuyant son front sur sa main, il paraît absorbé dans ses réflexions. — A ce cri : *Vive l'Aristote de Paris!* il dresse la tête vivement, et

se lève par un mouvement presque involontaire. Puis il se rassied et dit à demi-voix :

J'ai voulu voir l'École de Paris... Eh bien, la voilà !

Albéric et Gombauld passent auprès de lui en causant.

ALBÉRIC, à Gombauld.

Oui, c'est un bonheur dont nous ne pouvons assez remercier Dieu, que d'être venus en cette ville du temps d'un maître comme le nôtre.

GOMBAULD.

Il est certain que nous avons bien rencontré. Nous puisons la science à sa source la plus pure.

ALBÉRIC.

Nous entendons tous les jours le plus éloquent et le plus docte parmi ceux à qui ont été donnés le savoir et la parole.

GOMBAULD.

Croyez-vous qu'aucun l'ait jamais égalé ?

ALBÉRIC.

Égalé ? c'est possible, mais surpassé, non. Il eût été Boëce, si Boëce n'eût pas existé.

GOMBAULD.

On parlera de lui longtemps, comme on parle d'Anselme de Cantorbéry [14].

ALBÉRIC.

On parlera de lui toujours. C'est un de ces noms qui ne périssent pas.

Ils passent.

LE JEUNE HOMME, à lui-même.

On parlera de lui toujours !... Et moi !...

LOTULFE, à deux écoliers avec lesquels il se promène.

Pour moi, je n'admets pas, je ne concevrai jamais une lâche indulgence envers l'erreur. Quoi ! l'on souffrira

que des téméraires secouent l'autorité, que des insensés enseignent des ignorants !

ROBERT.

L'exil et la ruine de Roscelin ont été un sévère châtiment.

LOTULFE.

Sévère et juste. Tout périssait, si l'on n'eût mis un terme à cet esprit de nouveauté qui sapait la science dans sa base en substituant des mots aux choses, et des noms aux réalités.

GODWIN.

Il est certain que la foi elle-même était atteinte par ces pernicieuses subtilités.

LOTULFE.

La foi et la science. — Il y a des punitions pour des crimes qui ne troublent que le repos d'une place publique ou la tranquillité de nos foyers : il n'y en aurait pas pour des actes qui bouleversent l'intelligence et mettent le désordre dans les esprits! Non, non, il faut que la logique se venge, et que nos écoles soient respectées comme des puissances. C'est notre intérêt à tous.

LOTULFE.

Et notre honneur. Mettez un frein à la pensée des téméraires et des fers à la raison des novateurs.

ROBERT.

Il faudrait un roi dans l'École comme dans l'État.

Ils passent.

LE JEUNE HOMME, les regardant s'éloigner.

Un frein à cette pensée!.... des fers à cette raison!.... La prennent-ils donc pour le cheval qu'on attelle ou le chien qu'on enchaîne? Pardon, mes maîtres, c'est un oiseau.

ODON, s'avançant avec trois autres écoliers.

Quant à moi, je ne comprends pas bien cela.

DITTMAR.

Ce n'est pourtant pas si difficile.

HUGUES.

Il faut, pour bien l'entendre, savoir la géométrie.

DITTMAR.

Ce n'est même pas nécessaire. Écoute-moi bien: nos adversaires disaient que les parties d'une chose n'existaient pas, car la chose ne subsistant que dans ses parties, on ne peut enlever une partie sans détruire la chose. Il s'ensuivrait que la partie contient toute la chose, que la partie est le tout..... Comprends-tu [15]?

ODON.

Sans doute, et je le trouve vrai.

DITTMAR.

Rien de plus faux au contraire; car il en résulterait qu'un demi-cercle est un cercle; et quoi de plus absurde? — Regarde.

Il prend une baguette et trace une figure sur le sable, tout près du banc où le jeune homme inconnu s'est placé. Plusieurs écoliers s'approchent et forment un groupe au milieu duquel ce dernier reste seul assis et paraît contempler attentivement les figures que l'on décrit à ses pieds.

DITTMAR, continuant.

Voici un cercle. Au milieu, ce point sera le centre. De ce centre, vous pouvez tirer à la circonférence autant de lignes que vous voudrez; elles seront toutes égales..... et cependant..... le nombre en est infini..... Eh bien, si le cercle n'existait pas..... je veux dire si la partie du cercle..... Attends..... Ah! voici..... Non. (Il se tourne vers Albéric, qui s'est approché.) Albéric, comment est-ce donc?

ALBÉRIC.

Mais tout le monde sait cela. — Les parties du cercle existent comme le cercle même.....

LE JEUNE HOMME, se levant.

Mais le cercle, existe-t-il?

ALBÉRIC.

Qui êtes-vous, pour le demander?

ODON.

Quel est celui-ci?

GOMBAULD, à demi-voix.

Le connais-tu?

HUGUES, de même.

Il a l'air étranger.

LE JEUNE HOMME.

C'est moi qui interroge. — Le cercle existe-t-il?

ALBÉRIC.

La question n'a jamais été posée.

LE JEUNE HOMME.

Toute question doit l'être un jour, et je la pose. — Veut-on me laisser parler?

ALBÉRIC.

C'est selon.

ODON.

Il est curieux.

GOMBAULD.

Laisse-le aller.

PLUSIEURS ÉCOLIERS.

Oui, oui, voyons comme il s'en tirera.

LE JEUNE HOMME.

Je n'avance aucune conclusion. Je présente mes doutes, voilà tout. (A Dittmar.) Vous vouliez prouver, ce me semble,

que les parties du tout existent. Je ne conteste pas, mais je vous demande comment existe le tout, et s'il existe? Voilà un cercle. — Vous dites que tous les rayons sont égaux? Tracez des rayons, tracez-en vingt, tracez-en cent, et puis mesurez-les : sont-ils vraiment égaux? Non, vous ne sauriez les faire tels. — Le nombre des rayons, dites-vous, est infini? Dans cet espace circonscrit, vous n'en ferez pas tenir mille. Essayez de les décrire, bientôt ils rentreront les uns dans les autres. — Et cependant, il est vrai que tous les rayons du cercle sont égaux et que leur nombre est infini. Ceci n'est donc pas un cercle.

ALBÉRIC.

Mais c'est une figure.....

LE JEUNE HOMME.

C'est une figure qui existe comme figure, mais ce qu'elle représente, mais le cercle que vous voulez figurer, où est-il? Qui de vous l'a vu? Montrez-moi un cercle, c'est-à-dire quelque chose dont les rayons soient égaux en longueur et infinis en nombre, je vous en défie.

GOMBAULD.

Ceci est subtil.

ODON, à demi-voix à son voisin.

Sais-tu qu'il parle bien?

HUGUES.

Il a un accent singulier.

ALBÉRIC.

Voilà qui est hardi, mon maître; vous niez la certitude même.

LE JEUNE HOMME.

Je ne nie pas encore une fois; je ne nie pas; mais j'interroge, et je vous demande de me montrer le cercle. Vous

ne le sauriez faire. Qu'est-ce à dire? Est-ce que le cercle n'existe pas? Non, c'est que le cercle n'est pas chose que touchent les mains, que voient les yeux. Le cercle existe dans votre pensée, et votre pensée n'est pas le néant.

ODON.

C'est bien dit, sur ma foi.

GOMBAULD, à Dittmar.

Eh mais! que penses-tu de cela?

MANEGOLD.

Dittmar attend qu'on lui dise ce qu'il en pense.

DITTMAR.

Qui est-ce qui pense à lui tout seul?

LOTULFE, à Albéric.

Il y a du Roscelin dans ce jeune homme.

ALBÉRIC, à l'inconnu.

Vous êtes un beau diseur, assurément. Mais les écoliers de la Cathédrale ne sont pas dans l'usage de se laisser enseigner par un inconnu. Vous nous direz votre nom. Quel est-il?

LE JEUNE HOMME.

Pierre Abélard [16].

ALBÉRIC.

Et de quel pays êtes-vous? Vous venez ici pour la première fois?

ABÉLARD.

De Bretagne.

LOTULFE.

C'est un pays barbare [17].

ABÉLARD.

C'est de pays barbares que sont venus tous les conquérants.

LOTULFE.

La réponse est modeste.

ALBÉRIC.

C'est donc à dire que vous venez conquérir l'École du Cloître?

ABÉLARD, modestement.

Je viens entendre Guillaume de Champeaux.

MANEGOLD.

Il faut bien avoir la passion des voyages!

ALBÉRIC.

Paix donc! — Alors, notre nouveau camarade...

ABÉLARD.

Je ne suis le camarade de personne.

ALBÉRIC.

Du moins, vous aspirez à devenir le nôtre. — Çà donc, laissez-moi vous dire d'être un peu plus prudent et réfléchi avant de nier et d'affirmer, et surtout au lieu où vous êtes.

ABÉLARD.

Merci du conseil, maître. Mais, en échange, acceptez un avis, c'est que la dialectique est à tout le monde.

ALBÉRIC.

Avec de pareilles idées, vous irez loin.

Il lui tourne le dos.

ABÉLARD.

Loin, je ne sais; haut, je le veux.

Il se rassied.

Albéric et Lotulfe suivis de plusieurs écoliers s'éloignent. Les autres en grand nombre viennent successivement considérer Abélard, en restant à quelque distance de lui.

HILAIRE, le regardant.

Qu'il est beau!

MANEGOLD, à Abélard.

Touchez là. Vous m'avez l'air de n'avoir peur de personne ici, et je vous apprendrai à vous y moquer de tout le monde.

Il s'éloigne.

HILAIRE, s'approchant timidement.

Et moi, me permettez-vous d'être votre ami [18] ?

ABÉLARD.

Vous, mon enfant?

HILAIRE.

Oui, moi...

Est hic, est animus lucis contemptor, et istum
Qui vita bene credat emi, quo tendis, honorem [19].

ABÉLARD.

Tu as lu Virgile?.. Enfant, donnez-moi votre main.

...Venerande puer, jam pectore toto
Accipio, et comitem casus complector in omnes.

LE PORTIER, à haute voix.

Le maître, écoliers!

PLUSIEURS VOIX.

Le maître! le maître!

Guillaume de Champeaux paraît à la porte du dehors. Il s'avance à pas lents vers celle de sa classe. Les écoliers se rangent sur son passage, puis marchent après lui; il salue en souriant Albéric et Lotulfe, qui s'empressent à ses côtés.

Cependant, près de la porte, Manegold les pousse vivement, et passe le premier de tous après le maître, en s'écriant:

Introïbo!

Abélard entre le dernier, avec le jeune Hilaire, qui ne le quitte pas des yeux.

Après que tous sont entrés, la porte de la classe se ferme; le cloître reste désert. On voit seulement le gardien regagner lentement la porte qui donne sur le dehors et la refermer sur lui.

SCÈNE II.

Le même jour.

UNE SALLE DE L'ÉCOLE DE LA CATHÉDRALE.

C'est une salle voûtée en ogive, d'une architecture très-simple, et entourée d'une boiserie en chêne haute de six pieds. Il règne le long de cette boiserie un banc qui fait corps avec elle, et sur lequel sont assis et serrés des écoliers qui suivent, en prenant des notes, la leçon de Guillaume de Champeaux. Il est lui-même placé sur une petite chaire en face de laquelle sont cinq bancs occupés par des écoliers. Derrière ceux-ci d'autres se tiennent debout, et, parmi eux, on aperçoit Abélard; Hilaire est à sa droite, Albéric et Lotulfe sont assis sur le premier banc, en face et presque au pied de la chaire. Ils paraissent écouter avec la plus grande attention.

GUILLAUME, lentement.

Très-excellents jeunes gens, disciples très-aimés, il me reste à reprendre tout ce que j'ai dit en ces diverses leçons, afin de vous le présenter en une seule, et de vous donner l'essence et comme la moelle intime de la science que je vous enseigne. Ainsi que l'on aime quelquefois, après avoir parcouru une grande cité, Paris, *exempli gratia*, à s'élever sur une haute montagne, comme qui dirait celle de la bienheureuse sainte Geneviève, pour de là contempler d'un seul coup d'œil toutes ces rues tortueuses, laborieusement parcourues, tous ces édifices superbes, souvent admirés d'en bas, ce grand fleuve qui emporte avec lui l'image tremblotante du soleil, et se faire ainsi une connaissance unique et étendue de ce qu'on a passé tant de temps à connaître pas à pas, et en détail : il peut être agréable et profitable, après avoir visité avec moi tous les sentiers et tous les détours de la science, en avoir mesuré et admiré et les hautes tours et les clochers, en avoir maintes fois traversé, souvent sondé et paisiblement descendu le fleuve,

de s'élever au sommet du savoir, pour d'un lieu haut en contempler toute l'enceinte et tout le contenu, et considérer à vue d'oiseau la région qu'on a parcourue d'un pied poudreux et le bâton à la main.

Il s'arrête. — Murmures d'approbation. — Il reprend.

Un peu de silence, excellents auditeurs; il faut ici une attention plus qu'ordinaire. Il s'agit d'exposer et de comprendre en quelques heures le travail de bien des jours, et de faire une leçon de toutes les leçons d'une année.

Vous n'ignorez pas que tout le savoir humain se divise en deux quartiers, dont l'un se partage en trois régions : la grammaire, la rhétorique et la dialectique; l'autre en quatre : l'arithmétique, l'astrologie, la géométrie et la musique. C'est là ce fameux *trivium* et *quadrivium* que nul mortel encore ne peut se glorifier d'avoir visité tout entier. Et bien téméraire qui le voudrait tenter! il risquerait de trébucher dans la nuit et de s'égarer en pays perdu. Mais de ces sept régions, il en est trois qui forment cet heureux *trivium* où j'ai entrepris de conduire vos pas. C'est dans les sentiers de la grammaire, de la rhétorique, de la dialectique que j'ai eu le bonheur de vous faire marcher. Et pourquoi, disciples très-précieux? C'est que nous étions assurés d'y rencontrer un guide, celui qui tient le fil de tout le labyrinthe de la science, celui par lequel la science n'a point de minotaure, notre divin Aristote et son divin commentateur, saint Augustin [20]... Que dis-je, point de minotaure? Ne l'avons-nous pas rencontré dans cette pernicieuse et exécrable doctrine qu'a terrassée et vaincue le très-saint concile de Soissons? Mais venons à notre sujet.

Vous savez que, depuis que Jean Scot a dissipé les ténèbres de l'antique ignorance [21], il n'y a plus de mots inconnus

et indéchiffrables dans la langue de la science, et partant plus d'énigmes pour l'intelligence du savant, et par conséquent plus de mystères dans cet univers, c est-à-dire bien entendu dans l'univers de la nature; car les mystères subsistent dans l'univers de la foi. Il n'est rien en effet qui ne soit une de ces dix choses, les catégories [22] : à savoir, faut-il vous les rappeler? La première, la substance, ce qui fait être l'être, que l'or est de l'or par exemple. — Les neuf autres comprennent tous les accidents, savoir la quantité ou combien, comme d'être peu ou beaucoup; la relation, comme seul ou avec un autre; la qualité, comme d'être bon ou mauvais; l'action, comme... d'agir; la passion, comme de pâtir; le lieu, c'est-à-dire l'où, comme d'être quelque part; le temps, comme d'être avant ou après ceci ou cela; la situation, comme d'être debout ou couché; enfin l'avoir, comme d'avoir des armes ou de n'en avoir pas. Ce sont là les termes simples; mais quoique simples, ces termes sont composés. Ainsi la quantité se divise en point, ligne, surface. La qualité est possible, naturelle, première, seconde; elle comprend la forme et la figure. Tout cela est clair, évident, incontestable; c'est la base de toute connaissance; et je ne vous le rappelle qu'afin de vous faire admirer sur quels solides fondements s'élève la science que vous étudiez. — La première catégorie, disons-nous, est l'être. Et, en effet, qu'y a-t-il avant l'être? rien. C'est avec l'être et par l'être qu'il commence à y avoir quelque chose. Si l'être n'existait pas, rien donc n'existerait. Et dès à présent, vous remarquez, docte jeunesse, que je ne vous enseigne pas une science de mots, mais une science de choses; je ne viens pas vous apprendre le nom, mais ce qui a du nom. Il est de faux et subtils

docteurs qui prétendent que tout est nom, que rien n est être, qu'il n'y a que des noms au monde; pharisiens de la science, qui, pour avoir erré dans la dialectique, ont fini par errer dans la foi, et dont l'Église a purgé nos écoles. Mais vous n'en croyez pas ces apôtres du mensonge; vous cherchez la science réelle; vous voulez des connaissances substantielles, vous devez donc croire à la substance.

La substance, c'est ce qui existe. Ainsi le marbre existe: il est marbre, mais il est blanc. Vous dites: il est blanc, comme vous dites: il est marbre. Donc la blancheur est dans le marbre; donc la blancheur existe; la couleur est un être comme le corps coloré. Le tout existe, mais les parties existent comme le tout. La maison subsiste dans les murailles dont elle se compose [23]. L'individu existe, nos ineptes contradicteurs eux-mêmes nous l'accordent, mais il est d'un certain genre, il est réel dans le genre auquel il appartient, et le genre est réel en lui; il existe comme l'individu. Socrate est homme; est-ce que cela ne prouve pas que l'homme existe? Oui, l'homme existe autant que Socrate. L'humanité est réelle; elle subsiste dans la *socratie*. Enfin, comme la couleur avec le marbre, comme la partie avec le tout, ainsi l'espèce existe autant que l'individu, et le genre autant que l'espèce. En effet Socrate est homme, Aristote est homme, Boëce est homme. Si l'homme n'est pas quelque chose, cela veut dire que Boëce, Aristote, Socrate ne sont pas quelque chose, que Boëce, Aristote, Socrate ne sont rien. Or cela répugne; donc l'humanité existe. L'humanité, c'est l'universel, et Socrate, Boëce, Aristote, c'est l'individu. Or, l'universel est une chose réelle, identique, qui existe toute, *essentiellement, intégralement et simultanément*, dans tous les

individus dont se compose le genre, en sorte que les individus ne diffèrent point par l'essence, mais seulement par les accidents. Voilà, chers et excellents disciples, la solution de cette grande et capitale question qui fait, depuis Porphyre, le fond de la dialectique. C'est à l'établissement de cette vérité, c'est à en pénétrer, à en illuminer vos esprits que j'ai consacré toutes ces leçons. Elle est le fruit le plus précieux de nos études, la clef de voûte de la science; et il importe non-seulement à la certitude de la logique, mais encore, ainsi que je vous l'ai souvent démontré, au maintien de la foi et à l'honneur de l'Église qu'elle subsiste inébranlable. Puissiez-vous, mes excellents jeunes gens, conserver, à jamais gravé dans vos cœurs, ce grand principe de salut : la réalité des universaux !

Maintenant, et avant de passer outre, je vous ferai une seule interrogation : Êtes-vous satisfaits? ne subsiste-t-il aucun nuage dans vos esprits? en est-il un de vous qui conserve des doutes? Qu'il les produise, je les dissiperai. *Ut potero, explicabo* [24].

Tous les écoliers se regardent et témoignent par un murmure approbateur qu'ils n'ont rien à dire. A peine le silence se rétablit-il, que du milieu de la foule, Abélard lève la main et dit :

Je demande à répondre.

GUILLAUME, surpris.

Ah! ah!.... Approchez, je ne vous reconnais pas.

ABÉLARD.

Je suis inconnu.

GUILLAUME.

Ah! ah!... Êtes-vous clerc?

ABÉLARD.

Je ne suis rien.

GUILLAUME.

Que demandez-vous?

ABÉLARD.

A parler.

GUILLAUME.

Ah! ah!.... Mais je ne sais si je dois vous permettre.....

ABÉLARD.

Vous avez fait une question, j'y réponds. Vous avez dit : « Quelqu'un a-t-il des doutes?» J'ai des doutes, je viens les dire.

GUILLAUME.

Ah! alors... Je ne croyais pas pourtant... Voyons, parlez.

ABÉLARD, modestement.

Docte maître, et vous ses doctes disciples, je ne viens enseigner personne... J'ignore.... je cherche... je viens vous dire : Cherchons ensemble. La vérité, alors que, pour une seule fois, elle prit sur la terre une forme et une voix, n'a-t-elle pas dit : « Cherchez et vous trouverez » [25]?

GUILLAUME.

Vous n'avez licence de parler que pour exposer ce qui dans mes leçons a pu dépasser votre entendement.

ABÉLARD.

Hélas! tout le dépasse. Nous cherchons la vérité, c'est-à-dire l'éternel, l'infini, l'absolu; et que sommes-nous? Le fini, l'accidentel, le périssable. L'humanité est aux fers dans sa faiblesse; mais la raison bat des ailes en sa prison, et regarde à travers les barreaux l'azur illimité des cieux.

GUILLAUME.

Au fait! Je n'ai traité qu'une question, celle de la réalité des espèces.

ABÉLARD.

Oui, mais cette question, vous avez dit qu'elle était capitale, et peu s'en faut que, depuis un temps, elle ne soit l'unique de la science. J'avais donc lieu, avant de l'aborder, de vous rappeler l'infirmité de notre nature et de demander grâce pour la témérité de ma raison. Or maintenant je commence.

GUILLAUME

Soyez bref

ABÉLARD.

Je dirai tout ce qu'il faut pour être compris, car je veux, moi, être compris : c'est à la raison de tous et de chacun que je m'adresse, et je ne réclame d'autre autorité que celle de la raison même. Mais c'est une grande autorité que celle-là.

GUILLAUME.

Première erreur. — Poursuivez et faites vite.

ABÉLARD.

Erreur, maître ? Où est l'erreur ? Nous ne sommes point ici en théologie, nous ne traitons pas des matières de foi. De quoi traitons-nous ? De dialectique. Qu'est-ce que la dialectique ? C'est la raison armée de toutes pièces. Qu'est-ce que les luttes de nos écoles ? Une lice où la raison fait ses preuves. Vous-même, il n'y a qu'un instant, que faisiez-vous ? Vous raisonniez. Vous n'aviez pas, que je sache, des éclairs dans les yeux, ni la foudre dans les mains ? Non, votre seule arme était la parole ; la parole, ce lien commun des intelligences, qu'elle unit par le consentement de la raison. Que fais-je à présent ? Moi aussi, j'ai la parole, et j'essaie de raisonner à mon tour. Pour un moment, nous sommes égaux. La vérité fixe seule les rangs

entre les intelligences. Toutes ne sont-elles pas émanées de la même lumière et plongées dans le même limon?

MANEGOLD.

Très-bien!

DE TOUS COTÉS.

Chut! paix donc!

GUILLAUME.

Passez, passez tout cela; je ne discute pas avec vous.

ABÉLARD.

Il faudra bien pourtant que vous discutiez tout à l'heure. Vous avez demandé mes doutes, vous vous êtes fait fort de les dissiper. Ne pas répondre serait se rendre.

GUILLAUME.

Je ne réponds point, j'enseigne à qui ignore.

ABÉLARD.

Oui, mais quand celui qui ignore interroge, et que celui qui sait ne peut répondre, lequel est le savant?

GUILLAUME.

Passez, vous dis-je. Au fait!

ABÉLARD.

M'y voici. — La thèse, ô très-docte et très-illustre maître, est d'abord que ceux-là ont erré qui ont dit que les parties, les couleurs, les qualités, les genres, les espèces n'étaient que des mots. Oh! oui, sans doute, ils ont erré; car la science humaine ne serait alors qu'une nomenclature de chimères, et la grammaire serait toute la philosophie. Il ne faudrait plus appeler l'homme un animal qui pense, mais un animal qui parle. Il n'y aurait rien derrière le langage, et les discours les plus éloquents n'auraient pas plus de valeur que les cris du malade en délire, ou ceux que pousse dans son sommeil l'homme qui ne sait pas même

qu'il rêve. Erreur, trois fois erreur, dans cette doctrine étroite et spécieuse qui vous dit : Rien n'existe que des individus et des noms ! C'est la négation brutale de la philosophie, car la nature des êtres et la généralité des choses est tout l'objet de la philosophie. Suis-je dans le vrai sens, maître ?

GUILLAUME.

Mais... mais oui... Vous vouliez dire quelque chose, Albéric ?

ALBÉRIC.

Je disais à mon voisin que le jeune homme me paraissait dans le bon chemin cette fois.

GUILLAUME.

Et vous avez raison. (A Abélard.) Continuez.

ABÉLARD.

Mais de ce que je viens de dire, s'ensuit-il que les genres et les espèces subsistent de la même manière que les individus ? C'est ici que je commence à douter et que j'objecte à votre doctrine. Distinguons d'abord la partie, la qualité et l'espèce ; je ne soumets pas ces trois choses à une argumentation commune. Vous dites que l'universel est tout entier dans le divers et par conséquent le tout dans la partie. Alors la maison est tout entière dans ses murailles, une muraille est une maison ; une pierre du mur est un mur, et partant une pierre même est une maison. Le sens commun se révolte contre la conséquence, et cependant la logique l'approuve. Voulez-vous donc mettre la guerre entre le sens commun et la logique ? Dites-le-nous.

GUILLAUME.

Vous êtes ici dans l'École.

ABÉLARD.

Oui, dans l'École, entre quatre murs, qui peuvent tout entendre, mais qui ne peuvent rien répondre. Sortez dans la rue.... et interrogez le premier passant.... Moi, je viens de la rue, mon docte maître, et je parle raison, si vous parlez logique. Que nos auditeurs choisissent.

Marques d'étonnement et de curiosité dans l'auditoire.

GUILLAUME.

Il sera répondu à l'objection. Poursuivez.

ABÉLARD.

La couleur, ajoute-t-on, existe essentiellement ; elle réside dans tous les objets qu'elle recouvre, et ce qu'on dit ici de la couleur, on le dit apparemment de toutes les qualités. Je demande, moi, qu'on me montre une qualité sans un objet auquel elle appartienne ; je demande à voir la qualité sans la substance. Qu'est-ce que la rougeur sans la chose rouge, et la dureté du marbre sans le marbre même ? Le monde des qualités sans substance est un monde fabuleux, où les doctes seuls ont voyagé, où l'invisible apparaît, où l'impossible est réel et l'inintelligible vrai ! Voilà pourtant où en est venue la dialectique ! Sage et noble fille de la raison, où t'ont-ils conduite ?

GUILLAUME.

Ne déclamez pas, et dites positivement que vous croyez que la qualité n'existe pas, et, partant, qu'elle n'est qu'un mot.

ABÉLARD, *vivement.*

Je ne dis point qu'elle n'est qu'un mot et qu'elle n'existe pas ; je dis qu'elle existe et n'est point substance, c'est-à-dire qu'elle n'existe point par elle-même ; et ceci s'expliquera quand j'aurai traité du genre et de l'espèce.—« *Socrate*

est un homme, un homme est un animal. » S'il y a, dites-vous, des *animaux* et des *hommes*, il faut bien que l'espèce humaine et le genre animal soient quelque chose de réel. Volontiers, mais quoi? C'est ici que vous brillez : « L'espèce est réelle comme l'individu, elle est en lui, elle y est essentiellement, intégralement, simultanément. L'humanité existe en elle-même, l'individualité n'est que l'accident ». Alors je dis que c'est l'individualité qui n'est pas, je dis que si l'humanité existe essentiellement dans tous, comme une chose une et identique, il s'ensuit que l'homme universel jouit de la véritable existence ; il est dans Socrate comme dans Platon, c'est lui qui fait Platon comme il fait Socrate. Il s'ensuit encore que là où est Platon, là est Socrate, et que dans Socrate mourant meurt Platon. Plus de distinction sérieuse entre les hommes. Dans le temps comme dans l'espace, sous des formes changeantes, persiste une seule et unique substance, et les catégories s'évanouissent. O philosophes, vous reprochez à vos adversaires d'anéantir toute la réalité, et vous la voyez à votre tour dans une unité confuse, impalpable, illimitée! Tout ce qui se sent, tout ce qui se voit n'est plus rien à vos yeux ; toutes ces diversités qui sont la parure et la richesse du monde, deviennent autant de néants trompeurs. Celui qui parle et celui qui écoute, celui qui frappe et celui qui tombe, l'oppresseur et la victime, le puissant et le faible, ne sont que les formes changeantes d'un même être, et dans ce que vous admirez, se mêle ce qui vous inspire du mépris. L'être que vous aimez n'est pas à part de tous les êtres, et votre cœur qui distingue et qui choisit, sera peut-être accusé de nominalisme, pour n'avoir pas confondu ce qu'il aime avec l'universalité de

l'être.... Voilà les conséquences de votre doctrine, reconnaissez-les, et puis avouez-les si vous l'osez !

GUILLAUME, se levant.

Je les dénie hautement.

ABÉLARD.

Courage, mes amis, la raison se lève et se récrie du haut de la chaire. Je l'ai touchée!

Mouvement très-vif dans l'auditoire.

MANEGOLD.

Il a touché !

ODON, avec douceur.

Plus bas, Manegold !

HILAIRE, à demi-voix.

O la belle chose.

GUILLAUME, qui s'est rassis.

Un moment.... Est-ce tout ce que vous avez à dire?

ABÉLARD.

Non; mais, avant de poursuivre, j'ai besoin de savoir si vous maintenez votre thèse.

GUILLAUME.

Je maintiens ce que j'ai dit, non ce que vous avez dit.

ABÉLARD.

N'avez-vous pas dit, j'en prends l'auditoire à témoin : l'universel ou le genre est quelque chose de réel qui est identique, *essentiellement, intégralement, et simultanément*, dans tous les individus dont se compose le genre ? L'avez-vous dit?

GUILLAUME.

Mais...

ABÉLARD, se tournant vers les écoliers.

J'en appelle à tous.

MANEGOLD, ODON, GOMBAULD.

Oui, oui. Il l'a dit.

ALBÉRIC.

A peu près, mais...

LOTULFE.

Il faut...

MANEGOLD.

Tout à fait dit.

UN GRAND NOMBRE.

Oui, oui; cela a été dit.

ABÉLARD.

Eh bien, dire cela, c'est nier la substance individuelle. L'universel étant identique et intégral dans tous les individus, il existe seul, il existe en masse, pour ainsi dire. C'est l'essence commune et unique; l'individualité n'est plus que l'accident de la substance universelle, une différence de forme, voilà tout. Mais prenez garde: Entre deux hommes, celui-ci est méchant, cet autre bon. Est-ce l'homme universel qui est bon ou méchant? — Il est l'un et l'autre, direz-vous. — Alors deux opposés sont le même, et le contradictoire est réalisé. — Direz-vous : il n'est ni l'un ni l'autre? — Que le théologien vous réponde. Entre le préteur et le martyr, plus de différence effective, mais seulement des différences apparentes. Ce sont des différences apparentes que Dieu jugera; ce sont des accidents de forme qui seront pesés dans la céleste balance, et l'humanité universelle et identique jouira tout ensemble de l'éternelle béatitude, et sera consumée dans l'éternel brasier... Justice de Dieu, où es-tu?

Nouveau mouvement dans l'auditoire.

GUILLAUME.

Ah! c'en est trop aussi.

ABÉLARD.

Patience, patience; je n'ai pas fini. — L'homme est une espèce et l'animal un genre. Entre eux quelle est la différence? Une toute petite : La raison. Si la raison n'est qu'une simple différence d'un être identique, l'animal domine dans l'homme, il constitue l'homme. L'être non raisonnable est l'essence de l'être raisonnable, et celui-ci n'est quelque chose que par celui-là. L'oiseau qui chante, l'âne qui brait, le docteur qui parle sont essentiellement, intégralement, simultanément un seul et même être. Dans l'un comme dans l'autre, la substance animale est tout. La raison, ne la cherchez pas; la raison n'est qu'une différence accidentelle, comme la couleur du poil ou la longueur des oreilles... En vérité, je ne puis parler de tout cela sérieusement; je sens naître sous mes mains des objections si énormes que je veux les épargner à qui m'écoute. Je vois tout à la fois éclater dans sa doctrine l'odieux et le ridicule..... — Je finis, ô maître renommé; voilà les doutes que je voulais soumettre à ton profond savoir.

Il s'incline légèrement et rentre dans la foule au milieu d'un murmure d'intérêt et de curiosité.

HILAIRE, bas à Abélard.

O mon vrai maître!

ABÉLARD, à demi-voix.

M'as-tu compris?

HILAIRE.

Je l'espère.

GUILLAUME.

Je me suis tu, mes chers disciples. J'ai voulu voir jus qu'où irait la présomption de l'ignorance et la brutalité

d'un esprit faible qui ne comprend pas les mots qu'il emploie.... (Murmures.) d'un esprit infime plongé dans la fange de l'erreur, d'une intelligence obtuse dont la grossièreté incroyable...

Murmures.

ALBÉRIC.

Silence donc!

LOTULFE.

Eh oui, silence!

GUILLAUME.

Écoutez-moi. Je dis que si l'ignorance venait en personne disputer avec la science, elle ne dirait pas autre chose que ce que vous venez d'entendre. Elle prendrait ce langage presque barbare...

MANEGOLD, mettant sa main devant sa bouche.

Au fait, au fait.

ODON, bas.

Prends garde.

LOTULFE.

Paix donc! écoutez!

GUILLAUME.

Enfin, Dieu l'a voulu, et je soupçonne qu'il a suscité ce ténébreux esprit pour faire mieux éclater par ses objections la vérité de la saine doctrine. Car, je n'en doute pas, très-clairvoyants disciples, elle a brillé d'elle-même à vos yeux, et, en écoutant ce novice audacieux, vous avez répondu d'avance et m'avez dispensé d'une réfutation. (Il s'arrête. On murmure. Il reprend.) Mais... cependant... non, écoutez... Je ne veux pas lui donner la satisfaction de mon silence, et je répondrai en très-peu de mots...

MANEGOLD.

Écoutez, écoutez.

GUILLAUME.

Réduisons tout à la réalité des espèces. C'est le nœud de la question. Voici le dilemme que je pose : ou les espèces ne sont rien, ou elles sont quelque chose. Si elles ne sont rien et que notre impudent adversaire le prétende, il tombe dans l'erreur monstrueuse condamnée au concile de Soissons, et dont il s'est défendu lui-même. Si elles sont quelque chose, que sont-elles sinon l'essence même des êtres divers? Ainsi l'humanité est l'essence de l'homme, les êtres individuels ne font que manifester diversement l'être universel de l'espèce. J'ai donc eu droit de dire que l'universel existe sous l'individu...[26].

ABÉLARD.

Vous avez dit que l'universel existe dans l'individu.

MANEGOLD.

Essentiellement...

DITTMAR.

Intégralement...

GOMBAULD.

Simultanément...

GUILLAUME, avec sévérité et surprise.

Dittmar!

PLUSIEURS VOIX.

C'est vrai, c'est vrai...

GUILLAUME.

Paix là!... Entendons-nous; j'ai dit que l'universel existe identiquement dans les individus, c'est-à-dire que l'humanité est le fonds commun de tous les hommes...

DITTMAR.

Vous avez dit essentiellement.

MANEGOLD.

Intégralement....

GUILLAUME.

Eh oui, intégralement, c'est-à-dire que l'humanité est tout entière dans chaque individu, que tout homme réunit tout ce qui constitue la nature humaine.

DITTMAR.

Essentiellement.

PLUSIEURS VOIX.

Simultanément.

GUILLAUME.

Non pas comme vous l'entendez!.. Ainsi je n'ai pas dit que tout l'universel, dans son essence et dans son intégrité, se retrouvât dans chaque individu... non, l'universel existe... individuellement. Il est dans chacun, il est le même dans chacun, moins les différences. Il est ce qu'il y a d'identique et de commun entre les individus. Ainsi l'individu n'est pas tout l'universel, l'universel n'est pas en lui essentiellement...

ABÉLARD.

Répétez, s'il vous plaît!

GUILLAUME, inquiet.

Eh bien quoi? Je dis que tout l'universel n'est pas essentiellement dans l'individu, en ce sens...

ABÉLARD.

Vous l'entendez. *Il n'est pas essentiellement!* Le maître se rétracte.

ALBÉRIC.

Mais non...

MANEGOLD.

Mais si!

QUELQUES VOIX.

Oh! il se rétracte.

GUILLAUME, avec colère.

Silence!... me rétracter, langues de serpent! me rétracter, moi, et devant qui? Devant un argumentateur au maillot, devant un ergoteur absurde...

Murmures assez forts.

DITTMAR.

Pas d'injures.

MANEGOLD.

Supprimez les qualités; il n'est pas sûr qu'elles existent.

ABÉLARD.

Du silence, je vous prie... Ne l'interrompez point.

GUILLAUME.

Et qui donc ici oserait m'interrompre? qui serait assez hardi pour manquer au respect? Ne suis-je pas le maître? ne suis-je pas l'autorité, l'autorité cathédrale? Et après nos maîtres, Porphyre et Boëce, ne nommez-vous pas tous Guillaume de Champeaux, indigne devant Dieu, petit dans le monde, mais grand dans la dialectique?

MANEGOLD.

Au fait, au fait!

GUILLAUME.

Et qu'ajouterais-je? n'ai-je pas tout dit?... (Violents murmures.) Quand je dis que j'ai tout dit, cela signifie que j'ai tout dit pour qui sait m'entendre. Et, en effet, nous venons de voir qu'il faut bien que les espèces soient quelque chose. Et étant quelque chose, que sont-elles, sinon l'être dans lequel sont renfermés tous les individus, comme le sont toutes les espèces dans le genre humain? Oui, mes très-chers disciples, tous les hommes sont renfermés dans l'espèce humaine, il n'en est aucun qui en soit

dehors : car où serait-il je vous en prie? C'est donc l'espèce humaine qui contient l'existence de l'homme, et rien ne peut ébranler la réalité des espèces. Je crois que la démonstration est en règle. (Murmures d'incrédulité.)... Que faut-il de plus?... Lotulfe, qu'y a-t-il à dire de plus?

GOMBAULD.

Mais il faut répondre aux objections.

LOTULFE.

Oui, je crois que ce serait à propos.

GUILLAUME, se reprenant

Les objections! j'allais les oublier tant elles sont dignes de mépris! Il y en a deux, si j'ai bonne mémoire, à extraire de tout le verbiage de notre impudent adversaire. (Murmures.) L'une, c'est que si l'humanité est l'homme, il n'y a toujours et partout qu'un seul et même homme. Mais c'est nous imputer des assertions absurdes pour les réfuter; il est clair qu'il subsiste des différences individuelles. L'universel n'est pas l'essence de l'individu.

ABÉLARD.

Écoutez bien, écoutez...

GUILLAUME.

Et quant à l'autre objection, savoir que la raison qui distingue l'espèce humaine ne se retrouve pas dans le genre animal, et par conséquent devient une différence frivole, je réponds que je n'ai jamais dit cela; de même que l'humanité existe, la rationalité existe. C'est bien plutôt notre ignorant adversaire qui nie la raison, d'abord parce qu'en raisonnant comme il fait, il semble ignorer qu'elle existe... en second lieu, parce qu'en niant la réalité des qualités, il annule la raison, cette première des qualités de l'homme... Ah! que ce serait bien le cas

de répéter ce que disait le grand Anselme de Cantorbéry; ne pas savoir distinguer ce que c'est que la qualité, c'est avoir l'esprit assez obtus pour ne pas distinguer un cheval de la couleur de son poil[27]. — J'ai dit.

Il se rassied avec satisfaction.

ALBÉRIC.

Bien, bien. — Et qu'on réponde si l'on peut!

ABÉLARD.

Je répondrai, quoique je voie d'ici bien des jeunes têtes qui le feraient pour moi, et que je lise dans bien des yeux ma réponse tout écrite. N'est-ce pas, jeunes et bienveillants auditeurs, que vous êtes prêts à vous lever et à confondre les objections qu'on vient de faire?... (Quelques mouvements favorables.) N'est-ce pas, vous (Il regarde Dittmar.), que vous sauriez bien répondre que l'existence des espèces n est pas de même nature que celle des individus, et que l'homme se voit vivre, tandis que l'humanité seulement se conçoit exister? (En regardant Gombauld.) N'est-ce pas, vous, que vous n'hésiteriez pas à lui dire que la raison est plus qu'une qualité particulière, qu'elle constitue en quelque sorte la nature humaine, et qu'ainsi l'animalité n'est pas l'essence de l'humanité, le genre n'est pas l'essence de l'espèce? (En s'adressant à Odon.) Et vous n'avez-vous pas deviné tout de suite qu'en désavouant les conséquences que je reproche à sa doctrine, votre ancien maître ne les a pas détruites, et que des dénégations ne sont pas de la dialectique?... Tous enfin, ne voyez-vous pas, ne vous écriez-vous pas en quelque manière que votre maître s'est rétracté?..

GUILLAUME.

Moi!

ABÉLARD.

Il s'est rétracté, il a retiré l'existence essentielle et intégrale des espèces dans les individus...

GUILLAUME.

Mais non...

ABÉLARD.

Vous n'avez pas retiré l'existence essentielle?

GUILLAUME.

En un sens, mais...

ABÉLARD.

Vous vous êtes rétracté! Vous vous bornez maintenant à affirmer l'existence quelconque des genres et des espèces, ce qui suffirait pour répondre à Roscelin; mais vous ne dites plus que les genres et les espèces sont des réalités substantielles. Vous vous sentez vous-même enlacé dans les mailles de cet argument : Si les espèces existent à ce titre qu'elles constituent essentiellement l'individu, elles existent seules; et alors, ce qu'on n'a jamais vu existe seul, ce qu'on voit n'existe pas. Socrate n'existe pas, mais l'homme universel; l'homme universel n'existe pas, mais l'animalité; l'animalité n'existe pas, mais l'être universel. Car l'animal est une espèce par rapport à l'être. Et alors toutes les sciences, comme toutes les notions communes de la vie, l'histoire, la morale, que dis-je? la religion qui ne repose que sur la réalité et la distinction des individus, disparaissent comme des nuages enfantés par l'humaine fantaisie. Dieu lui-même... le blasphème n'est pas de moi, Dieu lui-même rentre dans l'être universel; le créateur se confond dans la création, ou la création s'évanouit.

GUILLAUME.

O la prodigieuse hypocrisie!.. Tu nies donc que l'universel existe?

ABÉLARD.

C'est à vous de répondre, et non plus à moi. Accordez vos propres variations.

GUILLAUME.

O l'impudence sans égale!... Réponds quand je t'interroge!

ABÉLARD.

Si vous avez quelques doutes, je les dissiperai. Sinon, n'interrompez pas.

GUILLAUME.

Mais un seul mot, tête au front d'airain! dis-tu que l'existence des genres...?

ABÉLARD.

Mes chers auditeurs, je ne pourrai parler, s'il ne fait silence.

MANEGOLD ET DITTMAR.

Silence donc, silence!

QUELQUES VOIX A ABÉLARD.

Parlez, parlez.

LOTULFE.

L'audacieux personnage!

GUILLAUME.

O Jésus!

ABÉLARD.

Vous savez tous à présent distinguer la fausse Dialectique de la véritable, ou plutôt vous avez entendu la fausse Dialectique; c'est à moi de vous faire connaître la vraie. En venant en cette ville, je me suis proposé de vous an-

noncer la parole de vérité, de vous prêcher la bonne nouvelle de la philosophie.

GUILLAUME.

Il blasphème!... Ne l'écoutez pas... C'est l'esprit de Roscelin.

ABÉLARD.

Vous l'entendez, jeunes disciples, le grand mot est dit. Là où l'argument fait défaut, subvient l'anathème. Je doute, me voilà téméraire; je réponds, me voilà rebelle; je persiste, hérétique, impie, blasphémateur!... O emportements du faux zèle! ô orgueil du faux savoir! Ainsi donc qui ne plie pas devant leur chaire se dresse devant le trône de Dieu, et les noms les plus détestés sont prodigués à l'esprit humble et sincère qui n'obéit qu'à la vérité. Sages du monde, docteurs du siècle, jugez-vous bien. Craignez d'être les ténèbres dans lesquelles luit la lumière, et qui ne comprennent pas la lumière[28]. Gardez-vous d'armer la foi contre la science. La science et la foi aspirent à se tenir embrassées, et c'est la foi qui vous dit: « N'éteignez pas l'esprit[29]. » Songez-y, l'esprit est libre devant tous, excepté devant Dieu.

QUELQUES VOIX.

Oui, oui, liberté pour l'esprit!

GUILLAUME.

O les insensés!.. Satan est entré ici...

ABÉLARD.

Non, Satan n'est point entré, ô mes amis. Rassurez-vous, l'hérésie n'est ni dans mon cœur, ni sur mes lèvres. Ce n'est point Roscelin qui vous parle; Roscelin disait que les espèces ne sont rien; et moi je vous dit qu'elles sont quelque chose; mais...

GUILLAUME.

Dis donc une fois ce qu'elles sont.

ALBÉRIC.

Oui, qu'il le dise!

ABÉLARD.

Je ne pense au commandement de personne; je ne parle au commandement de personne.

ALBÉRIC.

Mais quand on a nié, il faut conclure.

GUILLAUME.

Un seul mot. Que sont les espèces?

ABÉLARD.

Ce qu'elles sont?... Je le puis dire. Je le dirais, si j'étais dans mon école, si j'enseignais ici, si je parlais du haut de cette chaire.

DITTMAR.

Ah! oui; mettons-le sur la chaire.

MANEGOLD.

Montez, montez.

QUELQUES VOIX.

Que l'autre descende.

D'AUTRES.

Qu'il descende!... à bas!

UNE VOIX.

A bas Guillaume de Champeaux!

GUILLAUME.

O les possédés!...

ABÉLARD.

J'admire cette soif de la vérité... mais point d'impatience; sachez l'attendre : Elle ne vous manquera pas. — Guillaume de Champeaux, tu les entends, je pourrais

te renverser de cette chaire; je pourrais... non, je ne suis pas venu pour forcer personne à se taire, mais pour rendre à tous le droit de parler. Je rouvre le combat des intelligences. Garde ton école, rassemble tes disciples, mais souffre qu'un nouvel enseignement s'élève en face du tien. N'est-il pas écrit : « Dieu a livré le monde à leur dispute [30]. » Guillaume de Champeaux, je te dispute le monde.

GUILLAUME.

Cet homme est maudit.

ABÉLARD.

Et vous, ô mes auditeurs,... dirai-je mes disciples?

VOIX NOMBREUSES.

Oui, oui.

ABÉLARD.

Choisissez; qu'on se sépare. Que les uns restent au pied de cette chaire de doute et d'ignorance; que les autres viennent avec moi chercher la vérité. La vérité, qui l'aime me suive!

Il fait quelques pas vers la porte de sortie, presque tous les écoliers se lèvent et s'écrient :

Suivons-le, suivons-le!

MANEGOLD.

En avant, et du nouveau!

GUILLAUME.

Malheureux! que faites-vous?

ODON.

Ne l'écoutez pas.

GUILLAUME.

Vous courez à votre perte.

ALBÉRIC.

Dittmar, où vas-tu?

DITTMAR.

Viens, tu le sauras.

ABÉLARD, près de la porte.

Adieu, maître, je te laisse avec les tiens.

Il sort suivi de presque tout l'auditoire.

HILAIRE, en sortant.

Oh! quel jour!

GUILLAUME.

Insensés, écoutez au moins ma voix qui crie...

MANEGOLD.

In deserto [34], mon Maître.

Il sort des derniers et lui tire la langue.

LOTULFE.

Quel manant!

GUILLAUME, tombant à la renverse sur son siége.

Ah! je n'en puis plus.

Albéric et Lotulfe restent seuls auprès de lui.

ALBÉRIC.

Maître, maître, remettez-vous.

GUILLAUME.

Ah! mes pauvres amis, quel scandale!.. Eh bien, eh bien, où sont-ils?.. quoi?.. seul, seul!

LOTULFE.

Nous sommes là, remettez-vous. Songez...

GUILLAUME.

Et que faire?

ALBÉRIC.

C'est l'erreur d'un moment.

LOTULFE.

Il faut en écrire à l'abbé de Clairvaux.

GUILLAUME, regardant autour de lui.

Seul, seul!.. O mon Dieu, seul!

MANEGOLD, rouvrant la porte et ne montrant que sa tête.

Solitudo alit ingenium, comme dit saint Augustin[32].

Il ferme la porte et disparaît.

SCÈNE III.

Le même jour.

SUR LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE.

Une salle de cabaret assez vaste est ouverte comme un hangar sur un jardin. Ce jardin donne sur la campagne dont il est séparé par un treillage.

UNE TROUPE D'ÉCOLIERS entre bruyamment et chante.

C'est l'École,
C'est la folle,
Ouvrez-nous.
Voulez-vous
Des paroles
Pour pistoles?
Ouvrez-nous.

Voulez-vous
La calotte
D'Aristote?
Ouvrez-nous.
Avez-vous
Ou fillettes,
Ou feuillettes?
Ouvrez-nous.

Vendez-nous
Du vin doux,
Des yeux doux.
Les verrous
Sont jaloux!
Vendez-nous
Tout chez vous.

Voulez-vous
Faribole,
Gaudriole,
Point d'obole,
Mais des coups?...
C'est l'École,
C'est la folle,
Ouvrez-nous.

ODON.

Eh, la maison!... Jean Carbazot!

LE TAVERNIER, accourant.

Voilà! voilà!

GOMBAULD.

Holà, hé! — Embrassez-moi, Jean Carbazot.

LE TAVERNIER.

Grand merci.

GOMBAULD.

Embrassez-moi, je vous dis. C'est le plus beau jour de votre vie.

LE TAVERNIER.

D'où vient?

GOMBAULD.

L'école de la cathédrale a pris un congé *ad infinitum*.

LE TAVERNIER.

Adin?..

ODON.

Indéfini dans le temps.

GOMBAULD.

In sæcula....

GODWIN.

Et pocula.

LE TAVERNIER.

Parlez français.

ODON.

Tu ne sais pas le latin! Qu'est-ce qu'un *carolus* [33]?

LE TAVERNIER.

Je sais.

GOMBAULD.

Tu mentais donc?

LE TAVERNIER.

J'entends ce latin-là.

ODON.

Parce qu'il sonne.

DITTMAR, entrant.

Y a-t-il du monde ici? moine, fille ou soldat?

LE TAVERNIER.

Pour quoi prenez-vous ma maison?

DITTMAR.

Pour ce qu'elle est.

LE TAVERNIER.

Qu'appelez-vous..?

DITTMAR.

J'appelle... la fille... Tyecette!

LE TAVERNIER.

C'est peine perdue... Il n'y a plus de fille.

ODON.

Tyecette n'y est plus?

LOTULFE, entrant

Tyecette n'y est plus?

DITTMAR

Elle est entrée en religion?

GOMBAULD.

Elle a épousé un bourgeois?

ODON.

Elle est servante chez un chanoine?

DITTMAR.

Elle est garde d'enfants chez un évêque?

LE TAVERNIER.

Elle est ma femme.

DITTMAR.

Ah! que vous avez bien choisi!

GOMBAULD.

Qui le sait mieux que moi?

ROBERT.

Et que moi?

ODON.

Et que moi?

UN ÉCOLIER.

Et que moi?

DITTMAR.

Que d'excuses nous avons tous à vous faire!

LE TAVERNIER.

Vous êtes trop honnêtes.

GOMBAULD.

Mais nous l'ignorions.

LE TAVERNIER.

Vous êtes bien bons.

ODON.

Aucun de nous ne pouvait le prévoir.

LE TAVERNIER.

Ne parlez plus de cela.

GOMBAULD.

Et si nous l'avions prévu...

DITTMAR.

Mais on dit en droit qu'il n'y a pas d'effet rétroactif.

LE TAVERNIER.

Vous me faites trop d'honneur.

GOMBAULD.

Et depuis que Tyecette est la dame Carbazot, on ne la voit plus?

LE TAVERNIER.

Elle ne sert plus la compagnie.

ODON.

Au fait, mes amis, vous ne pouvez exiger qu'elle soit pour vous ce qu'elle était jadis.

LE TAVERNIER.

Mais je puis vous assurer qu'elle a toujours pour vous les mêmes sentiments et que c'est tout comme.

DITTMAR.

Nous lui savons gré de l'intention.

ODON.

Et nous sommes avec elle par pensée.

GOMBAULD.

Par paroles.

DITTMAR.

Sans action.

ODON.

Qu'elle nous pardonne nos omissions!

Manegold paraît, devançant Abélard qui s'appuie sur le bras d'Hilaire. Quelques écoliers marchent à sa suite.

MANEGOLD, chantant.

Le diable, allant à la noce,
D'un froc cacha son ergot;
D'un évêque il prit la crosse,
C'était pour plaire à Margot.

Victoire, camarades! vous me ferez fête, j'espère, pour vous avoir amené l'homme que voici.

Tous se tournent vers Abélard et le saluent.

ABÉLARD.

Je suis maintenant de l'École de Paris.

GOMBAULD

Oui, certes, Écolier de Paris!

DITTMAR.

Et dans peu quelque chose de plus.

GODWIN.

Soyez le bienvenu, Maître Écolier! Nous boirons triple santé en votre honneur.

ROBERT.

Oui, oui, à boire!

GOMBAULD.

Il faudra un peu dérider ce front sévère. — Par la morbleu! vous nous avez donné une bonne scène avec le Guillaume de Champeaux.

ODON.

Je n'ai jamais vu docteur plus embourbé.

DITTMAR.

C'est bien fait. Tombe ainsi quiconque s'élève!

MANEGOLD, à Robert.

Dittmar déteste la réputation des autres.

DITTMAR.

Que dis-tu?

MANEGOLD.

Que tu es une substance dont je ne voudrais pas avoir les accidents.

DITTMAR.

En quoi donc?

MANEGOLD.

Veux-tu que je te définisse? Genre prochain...

ODON.

Trêve à la dialectique, Messieurs, soyons tout à la joie.

GOMBAULD.

Tout à notre hôte!

ROBERT.

Honneur à lui!

GODWIN.

Gloire à Pierre Abélard, Écolier de Paris!

ABÉLARD.

Mille grâces, Messieurs; mais je ne suis pas venu pour des jeux ni des fêtes... Je suis des vôtres désormais. Une alliance a commencé entre nous. J'ai voulu la resserrer encore.

MANEGOLD.

En trinquant ensemble! — (Bas.) Laissez-vous faire, croyez-moi, (Plus haut.) n'est-ce pas que vous trinquerez avec nous?

Abélard s'incline légèrement. Il va s'asseoir à quelque distance des autres. Hilaire se place auprès de lui.

HILAIRE.

Quand vous nous connaîtrez davantage, vous aimerez peut-être ce lieu. C'est la taverne de l'École, hors la ville, à mi-côte de la montagne Sainte-Geneviève. Tenez, de là, à droite de la maison, on a tout Paris à ses pieds. C'est une vue superbe.

ABÉLARD se lève et regarde.

Oui, d'ici on domine toute la ville. C'est peut-être ici qu'il faudra s'établir un jour [34]. (Il fait quelques pas et dit seul :) Quand je plonge ainsi ma vue sur cette grande cité, je ne puis me défendre d'étendre les mains et de dire : « Cette terre m'est promise. »

HILAIRE.

Ne vous rapprochez-vous pas? Asseyons-nous sous cet ormeau.

Pendant ce temps les écoliers se sont mis à différentes tables. Ils rient, causent et jouent à divers jeux.

MANEGOLD.

Eh bien, cet hypocras?.... Carbazot!

DITTMAR.

Il aura été dire bonjour à sa femme.

MANEGOLD.

Sa femme?

GOMBAULD.

Oui, il a épousé Tyecette.

MANEGOLD.

Pas possible!

GOMBAULD.

Si fait bien.

Connubio jungam stabili....

ODON.

.... *propriamque dicabo* [35].

MANEGOLD.

Oh! *propriam!*

Difficile est proprie communia dicere [36].

Le tavernier paraît avec des pots d'étain et de grès.

MANEGOLD.

Divin Carbazot, permettez que je vous félicite de vous voir marqué à la lettre de Pythagore.

DITTMAR.

Comment cela?

MANEGOLD.

Oh! sûrement : *Littera Pythagoræ*...

DITTMAR.

Eh bien, après?

MANEGOLD.

Qu'y a-t-il après?

DITTMAR.

.... *Discrimine secta bicorni* [37].

MANEGOLD.

Eh bien, donc! (On rit.) Saluez donc, notre hôte! Cet hydromel est-il bon?

LE TAVERNIER.

Tout frais de ce matin.

MANEGOLD.

Et votre excellente moitié y a-t-elle mis la main?

LE TAVERNIER.

Probablement.

MANEGOLD.

En ce cas, à sa santé!

ODON.

En chœur : A notre dame Carbazot...

DITTMAR.

Ses amis reconnaissants!

MANEGOLD.

A la mémoire de Tyecette...

DITTMAR.

Ses amis reconnaissants!

ODON.

Puisse la Carbazot se souvenir de Tyecette!

GOMBAULD.

Et la faire oublier!

DITTMAR.

En la rappelant sans cesse!

ODON.

Le souvenir de ses bienfaits vivra toujours dans nos cœurs.

LE TAVERNIER.

Écoliers, vous êtes bien honnêtes.

ROBERT.

Tu ne trinques pas, Lotulfe?

GODWIN.

Allons, Novarrais! Foin de cet hydromel! La boisson des moines : du vin!

MANEGOLD.

Lotulfe est ici?

LOTULFE.

Et pourquoi non?

MANEGOLD.

Je te croyais occupé à faire chauffer des compresses.

LOTULFE.

Comment!

MANEGOLD.

Pour panser les contusions du docteur.

LOTULFE.

Langue de couleuvre!

MANEGOLD.

Sans venin, ma vipère.

LOTULFE.

Notre maître n'a nul besoin de moi; les coups qu'on lui a portés n'ont fait de mal qu'à celui qui l'a frappé.

MANEGOLD, regardant Abélard.

Il paraît en assez bon état. Mais s'il est malade, à sa santé! — A la santé d'Abélard! — Bois-tu, Lotulfe?

LOTULFE.

Je ne suis pas venu ici pour faire de la controverse.

MANEGOLD.

Alors, bois sans objections.

ABÉLARD.

Je vous remercie, Manegold, mais Lotulfe a raison : ne forçons personne. Lotulfe, je vous propose une santé : A la longue vie du digne archidiacre Guillaume de Champeaux !

LOTULFE.

Il vivra plus longtemps que ceux qui convoitent son héritage.

ABÉLARD.

Je ne sais de qui vous voulez parler, Lotulfe ; mais, ici-bas, les trônes sont à deux sortes de personnes : les héritiers et les conquérants.

ODON.

Bien dit.

ABÉLARD.

Je n'ai besoin de la mort de personne. Lotulfe, faites-moi raison : je bois à la longue vie de tous mes ennemis.

MANEGOLD, à Lotulfe.

Remercie donc.

LOTULFE.

Pour moi, je ne suis l'ennemi d'aucun homme, je suis l'ami de la science, voilà tout.

MANEGOLD.

Eh bien, si tu aimes la science, je vais t'interroger sur les catégories. Très-précieux disciples, attention ! Vous allez passer examen. Mettons l'escabeau sur la table et moi sur l'escabeau. Rangez-vous en cercle. *Favete linguis* [38]. — Lotulfe, quelles sont les dix catégories du buveur ?

LOTULFE.

J'ai bien affaire de vos sornettes!

MANEGOLD.

Un mauvais point à Lotulfe. — Odon, quelles sont les dix catégories du buveur?

ODON.

Mais je ne sais trop... voyons... 1° le vin de Bourgogne; 2° le vin de Suresnes; 3° le vin de Brie..... Ma foi, je n'en connais pas dix.

MANEGOLD.

Tu n'y es pas; mais tu as fait de ton mieux. — Doctes auditeurs, je vous recommande ce jeune homme, il a de la bonne volonté. A toi, l'Anglais, c'est ta partie.

GODWIN.

Interroge-moi sur chacune; je te répondrai.

MANEGOLD.

Soit. — I[re] La substance?

GODWIN.

Le vin.

MANEGOLD.

Bene. —II[e] La quantité?

GODWIN.

Incommensurable.

MANEGOLD.

Anglice. — III[e] La qualité?

GODWIN.

La première.

MANEGOLD.

Mirifice. — IV[e] La relation?

GODWIN.

A bon marché.

MANEGOLD.

Sapienter. — V^e Le faire?

GODWIN.

Boire.

MANEGOLD.

Recte. — VIe Le souffrir?

GODWIN.

Être bu.

MANEGOLD.

Feliciter. — VIIe L'attitude?

GODWIN.

Assis.

MANEGOLD.

Fortiter. — VIIIe L'où?

GODWIN.

Partout.

MANEGOLD.

Andocter! — IXe Quand?

GODWIN.

Toujours.

MANEGOLD.

Hercule! — X^e et dernière, l'avoir?

GODWIN.

Soif.

MANEGOLD.

Optimissime.—Camarades infiniment doctes, vous boirez dix fois à l'honneur de Godwin.

TOUS.

Vivat!

ABÉLARD.

Quel bruit!

MANEGOLD.

Ces Anglais ont du bon. C'est singulier que feu leur roi Guillaume ait pris à son frère la Normandie, où il ne vient que des pommes [39]. — Continuons nos savants exercices.

GOMBAULD.

Interroge-moi.

MANEGOLD.

Non, je ferai à chacun une question. Attention, mes doctes élèves! Quelles sont les dix catégories de l'amoureux? A toi Dittmar, la première, — la substance?

DITTMAR.

Corporelle.

MANEGOLD.

Tu confonds : Tu me donnes la première catégorie du vert-galant.

DITTMAR.

J'ai cru que c'était la même chose.

MANEGOLD.

Fi! mettez cet homme au pain et à l'eau. — Hilaire, la première catégorie de l'amoureux : La substance?

HILAIRE.

Un seul être au monde.

MANEGOLD.

Gombauld, la quantité?

GOMBAULD.

Un cœur pour deux.

MANEGOLD.

Odon, la relation?

ODON.

Le tête-à-tête.

MANEGOLD.

Godwin, la qualité?

GODWIN.

Brune piquante.

MANEGOLD.

Et toi l'allemand, Werther?

WERTHER.

Blonde touchante.

MANEGOLD.

Hugues, le faire?

HUGUES.

Renvoyé à la catégorie de la relation.

MANEGOLD

Arrière; vous êtes des sots. — Ne savez-vous donc pas ce qu'il faut répondre à la question des dix catégories de l'amoureux? On voit bien que vous n'avez jamais hanté les cours et les nobles dames. Que je vous conte ce que repartit en cas pareil messire Anseau de Garlande, ce seigneur si brave et si lettré, aujourd'hui le maître de l'hôtel de Monseigneur le Roi [40]. Il a, dit-on, étudié nos sciences; et, un jour que, devisant avec de gentes dames à la cour du feu roi Philippe Ier, il leur contait ce que c'était que les dix catégories d'Aristote, la princesse

d'Antioche [41], belle et noble princesse pour laquelle le seigneur de Garlande pouvait bien avoir quelque secret penchant, lui dit : « Or donc, seigneur de Garlande, apprenez-nous quelles sont les dix catégories de l'amoureux. — Je ne saurais madame, reprit-il, car il me semble pour l'amoureux n'y en avoir qu'une, et c'est le souffrir. »

ODON.

Grand bien lui fasse! j'aimerais mieux l'avoir.

ABÉLARD, à part.

Que de puérilités insupportables!

HILAIRE.

Mon jeune maître, ils vous fatiguent.

ABÉLARD.

Enfant, couche-toi sur la terre tout le jour, regarde courir les nuages ou marcher le soleil, monte sur un saule et, suspendu à une forte branche, compte, les yeux fermés, les murmures du ruisseau qui bondit à sa racine, et tu auras mieux usé de ton temps, moins abusé de ton âme qu'en donnant l'une et l'autre aux jeux de ces insensés.

MANEGOLD.

Amis, avez-vous rencontré nos élèves en venant?

ABÉLARD, se levant.

Qui, vos élèves?

MANEGOLD.

Oui, les nobles enfants des nobles rues de Paris, les jeunes pages du Ruisseau, à qui nous enseignons le petit palet et qui nous crient quand nous passons : *Écoliers, des billes* [42] *!*

ODON.

Allons, chantons-lui la chanson de *l'École et la Rue.*

MANEGOLD.

C'est cela. (Aux écoliers à sa gauche.) Vous serez la rue. (A sa droite.) et nous l'École. — Et en mesure!

L'ÉCOLE.

Hôtelier, ouvrez vos celliers
A la jeunesse studieuse.

LA RUE.

Jetez des pommes, Écoliers,
A nous la jeunesse joyeuse.

L'ÉCOLE.

Hôtelier, nous paîrons le prix,
Donnez-nous du vin et des quilles.

LA RUE.

Écoliers, entendez nos cris,
Jetez des pommes et des billes.

L'ÉCOLE.

Hôtelier, avez-vous des filles

LA RUE.

Des billes!
Écoliers, des billes
Pour les enfants de Paris.

L'ÉCOLE.

Des filles!
Hôtelier, des filles
Pour les enfants de Paris.

MANEGOLD.

En avant le second couplet!

LA RUE.

Pour jouer à la balle au pot....

ABÉLARD s'approche de Manegold, et l'interrompt en lui prenant le bras.

Enfant!.. Que fais-tu de ton âme?

MANEGOLD.

Qu'est-ce? Venez-vous faire une partie? Est-ce que cette voix argentine chante comme elle parle?

ABÉLARD.

Moi!

MANEGOLD.

Ah! vous êtes trop sérieux!

ABÉLARD.

Folâtre jeune homme, est-ce que tu ne sais pas que tout est sérieux? Jeunes gens, depuis tant de temps que vous étudiez la philosophie, qu'avez-vous donc appris si vous ne savez que la vie est sérieuse, que tout doit être comme la vie, que la pensée vous fut donnée pour la vérité, et que même quand votre voix chante, c'est une âme immortelle qui s'exhale? Tout accent qui n'est pas pour la vérité est un vol fait à Dieu.

Il s'est placé au milieu d'eux et, à mesure qu'il continue de parler, tous quittent leur table ou leur jeu pour venir se ranger autour de lui et l'écouter attentivement.

ODON.

C'est singulier; dès qu'il parle, on ne peut plus jouer.

GOMBAULD.

On l'écouterait toujours.

ABÉLARD.

Vous êtes venus tous des quatre points de l'horizon, vous avez tous cheminé vers Paris attirés par la lueur lointaine de cette école célèbre vers laquelle marchent toutes les intelligences; mais elle ressemble à la colonne

qui guidait les Hébreux dans le désert, moitié ombre, moitié lumière. Elle montre au loin sa lumière; pour ceux qui l'approchent elle n'est que fumée ténébreuse. Eh bien, lorsque vous êtes arrivés, qui de la Flandre, qui de la Lombardie, qui de la Bourgogne, puiser à cette fontaine de science qui s'épanche à Paris, que veniez-vous chercher? vouliez-vous seulement pouvoir dire en retournant chez vous que vous aviez fait le voyage? veniez-vous quêter des amis, mendier la fortune, poursuivre la faveur d'un évêque ou du grand maître de l'Hôtel du Roi, vous faire un état enfin? Oh! pour cela ce n'est pas chose nécessaire que la dialectique. La philosophie n'est pas de ce monde, et vous vous êtes mal adressés. Mais non, vous ressentiez une ambition plus noble, vous n'aspiriez qu'au savoir, vous ne convoitiez que la vérité; la vérité, trésor inappréciable, qui enrichit l'intelligence et grandit l'âme, la vérité qui, jalouse de l'amour qu'elle inspire, ne se livre qu'à celui qui l'aime sans partage... Eh bien, ne vous sentez-vous pas cet exclusif amour? Ne savez-vous pas que ce n'est point auprès des docteurs renommés de l'école que vous rencontrerez de quoi le satisfaire? Pensez-vous qu'il se trouve mieux des dissipations et des jeux, d'une vie de passions et de désordres?.. Je viens, moi, vous offrir la vérité, je l'apporte dans mes faibles mains. La voulez-vous? Soyez purs comme elle. Soumettez-lui votre esprit, consacrez-lui vos facultés, conformez-lui votre vie. Il faut des vases précieux pour une précieuse liqueur, et les gouttes qui coulent de l'hysope trempé dans l'eau sainte ne doivent tomber que sur le marbre poli et sur de blancs vêtements. Rendez-vous dignes, jeunes gens, de la vérité qui tombera en vous, si vous voulez

qu'en vous elle conserve son éclat et sa vertu. Soyez austères si vous voulez être puissants. N'aimeriez-vous pas à devenir les fondateurs d'une école nouvelle, qui remuât le monde, qui fût respectée des contemporains et admirée de l'avenir? Voyons, qui de vous est disposé à venir avec moi, à la fonder ici-même, sur cette colline, cette école réformatrice qui dominerait le Cloître et Paris, à faire de ce lieu comme le Sinaï de la science, en y plantant le buisson ardent de la vérité?

PLUSIEURS ÉCOLIERS.

Mais, tous nous vous suivons.

D'AUTRES.

Tous, tous.

ODON.

Disposez de nous.

GOMBAULD.

Nous nous dévouons.

MANEGOLD.

Je me risque.

DITTMAR.

Nous vous aiderons à ruiner le Champeaux.

GODWIN.

Nous n'aurons plus d'autre pensée que l'étude.

ROBERT, remplissant son verre.

Sur cette coupe, par ce vin, jurons de renoncer à tout indigne plaisir.

MANEGOLD.

Serment d'ivrogne! — Oui, le verre à la main, jurons-lui sobriété, austérité...

GOMBAULD.

Chasteté...

GODWIN.

Par ce vin, l'emblème de toute sincérité, par ce vin qui ouvre les lèvres et les cœurs, jurons fidélité...

HUGUES.

Foi èt hommage....

ODON.

A notre nouveau maître.

GOMBAULD.

Qu'il soit le suzerain de l'École!

MANEGOLD, lui tendant le verre.

Allons, buvez avec nous... prenez ce calice... A vous!

DITTMAR.

A la confusion de vos ennemis!

HUGUES.

A notre école future!

GODWIN.

A la santé de vos amis!

WERTHER.

A la durée de votre empire!

ROBERT.

A la gloire de votre nom!

ABÉLARD.

Mon nom!... A la gloire de l'École de la Montagne-Sainte-Geneviève!

MANEGOLD.

Allons, soit. *Gloria in excelsis!* Levez le coude... très-haut!... Là!

Ils boivent.

SCÈNE IV.

Quatre mois après.

LA CHAMBRE DE GUILLAUME DE CHAMPEAUX.

Guillaume est assis devant une table sur laquelle sont placés divers manuscrits. Il paraît occupé d'en étudier un qui est déroulé devant lui A ses côtés, Lotulfe et Albéric se tiennent debout.

GUILLAUME.

Relisons la phrase de Porphyre, en la traduisant exactement : — « Puisqu'il est nécessaire, ô Chrysaore, pour apprendre la doctrine d'Aristote sur les catégories, de savoir ce que c'est que le genre, la différence, l'espèce, le propre, l'accident, j'essaierai de te l'exposer succinctement, en m'abstenant des questions trop obscures. Ainsi je ne rechercherai pas si les genres et les espèces existent par eux-mêmes...[43]. » — *Je ne rechercherai pas!...* C'est précisément la question, mais s'il ne recherche pas, c'est que la chose ne lui paraît pas douteuse; la question pour lui n'en était pas une... Il n'y a point d'autre sens possible, n'est-ce pas?... Ah! mon Dieu!

Il paraît accablé.

ALBÉRIC.

Sans aucun doute.

LOTULFE.

Qu'avez-vous?

GUILLAUME.

Je ne puis étudier... mon attention m'échappe, je pense toujours à ce que vous m'avez dit... mais en êtes-vous bien sûrs?

LOTULFE.

Quoi?

GUILLAUME.

Qu'à sa dernière leçon, il avait trois cent dix-sept auditeurs...

ALBÉRIC.

Tout autant.

GUILLAUME.

En quatre mois!.. Je n'en ai jamais eu davantage... et maintenant... Ah! mon Dieu!...

ALBÉRIC.

Que voulez-vous? c'est une maladie des esprits.

LOTULFE.

Cela passera comme tant d'autres pestes.

GUILLAUME.

Oui, mais, en attendant qu'elle passe, la peste nous aura emportés.

ALBÉRIC.

Pas si vite. — Le nouveau docteur a beaucoup attaqué, beaucoup ébranlé; qu'a-t-il établi? On s'apercevra bientôt que ses paroles sont gonflées de vent.

LOTULFE.

D'un vent impétueux qui renverse et balaie tout devant lui.

GUILLAUME.

Vous dites bien, il balaie tout devant lui. J'ai vu de mes disciples les plus chéris, d'un excellent naturel, d'un entendement peu commun, s'éloigner de moi comme une feuille légère et se laisser entraîner dans le tourbillon... Dittmar...

ALBÉRIC.

Oh! Dittmar est toujours changeant, extrême en tout...

LOTULFE.

Envieux d'ailleurs, il nous reviendra.

GUILLAUME.

Et ce n'est plus à nous qu'on porte envie!... Robert Palleyn, Hugues, Gombauld...

ALBÉRIC.

Les plumes et la paille sont le jouet du vent:—Croyez cependant qu'il en est qui tiennent ferme, ainsi que le coquillage collé au roc et que le flot n'en détache pas.

GUILLAUME.

Je le sais, cher et excellent Albéric; mais que voulez-vous? Le nombre est quelque chose, la quantité est une catégorie importante, la plus importante après la qualité. C'est par le nombre que s'accrédite une école, que se propage la science; et le nombre nous échappe, les sophismes de ce corrupteur des esprits s'insinuent comme un poison subtil. Tous les jours j'en ai de nouvelles preuves. Tenez, vous savez, le petit Rigauld, le fils du sonneur de la Cathédrale, à qui par passe-temps j'enseigne le latin, vu qu'il est intelligent et d'humeur paisible? Eh bien, hier encore, je l'avais appelé, et voulais lui faire repasser ses noms substantifs; quand ce fut au tour de la quatrième déclinaison et que je voulus qu'il récitât *species speciei*, l'espèce; savez-vous ce qu'il me dit? Que ce n'était pas la peine, et que dorénavant il fallait passer *species*, l'espèce, et le neutre *genus*, le genre, parce qu'il n'y avait plus ni genre, ni espèce.

ALBÉRIC.

Est-il possible?

GUILLAUME.

Je lui demandai d'où il savait cela. Il me répondit qu'un écolier le lui avait dit.

LOTULFE.

Je gage que c'est ce brigand de Manegold. Il loge dans le voisinage.

ALBÉRIC.

Corrompre ainsi les enfants!

GUILLAUME.

C'est infernal, n'est-ce pas? Que faire, mes amis, que faire, nous qui n'avons pas l'enfer à notre aide?

ALBÉRIC.

Oui, et c'est aussi, je crois, notre force. Vous nous l'avez dit souvent. De même que l'École de Paris est adossée à la Cathédrale, sa doctrine est appuyée sur la pierre spirituelle où l'Église est bâtie. Je pense que votre Sainteté s'en souvient.

LOTULFE.

Vous aviez, il y a quelque temps, écrit à l'abbé de Clairvaux?

GUILLAUME.

Vous connaissez sa réponse.

ALBÉRIC.

Il vous promettait du secours?

GUILLAUME.

D'une manière bien obscure. Tenez, la lettre est là... au bout de la table; prenez et lisez.

ALBÉRIC, lisant.

« Bernard, le dernier d'entre les fidèles, à son bien-aimé » frère en Jésus-Christ Guillaume de Champeaux, archi- » diacre de la Cathédrale de Paris.

» J'ai appris non sans douleur que votre âme était triste » et votre troupeau ravagé, un loup de nouvelle race ayant » paru dans votre contrée. Je m'en étonne peu, car je » sais d'où lui viennent les ongles et les dents. Mais je » sais aussi où sont les flèches pour le percer. L'erreur » dans la science est loin d'être innocente, car elle engen- » dre l'erreur dans la foi. Elle est le péché en origine, et » la racine de l'arbre empoisonné. Je tiens que le maître » est un pasteur à sa mode et qu'il a charge d'âmes tout » comme le prêtre en son bercail. Je vous exhorte donc à » la vigilance, à la fermeté, au saint travail. Je vous y » aiderai, et mon premier message vous portera quelque » appui. En attendant, gouvernez fortement dans la tem- » pête. Le vent siffle, le flot gronde, mais ne craignez rien. » Vous êtes embarqué sur le vaisseau qui ne périt point. » — A vous en toutes choses, mais à Dieu avant tous. — » Le moindre des chrétiens : BERNARD [44]. »

Quel ferme esprit!

GUILLAUME.

Oui, mais il parle bien à l'aise. La vie religieuse est un port, et l'École est en pleine mer. Son calme et sa force ne nous rendront ni plus forts ni plus tranquilles.

LOTULFE.

Il est vrai; mais on peut l'amener à son tour au milieu de l'orage. Il le reconnaît lui-même: ce qui se passe n'est pas indifférent pour l'Église, et la chose vaut la peine qu'il sorte de son repos. Que l'Église de Paris cesse d'être ortho-

doxe, qu elle tombe dans quelque hérésie, cela ira loin.

ALBÉRIC.

Je ne puis le penser.

GUILLAUME.

Il faut s'attendre à tout. Après ce que nous avons vu, on peut tout voir. Vous rappelez-vous quelle était la paix de notre école? quel était le progrès de nos doctrines? Que d'accord! que de bonnes et saines études! Point de tourment d'esprit, d'inquiétude vague, de besoin insensé de changement. Tout était calme, régulier. C'était quelque chose d'immuable; et tout a été renversé en un clin d'œil. C'est vraiment un accès de démence. Cela ne pouvait se prévoir et ne saurait s'expliquer. Comment? de gaieté de cœur, des gens qui ne sont ni fous, ni ensorcelés, iront choisir l'ivraie de préférence au bon grain? Qui aurait pu s'attendre qu'un malin démon irait lancer contre nous un tison d'enfer pour incendier le temple et brûler la chaire de vérité?... C'est inconcevable, je vous dis.

LOTULFE.

Il est vrai, mais enfin cela est; et je voudrais vous voir chercher le remède au lieu de déplorer le mal.

GUILLAUME.

Quel remède, quand les gens sont assez stupides pour préférer les ténèbres au jour? Notre-Seigneur lui-même n'a pas essayé d'exorciser les pourceaux, il les a forcés à se jeter à la mer [45].

LOTULFE.

Ma foi, je jetterais bien à la mer Abélard et toute sa bande.

ALBÉRIC.

C'est bien dit, mais le moyen?

LOTULFE.

Ah! le moyen? Il y en a plus de cent... Au reste, c'est à notre maître à les trouver et à les choisir.

GUILLAUME.

Mais enfin trouve-les, toi, et je choisirai ensuite.

LOTULFE.

Notre Dame! je ne sais guère, moi... mais d'abord je ne voudrais pas, si votre Révérence me permet de le lui dire, vous voir ainsi oisif, avec cet air découragé; je n'ai pas beaucoup d'estime pour les paroles, et je pense qu'il faudra, pour rétablir nos affaires, autre chose que des arguments; mais enfin il ne faut pas se taire quand l'ennemi parle. Qu'a fait après tout notre Abélard? Il a ouvert une école sur la montagne Sainte-Geneviève. Eh bien, la vôtre est-elle fermée? Il a la langue dorée, dit-on; la vôtre n'est pas de plomb apparemment? Il enseigne : enseignez.

ALBÉRIC.

Sur ce point, je suis de l'avis de Lotulfe.

GUILLAUME.

Et qui dit le contraire? Je n'ai point renoncé à mes leçons, mais il est triste, convenez-en, de les adresser à des planches de chêne, qui n'ont ni oreilles ni voix, et de ne pas entendre, en enseignant, les chuchotements approbateurs d'un auditoire édifié. Vous savez que j'ai été plus d'une fois obligé de quitter la chaire, faute d'un nombre suffisant de disciples, et qu'il m'a fallu souvent me borner à vous deux et à quelques fidèles qui ne me contredisent jamais.

ALBÉRIC.

Voulez-vous donc enseigner ceux qui vous contredisent?...

Au fait cela pourrait se tenter. Pourquoi ne pas attaquer Abélard au milieu des siens?

GUILLAUME.

Vous n'y pensez pas; et l'autorité? Il faut toujours quand on a la bonne cause pour soi, ne point l'exposer aux hasards d'un conflit peu digne d'elle.

ALBÉRIC.

Comment vaincre pourtant sans combattre?

GUILLAUME.

Les joutes de la dialectique vont mieux à ces esprits qui n'ont rien à perdre.

LOTULFE.

Soit; mais il faudrait soutenir la résistance à force ouverte par des manœuvres plus secrètes, et par là même plus sûres, semer la division dans le camp ennemi, exciter contre Abélard la jalousie, la défiance des siens...

GUILLAUME.

Il les tient par enchantement, je vous dis. Et puis les mauvaises gens sont toujours unis, et l'erreur est un pacte inviolable.

ALBÉRIC.

Son empire est tel qu'il leur a persuadé que des écoliers devaient mener une vie d'anachorètes, si bien qu'ils ont, depuis un temps, changé d'allure, et ne vont plus à la taverne et autres lieux.... en plein jour du moins.

GUILLAUME.

Ne m'a-t-on pas dit que Manegold avait passé deux semaines sans boire un coup de trop?

LOTULFE.

Eh! croyez-vous tout cela bien naturel et bien durable?

Serait-il impossible de les ramener tout doucement à leurs façons de vivre, et de leur faire sentir qu'ils étaient plus heureux, quand ils marchaient dans la bonne voie? La chair est faible, et... la tentation pourrait nous les ramener.

GUILLAUME.

Tout beau, Lotulfe!

ALBÉRIC.

Railles-tu?

LOTULFE.

Nullement. Mais je dis les choses comme elles sont, et je connais l'âme des pécheurs. N'est-il pas vrai qu'on trouve de meilleur vin et de plus jolies fillettes dans le quartier de la Cathédrale que sur la montagne Sainte-Geneviève? N'est-il pas vrai que nos chers condisciples ont de ce côté-ci toutes leurs habitudes? J'entrevois là bien des arguments *ad homines* qu'il est permis de leur pousser.

ALBÉRIC.

Êtes-vous donc la dupe de leur hypocrisie, Lotulfe, et croyez-vous à toutes leurs belles protestations de pureté et d'innocence?

GUILLAUME.

Ne vous y trompez pas, j'ai toujours remarqué que, lorsque Satan veut perdre quelqu'un, il commence par le détourner du péché.

LOTULFE.

Que voilà qui est bien dit! Eh bien, moi, je vous propose une chose, c'est de les ramener au péché pour les soustraire à Satan.

ALBÉRIC.

Soit, tout est sain pour les sains [46].

LOTULFE.

Enfin, ne pensez-vous pas qu'il serait à propos de mettre de notre côté les deux puissances, la spirituelle d'abord, qui est notre naturelle alliée, et la temporelle, qui doit craindre que des novateurs aussi hardis n'engendrent à la fin quelque trouble dans la Cité ?

GUILLAUME.

Vous dites bien. Le roi Guillaume s'intéressa lui-même à la punition de Roscelin[47], et le bras séculier aida à exécuter la sentence.

LOTULFE.

Quant à l'Église...

ALBÉRIC.

Je crois qu'il faudrait obliger l'abbé de Clairvaux à s'expliquer ; un nouveau message de notre maître pourrait réchauffer son zèle. (A Guillaume.) Que dites-vous de cela ?

GUILLAUME.

Je dis que Dieu ne m'a pas tout à fait abandonné, puisqu'il m'a laissé dans une disgrâce deux disciples tels que vous ; oui, j'en crois vos conseils, je les suivrai, et d'abord c'est à vous de séduire, de ramener secrètement nos écoliers ; je vous donne là-dessus plein pouvoir, et si cela vous entraînait à quelque action dont il vous fallût entretenir votre confesseur, à Pâques, prévenez-moi, je l'avertirai, afin qu'il ne s'y trompe pas et prenne bien la chose. Quant à moi, j'écrirais volontiers à l'abbé de Clairvaux.... mais que pourrais-je lui dire de neuf ? Il faudrait que quelqu'un de bien instruit pût lui exposer en détail l'état des choses, quelqu'un qui aurait tout vu.... Lotulfe, n'iriez-vous pas bien vers le saint homme ? Je vous donnerai une lettre de créance.

LOTULFE.

Eh? mais...

ALBÉRIC.

Oui, Lotulfe, c'est une excellente idée. Il faut partir.

LOTULFE.

Mais, aujourd'hui, si l'on veut.

ALBÉRIC.

Aujourd'hui, soit. Qu'en dites-vous, maître?

GUILLAUME.

Que je vais lui faire sa lettre.

Il se met à écrire.

ALBÉRIC, à Lotulfe.

Il était bien temps d'agir. Tu feras ton voyage en hâte, et nous, ici, nous ne perdrons pas nos moments. Tâche d'amener le saint homme à Paris.

LOTULFE.

C'est que je ne sais pas de tentation pour l'y attirer, celui-là !

ALBÉRIC.

N'importe, presse, supplie. Dis-lui qu'il est l'appui de la foi, la tête et le bras de l'Église.

LOTULFE.

Au fait, c'est une tentation tout comme une autre.

ALBÉRIC, à Guillaume.

Dans mon humble opinion, il sera toujours bon de fortifier tous les moyens d'action par une lutte vigoureusement soutenue d'école à école.... Il faut une attitude fière.

GUILLAUME, en écrivant.

Non pas, non pas, ne compromettons rien La parole

est un glaive qu'il faut savoir laisser reposer dans le fourreau.

ALBÉRIC.

Dût-il s'y rouiller?...

GUILLAUME.

C'est un métier de truand que d'aller ainsi guerroyer à tout venant, et ferrailler avec le premier venu de la dialectique. N'oublions pas que nous avons pour nous le bon droit et l'autorité. Commandons et ne discutons pas. (A Lotulfe.) Voilà ma lettre, vous verrez que Bernard sera de mon avis.

LOTULFE.

Je ferai diligence.

Un petit clerc ouvre la porte.

GUILLAUME, à l'enfant.

Qu'est-ce, Rigauld.

LE PETIT CLERC.

Deux écoliers qui demandent à vous parler.

ALBÉRIC.

Peut-être deux brebis qui reviennent au bercail.

GUILLAUME.

Plût à Dieu! Fais-les entrer.

Le petit clerc ouvre la porte. Manegold et Hilaire paraissent.

MANEGOLD, au petit clerc.

Adieu, Criquet. As-tu décliné *species?*

LOTULFE.

Quel converti!

GUILLAUME.

Que me voulez-vous? Vois-je en vous des disciples

contrits, venant retrouver leur maître ou plutôt leur père qui leur tend les bras? êtes-vous l'enfant prodigue qui s'est lassé de hanter des femmes de mauvaise vie, car n'en doutez pas, jeunes gens, c'est vivre dans la corruption, c'est se vautrer dans la fange, que se prosterner devant la chaire empestée où s'est assis celui...

MANEGOLD.

Vous n'êtes pas ici dans la vôtre; et je prie votre Révérence de réserver cette bouffée d'éloquence pour la première fois où je viendrai lui demander leçon.

ALBÉRIC.

Point d'impertinence, Manegold.

MANEGOLD.

Vice versa, Albéric.

GUILLAUME.

Taisez-vous tous deux. (A Manegold.) Que voulez-vous?

MANEGOLD.

Nous vous apportons un message.

GUILLAUME.

Et de quelle part?

MANEGOLD.

Il est clair que ce n'est pas de la nôtre. Nous sommes les hérauts d'armes du sire Pierre Abélard.

GUILLAUME.

Après?

MANEGOLD.

A toi de parler, Hilaire, je ne suis que ton escorte.

HILAIRE.

Docte et saint archidiacre, mon maître. Pierre Abélard,

chef de l'école du mont Sainte-Geneviève [47], m'a donné commission de vous dire qu'il subsistait entre vous une querelle à vider, et que, pour avoir fondé une école en face de la vôtre, il ne pensait pas qu'il y eût jugement rendu entre vous. Enseigner n'est pas tout; bien dire et se faire écouter n'est pas la science. Un jour, un seul jour, il vous a soumis modestement ses doutes; il en est advenu que vos auditeurs vous ont quitté. Ont-ils bien fait? C'est ce que notre maître ne sait encore, et ce qu'il prétend savoir. Votre doctrine et la sienne ne se sont pas encore mesurées l'une contre l'autre, et l'on ignore de quel côté est le bon droit. Il faut sortir de cette incertitude, il faut que l'on sache où est la vérité. Mon maître vous demande donc une conférence; et là, en présence de vos disciples et des siens, en présence de qui voudra vous ouïr tous deux, vous soutiendrez chacun votre thèse et argumenterez en champ clos. Acceptez-vous le défi?

GUILLAUME.

Voilà une proposition hardie... En vérité, vous mériteriez que je l'acceptasse, mais ce serait une nouveauté de mauvais exemple. Encore si votre Abélard avait été autorisé dans quelque diocèse [49]!..

ALBÉRIC.

Mon maître ne daignera pas combattre le tien, mais un écolier suffira: je suis prêt.

MANEGOLD, bas à Hilaire.

L'écuyer est plus brave que le chevalier.

HILAIRE.

J'ai ordre d'avoir réponse de maître Guillaume de Champeaux.

MANEGOLD.

On vous propose une épreuve. Acceptez-vous?

GUILLAUME.

J'accepterais si je connaissais un juge compétent en de tels procès.

HILAIRE.

C'est parce qu'il n'y a pas de juge que nous demandons le jugement de Dieu.

ALBÉRIC.

Maître, laissez-moi répondre. J'irai, moi.

GUILLAUME.

Non, je ne le souffrirai pas.

Il regarde Lotulfe d'un air incertain.

LOTULFE.

Je ne sais, maître.

MANEGOLD.

Ainsi vous reculez?

GUILLAUME.

Non, mais je ne descends pas... Toutefois, je veux bien voir Abélard, je consens qu'il m'entende. Je ne puis refuser d'éclairer un enfant qui après tout peut errer de bonne foi, et faute de m'avoir entendu... Hilaire, vous pourrez dire à celui qui vous envoie, que demain, à l'heure accoutumée, je ferai ma leçon dans la salle du Cloître. S'il veut s'y trouver, il m'entendra; s'il a encore des doutes, il les soumettra. C'est tout ce que je peux accorder.

HILAIRE.

Il ne lui en faut pas plus. Qu'on lui donne deux pieds de terrain pour combattre, et tout le champ est bientôt à lui.

GUILLAUME.

Pas si haut, pas si fort, enfant !

HILAIRE.

Demain donc, à sept heures au Cloître, et toutes les portes ouvertes.

GUILLAUME.

Toutes les portes ouvertes, soit.

HILAIRE, saluant.

Que Dieu vous garde !

MANEGOLD.

Et vous tienne en joie ! (A Albéric.) Albéric, tu vas bien ? tu as déjà un teint de chanoine.

ALBÉRIC.

Et toi, Manegold, tu viens de la Thébaïde, je pense ? tu ressembles au carême.

MANEGOLD.

Je respire l'air des montagnes. Cette île de Notre-Dame est humide et fangeuse.

GUILLAUME.

Paix ! laissez-nous.

MANEGOLD.

Mais je vous ai déjà laissé, révérend maître.

HILAIRE, vivement à Manegold.

Suivez-moi donc.

MANEGOLD.

Eh! le petit siffle déjà les airs que chante le cygne. Je te suis, mon roitelet.

Ils sortent.

GUILLAUME, à lui-même.

Ah ! j'ai trop cédé.

ALBÉRIC.

Notre digne maître, vous avez été admirable! Vous avez répondu avec tant d'autorité et de douceur à cet insolent défi!

GUILLAUME.

Je ne sais.

LOTULFE.

Non, c'était bien difficile à refuser.

ALBÉRIC.

Vous les avez reçus avec la dignité d'un père. On voyait bien que vous étiez le maître et lui l'écolier.

GUILLAUME.

Albéric, Lotulfe, il n'y a plus de maître, il n'y a plus d'écolier là où l'un défie l autre. Je ne devais pas consentir à l'entendre... Toute dispute est incertaine comme une bataille... Enfin, comme il plaira à Dieu! Lotulfe, vous avez ma lettre ; partez sans plus attendre.

LOTULFE.

Puisse tout marcher à vos souhaits en mon absence!

GUILLAUME.

Merci, merci! Dites bien à l'abbé tout ce que vous avez vu ; pénétrez-le bien de l'urgence d'arrêter le mal.

ALBÉRIC.

Et tâche de l'amener ici. Ce n'est pas contre les Sarrasins seulement qu'il faut songer à prêcher la croisade [50].

SCÈNE V.

Le lendemain au point du jour.

LE CLOITRE DE LA PREMIÈRE SCÈNE.

ABÉLARD, seul.

Je n'avais pas revu ce lieu depuis le jour où j'y mis le pied pour la première fois... Rien n'a changé; voilà bien ces galeries froides et sévères, ces colonnettes grisâtres, où s'entrelacent le lierre et la vigne grimpante, ces bosquets verdoyants de noisetiers sauvages, et cette statue, cette gracieuse statue aux traits si doux et si purs, cette Geneviève modeste et sainte, qui semble jeter sur le monde le regard de la charité, qui seule paraissait me sourire le premier jour que, triste et inconnu, j'entrai timidement dans cette enceinte. Oh! oui, rien n'est changé... Et pourtant quelle différence! J'étais alors obscur, tremblant, dédaigné, je ne savais si les oreilles s'ouvriraient pour m'écouter, et les esprits pour me comprendre. Un Breton sauvage au milieu de l'école de Paris, quelle audace! Un barbare dans la ville des arts, dans le sanctuaire de la science! Et ce barbare, ils l'ont écouté, ils l'ont suivi, ils l'ont cru. Pour moi, la jeunesse studieuse a déserté ses maîtres, et la jeunesse folâtre ses plaisirs. Mon nom commence à se répéter partout sur mes pas, et je l'entends murmurer sur le seuil des boutiques aux marchands de la Cité. Je reviens ici, heureux, honoré, confiant... Ah! tout est changé. Il me semble, en effet, que je vois ces lieux d'un autre œil, sous un jour nouveau, dans d'autres proportions. Chose étrange que nos sentiments intimes réagissent sur tout ce qui nous entoure! Ils donnent leur grandeur et leur couleur aux objets. C'est

par eux que tout est triste ou riant, que dis-je? sombre ou lumineux, grand ou petit. Ils ternissent ou argentent la nature, et c'est de nous que dépend ce qui n'est pas nous. Serait-ce donc que le petit, le grand, le clair, l'obscur n'existent pas?... En vérité, il y a des moments où je serais tenté de le croire... Oui, c'est moi qui prête aux choses leur qualité, je suis leur seule mesure. Elles sont hors de moi, mais n'apparaissent que par moi. Elles sont, ai-je dit?... Mais ne suis-je pas l'unique garant de leur existence? ne sont-ce pas mes sensations seules qui les attestent, comme seules elles les qualifient?... Où est le bruit quand je ne suis pas là pour l'entendre, la couleur quand je ne la vois pas? Spectacle du monde, qu'êtes-vous sans spectateur? Mers qui grondez, cieux qui brillez, arbres verdoyants, monuments superbes, c'est par moi, c'est de moi que vous vient tout ce qui vous fait terribles, éclatants, et beaux. Toutes vos existences relèvent de la mienne, mon âme est le centre des choses, l'astre qui éclaire et qui reproduit. L'homme est le vrai soleil, l'autre n'est que son ombre.

Rêvé-je?.. Vraiment la philosophie qui médite donne quelquefois la sensation des rêves... Mais non, ce n'est point un songe : il y a là une vue de la science, une révélation de la nature de l'esprit humain. Oh! si l'on osait, c'est là ce qu'il faudrait étudier, c'est notre propre intelligence, et non le langage par lequel elle s'exprime; c'est cette dialectique muette, ineffable, qui opère en nous incessamment et qui est comme la forme invisible de notre activité intérieure... Mais quoi? observer l'invisible, étudier une langue sans mots, autant vaudrait ouïr le silence et peser le néant: je me fais là l'idée d'une science impossible. Cependant j'entrevois quelque chose; c'est bien confus, bien

flottant, mais je sens qu'il y a quelque chose au delà de nos études, au fond de nos pensées... Quoi?... Je veux le saisir et je trouve devant moi un nuage tout gris, où je me plonge à l'infini. C'est comme l'espace avant la création. Je ne sais, mais je crains que ces pensées ne soient impies.

Revenons, revenons, la raison me rappelle; pensons à ce que je suis, parlons de ce que je nomme, et que le songe fasse place à la réalité. Mais si j'ai pu aller jusque-là que d'anéantir tout ce qui frappe mes sens, au profit de l'existence de ma pensée, du moi qui pense, combien, à plus forte raison, dois-je tenir pour chimères ces existences qu'invente l'École, pures créatures de notre esprit! Ils sont curieux, ces maîtres du jour, ces élèves grossiers de Boëce et d'Anselme: ils disent que les universaux sont réels, que les qualités générales, que les espèces sont des réalités; mais savent-ils seulement si les choses, si les individus existent? Vraiment, si les saintes Écritures ne nous l'attestaient, on en pourrait douter... Mais arrêtons-nous, n'allons pas à ces extrémités, et tenons-nous-en à ce point que les espèces et les qualités existent, mais dans notre esprit. Oui, oui, voilà le mot qui éclaircit et concilie tout. Voilà ce qui délie le nœud dans lequel ils prétendaient nous garrotter. Roscelin, Bérenger [51], hardis blasphémateurs, l'Église vous a convaincus et punis, je ne vous suivrai pas dans vos égarements, je déteste votre crime... ou votre imprudence; que votre nom soit maudit, que votre mémoire périsse, que la justice éternelle!... Mais non, je vous pardonne. Esprits grossiers, vous n'aviez pas compris vous n'aviez pas découvert qu'il est des choses qui existent autant que le fer ou le granit, mais qui n'existent pas comme le fer ou le granit. Ce sont les conceptions de

notre esprit. La voilà, cette grande et féconde pensée qui a illuminé et raffermi mon âme au milieu des obscurités et des ébranlements du doute, cette doctrine haute et nouvelle, qui recommandera mon nom dans l'histoire, et qui ne périra pas plus que lui; ce secret imprévu qu'ils ignorent tous, qu'ils cherchent, qu'ils attendent, et que je vais jeter comme une manne salutaire à mes disciples, comme une pierre écrasante à mes ennemis. Oh! quelle joie vient remplir mon cœur! quelle félicité incomparable donnent la recherche et la contemplation de la vérité! quel noble plaisir que de la tenir dans ses mains, et de la lancer comme l'orage, qui tantôt dévaste et tantôt féconde!.. Oh! la vérité! oh! savoir, comprendre, dire!.. S'élever par la pensée, planer sur les hommes, descendre à eux sans s'abattre, les éclairer et les émouvoir à la fois, exercer cette puissance sur les âmes, puissance généreuse qui ne leur demande rien que de croire et d'admirer! quelles grandeurs mondaines, quels mondains plaisirs me donneraient mieux que cela?... Richesses, honneurs, délices de la vie, femmes et rois, je vous dédaigne, vous ne pouvez rien qui égale ce que je puis. Mon âme séjourne et ma vie s'écoule dans une région sereine, où ne pénètrent pas les passions que vous inspirez, et où je retrouve, épurés et incorruptibles, tous les biens qu'elles promettent. Pouvoir, trésors, volupté, demandez-moi, mendiez-moi un seul de mes jours, je vous les dénie tous, vous n'êtes pas faits pour me distraire un instant! (Il marche avec vivacité et en silence.) Je me sens plus de force et de sérénité que jamais; je me sens assuré de donner toute ma vie, tout moi-même à ma chère science. Elle me gardera, elle m'isolera au milieu du monde, elle me fera une cellule,

une grotte solitaire au milieu des tigres et des lions du siècle. C'est sous la forme de la science que la grâce descend dans mon âme et s'empare de moi. Que n'est-il un autel où l'on prononce de tels vœux? que n'est-il un ordre où de telles pensées servent d'affiliation? Ce serait le moment de contracter ce saint engagement... Mais je suis seul sur la terre à penser ce que je pense, à savoir ce que je sais. Qui donc peut recevoir mon serment, si ce n'est moi-même?.. Dans ce cloître... ah! devant cette sainte... (Il ôte son chapeau et s'agenouille.) Divine Geneviève, patronne de cette cité, protectrice de ce royaume, vierge de grâce et de pureté, image visible de la vérité si belle, recevez mon vœu, portez-le au pied du trône céleste et qu'il soit gravé au livre des sept sceaux! C'est celui d'un chrétien humble et fidèle qui s'engage par le salut de son âme à s'abstenir de tout péché mondain, à renoncer aux pompes du siècle comme aux délices de la chair, à mortifier, à anéantir son corps dans les ravissantes contemplations de la vérité incréée, dans la recherche de ce bien infini, que vous voyez, face à face, chaste Geneviève, que vous seul possédez, ô mon Sauveur, Esprit saint, flamme inextinguible, source intarissable, trésor suprême de puissance et de gloire! Et si je manque à ce serment, que je sois à jamais privé de l'héritage du ciel, c'est le vœu d'un humble pécheur. (Il se relève.) Ah! j'avais besoin de cela... mon cœur se sent léger et rempli d'aise... Comme l'âme est plus libre à proportion qu'elle appartient à Dieu! (En se retournant, il aperçoit Hilaire, qui est entré pendant sa prière, et qui s'est mis à genoux à une grande distance derrière lui.) Que fais-tu là, mon enfant?

HILAIRE.

Je suis entré pendant votre prière, je n'osais approcher, de peur de l'entendre, mais j'ai prié aussi pour qu'elle fût accomplie.

ABÉLARD.

Hilaire, ta main! (Hilaire lui donne sa main, Abélard la prend, et dit en la tenant serrée :) Ami, je demande à Dieu la force de me consacrer tout entier à nos chastes études, et je faisais vœu de renoncer au monde, à ses douceurs, à son éclat, pour ne connaître d'autres plaisirs que ceux que donne la science, d'autre gloire que celle qu'elle promet. Ne te sens-tu pas l'envie de prononcer le même vœu?

HILAIRE.

Ce que fera mon maître, je le ferai; je consacre ma vie à la science. Penser, savoir, sentir par lui, voilà mon vœu.

Il baise la main d'Abélard.

ABÉLARD.

Pieux dévouement d'un esprit que rien n'a séduit! O vérité, ce sont là de tes coups!... Mon Hilaire, que m'annonces-tu?

HILAIRE.

Je m'étais, suivant votre ordre, rendu à votre logis au point du jour; on m'a dit que vous veniez de sortir, que vous vous étiez acheminé vers la cathédrale. Je suis venu vous rejoindre, voilà tout.

ABÉLARD.

Il est vrai, je ne pouvais plus retrouver le sommeil... je me suis levé, j'ai voulu revoir ce lieu où Guillaume de Champeaux doit aujourd'hui m'entendre.

HILAIRE.

C'est ici que vous devez remporter votre dernière victoire. Ce jour sera beau, j'ai confiance dans votre génie, mais ne craignez-vous pas d'user vos forces? Ces veilles épuisantes, ces courses matinales, sont-elles les préparations convenables pour une formidable lutte? Là où l'esprit s'exerce, il faut le repos du corps.

ABÉLARD.

Le repos du corps? est-il séant que l'esclave se repose quand le maître travaille?

HILAIRE.

Je ne sais, votre front semble plus pâle, vos yeux sont fatigués; par grâce, ménagez-vous. Il est trop tard pour retourner à votre maison. Asseyez-vous à l'ombre de ce figuier; essayez de dormir quelques moments, je veillerai près de vous.

Il prend le bras d'Abélard et le conduit vers un banc de pierre.

ABÉLARD.

Il est vrai... j'éprouve quelque fatigue... Ces premiers feux du soleil matinal sont accablants. (En regardant l'arbre au pied duquel est le banc.) Ce figuier est le vrai figuier de l'Évangile. Il est stérile et sans fruits[52]. C'est l'arbre de la science de l'École du Cloître... Assieds-toi près de moi.

HILAIRE, s'asseyant.

Il est six heures passées; c'est à sept heures qu'on ouvre, vous avez le temps de prendre quelque repos. Je vais garder le silence.

ABÉLARD.

Parle au contraire; ton naïf entretien me distrait et me délasse. Qu'as-tu appris ces derniers jours?

HILAIRE.

Rien, seulement hier j'ai entendu Robert et Dittmar agiter une grande question, qui m'a tourmenté l'esprit une partie de la nuit. Je n'ai pu m'endormir qu'une heure après le couvre-feu.

ABÉLARD.

Une question, et laquelle ?

HILAIRE.

Sur les limites de la dialectique. Dittmar prétendait qu'elle n'avait pas de limites, que toutes les sciences étaient de son domaine, même les sciences canoniques, et que la théologie n'était rien auprès d'elle.

ABÉLARD.

Et que répondait Robert?

HILAIRE.

Que cela pouvait être vrai, mais qu'il n'en fallait rien dire, de peur des conciles.

ABÉLARD.

Ils avaient tort tous deux. Il faudrait dire, si cela était vrai : Honte à qui rougit de la vérité ! Mais, mon enfant, la théologie est une science sacrée. Elle est au-dessus de la nôtre, et nous devons la respecter comme un commentaire dont la parole divine est le texte. Entends-tu, Hilaire, l'Église est au-dessus de l'École, comme le Christ est au-dessus d'Aristote. Enfant, gardez-vous de juger la théologie !

HILAIRE.

C'est bien ce que je pensais de moi-même. Ce qui se dit dans la nef ne vaut pas ce qui se dit dans le chœur : que sera-ce donc de ce qui se dit sous le porche ? Or il me

semble que la dialectique se tient sous le porche de l'église. Je me souviens qu'auprès du village où je suis né, il y avait un couvent de l'ordre de Cîteaux... Non, c'étaient des chartreux. Un bon moine m'avait pris en amitié; j'allais, suivant les saisons, lui porter des fleurs qu'il aimait beaucoup, et lui, il commençait à m'enseigner la religion. Un jour... (Regardant Abélard qui semble s'assoupir.) m'entendez-vous, maître?... Un jour donc, j'allais lui porter des primevères. Il me dit... (Il regarde encore.) il me dit... Décidement, il dort. (Il se lève et le regarde.) Il dort: qu'il est beau ainsi! Puisse ce court sommeil rafraîchir ses pensées, lui donner de nouvelles forces, pour accomplir sa haute mission!... (Silence.) Le soleil le gagne et doit l'incommoder. Si je pouvais ramener sur son visage l'ombre de ces branches!... La, ainsi...Il soupire...Si j'osais baiser ce front qui recèle tant de belles choses!... Essayons... On vient, ils vont l'éveiller. (Il court au-devant de plusieurs écoliers qui entrent.) Silence! silence! le maître dort.

Plusieurs écoliers entrent successivement et se font signe les uns aux autres de marcher sans bruit. Parmi eux on distingue Gombauld, Odon, Dittmar, Godwin, Manegold.

HILAIRE, à Odon, qui entre.

Le maître dort.

ODON.

L'archidiacre?

HILAIRE.

Eh! non, que m'importerait?

MANEGOLD.

Puis, je te réponds qu'il ne dort pas.

DITTMAR.

Il est trop occupé à dérouiller ses arguments.

GOMBAULD.

Et à fourbir ses syllogismes.

MANEGOLD.

Il les fait frotter par Albéric. L'entendez-vous d'ici... « Albéric, celui-ci brille-t-il? celui-là coupe-t-il? cet autre me couvrira-t-il? Voici mon heaulme, ma hache, ma cuirasse. C'est dame Logique qui les a forgés. » Remettez-les sur l'enclume, beau paladin; il y a des pailles dans le fer.

HILAIRE, à Odon et Gombauld.

Ne riez pas.

ODON.

Abélard est donc venu de bien bonne heure ici?

HILAIRE.

Au point du jour.

GODWIN.

Singulière idée : c'était se mettre dans la gueule du loup.

DITTMAR.

Sous les pieds de l'âne.

GOMBAULD.

Vous savez comme il est. Rêveur, étrange en toutes choses, ce qu'il fait est toujours imprévu.

ROBERT.

Pour le prévoir, il faudrait être dans sa pensée, et qui pourrait y pénétrer?

HUGUES.

Il faudrait l'égaler.

MANEGOLD.

Silence! il remue. (A des écoliers qui entrent.) Eh! vous autres, paix là!

LES ÉCOLIERS.

Quoi donc? quoi donc?

Les écoliers, qui commencent à être nombreux, se rangent en cercle autour d'Abélard et le regardent sans parler.

Silence.

MANEGOLD, regardant le soleil

L'heure approche, il faudrait l'éveiller.

HILAIRE.

Prenez garde!

La porte de l'auditoire s'ouvre, un appariteur paraît, et dit à haute voix:

Écoliers de la Cathédrale, le maître!

ABÉLARD, se levant.

C'est moi.

L'APPARITEUR

Il monte à sa chaire.

ABÉLARD, à ceux qui l'entourent.

Suivez-moi.

On entend un grand bruit à la porte de la rue. Des voix confuses crient :

Ouvrez, ouvrez la porte... Laissez-nous entrer... La porte!... la porte!

ABÉLARD, faisant un signé.

Manegold!

MANEGOLD.

J'entends.

ALBÉRIC, paraissant à l'entrée de l'auditoire.

Il y a assez de monde. Ne laissez plus entrer personne.

MANEGOLD, s'élançant vers la porte du dehors.

Attollite portas [52].

ALBÉRIC.

Que faites-vous?

MANEGOLD.

Laissez, laissez, je récite les psaumes.

Il ouvre violemment la porte; une foule d'écoliers et de peuple se précipite et remplit tout le Cloître et le préau.

DITTMAR.

Que de monde! on n'entendra pas.

ROBERT.

Nous ne pourrons tous entrer dans l'auditoire.

MANEGOLD.

Il faut apporter la chaire ici. Allons, quatre hommes de bonne volonté!

ALBÉRIC.

Arrêtez!

ABÉLARD.

Non, non, Manegold, cessez. — Albéric, vous voyez cette foule qui se presse autour de nous, avide d'entendre, impatiente de savoir. Comme aux jours de fête, il faut crier : *Largesse!* au peuple. Dites au docte archidiacre que je demeure ici. Priez-le de ma part de s'y rendre, et vidons le débat devant tous, à la face du ciel et du peuple.

ALBÉRIC.

Mon maître ne descendra point de sa chaire.

GUILLAUME, paraissant sur le seuil de l'auditoire.

Qu'est-ce donc? Qui nous retarde?..... Ah! que de monde!

MANEGOLD.

Ce sont nos condisciples, mon docte seigneur.

GUILLAUME.

Cette multitude!...

DITTMAR.

Restons tous comme nous sommes. On entendra bien ainsi.

ODON.

Tout le monde verra.

BEAUCOUP DE VOIX.

Oui, oui, restez, restez.

ABÉLARD.

Vous les entendez, savant maître, ne leur donnerez vous pas satisfaction?

GUILLAUME.

Mais est-ce convenable...?

ABÉLARD.

Vous voilà sur le seuil de votre auditoire. Les deux marches de la porte vous exhaussent, et de là vous pouvez tout voir, et partout vous faire entendre. Moi, monté sur un banc de pierre, en face de vous, dites-moi, ne sommes-nous pas à nos places? Vous, défendant l'entrée de votre école; moi, entouré d'une foule envahissante, et vous disant: « Ouvrez, l'école est à moi »?

GUILLAUME.

Mais... enfin..

VOIX NOMBREUSES.

Oui, oui!.. c'est bien cela... restez ainsi.

GUILLAUME.

Allons, je le veux bien. (A l'appariteur.) Faites faire silence.

L'APPARITEUR.

Silence !

La foule se range et se serre. Guillaume est seul debout au milieu de la porte, dont le seuil est en effet élevé de deux marches au-dessus du pavé du cloître. Albéric est auprès de lui sur la seconde marche. A quelques pas devant lui, et séparé par un assez grand espace vide, Abélard est debout, monté sur un socle de pierre placé en avant d'une niche vide qui attend une statue. Toute la foule forme un cercle en arrière de lui et se presse dans le cloître et dans le préau, qu'elle remplit complétement.

GUILLAUME, élevant la voix.

Écoliers et gens de toutes sortes et conditions qui m'écoutez, vous savez quel objet vous réunit autour de la chaire où depuis longues années j'enseigne la première des sciences humaines. Des novateurs, que guide un esprit d'égarement souvent condamné par l'École et par l'Église, ont demandé à venir présenter leurs doutes captieux, et à se voir réfuter et convaincre publiquement d'erreur et d'ignorance; faveur que je leur ai accordée, bien que je fusse en droit de les dédaigner et de les contraindre à se taire. Oyez avec attention, avec respect ce que j'ai à vous dire, et avant que je vous expose l'état de la question, demandez à Notre-Seigneur et à sa divine Mère de bannir du milieu de nous le malin esprit, et de nos cœurs la révolte, le mensonge et la colère.

Il s'incline, et tous s'agenouillent en baissant la tête.

ABÉLARD, debout, levant le front et les mains au ciel.

Source de toute lumière, Esprit saint, Verbe éternel, tu vois nos cœurs : ils sont ouverts devant toi. Tu sais si la malice, l'orgueil, l'imposture y ont pénétré jamais. Donne à chacun suivant sa sincérité, suivant son humilité, donne la vérité et la parole. Lumière divine, luis dans nos ténèbres, et que nos ténèbres te comprennent! Charbon ardent, purifie nos lèvres! En cherchant la science, c'est toi-même

que nous cherchons. Quand tu comparus les mains liées devant le juge, il te dit : « Qui êtes-vous? — Je suis la vérité, » répondis-tu. Verbe incréé, quiconque aspire à la vérité, aspire à toi. Aie pour agréables ces timides efforts de nos faibles esprits, et prends sous tes ailes le plus humble de ceux qui ont essayé d'élever leur raison jusqu'à la hauteur de ta parole !

LES ÉCOLIERS.

Amen !

ABÉLARD, s'adressant à la multitude.

Et maintenant, vous, écoutez ma voix. C'est moi qui vous ai convoqués en ce lieu. C'est moi qui ai voulu en votre présence citer au prétoire de la science le chef de cette école et lui demander raison de son enseignement. Vous savez que déjà je l'ai confondu dans son propre auditoire, j'ai emmené ses disciples, j'aurais pu le laisser seul dans ces salles désertes. Mais il m'est revenu qu'on répandait parmi les siens, qu'habile seulement à détruire, incapable d'édifier, je n'avais nulle doctrine, ou n'en savais enseigner aucune, ou ne recélais enfin, dans mon esprit, qu'une doctrine empoisonnée, formellement condamnée au saint concile de Soissons. Chrétiens, ce qu'un concile réprouve est fortement réprouvé, et la simple erreur devient crime, lorsqu'elle est hérésie; c'est donc une calomnie dont j'ai à cœur de me laver, un mensonge que je veux publiquement anéantir, en faisant ici deux choses: la première donner le coup mortel à la doctrine de Guillaume de Champeaux ; je vous ai tous en ce jour conviés à ses funérailles. La seconde, c'est, sur le tombeau de cette École, d'évoquer l'image resplendissante de la vérité, de vous révéler enfin ce que n'ont compris ni les héréti-

ques, à qui l'on me compare, ni les docteurs qui m'outragent en me comparant. Tel est le but du défi que j'ai porté à l'ancien maître. Nous ne sortirons pas d'ici qu'il ne soit convaincu d'erreur, que sa doctrine ne soit mise en ruines, et la mienne élevée sur ses débris.

DITTMAR, à Odon à demi-voix.

Voilà qui est net.

ODON, de même.

C'est un combat à mort.

MANEGOLD, de même.

Regardez donc la figure de l'archidiacre, elle s'est allongée d'une coudée.

GUILLAUME.

Je ne puis souffrir tant d'audace !.... Ne vous y méprenez pas, mes auditeurs, l'état de la question n'est pas comme on vient de le dire ; je n'accepte ici le jugement de personne, je suis dans mon école, seul et légitime maître, seul ayant droit de parler. On n'obtient ici la parole que de ma grâce, et si quelqu'un ici comparaît devant l'autre, ce n'est pas moi.

ABÉLARD.

Propos oiseux que tout cela ! Il n'y a plus ici que des intelligences en présence. On va bien voir laquelle cite et juge l'autre. Voici donc ma thèse : point de dialectique sans les termes généraux. Ces termes expriment ou des qualités, ou des genres et des espèces. Les objets qu'expriment ces termes existent-ils ou non ? C'est demander si la dialectique est une science réelle. Première question de la science, n'est-ce pas ?

GUILLAUME.

Mais oui... mais je...

ABÉLARD.

Suivez-moi. — Si les objets des termes généraux, si les universaux n'existent pas, il faut dire qu'il y a des noms qui ne nomment rien. Penser à ces noms, c'est ne penser à rien. Notre science ne contient que le vide. C'est l'erreur de quelques sophistes justement réprouvée. La réprouvez-vous?

GUILLAUME.

Eh ! vraiment oui..... mais..... c'est bien à vous....

ABÉLARD.

Suivez-moi. — Vous l'avouez donc : les universaux existent. Comment existent-ils ? Ce sont des êtres, des entités, des réalités, ils contiennent les objets particuliers. Ne le dites-vous pas ?

GUILLAUME.

Mais oui..... et.....

ABÉLARD.

Alors, montrez-les-moi. Montrez-moi l'espèce en elle-même. Que je la voie vivre, marcher, grandir..... Mais c'est à vous de démontrer votre thèse. La mienne se réduit à ceci : les universaux existent, — ils n'existent pas dans la nature, — ils existent dans notre esprit. — Expliquez-vous maintenant, je vous répondrai.

ALBÉRIC.

Mais c'est insoutenable.

GUILLAUME.

Je ne puis me laisser sommer ainsi, je parlerai si je veux..... mais.....

ABÉLARD.

Parlez, parlez.

VOIX NOMBREUSES.

Qu'il parle! qu'il parle!

ALBÉRIC, d'une voix forte.

Non.

VOIX PLUS NOMBREUSES.

Qu'il parle! qu'il parle!

GUILLAUME.

O mon autorité!

LOTULFE, du milieu de la foule.

Un moment, un moment!... Laissez-moi passer.

MANEGOLD.

Tu amènes du renfort? Laissez passer les troupes auxiliaires de l'archidiacre.

LOTULFE, s'approchant de Guillaume.

J'ai trouvé ici-près un messager de celui vers qui vous m'avez envoyé. (Montrant le messager.) Le voici, et voici son message. Lisez, la nouvelle est grande.

Il lui remet une lettre

GUILLAUME, après avoir ouvert la lettre et y avoir jeté les yeux.

Que vois-je?... Tenez.

Il la donne à Albéric

ALBÉRIC, après avoir regardé.

Ah! mon maître, c'est le ciel qui l'envoie.

VOIX DIVERSES.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

ABÉLARD, à Guillaume.

J'attends. Mais prenez garde, le silence est un aveu.

ALBÉRIC, bas à Guillaume.

Il faut leur lire cette lettre.

GUILLAUME.

Crois-tu?

ALBÉRIC.

Oui, oui. (Très-haut.) Avec votre permission, ô très-honoré et maintenant très-saint maître, je lis devant ce peuple assemblé la lettre qui suit[54] :

« Bernard, serviteur indigne de Jésus-Christ, à son frère » dans la foi Guillaume de Champeaux.

» Mon cœur est affligé de vos peines et ressent vos inju- » res; car c'est la foi qui est menacée en vous, mais je » tiens que ces sciences mondaines la défendent mal, et que » ces combats de paroles sont vanité. La vérité a besoin du » glaive spirituel et du bouclier de l'Église. Faites donc taire » tout ce bruit des écoles, et revêtez-vous de l'autorité véri- » table. Je vous annonce que le successeur de saint Pierre » vient d'approuver votre élection à l'évêché de Châlons. » C'est dans cette chaire-là que j'ose vous dire : « Allez » et enseignez[55]. » Il faut à l'esprit de vérité la parole à la- » quelle on ne répond pas. Répondre, c'est nier. — J'honore » votre Sainteté, et je baise humblement votre anneau.

» BERNARD de CLAIRVAUX. »

Murmures divers.

MANEGOLD.

Hé bien ?

ABÉLARD.

Amis, frères, enfants, réjouissez-vous ! C'est pour l'Église un jour de fête. Admirons la bonté tutélaire et la pénétration incomparable du successeur du prince des apôtres. Et vous, ô très-illustre docteur, maintenant notre père très-saint, accueillez nos humbles congratulations. Votre piété reçoit sa récompense. Souffrez que, le premier,

ô pieux évêque, je m'incline devant vous, et vous demande, pour moi et pour tous ces chrétiens, votre première et paternelle bénédiction.

MANEGOLD, bas à Gombauld.

Gausse-t-il ?

ODON.

En vérité, je ne sais.

Abélard descend de la pierre sur laquelle il est monté, et s'approchant de Guillaume, il incline sa tête devant lui, en fléchissant un peu le genou. La plupart des écoliers l'imitent.

ABÉLARD.

Bénissez-moi, mon père !

GUILLAUME.

Mais... Eh bien, soit, je vous bénis... *Benedicat te Deus omnipotens...*

LOTULFE ET ALBÉRIC.

Et nous, mon père ?

Ils s'agenouillent.

ABÉLARD, se redressant et se tournant vers le peuple.

Maintenant, l'École de Paris, c'est moi.

Guillaume rentre dans l'intérieur avec Albéric et Lotulfe, la porte se referme sur eux. Abélard sort suivi de tout le peuple.

ACTE II

LA THÉOLOGIE

...Ingenio varius, subtilis et acer,
Omnia vi superans rationis et arte loquendi.

ABÆL. *Epitaph.*



ACTE II

LA THÉOLOGIE

A Laon. — Un an après.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE CHAMBRE.

Abélard est assis devant une table couverte de livres et de papiers. Trois de ses disciples, Dittmar, Amaury et Hilaire sont assis devant leurs pupitres et écrivent.

ABÉLARD, finissant la lecture d'une lettre.

«..... Et si un aussi savant homme que vous daignait l'é-
» couter et lui donner des leçons, jamais femme n'aurait
» égalé son érudition et ses talents. J'espère que votre béni-
» gnité excusera ma hardiesse, et que vous ne verrez dans
» ma démarche qu'une preuve de l'admiration, etc... etc... »
— Très-bien. — (Lisant.) « FULBERT, chanoine de Paris. »
— Quelqu'un de vous connaît-il ce Fulbert[1] ?

DITTMAR.

Pour moi, non.

AMAURY[2].

Ni moi!

ABÉLARD.

Singulière idée! me proposer de donner des leçons de

rhétorique à sa nièce!... Bon pour le jour où je voudrai apprendre à filer au rouet. — (A Hilaire.) Prends cette lettre.

HILAIRE.

Je le connais, moi; il est mon parent, et sa nièce est bien digne...

ABÉLARD.

De savoir la rhétorique?

HILAIRE.

Ah! si vous la connaissiez!...

ABÉLARD.

Charge-toi de son enseignement. — Passons à un autre. (Il lit une autre lettre.) « Homme très-illustre, docte et éloquent » entre les plus éloquents et les plus doctes, il m'est tombé » sous les yeux en lisant le paragraphe 5 du chapitre III » du traité de Cassiodore, *de Septem Disciplinis* [3], un pas- » sage que je ne crains pas de déclarer épineux, et sur lequel » il me plairait d'avoir l'opinion de votre omniscience. Le » voici : *Nulla partitio...* » — La lettre est longue. Qui donc l'écrit? (Il cherche la signature.) « ARNAULD de BRESCIA? » — Inconnu [4]. Ils ne peuvent prendre la peine d'entendre ce qu ils lisent. Dittmar, vous déchiffrerez cette lettre. Vous verrez quelle est la question et m'en direz votre avis. (Il lui passe la lettre.) — Voyons celle-ci : « A l'éminent Abé- » lard, célèbre dans tout le royaume des lettres. — J'ai été » si charmé de votre neuve et lumineuse doctrine sur la » conceptualité des universaux que je prends la confiance » de vous envoyer une compendieuse dissertation... » — Amaury, vous lirez la *dissertation compendieuse*. — Encore une! (Il prend une lettre.) « A Pierre Abélard, écolâtre. » — Je vous fais la présente par la main du clerc de l'hôtel

» du Roi, pour vous dire que j'ai tant ouï parler de votre
» merveilleuse éloquence qu'il m'est venu en la fantaisie
» de vous voir, et de m'entretenir avec vous de matières
» scientifiques et autres choses curieuses, dont, Dieu merci,
» je ne suis point ignorant; et vous prouverai quel cas je
» fais de tous hommes doctes et bien disants, qui illustrent
» ce royaume; ainsi que l'ai entendu dire au roi, mon
» très-redouté Seigneur, au jour où il visita l'abbé Suger
» en son abbaye de Saint-Denis. En foi de quoi et priant
» Dieu qu'il vous ait en sa garde, j'ai signé : Anseau
» de Garlande, Sénéchal de l'Hôtel du Roi. » — Grand merci! — Cette lettre a-t-elle été apportée de Paris comme les autres?

AMAURY.

Vous savez que le roi est venu en cette partie de la Picardie; il doit être dans les environs.

ABÉLARD, se levant.

Si son sénéchal me veut voir, qu'il me vienne voir. Je lui expliquerai la théorie des *homonymes* d'Aristote, ou les *différences topiques* de Boëce.

DITTMAR.

Le sire de Garlande passe pour un seigneur bien lettré.

ABÉLARD.

Ou bien lettré pour un seigneur? — Baste! cette correspondance m'ennuie; j'espérais au moins éviter cette pluie d'importunités.

Il se promène dans la chambre.

HILAIRE.

Comment faire? votre nom est connu dans toute la France, et le chemin est court de Paris à Laon.

AMAURY.

C'est cependant, je pense, le désir d'échapper aux ennuis attachés à une renommée comme la vôtre qui vous a décidé à ce voyage. Car ce n'est pas assurément pour le plaisir d'entendre ce fameux Anselme dont vous daignez suivre les leçons que vous avez abandonné les vôtres?

ABÉLARD, s'arrêtant derrière lui.

Qu'en sais-tu, Amaury?

AMAURY.

Mais, je le présume.

ABÉLARD.

Tu trouves que le bon doyen du chapitre de Laon ne t'apprend rien, Amaury? Et moi, je dis qu'il t'apprend oeaucoup : il t'apprend la théologie.

AMAURY.

Et qu'ai-je affaire de la théologie?

ABÉLARD.

Tais-toi, tu ne sais pas ce dont tu parles.

Il se promène dans la chambre et parle en se promenant.

Vous ne comprenez pas pourquoi je suis ici! Oh! que si fait bien moi! Dites, que faisions-nous à Paris? Depuis la fuite de Guillaume de Champeaux, depuis qu'il avait fait retraite dans son diocèse, nous avions le champ libre. Plus d'ennemis; donc plus de combats, plus de victoires, plus de conquêtes. J'aurais vingt fois recommencé le cours de mes leçons, qu'y aurais-je ajouté? Peut-on ajouter à la vérité? Aurais-je eu plus de renom, plus d'auditeurs? Mais on ne peut accroître l'illimité, augmenter l'innombrable. J'avais posé la borne de la dialectique, j'avais touché le fond de la philosophie; il fallait aller au delà...

AMAURY.

Mais fallait-il venir à Laon?

DITTMAR.

Tu ne comprends pas?

ABÉLARD.

Il fallait aller... à la théologie.— Écoutez-moi, vous êtes des enfants; vous ignorez les choses de ce monde. J'admire la dialectique, mais c'est une science profane. Être le premier dans la dialectique, c'est être roi dans le vide. Les lettres profanes ne sont qu'un exercice pour l'esprit, une occasion d'éloquence, un moyen de célébrité peut-être. Mais tout cela donne-t-il un pouvoir réel et le monde en tient-il grand compte? Nullement. Depuis l'empereur Charlemagne, qui donc s'est occupé des lettres? Qui les a honorées, autrement que comme une curiosité admirable, mais inutile, à moins... à moins que... me comprendrez-vous?

HILAIRE.

Nous tâcherons.

ABÉLARD.

Mais je vous parle comme à mes amis, mes élèves chéris. Mettez un sceau sur vos lèvres, je vous dis le secret de ma destinée, de la vôtre peut-être.

DITTMAR.

Nos esprits ne sont-ils pas vassaux du vôtre?

ABÉLARD.

Et puis ce que je vous dis est fort simple. Ce n'est pas grand mystère après tout. — Eh bien, voici: Quand vous avez primé dans la philosophie, voulez-vous acquérir,

exercer un pouvoir réel? voulez-vous que l'Église, que la noblesse, que le peuple, que le roi vous comptent pour quelque chose? De la science profane passez à la science sacrée. Mais alors, prenez garde : l'Église est là, elle vous suspecte, elle vous repousse. Vous n'êtes pas théologien! La dialectique elle-même peut lui sembler hérésie. Or, pour être théologien, il ne suffit pas de savoir la théologie ; il faut encore l'avoir apprise. La théologie, je l'enseignerais demain! Mais l'abbé de Clairvaux, mais l'abbé de Saint-Thierry crieraient à l'intrus, à l'hérésiarque. Vous savez ce qu'ils ont déjà répandu. Il faut une protection à la dialectique, un sauf-conduit à la philosophie. Dans toutes ces contrées, Anselme de Laon est le plus réputé pour la théologie ; je suis venu à lui, plusieurs d'entre vous m'ont suivi, ma présence lui attire du monde, je lui ai doublé son auditoire. Qui sait si bientôt je ne le lui enlèverai pas tout entier? Ce ne sera que juste... Pour aujourd'hui, je ne lui demande qu'une chose, c'est de me donner une charte d'orthodoxie, et puis nous verrons!

AMAURY.

Mais qui sait mieux que vous notre religion? Qu'ignorez-vous de ce qu'on peut savoir? Que vous apprend-il?

ABÉLARD.

Rien. Mais son école est la plus célèbre pour la théologie, comme celle de Guillaume était la plus renommée pour la philosophie : vous savez ce que j'ai fait de l'une...

AMAURY

Je vous entends.

DITTMAR.

Allons, saute la théologie !

ABÉLARD.

Au contraire, au contraire. Jeunes gens, souvenez-vous de ce que je vous ai dit tant de fois : nous sommes les ministres de la vérité. Où est-elle plus pure et plus haute que dans notre religion ? Eh bien, la théologie, c'est la science devenue sacrée, c'est la vérité canonisée ! Oh ! la théologie, c'est l'arme de la science. Sans elle, la vérité n'est qu'un acier pur ; avec la théologie, c'est l'acier avec la garde et le fourreau.

DITTMAR.

L'épée, l'épée ! nous vous ceindrons l'épée, maître.

ABÉLARD.

Mais tout ceci, mes amis, ne serait pas compris de tous. J'apporterai aux sciences sacrées un appui dont l'Église ne se doute pas. Elle se défiera de moi jusqu'à ce qu'elle m'ait connu tout entier. Je veux rendre à la théologie en éclat, en vigueur, en popularité, tout ce que j'attends d'elle en autorité. Mais jusque-là, jusqu'à ce que les faits m'aient justifié, craignons, comme l'Apôtre des gentils, de porter ombrage à l'apôtre des Juifs. Malheur à qui, même en apparence, s'écarte de l'unité de l'Église !

HILAIRE.

Que de piété avec tant de génie !

DITTMAR.

Pardieu, ce n'est pas là de la piété de chanoine.

AMAURY.

J'écouterai maintenant avec plus de goût le doyen du chapitre de Laon.

On frappe.

HILAIRE.

Qui va là ?

UNE VOIX, du dehors.

Manegold. Ouvrez.

AMAURY.

Entre. (A Manegold.) Tu as bien perdu, va ; le maître nous a dit de belles choses.

MANEGOLD.

Je viens lui en dire qui ne sont pas belles ; mais j'aurai la gloire de lui en apprendre qu'il ne sait pas.

ABÉLARD.

Qu'avez-vous à me dire, mon cher Manegold ?

MANEGOLD.

Mais de vous tenir sur vos gardes, car on vous en veut.

ABÉLARD.

J'ai trop d'amis pour n'avoir pas d'ennemis.

MANEGOLD.

Moi, vous savez, j'ai fait le voyage de Laon avec vous, d'abord parce que je vous aime, ensuite parce que j'ai à Paris tant de gens qui me demandent avec curiosité, quand il poussera des fleurons d'or dans mon jardin, que leur curiosité m'ennuie. Ici donc, je dîne avec vous, je soupe avec vous, je joue à la paume avec vous ; mais je ne fais pas de théologie avec vous, et les gloses du doyen sur les Épîtres de monseigneur saint Paul me font toujours penser à ce rustre qui attachait son âne à un laurier... Vous savez ce que le laurier lui dit ?

DITTMAR.

Non, mais au fait !

MANEGOLD.

Non, mais c'est une des plus belles histoires du roman intitulé *le Carquois des dames*. Le laurier donc lui dit : « Tu me prends pour un chardon [7] ».

ABÉLARD.

Vous vous trompez, Manegold ; Anselme est un savant homme.

MANEGOLD.

Oui, mais sa science est une forêt si touffue qu'on n'y peut marcher. Moi donc, qui aime la promenade, je le laisse dans ses broussailles, et je vais m'espacer aux allées... Vous savez ces allées de hêtres qui sont au bord de la rivière. Hier au soir, j'étais monté sur le plus grand pour dénicher des pinsons...

DITTMAR.

Belle occupation pour un étudiant en théologie!

MANEGOLD.

Mon révérend frère, je destinais ces pinsons à une personne pour qui je vous ai vu faire hier matin des beignets aux prunes.

DITTMAR.

Ah! la mercière!

ABÉLARD.

Finissez-vous quelquefois, Manegold ?

MANEGOLD.

Eh bien, voilà. — Pendant que j'étais sur mon hêtre, arrivent trois personnes qui s'asseoient autour, *sub tegmine fagi*. Je les reconnais, je ne dis mot.

AMAURY.

C'étaient...?

MANEGOLD.

Pas moins que Lotulfe le Lombard, Albéric de Reims et le petit Gauffroy [8].

HILAIRE.

Eh bien?

MANEGOLD.

Je vous dirai que dès qu'à notre arrivée, à Laon, j'ai vu les deux premiers placés si avant dans le giron du doyen Anselme, je me suis méfié, et j'ai dit : « Ils brouilleront le maître avec Anselme. »

ABÉLARD.

Vous vous trompez. Après la clôture de l'école de Guillaume de Champeaux, ils sont venus étudier ici la rhétorique et la théologie; le hasard nous a réunis. Je dois même dire qu'Albéric m'a témoigné par mille soins qu'il ne me haïssait pas, et, quant à Anselme, il m'aime tendrement.

MANEGOLD.

C'est ce qu'ils ont dit hier au pied de mon hêtre, que le doyen était amoureux de vous, fier de vous, et qu'il disait souvent : « Qu'ai-je fait au ciel pour avoir un tel maître parmi mes écoliers? » Et là-dessus Gauffroy a enchéri, assurant qu'Anselme se tenait dès à présent pour votre disciple.

AMAURY.

Je ne sais pas ce qu'il y a dans tout cela de si fâcheux.

MANEGOLD.

Tu vas voir. Sur cela, le Lombard a dit que c'était bien vrai, que vous étiez un homme admirable, que c'était grand dommage que tant de dons merveilleux d'entendement facile et de séduisante éloquence eussent été

interceptés par le démon. Les deux autres de se récrier, surtout Albéric; et lui d'ajouter qu'il était difficile d'expliquer, autrement que par un charme magique, votre puissance pour enchanter vos amis et pétrifier vos ennemis : « Puissè, a-t-il dit, le doyen ne pas s'en apercevoir trop tard! » — Là-dessus, un silence. Puis Gauffroy s'est écrié qu'il ne le pouvait croire. — « Ne le croyez point, a repris très-froidement Lotulfe; moi aussi, j'en doute encore; mais je sais que c'est l'opinion de l'abbé de Clairvaux. » — A ce nom, profond silence. « Ce serait bien triste, » a soupiré Gauffroy. — Puis, il s'est tu encore, et après cinq minutes: « Adieu, a-t-il dit, en se levant; le doyen m'attend pour me donner à copier l'argument de sa leçon sur la première ligne du treizième verset du onzième chapitre de la deuxième aux Corinthiens. » Les deux autres se sont levés aussitôt, mais il est parti en toute hâte. Lotulfe alors a dit au Rémois: « Ne penses-tu pas qu'il va l'aller rendre au doyen? — Certainement, a fait Albéric, flèche bien lancée touche le but. » A cette parole, j'allais éclater,mais je me suis contenu, et d'un tel effort que j'en ai tordu le cou à deux pinsons.

ABÉLARD.

O puérilités misérables! Ce qui m'indigne en cela, ce n'est pas la haine ou l'envie, j'y comptais; mais c'est la bassesse de l'esprit qui descend à de tels moyens. Un sortilége, un charme! Comme s'il fallait se donner à Satan pour en savoir plus qu'eux! L'étude et la réflexion sont donc pour eux choses bien surnaturelles, qu'ils ne puissent en reconnaître les plus simples effets. Mes chers amis, l'étude et la réflexion, croyez-moi, il n'y a pas d'autre enchantement.

MANEGOLD.

Pardi, je n'ai jamais entendu dire que l'enchanteur Merlin ait excellé dans la dialectique.

ABÉLARD.

Mais Bernard de Clairvaux ne peut croire cela... N'importe, il faudra prendre un grand parti. — (Après un silence.) Donne-moi mon chaperon, Hilaire, je vais chez le doyen.

SCÈNE II.

Le même jour.

LA SALLE DU CHAPITRE DE LA CATHÉDRALE DE LAON.

LE DOYEN ANSELME, ET LE CHAPITRE ASSEMBLÉ.

UN CHANOINE.

Ce compte est difficile à faire. Dire comme cela d'avance ce que coûtera une cathédrale à bâtir!... Notre père l'évêque aurait dû faire ce compte lui-même.

UN AUTRE CHANOINE.

Sait-on que cela coûte gros à bâtir, une cathédrale? Qui en a vu une achevée? Personne [9].

UN TROISIÈME CHANOINE.

Ce n'est pas celle de Noyon.

LE SECOND CHANOINE.

Ni celle de Soissons.

ANSELME.

Mes très-chers frères, réglons-nous sur celle de Reims; c'est la plus près d'être finie.

LE PREMIER CHANOINE.

Ce serait bon si l'on avait le compte de Hues le Bergier [10]. Mais, Dieu leur pardonne! ils sont terriblement serrés dans le chapitre de Reims ; on ne sait jamais ce qui s'y passe. D'ailleurs n'ont-ils pas la prétention d'être pauvres? Ils vous diront que leur église ne leur a rien coûté.

LE DEUXIÈME CHANOINE.

Ainsi disent-ils. A mon dernier voyage, quand je l'ai visitée, le sacristain ne m'a-t-il pas assuré que l'église s'était élevée vite parce que les anges y avaient travaillé la nuit, tandis que les hommes y travaillaient le jour.

LE TROISIÈME CHANOINE.

Vous ne dites pas tout : Les ouvriers ne faisaient que tailler les pierres, et les anges les mettaient en place, en les portant sur leurs ailes. Il n'y avait pas besoin d'échelle comme cela.

LE PREMIER CHANOINE.

Est-il possible d'abuser des chrétiens par de telles fables !

LE DEUXIÈME CHANOINE.

Tout cela pour ne pas convenir que leur église est la plus riche du royaume, et que les rois les ont comblés de trésors.

LE PREMIER CHANOINE.

C'est une hypocrisie insupportable.

ANSELME.

Ou une vaine crédulité. — Mais tout cela ne fait pas le compte que demande le seigneur évêque. Voyons, il y a de construit conformément au plan, la voûte du porche, le mur du chœur jusqu'aux trois quarts de sa hauteur,

toute la chapelle souterraine... Combien le tout a-t-il coûté ? Cela nous aidera à évaluer ce qui reste à faire.

LE PREMIER CHANOINE.

Et ce qui est à réparer, car ces maudits manants dans leur dernière révolte ont brûlé toute la charpente.

ANSELME.

Hélas, oui !

LE SECOND CHANOINE.

Il ne faut pas chercher le prix de construction de la chapelle souterraine ; vous savez ce que nos anciens nous ont toujours dit ?

LE PREMIER CHANOINE.

Oui, qu'il y eut, au temps de notre premier évêque, Genebaud [11], une invasion des Allemands, et que, lorsque ces Sarrasins eurent mis en ruines sa maison, comme ils cherchaient son corps pour le brûler, les débris du bâtiment se rangèrent en voûte et construisirent d'eux-mêmes le caveau où il est enterré. C'est là notre chapelle souterraine.

ANSELME.

Je sais que c'est une tradition de notre église ; mais je doute.

LE SECOND CHANOINE.

Ce n'est pas un article de foi. Pourtant, il est certain que les pierres du caveau ne sont pas liées avec du ciment, et qu'aucune force humaine ne peut les séparer.

ANSELME.

Du moins, dites-nous ce qu'a coûté le mur du chœur.

LE PREMIER CHANOINE.

J'ai là les registres. (Il les feuillette.). C'est déjà ancien...

Ah! voici..... « Primo : Dessin d'une cathédrale pour la sainte église de Laon, sous l'invocation de Notre-Dame, à frère Beaudemond, pour l'avoir fait... trente messes par an, fondées gratuitement pour le repos de son âme, par le très-saint chapitre, avec l'aveu de l'évêque comte Ranulfe. » Ce n'est pas cela.

ANSELME.

Cherchez l'article de la construction, les pierres, la chaux...

LE PREMIER CHANOINE.

M'y voici. — « Pierres fournies pour le mur extérieur du chœur de la cathédrale à bâtir.... elles ont été données à l'église par le noble Sigebert de Chauny, pour pénitence d'avoir dix ans au moins chassé sans y être autorisé dans les bois dits de la Coudraye, appartenant à la dite église. »

ANSELME.

Ceci ne nous met point sur la voie.

LE SECOND CHANOINE.

Ah!..... « 2,000 livres de chaux ont été, pour la construction du dit chœur prélevées sur tous les chaufourniers du diocèse, à l'effet de les absoudre du péché d'avoir laissé leurs fours allumés les dimanches et jours de fête. »

ANSELME.

Mais voyez au moins ce qu'a coûté la main-d'œuvre.

LE PREMIER CHANOINE, cherchant.

J'y suis.— « Fondation du mur dudit chœur, et construction d'icelui par tous les journaliers de Laon et faubourgs en l'acquit de l'octroi qui leur a été fait de man-

ger des œufs en carême. » Je ne trouve rien de plus... Si fait pourtant : « Toiture en bois pour ledit chœur, jusqu'à ce que le mur soit à sa hauteur et la voûte fermée, treize sous d'or ; lesquels ont été donnés par monseigneur le roi à son passage en cette ville ; mais ils n'ont pas été dépensés, des pèlerins ayant offert d'accomplir ledit ouvrage à leurs frais, pour se racheter du vœu d'aller en terre-sainte. » C'est tout.

ANSELME.

Eh bien, fions-nous à Dieu pour que la cathédrale se finisse comme elle a été commencée.

LE TROISIÈME CHANOINE.

Ah ! mes frères, les temps sont bien changés ! Qu'est devenue la piété de nos pères ? L'Église est pauvre et va s'appauvrissant ; la foi était son vrai trésor, et chaque jour de ce siècle, il en est jeté quelque chose au vent. Quel siècle ! quel siècle !

LE SECOND CHANOINE.

Et cependant, c'est depuis le commencement de ce siècle que la mode a pris partout de construire de ces églises grandes comme le temple de Salomon.

ANSELME.

Excusez-moi, mon frère, si je vous redresse, mais le temple de Salomon était beaucoup plus grand. L'intérieur avait en longueur 60 coudées, en largeur 20, et sa hauteur..... [12].

LE SECOND CHANOINE.

Je sais, je sais.... mais reste que partout on se ruine à bâtir. Quelle folie ! on agrandit la maison lorsqu'on n'a

plus personne à y recevoir ; on construit l'arche, mais on n'a plus d'animaux à y mettre.

ANSELME.

Proposez-vous que nous conseillions à l'évêque de renoncer à la construction d'une cathédrale ?

LE SECOND CHANOINE.

Dieu m'en préserve ! Elle est indispensable dans un diocèse comme celui-ci. Puis, notre autel est privilégié ; et le saint donc ! le bienheureux saint Remi, qui, après la bataille de Tolbiac, nous a fait de si grandes libéralités pour bâtir notre église ! Gardez-vous bien de croire, mes frères, que j'aie eu la pensée de frustrer notre bienheureux fondateur ! La sainte Vierge compte sur notre cathédrale. Le chapitre pécherait gravement s'il la privait de sa cathédrale. Une cathédrale dans le goût du siècle est indispensable. Notre église n'est pas décente ; elle est trop petite pour la foule des fidèles qu'attire chez nous le nom du bienheureux Remi et la vertu de nos saintes reliques [13].

ANSELME.

Enfin que délibérons-nous ?

LE PREMIER CHANOINE.

Mais... que l'évêque sera supplié d'exonérer le chapitre de la tâche d'évaluer la dépense de l'achèvement de la cathédrale, attendu que la totalité de cette dépense ne peut qu'être mise à la charge de la piété des fidèles, laquelle notre vénérable évêque saura mieux que tout autre entretenir et augmenter.

ANSELME, au chanoine qui tient la plume.

Vous entendez ?.... Il n'y a point d'opposition ?... Et je suis d'avis d'ajouter que nous conseillons au Seigneur

notre évêque et comte, pour exciter le zèle et la libéralité des populations, de faire promener dans toutes les provinces environnantes, et même peut-être jusqu'en Angleterre, les précieuses reliques que nous possédons en si grande quantité et que nous devons à la magnificence de monseigneur saint Remi.

LE PREMIER CHANOINE.

En promettant un nombre raisonnable d'indulgences.

ANSELME.

Bien entendu. — (Au chanoine qui tient la plume.) Vous avez compris, et vous rédigerez en ce sens? Est-ce tout, n'y a-t-il plus rien à délibérer?

UN CHANOINE.

J'aurais une question à soumettre au chapitre.

ANSELME.

Faites vite, s'il vous plaît; j'attends mes jeunes gens.

LE CHANOINE.

Le chapitre m'a chargé de voir ce que devient le fermier du domaine d'Anisy qui ne paie pas. J'ai été chez lui pour lui annoncer l'excommunication probable. Je l'ai trouvé dans son lit, il est malade et blessé; il donne pour prétexte que sa grange et une partie de sa maison ont été incendiées, comme biens du seigneur évêque, dans la dernière et détestable révolte des Laonnais contre ledit seigneur. Que pensez-vous de cela? Pour moi, je n'ai su que lui dire.

ANSELME.

L'incendie est-il certain?

LE CHANOINE.

Oh! oui, j'ai vu les ruines encore noires. Il couche dans son étable qui a seule échappé.

LE SECOND CHANOINE.

Il n'est pas juste que l'Église pâtisse des crimes commis contre elle.

LE TROISIÈME CHANOINE.

Ce fermier coopère de son fait à la révolte, en en prolongeant les effets.

ANSELME.

Sûrement, mais il ne faut exiger que ce qui est possible. Voyez s'il y a moyen d'amener les voisins du fermier à lui refaire sa récolte au moyen d'une nouvelle dîme.

LE PREMIER CHANOINE.

C'est chose à prêcher au prochain prône. Il faudra en parler à monseigneur l'évêque.

ANSELME, en se levant.

Allons, tout est fini? La prière. (Chacun fait tout bas une courte prière.) Levons la séance. Ah! les affaires me fatiguent, je me fais si vieux! — (A un chanoine.) Mon frère, vous qui êtes près de la porte, voyez, je vous prie, s'il n'y a pas là dehors quelqu'un de mes jeunes gens.

Le chanoine ouvre. — Entrent Lotulfe, Albéric, Gauffroy et quelques autres.

Soyez les bienvenus! (En s'approchant de Gauffroy et à demi-voix:) Ah! Gauffroy, je ne puis vraiment croire ce que vous m'avez dit.

GAUFFROY.

Et moi, je le crois à peine.

ANSELME.

Un jeune homme si bon, si pieux!... et avec cela beaucoup d'intelligence!... Ah! on apprend tous les jours des choses...

GAUFFROY.

Voulez-vous en parler à Lotulfe?

ANSELME.

Lotulfe, vous savez ce que vous avez dit à Gauffroy? En êtes-vous bien assuré?

LOTULFE.

Moi? Dieu et ses saints me préservent de rien croire contre le prochain! Mais je sais que c'est l'opinion de l'abbé de Clairvaux.

ANSELME.

Voilà le mal. — Mais enfin il faut des preuves pour asseoir une telle opinion; on ne fuit pas un possédé comme cela, au pied levé. Il y a des règles là-dessus. Premièrement, une vraisemblance majeure; secondement... je vous expliquerai cela, quand nous traiterons du verset de saint Marc, qui dit : « Il se trouva dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit immonde. » C'est, je crois, au chapitre premier, verset 22 ou 23.

Abélard entre suivi de ses amis; la salle se remplit d'auditeurs.

LOTULFE, à demi-voix.

Jamais citation ne vint plus à propos : *Et erat in synagoga eorum homo in spiritu immundo.*

GAUFFROY, de même.

Ah! Lotulfe...!

ABÉLARD, à Anselme.

Bons vêpres, notre cher doyen! Que Dieu vous tienne en joie.

ANSELME.

C'est la piété et la science de mes disciples qui seules font ma joie.

ABÉLARD.

Votre paternité spirituelle se réjouit dans ses enfants, je le sais.

ANSELME.

Hélas ! il en est parfois qui remplissent mon âme d'amertume.

ABÉLARD.

Nous sommes tous faibles et pécheurs.

ANSELME.

Ce n'est pas cependant que j'en veuille dire du mal... Je ne crois pas tout ce qu'on raconte.

ABÉLARD, regardant Manegold.

Entendez-vous? (A Anselme.) Mon père, je disais ce matin à mes amis que c'était une bénédiction du ciel sur nous que d'être admis à vos excellentes leçons. C'est un aliment délicieux pour l'esprit, c'est un remède bienfaisant pour le cœur. Vous le savez, mon père, j'ai étudié toutes les sciences humaines, j'ai excellé dans la dialectique, je puis le dire, car il n'y a pas certes de quoi concevoir de l'orgueil. Mais avant de connaître la théologie, je ne savais rien. N'est-ce pas, mes amis, que je vous disais cela?

MANEGOLD.

Oui, maître, vous disiez que la théologie était le glaive ardent de l'ange qui garde l'arbre de la science.

ANSELME.

C'est bien dit, mon fils.... Quel bonheur pour moi ce serait que d'avoir un disciple aussi éloquent!... Pourvu cependant...

Il soupire.

ABÉLARD.

Votre bonté est trop grande; je ne prétends à rien

qu'à bien comprendre et à bien répéter vos leçons. Et sur cela, mon père, je veux vous faire part d'une idée qui m'est venue.

ANSELME.

Voyons, vous ne pouvez avoir que de bonnes idées.

LOTULFE, à Albéric.

Notre doyen ne sait pas résister.

ABÉLARD.

Nous venons vous entendre non-seulement pour nous instruire, mais pour apprendre à instruire les autres. Ne pensez-vous pas qu'il serait utile de vous assurer, de nous assurer nous-mêmes, si nous avons bien recueilli votre parole, si elle est tombée sur une terre féconde où elle ait germé convenablement?... Et pour cela, j'avais pensé qu'il serait bon de nous essayer à réciter, à refaire devant vous, quelques-unes de vos leçons. Quant à moi, je suis prêt à me dévouer le premier. Je viens donc vous demander la permission de faire quelque jour une glose sur des passages de l'Écriture, en votre présence; et si mes condisciples y consentent, je me hasarderais à leur essayer une leçon.

DITTMAR.

Oh! nous ne demandons pas mieux.

ANSELME.

Mais voilà une idée qui pourrait... Je crois d'abord que ce serait un bon exercice pour l'esprit... mais il faut bien prendre garde... La théologie est chose délicate. Un mot de trop, un mot mal choisi vous a bientôt glissé une hérésie.

ABÉLARD.

C'est pour cela, docte doyen. Comment aurez-vous la preuve que nous n'avons pas altéré vos leçons dans notre intelligence, si vous ne nous les faites répéter? Vous serez là d'ailleurs pour nous avertir, pour nous redresser. Nous vivons dans un temps, mon père, où il est bon que les laïques eux-mêmes soient bien fermes dans la foi, bien versés dans le texte et dans la glose, pour ne dire que vérité. Le mensonge se propage si aisément, l'erreur fait tant de progrès...

ANSELME.

Vous parlez à merveille. — Allons, mon enfant, je veux bien accorder ce que vous demandez. Et puis ce sera un moyen de voir si effectivement... dans le cas où, par impossible, le malin Esprit...Mon Dieu! on ne sait pas...Seulement faites bien attention à ce que vous direz... et surtout... oh! oui, surtout, avant de commencer, recommandez votre âme à Dieu.

ABÉLARD.

Je n'aurai garde d'y manquer.

ANSELME.

Car, voyez-vous, la science, l'art de la parole, tout cela n'est parfois qu'un don de Satan, un charme, un maléfice... Ce n'est pas que je veuille dire... oh! non... mais enfin, nous verrons... N'est-ce pas, vous ferez votre oraison avant de parler? Même vous direz trois fois: *Vade retro, Satanas* [14].

ABÉLARD.

Mon père, nul ne doit prendre la parole dans une assemblée sans invoquer au préalable celui qui a dit:

« Toutes les fois que vous serez deux ou trois réunis, je serai au milieu de vous [15]. »

ANSELME.

A merveille! — Vous entendez, Gauffroy?

GAUFFROY.

Et j'en rends grâce à Dieu.

ALBÉRIC, à Lotulfe.

Imbécile!

ABÉLARD.

Je puis donc compter que demain, à la troisième heure, vous voudrez bien vous réunir tous, non pas ici assurément, je serais confus de me faire entendre dans un lieu sacré que le chapitre cède à son digne doyen pour y faire ses leçons; ce serait en quelque manière une profanation; mais dans une salle tout près de mon domicile, où s'assemble quelquefois la commune qui me l'a bien voulu prêter. Vous me le promettez, maître Anselme?

ANSELME.

Soit. J'aurais mieux aimé ne pas aller dans une maison de cette commune.....

ABÉLARD.

Ce serait péché d'orgueil à moi que d'enseigner ici. Vous voudrez donc bien, mes chers condisciples, permettre que je vous fasse une glose, à charge de revanche. Ce sera à chacun son tour.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui.

MANEGOLD.

Parlez pour vous, je ne glose que sur le prochain.

LOTULFE, bas à Albéric.

Que dis-tu de ceci?

ALBÉRIC, bas.

Qu'il se perd; il est impossible que son mauvais esprit ne se trahisse pas par quelque endroit.

LOTULFE, bas.

Dieu le veuille!

ABÉLARD.

Maintenant, mon père, je n'ai plus rien à dire. Je vous ai trop retenus. Nous allons prendre nos places.

ANSELME.

Oui, mes amis, rangez-vous tous. (Ils se rangent sur les bancs. Quatre chanoines restent sur leurs siéges pour assister à la leçon.) Êtes-vous prêts? Silence. — Invoquez mentalement le Saint-Esprit. (Une pause.) Bon! — Dans la dernière audition, nous en étions restés au verset 13 du chapitre XI. Je le reprends, et lis le texte : *Nam ejusmodi pseudoapostoli, etc., etc*... ou plutôt, je traduis : « Car ces sortes de faux apôtres » sont des ouvriers trompeurs qui se déguisent en apôtres » du Christ; — et cela n'est pas étonnant; Satan lui- » même se déguise en ange de lumière[16]. » (Il s'arrête.) Satan en ange de lumière! ah, mon Dieu! — Enfin voilà le texte, voici la glose....

Il continue.

SCÈNE III.

Le lendemain.

UNE SALLE BASSE SERVANT DE PARLOIR AUX GENS DE LA COMMUNE.

ABÉLARD ET HILAIRE.

ABÉLARD, regardant la salle.

Oui, cela conviendra..... Qu'importe au reste ? En tout lieu, la parole est puissante quand elle est vive et hardie.

HILAIRE.

Voici le siége qui vous servira de chaire.

ABÉLARD.

Oh ! je parlerai debout, et debout seront toutes les intelligences. Elles se relèveront pour ne plus se prosterner. Enfant, tu vois luire un grand jour !

HILAIRE.

Je suis prêt.

ABÉLARD.

Un jour qui décidera de ma destinée, de celle de bien des hommes peut-être qui ne s'en doutent pas..... Es-tu assuré que toute cette jeunesse théologique qui n'est pas venue de Paris avec nous sera présente ?

HILAIRE.

N'en doutez pas, nous avons partout annoncé la nouvelle ; la curiosité est au comble.

ABÉLARD.

Aurai-je Gauffroy, Gilbert de la Porrée, Jean Le Petit[17] ?..

HILAIRE.

Ce sont les plus curieux.

ABÉLARD.

Leur attente sera dépassée, crois-moi.... Mais c'est un grand parti à prendre!.... Il m'inquiète..... Pas d'autre appui que moi-même. — Quel est ce bruit ?

HILAIRE, regardant à la fenêtre.

Un cavalier, un seigneur; deux écuyers l'accompagnent.

ABÉLARD.

Le connais-tu ?

HILAIRE.

Non, son cheval est tout couvert d'une longue housse violette, semée de fers de flèche d'or... Je crois qu'il vous a demandé.

La porte s'ouvre; Anseau de Garlande paraît.

GARLANDE, parlant au dehors.

Tenez les chevaux, et ne débridez pas. — Vous êtes Pierre Abélard?

ABÉLARD.

Oui, messire.

GARLANDE.

Je suis bien ravi de vous voir; j'en avais depuis longtemps bonne envie. Vous avez reçu une lettre de moi? Elle était signée.....

ABÉLARD.

Anseau de Garlande. Vous m'avez grandement honoré, messire.

Il s'incline légèrement.

GARLANDE.

J'étais impatient de vous connaître. J'aime les doctes hommes, et il ne tiendra pas à moi que notre redouté seigneur le roi n'illustre son règne par une protection libérale accordée aux hommes de science et d'étude. Je veux qu'ils perpétuent la mémoire du règne de Louis sixième. — Êtes-vous son sujet?

ABÉLARD.

Je suis né en Bretagne.

GARLANDE.

Ah! tant pis!

ABÉLARD.

De race noble [18].

GARLANDE.

Tant mieux! — Mais vous voilà Parisien, ou tout au moins Picard; vous êtes au roi, je vous regarde ainsi.

ABÉLARD.

Le roi est le plus puissant seigneur des Gaules.

GARLANDE.

Et il en fera preuve ou je ne pourrai..... Çà, je veux lier amitié avec vous et que nous devisions souvent de matières savantes et autres beaux sujets. J'y suis, grâce à Dieu, nourri et versé autant qu'homme de votre profession peut l'être.

ABÉLARD.

Je le sais, messire; la renommée de ces nobles goûts chez un seigneur revêtu d'aussi grandes charges s'est au loin répandue. C'est un vrai honneur pour les lettres et la philosophie.

GARLANDE.

Mais je veux faire avec vous quelque lecture. Vous verrez si je sais m'y prendre. Avez-vous composé quelque beau livre?

ABÉLARD.

J'ai composé quelques gloses pour mes leçons.

GARLANDE.

Ah! oui, vos leçons, j'en veux entendre quelqu'une.

On dit qu'on accourt de tous pays à Paris pour vous écouter. Il vous faudra venir une fois à l'Hôtel du roi, quelque jour de divertissement. Le roi se plaît assez à entendre des jongleurs.

ABÉLARD.

Je ne suis point si divertissant, messire.

GARLANDE.

Laissez, laissez, je sais à quoi m'en tenir là-dessus. Ne faites pas tant le modeste.

ABÉLARD.

Dieu me pardonne si je suis modeste, seigneur de Garlande!

GARLANDE.

Si fait, vous dis-je. — Mais apprenez-moi ce qui vous attire en cette ville. Je m'en réjouis au reste; car comme nous visitions ces parages, le roi ayant eu à mettre à la raison quelques barons du voisinage, on nous a dit que vous étiez à Laon, et me trouvant quasi aux portes, d'un temps de galop je vous suis venu voir pour vous assurer de notre bienveillance.

ABÉLARD.

Grand merci, noble seigneur! Je suis à Laon pour voir ce qu'enseigne en théologie l'écolâtre de cette cathédrale, Anselme, doyen du chapitre.

GARLANDE.

Vraiment! vous vous mêlez aussi en la théologie? Grand bien vous fasse!

ABÉLARD.

La philosophie est comme une aptitude à tout, et de même que le sénéchal du roi, chargé de tant d'affaires

et de soins, trouve encore du temps pour les choses de science et d'esprit, de même...

GARLANDE.

Oui, oui, je comprends. Et que faites-vous de cette théologie?

ABÉLARD.

Mais j'écoute les leçons du bon Anselme. C'est un homme de grande science.

GARLANDE

Anselme!.. mais attendez donc... Le chapitre de Laon ne s'est-il pas mêlé des différends des bourgeois de cette ville avec son évêque[19]?

ABÉLARD.

Mais apparemment; le chapitre est comme le conseil de l'évêque.

GARLANDE.

Et l'évêque était mal conseillé... il a dû s'en repentir. Tout ce peuple de Laon a été mutin et obstiné. Ils voulaient à toute force une charte telle que celle de Beauvais. Là où l'évêque est seigneur, ils sont plus hardis, et j'augure que l'évêque sera obligé de leur octroyer ce qu'ils ont déjà conquis.

ABÉLARD

Oui, je tiens la commune pour affranchie.

GARLANDE.

Et vous avez raison. Je sais leur affaire; ils ont voulu se jeter dans les bras du roi; et, à mon sens, ainsi finiront par faire toutes les communes de France. Les seigneurs en font trop aussi, et, par mes avis, le roi est décidé à affranchir toutes les communes de son domaine.

ABÉLARD.

Ce sera un bel exemple.

GARLANDE.

Et qu'en disent vos chanoines? approuvent-ils cela en leur théologie?

ABÉLARD.

Là où l'évêque est le seigneur, les chanoines sont des baillis.

GARLANDE.

Ah! le bon mot! Je le dirai au roi. Dites-moi, maître Abélard, auriez-vous dessein de vous faire prêtre ou religieux?

ABÉLARD.

Je ne sais, messire, je n'ai pris encore les ordres qu'en la science.

GARLANDE.

Mais que faites-vous donc de cette théologie? Cette théologie m'intrigue.

ABÉLARD.

Si j'osais, je vous offrirais... ou je vous demanderais une grâce.

GARLANDE.

J'accède d'avance à tous vos souhaits.

ABÉLARD.

Vous avez été si bienveillant que de me dire que vous vouliez assister à quelqu'une de mes leçons. Eh bien, justement aujourd'hui j'en fais une sur la théologie.

GARLANDE.

Ah! ah! vous-même!.. et à qui l'enseignez-vous?

ABÉLARD.

Mais... à tous.

GARLANDE.

Voulez-vous faire de ce monde une église?

ABÉLARD.

Non, mais je prétends que tout homme pourvu d'un jugement sain peut, s'il est bien montré, tout apprendre et tout comprendre.

GARLANDE.

Vraiment! voilà qui doit être beau! Déduisez-moi cela un peu.

ABÉLARD.

L'homme est un animal raisonnable. C'est la définition du genre et de l'espèce...

GARLANDE.

Ah! le genre et l'espèce! on dit que vous enseignez de belles choses là-dessus.

ABÉLARD.

C'est une autre question. Je disais donc que le genre humain...

GARLANDE.

A propos de genre humain, pensez-vous que les femmes soient une espèce de genre?

ABÉLARD.

Messire...

GARLANDE.

C'est comme je le répondais un jour à la princesse de Tarente et d'Antioche qui me demandait ce que c'étaient que tous ces mots-là : « Si les hommes sont un genre,

lui dis-je, il faut bien que les femmes soient des hommes de la jolie espèce ».

ABÉLARD.

Monseigneur, nous voilà bien loin de la théologie.

GARLANDE.

J'y reviens. — Vous disiez...?

ABÉLARD.

Que si monseigneur veut nous honorer de sa présence, je me fais fort de lui montrer comment la théologie peut être rendue accessible, et même agréable, à toute intelligence bien faite.

GARLANDE.

Pardieu, j'y consens, et je me ferai fête de vous entendre; mais quand cela?

ABÉLARD.

Tout à l'heure, messire. Ici va se rendre toute l'école du doyen Anselme, tous ceux qui ont quelque curiosité de moi....

GARLANDE.

Vrai, je ne demanderais pas mieux; et pourvu que mes grandes affaires m'en laissent le temps, je voudrais voir comment vous vous en acquittez.

ABÉLARD.

Je n'aurai jamais un si illustre auditeur.

GARLANDE.

Je le crois, pardieu, bien. Et, dites-moi, apprenez-vous par cœur, ou leur débitez-vous cela d'abondance?

ABÉLARD.

J'ai beaucoup pensé, je sais toutes mes pensées, et je les dis. La pensée est la source et la parole le ruisseau.

GARLANDE.

Comment dites-vou cela? Ne serait-ce pas le refrain d'une *Sirvente* [20] ?

ABÉLARD.

Je ne pense pas.

GARLANDE.

Savez-vous que moi qui vous parle, je pourrais vous réciter plus de cent vers de suite ?

ABÉLARD.

Je le crois sans peine, monseigneur, vous êtes savant et bien lettré.

GARLANDE.

Je vous le dirai franchement, mon cher : il n'y a qu'un seigneur lettré qui puisse occuper l'office que je remplis auprès du roi. Tous ces barons, dépourvus d'aucune belle connaissance, ne sont bons qu'à percher dans leurs châteaux comme des faucons sur un juchoir. Pardieu, je le crois bien qu'ils ne veulent pas signer de charte à leurs communes, leur gantelet écrirait plutôt que leur main. Mais au roi, à son autorité, il faut des gens d'armes qui soient des gens de lettres... hein!.. gens de lettres, que pensez-vous de ce mot-là?

ABÉLARD.

Que je m'en souviendrai, monseigneur, et que, lorsque je verrai froideur et découragement dans nos écoles, je m'écrierai : « Enfants, souvenez-vous que le seigneur de Garlande dit que le temps vient que c'est aux gens de lettres qu'appartient le gouvernement de ce royaume ».

GARLANDE.

Holà! maître, holà! Les savants de ma sorte font tourner une masse d'armes de cinquante livres entre les deux doigts que voilà.

HILAIRE, entrant.

L'heure approche, on arrive.

ABÉLARD.

Ce sont mes auditeurs, messire, vous permettez qu'ils entrent? (Les élèves de Paris entrent les premiers.) Ceux-ci sont mes amis, mes enfants, mes frères; des écoliers de Paris.

GARLANDE.

Ce sont de vieilles connaissances. Le prévôt de Paris nous en parle souvent en l'Hôtel du roi, car il a fréquemment à en découdre avec vous, mes jouvenceaux; en voilà plus d'un qui serait un archer de bonne mine; ils sont du bois dont on les fait.

MANEGOLD.

Oui, quand on ne les fait pas de bois.

GARLANDE.

Ta langue est un peu leste, mon grand rousseau. Dis, n'entrerais-tu pas bien au service du roi?

MANEGOLD.

Je reste au mien, monseigneur.

GARLANDE.

Malappris!

ABÉLARD.

Un peu de retenue, écoliers; vous êtes devant le sénéchal de l'Hôtel du roi.

GARLANDE.

Laissez-les dire, ils me divertissent. Voilà donc les gens dont tu veux faire des théologiens?

ABÉLARD.

Je fais de tout, monseigneur.

GARLANDE.

M'est avis que les fillettes de la Cité savent mieux que toi ce qu'il faut faire de ces oiseaux-là.

DITTMAR.

Quand les pages de l'Hôtel du roi le leur ont appris, monseigneur.

ABÉLARD.

Paix, Dittmar! Si messire veut railler, ils sont beaux diseurs en toute sorte de moquerie.

GARLANDE.

Je ne raille point, et leur dis très-sérieusement qu'ils peuvent tous compter sur ma faveur. J'aime les bonnes et belles études, et monseigneur le roi veut les protéger partout en son royaume, et particulièrement en sa ville de Paris.

HILAIRE, à Abélard.

Voici le doyen et son école.

Anselme arrive accompagné d'un assez grand nombre de clercs. On se range devant lui; il s'approche d'Abélard.

ANSELME.

Eh bien, mon fils, tu vois que je suis exact au rendez-vous. Je viens l'âme toute pleine d'indulgence. Persistes-tu dans ton hardi projet?

ABÉLARD.

Hardi, peut-être... La hardiesse sans persévérance est le lot des fous. — (Se tournant vers Garlande.) Messire, c'est le doyen du chapitre de Laon, jusqu'ici sans égal dans l'enseignement de la théologie.

ANSELME.

Tu me flattes.

ABÉLARD.

Le sénéchal du roi nous permet de nous livrer devant lui à nos exercices.

GARLANDE.

Et j'y prends vif intérêt, je vous jure. —Par la Saint-Denis! il faut voir un peu de tout. Doyen, comment va votre évêque? Comment se gouverne-t-il avec ses deux puissances? En sauvera-t-il une au moins du naufrage?

ANSELME.

Monseigneur, toute puissance vient de Dieu, comme dit l'Apôtre, et c'est Dieu qui l'a fait comte, comme il l'a fait évêque.

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Celui qui dit cela en a menti.

ANSELME.

Quel est l'insolent...?

GARLANDE.

Laissez. Insolent soit, mais l'insolent dit vrai. Il n'est de puissance venant de Dieu que celle du roi, sauf la puissance spirituelle, bien entendu. Dieu fait le roi, le roi fait les comtes et les barons.

ANSELME.

Messire, quand l'évêque...

GARLANDE, sans écouter.

Où est celui qui a interrompu?

Un homme sort de la foule.

ABÉLARD.

Qui êtes-vous?

L'HOMME.

Bourgeois de Laon. Boucher de mon état.

ABÉLARD.

J'en vois d'autres qui sont venus avec vous.

UN AUTRE BOURGEOIS.

Oui, seigneur; c'est nous qui fournissons la salle, nous avons voulu avoir notre part du festin.

ABÉLARD.

Vous avez bien fait; il n'y a d'exclusion pour personne. (A Garlande.) Monseigneur, ce sont de dignes bourgeois de cette ville.

GARLANDE.

Je suis joyeux de les voir. Bourgeois, vous êtes de braves gens. Vous voulez avoir commune franche, permis à vous. Seulement ne soyez pas trop turbulents, ni mauvais garçons. Le roi entend que, dans tout ce royaume, il n'y ait que des personnes paisibles.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ainsi sommes-nous, monseigneur; nous ne voulons que la paix du bon Dieu et des honnêtes gens.

ANSELME.

Méfiez-vous de ce qu'ils vous diront, monseigneur; ce sont les vassaux les plus indociles, les plus...

GARLANDE.

Cela est mal, bourgeois; il faut être sages.

LE SECOND BOURGEOIS.

Mais, monseigneur, qu'on nous donne la charte de Beauvais et nous nous tiendrons en repos.

GARLANDE.

C'est juste; il faut vous donner une charte; mais soyez sages.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Dame! monseigneur, pour faire une omelette, il faut bien casser des œufs.

ANSELME.

Vous les entendez, messire; l'esprit de révolte a perdu cette malheureuse ville; il a tout saccagé, tout dévasté..

LE PREMIER BOURGEOIS.

Tout dévasté!... Si monseigneur veut voir la maison de ville dont nous avons commencé la construction?

LE SECOND BOURGEOIS.

Monseigneur a-t-il remarqué le beffroi que nous avons bâti?

ANSELME.

Et la cathédrale qu'ils ont incendiée, messire?

GARLANDE.

Fi! cela est mal; brûler votre église! le roi n'entend pas cela.

LE SECOND BOURGEOIS.

Eh! qu'on nous donne la charte de Beauvais.

GARLANDE.

Soit, vous l'aurez; mais soyez patients.

LE SECOND BOURGEOIS.

La patience est une graine qui ne lève jamais.

ABÉLARD.

Cet homme a figure d'homme de cœur.

ANSELME.

Tais-toi; je te connais. Ne t'appelles-tu pas Landry?

LE BOURGEOIS.

Oui, mon père.

ANSELME.

Tu as été excommunié par ton nom?

LE BOURGEOIS.

Mais j'ai fait pénitence, mon père.

ANSELME.

Ah! alors!....

GARLANDE.

Bourgeois, écoutez bien: vos demandes sont justes, tenez-vous fermes et tranquilles; le roi vous veut du bien.

ANSELME.

Mais, monseigneur, le roi n'est pas ici dans son domaine, et...

GARLANDE.

Je sais ce que je dis.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Nous sommes prêts à nous faire sujets du roi.

LE SECOND BOURGEOIS.

Venez, venez voir la porte de notre beffroi, nous y avons mis les armes de la ville, et auprès les armes du roi, votre sire.

PLUSIEURS BOURGEOIS.

Oh! oui! Venez; venez, monseigneur.

GARLANDE.

Sûrement, je viendrai, mes braves. Voyons, montrez-moi votre manoir de commune. Je suis sûr que le cellier en est bien garni... Je veux vous faire boire à la santé du roi.

LES BOURGEOIS.

Oui, oui, vive le roi!

LE PREMIER BOURGEOIS.

Vive son sénéchal!

UN AUTRE.

Vive le roi et la charte de Beauvais!

VOIX CONFUSES.

Vive le roi et la charte!

ABÉLARD.

Vous sortez, monseigneur? dois-je vous attendre pour la leçon?

GARLANDE.

Ah! la leçon!.. j'ai bien le temps! Adieu, adieu. En avant, bourgeois de Laon! — Chanoine, dites à l'évêque de se garder de tout mal; il doit user de prudence. — Écoliers de Paris, j'aime vos études. — Abélard, viens me voir, je te veux montrer au roi[21]. — En avant, bourgeois de Laon.

Il sort avec les bourgeois. Abélard le reconduit.

ANSELME, à Gauffroy.

Quel scandale!.. mais il est écrit qu'il faut que le scandale arrive [22].

GAUFFROY.

Les temps sont durs.

ANSELME.

A mon âge, on est trop faible pour de telles épreuves... Je me sens tout troublé.

GAUFFROY.

Remettez-vous.

ALBÉRIC, à Lotulfe.

Sais-tu que Abélard a l'air grandement en faveur à l'Hôtel du roi?

LOTULFE.

C'est étonnant.

MANEGOLD, à Dittmar.

Nous faisons des progrès en théologie; nous faisons de fameux progrès en théologie.

ABÉLARD, revenant à Anselme.

Vous m'excuserez, mon père, je n'avais nullement prévu ceci.

ANSELME.

C'est d'un mauvais présage pour votre tentative. Il y a dans ce qui vient d'être dit ici un fond caché d'hérésie et d'impiété. O mon Sauveur, soutenez-moi !

ABÉLARD.

Je ne juge personne. Le sénéchal de l'Hôtel est venu me donner, pour moi, pour mes études, pour ces nobles sciences auxquelles nous avons consacré toute notre jeunesse, l'assurance de la protection royale. Je l'ai entendu avec respect et reconnaissance; je ne veux me souvenir que de cela. La science se plaît à l'ombre du sceptre, et Alcuin était l'ami de Charlemagne.

ANSELME.

Que font-ils de leur protection, bon Dieu! ils la promettent à la révolte, à l'incendie....

ABÉLARD.

Ne voulez-vous pas que nous revenions à des entretiens plus pacifiques, et ne faut-il pas penser à l'objet qui nous rassemble?

ANSELME.

Hélas! je le veux bien; mais c'est qu'en vérité je suis si ému....

ABÉLARD.

Cela vous distraira.... Rangez-vous tous. (A Anselme.) Prenez ce siége.

Il le fait asseoir à sa droite à quelque distance. Il se tient debout au milieu de l'auditoire rangé en cercle.

ANSELME.

Avant que vous ne commenciez, mon cher fils, je vous rappellerai que vous manquez de tout caractère d'autorité pour enseigner la théologie. Ceci n'est donc qu'un exercice, qu'une épreuve, et je vous avertirai, vous et l'auditoire, de toutes les erreurs où vous pourriez tomber.

GAUFFROY, se plaçant auprès d'Anselme.

Je fais des vœux pour que le Saint-Esprit l'inspire.

LOTULFE, à Gauffroy.

Son front a quelque chose de sinistre; je ne sais vraiment qu'en penser.

GAUFFROY.

Son front me semble, à moi, modeste et serein.

LOTULFE.

La charité vous aveugle.

HILAIRE.

Un peu de silence!

ABÉLARD.

Ce que vient de dire Anselme, jeunes gens, pose la question que je veux traiter devant vous. La théologie n'est pas une science profane qui n'a d'autorité que celle que lui reconnaît la raison. Elle est le commentaire de la parole de Dieu, et le commentaire doit participer à l'infaillibilité du texte, ou la science n'est pas. Elle est un arbre aux fruits empoisonnés, si elle n'est pas l'hysope

trempé dans l'eau sainte. Quiconque vous l'annonce prétend vous apporter l'inspiration de Dieu et vous demande la foi. De quel droit, à quel titre, s'il n'a reçu, par l'imposition des mains, le caractère sacré qui n'appartient qu'à l'Église? Il faut que l'autorité soit en lui pour qu'elle soit dans son enseignement. N'est-ce pas la pensée de notre docte maître, de celui qui nous a initiés à tout ce que je vais vous révéler aujourd'hui? (Anselme fait un signe affirmatif.) Eh bien, j'entreprends de donner à la théologie une autorité nouvelle, la plus certaine, la plus irrésistible, la plus universelle de toutes. Et où la puiserai-je? Précisément dans le caractère de cet enseignement, dans le caractère de celui qui le donne. Je suis un philosophe, je le sais; et je viens apporter à la religion un secours qu'elle n'a jamais reçu. Écoutez-moi.

L'enseignement n'est pas la prédication; une leçon n'est pas un sermon. Dans l'église, dans la chaire de l'église, le prêtre seul a droit d'être écouté. Ceux qui sont là savent et croient; il agit quand il leur parle, il exerce le pouvoir qui lui est délégué d'en haut. Son front porte l'empreinte des mains de saint Pierre, je n'ose dire de Jésus-Christ. Le pasteur s'adresse à des chrétiens; la théologie fait des chrétiens. Elle est le passage de la raison à la foi... Je vois notre pieux Anselme faire un mouvement; je le supplie de se contenir; un peu de patience, et il me comprendra.

Plus heureuse qu'aucune science, la vérité qu'enseigne la théologie est écrite en un livre divin. Qu'en fait la science? La science le fait comprendre et croire. Elle transmet la vérité à la raison. Que doit-elle donc connaître? La vérité et la raison. Et quelle est la science

de la raison? La philosophie, surtout cette partie éminente de la philosophie qui se nomme la Dialectique. La dialectique est donc le commencement nécessaire de toute autre science, l'initiation de l'esprit à tous les mystères. Quand la théologie n'a point pour appui la dialectique, elle est sans base, elle frappe vainement à coups redoublés à la porte de l'esprit; c'est la dialectique qui en tient la clef et qui l'ouvre à la vérité. Ainsi point de théologie sans la dialectique. Voilà pour la science.

ANSELME.

Je ne puis te laisser aller plus loin...

ABÉLARD.

Il le faut cependant; car vous ne me comprendriez pas encore. — Or maintenant, qui suis-je, moi? Un chrétien fidèle, nous le sommes tous; mais quoi de plus? Un philosophe. Je suis obligé de demander, avant de passer outre, si quelqu'un ici veut me disputer le prix de la dialectique.... Hélas! je ne le pense pas. Cette science, funeste à mon repos, a partout propagé mon nom avec le sien, et, en cela du moins, je suis obligé de me croire le premier. — Que Dieu m'en punisse si j'en conçois le moindre orgueil!

S'il en est ainsi, qui apportera plus que moi à la théologie? qui donnera davantage à la vérité divine cette forme, ce caractère qui assure son empire sur l'intelligence? Le jour où j'épouse la théologie, je lui apporte en dot la philosophie. N'étais-je donc pas fondé à dire que je viens relever, fortifier, rajeunir la théologie? Encore une fois, qu'est-ce que la religion? La vérité. A qui est adressée la vérité? A la raison. Quelle est la science de

la vérité et de la raison? La philosophie... Qui contestera cela ?

ANSELME,

. Je serais le dernier des hommes, si je ne le contestais pas. Je....

ABÉLARD, vivement.

Qui parle ici? qui viendra demander imprudemment le divorce de la philosophie et de la religion? qui viendra nous dire que l'Écriture n'est pas la vérité, que la philosophie n'est pas la science de la raison? Car c'est cela qu'il me faut dire. Je n'admets pas d'autre objection. Nous commençons en ce moment la théologie, nous sommes avant la théologie. Il faut donc me nier que la lumière luise dans les ténèbres, et prendre parti contre la lumière pour les ténèbres qui ne l'ont point comprise. Où sont-ils ces théologiens qui ignorent la philosophie? Je les récuse, je leur refuse la parole. Que me diraient-ils d'ailleurs ? Pas un argument; ils ne savent que des anathèmes.

ANSELME, avec un grand effort.

Retire-toi, Satan !

ABÉLARD.

Vous venez de l'entendre. — Mes amis, ce vieillard est faible et souffrant; soignez-le. (Anselme, suffoqué par la douleur, tombe dans les bras d'Albéric et de Lotulfe.) Emmenez-le; donnez-lui des soins.... Son grand âge ne lui permet plus ces luttes de la science.... faites-lui respirer l'air... Hélas! saint Matthieu dit bien vrai, on ne peut mettre le vin nouveau dans les vieux vaisseaux [23]. Hilaire, Gauffroy, je vous recommande ce digne vieillard. (On emmène Anselme.) — Et nous, reprenons notre syllogisme.....

Il continue.

SCÈNE IV.

Le même jour.

UNE SALLE A MANGER D'HOTELLERIE.

QUELQUES ÉLÈVES, amis d'Abélard. MANEGOLD, entrant le premier.

MANEGOLD.

Nous pourfendons les chanoines,
Nous escoffions les moines,
A nous la dixme et l'encens,
Gens de bon sens....

AMAURY.

Paix donc, Manegold! ne scandalisons personne.

MANEGOLD.

Il n'y a personne à scandaliser ici.

DITTMAR.

Nous sommes entre nous.

GOMBAULD.

Amis, il faudra se mettre à genoux devant le maître, et lui dire : « David, où avez-vous mis votre fronde? Goliath est mort. »

ODON.

Nous voilà docteurs *in utroque*.

DITTMAR.

Et in utrumque. La philosophie sera notre main droite et la théologie notre main gauche.

MANEGOLD.

Et l'on ne pourra dire que la main gauche ignore ce qu'a fait la main droite.

DITTMAR.

Nous jouerons de l'épée à deux mains.

ODON.

Ah! comme on soupe après une telle journée!

DITTMAR.

Il les a, ma foi! pris tous d'un coup de filet. Excepté ce bon Gauffroy, je ne sais s'il y avait un disciple du doyen qui ne se pressât autour d'Abélard quand il est sorti.

GOMBAULD.

J'ai vu Christophore baiser le bas de sa robe.

AMAURY.

Gilbert était enlevé... Je ne crois pas avoir jamais entendu rien de plus beau.

DITTMAR.

J'ai été fâché vraiment que le pauvre doyen se fût trouvé mal si tôt; la fin l'eût persuadé.

GOMBAULD.

Le commencement était un peu sec; je tremblais qu'il ne manquât son coup.

AMAURY.

Il fallait débuter ainsi, les amener peu à peu, les enchaîner dans l'argument, et puis les emporter ensuite avec soi au troisième ciel de l'éloquence.

ODON.

Oh! il s'y entend; aussi fin qu'il est fort.

AMAURY.

Çà, messeigneurs, si quelques-uns de ces clercs viennent souper avec nous, vous leur ferez bonne mine.

MANEGOLD.

Comment donc ! je leur céderai la meilleure place au feu; et si même la fille du mercier peut leur agréer....

AMAURY.

Holà! ne va pas leur parler sur ce ton

MANEGOLD.

Me prends-tu pour un sot, et les prends-tu pour des saints?

ODON.

Et ne soupera-t-on jamais?

MANEGOLD.

Attendons Abélard; il soupera peut-être avec nous.

DITTMAR.

Ce n'est guère son plaisir.

MANEGOLD.

Oui, oui, jadis; mais j'ai remarqué qu'il s'apprivoise. Il rit d'un conte à rire.

ODON.

Te souviens-tu quand il est arrivé de Bretagne?. .

DITTMAR.

Oui, dans le cloître de Notre-Dame.

ODON.

Un vrai sauvage!.. Des habits de grosse bure, des cheveux mal peignés.

DITTMAR, à Amaury.

Tu n'étais pas alors avec nous?

AMAURY.

Non, je ne suis entré dans l'École qu'après le départ de Guillaume de Champeaux.

DITTMAR.

Moi, du premier moment que j'ai vu Abélard, j'ai reconnu un grand homme.

ODON.

Allons donc! Je me souviens que tu me dis :

Le voilà le Breton parfait,
Un paon qui brait.

DITTMAR.

Point. C'est moi qui, à la première parole, ai crié : *A bas le Champeaux!*

MANEGOLD.

Toi!.. Il fallait, ma foi! d'autres épaules et d'autres poumons que les tiens....

GOMBAULD.

Ou *les tiennes.*

AMAURY.

Non pas, il faut dire *les tiens.*

GOMBAULD.

Non, *les tiennes*. Épaules précède.

AMAURY.

Et poumons suit. Le dernier nom gouverne.

MANEGOLD.

Grand merci, mes maîtres! Vous faites une belle glose à mon texte, si belle que je ne sais plus ce que je voulais dire.... Ah! je disais que Dittmar se vantait....

DITTMAR.

Non, je ne me vante point ; c'est la vérité. C'est moi qui ai poussé le premier cri contre l'archidiacre....

VOIX DIVERSES.

Non, c'est moi, — moi, — moi.

MANEGOLD.

Tous ont crié le premier à présent.

GOMBAULD.

C'est qu'en effet, ce fut un mouvement général et soudain.

AMAURY.

Comme aujourd'hui.

DITTMAR.

Oh ! bien différent d'aujourd'hui. Quel bruit ! quel enthousiasme !

ODON.

Jamais je n'ai vu plus d'entrain et de bruyante allégresse, même au jour où le roi Louis VI a fait à Paris son entrée de joyeux avénement.

MANEGOLD.

Lui aussi, il faisait son entrée de joyeux avénement. C'est notre roi à tous.

DITTMAR.

Quelques-uns appellent leur roi Louis *le Batailleur* : on pourra bien dire aussi Pierre *le Batailleur* [24].

GOMBAULD.

Guillaume *le Simple*.

ODON.

Anselme *le Débonnaire*.

Abélard parait.

MANEGOLD.

Salut à notre roi!

DITTMAR.

Sera-t-il proclamé sur le pavois ou sacré devant l'autel?

ABÉLARD.

L'un et l'autre, s'il vous plaît. La dialectique, c'est le pavois qui nous couvre; la théologie, l'huile qui nous consacre.

MANEGOLD.

Vive le roi!

DITTMAR.

Vive le roi! comme disaient tantôt les braves Laonnais.

AMAURY.

A propos, que sont-ils devenus?

ABÉLARD.

Ils ont fait cortége à son départ au sire de Garlande.

MANEGOLD.

Quelle journée pour le chapitre de Laon!..

ABÉLARD, interrompant.

Chacun rentre dans son droit, la bourgeoisie, la philosophie, l'Église. L'Église, notre sainte mère, n'a rien perdu de ses augustes prérogatives. Le cœur de l'homme, voilà son royaume. Les esprits seuls sont à nous, et la vie du corps est réglée par les chartes et les édits. — Mes amis, je vous ai amené ces dignes et savants clercs que bien connaissez. (Montrant ceux qui sont entrés avec lui.) Ils pensent comme nous. Eux et leurs camarades, ils veulent désormais se nourrir du même pain.

MANEGOLD.

Et s'ils veulent, pour commencer, manger le même souper?

Il montre le souper qu'on a servi depuis l'entrée d'Abélard.

GILBERT DE LA PORRÉE.

Véritablement....

ABÉLARD.

Acceptez, mes clercs, et asseyons-nous tous à cette table. (Il s'assied au milieu entre Gilbert et Jean Le Petit. Tous se rangent à ses côtés.) Christophore, dites-nous le *Benedicite*.

CHRISTOPHORE, avant de s'asseoir.

Benedicite. Oculi omnium in te sperant, Domine, et tu das illis escam in tempore opportuno. Aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione.

ABÉLARD.

Que la religion est sage d'avoir ainsi sanctifié les actions les plus simples de la vie! Une prière au moment du repas comme pour nous rappeler celui à qui nous devons dire : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire.... [25]. »

GILBERT.

L'existence tout entière s'ennoblit à l'ombre de la religion.

ABÉLARD.

Voilà qui est bien dit.

JEAN LE PETIT.

Et c'est en mangeant le pain, qu'il est le plus à propos de penser que nous ne vivons pas seulement de pain...[26].

MANEGOLD.

Témoin ces jambons!

ABÉLARD, sévèrement.

Manegold! — Pour moi, je donnerais toute la philosophie, que dis-je?, toute la théologie, pour un précepte; et si je croyais un moment, en innovant dans l'enseignement, ébranler la règle des mœurs, je me couperais la langue.

CHRISTOPHORE.

On le voit bien à vos leçons. Vous donnez à la foi une puissance....

ABÉLARD.

C'est la foi qui me la donne.

DITTMAR, bas à Manegold.

Leur sert-il de leur plat?

MANEGOLD.

Sers-moi du tien, toi qui ne manges pas.

ABÉLARD.

Ce repas est un peu sérieux pour vous, mon cher Manegold.

AMAURY.

Il faut bien faire un accueil convenable à nos nouveaux convives.

GILBERT.

Nous savons qu'à table une douce gaieté est permise.

MANEGOLD.

J'use de la permission. Et d'abord *nunc est bibendum* [27].

AMAURY.

Pas trop de badinages, Manegold. Plus la puissance de notre École s'accroît, plus elle doit le bon exemple.

MANEGOLD.

Et plus elle doit se tenir en joie.

DITTMAR.

C'est aux convives de Guillaume et d'Anselme de jeûner. A eux les mortifications.

ABÉLARD.

Dieu a mortifié leur esprit; mortifions notre chair.

AMAURY, à Manegold.

Que dis-tu à cela?

MANEGOLD.

Je dis que je voudrais que le cuisinier se fût souvenu du précepte, et qu'il eût un peu mortifié son gigot. La chair de ce mouton est dure comme la semelle d'un pèlerin.

AMAURY, à Gilbert.

Ne vous scandalisez pas de l'entendre. C'est un garçon de joyeuse humeur.

GILBERT.

On ne peut toujours parler de dialectique.

MANEGOLD.

De dialectique, si fait. La dialectique est bonne à tout; j'en use toujours. *J'ai soif : à boire!* Qu'est-ce que cela, maître?

ABÉLARD.

Un enthymème, Dieu me pardonne!

MANEGOLD.

La dialectique! mais j'en tiendrais école au besoin. J'en ai inventé une que j'appelle *Dialectique amoureuse*, j'en donne leçon.

ABÉLARD, souriant.

A quelle fin? Pour l'édification de chacun?

MANEGOLD.

Ne raillez point; je tiens école à deux fins, pour l'attaque comme pour la défense. Pensez-vous qu'il fût inutile aux jeunes filles de connaître le faible d'un dilemme comme celui-ci: « Ou vous m'aimez, ou vous ne m'aimez pas; donc laissez votre fenêtre ouverte du côté de la ruelle. » — Croyez-vous qu'elles eussent à se repentir d'avoir appris à démêler le paralogisme contenu dans cet enthymème : « Je vous aime; donc je vous épouserai. » — Ou bien: « Je suis décidé à me jeter à l'eau; donc donnez-moi la clef de votre chambre. » — Et autres formes de raisonnement fort usitées en ce genre de controverses?

ABÉLARD, à Jean Le Petit.

Il est plaisant.

GILBERT.

A ce que je vois, vous enseigneriez à vos élèves le pour et le contre.

MANEGOLD.

Je leur enseignerais la dialectique.

AMAURY.

Aux jeunes garçons la démonstration; aux jeunes filles la réfutation.

MANEGOLD.

Voici le principe : toute déclaration d'amour doit être un syllogisme régulier; c'est ce qu'il faut que les garçons sachent. Dans ce syllogisme, la conséquence excède toujours les prémisses: c'est ce qu'il faut apprendre aux filles.

ABÉLARD.

Et le leur avez-vous enseigné quelquefois?

MANEGOLD.

Mon Dieu non, elles ont l'esprit dur. Elles ne veulent jamais réfuter. Quand elles essaient, il y a toujours là, dans leur corsage, à gauche, un argumentateur caché, qui proteste...

ABÉLARD.

Et que dit-il donc cet argumentateur?

MANEGOLD.

Dame! ce que la bouche nie, il l'affirme. *Asserit* a; *negat* o [28].

ABÉLARD.

Et comment affirme-t-il?

MANEGOLD.

Il ne parle pas, mais il fait des signes d'adhésion, il s'agite, il bat, il soulève le mur de sa prison... Ah! maître, quand on voit cela, quand le cœur se gonfle, quand les yeux se troublent, c'est le triomphe de la logique des garçons.

ABÉLARD.

C'est assez, Manegold.

Il passe la main sur son front.

ODON, bas à Dittmar.

Je n'ai jamais vu le maître badiner si longtemps.

AMAURY, à Gilbert.

Vous nous pardonnerez ces folies. (Montrant Manegold.) Celui-ci a droit de tout dire.

GILBERT.

Un ancien n'a-t-il pas fait un ouvrage intitulé : *Propos de table?*

DITTMAR.

Mais, Manegold, tu nous ramènes à la dialectique, et nous sommes en théologie.

MANEGOLD.

Oh! il y a bien aussi la théologie amoureuse, mais elle est à l'usage des nobles dames.

ABÉLARD.

C'est assez, vous ai-je dit. Hilaire, si tu n'as plus faim, chante-nous la chanson du *Moine et l'Ame en peine.*

HILAIRE, prend un luth et chante :

Un moine en rentrant le soir
Traversait le cimetière.
Il regagnait le manoir
Une heure après la prière.
Son pied heurte un tombeau noir;
Une voix sort de la pierre :
« Beau moine de Saint-Gildas,
» Hélas!
» Ne fuyez pas. »

« Qui parle? dit-il alors,
Pâle, troublé, sans haleine,
Qui parle ainsi chez les morts? »
Il veut fuir; la peur l'enchaîne.
La voix lui répond : « Je sors
» Du tombeau d'une âme en peine.
» Beau moine de Saint-Gildas,
» Hélas!
» Ne tremblez pas. »

« Comme vous, j'eus mes beaux jours
» D'orgueil et de confiance.
» Alors je trouvais bien lourds
» Les fers de l'obédience;
» Alors je pensais toujours
» Aux secrets de la science....
» Beau moine de Saint-Gildas,
» Hélas!
» Ne pensez pas. »

« J'avais souvent à la main
» Le livre des Écritures.
» L'or, l'azur et le carmin
» En décoraient les peintures.
» A Dieu du savoir humain
» J'opposais les conjectures....
» Beau moine de Saint-Gildas,
» Hélas!
» Ne lisez pas. »

« Au chœur de notre couvent
» La Vierge avait sa statue.
» A matines bien souvent
» Elle m'est comme apparue,
» Dans ma cellule en rêvant
» Que de fois je l'ai revue!....
» Beau moine de Saint-Gildas
» Hélas!
» Ne rêvez pas. »

« Je vis un jour en rentrant
» Sur une place publique
» Un juif nu, faible et souffrant
» Comme le paralytique;
» Et, de ses larmes pleurant,
» Je lui donnai ma tunique.
» Beau moine de Saint-Gildas,
» Hélas!
» Ne pleurez pas. »

Tout à coup la voix se tait
Dans l'ombre du cimetière.
Le moine qui l'écoutait
En vain se met en prière.
Le lendemain il était
Roide et glacé sur la pierre.
Le moine de Saint-Gildas,
Hélas!
Ne vivait pas.

CHRISTOPHORE.

C'est un chant bien édifiant.

JEAN.

On le devrait mettre dans la liturgie.

MANEGOLD, à Hilaire.

Eh! mon petit beau, qui t'a appris cette chanson?

HILAIRE.

Faut-il le dire, maître?

ABÉLARD.

Si tu veux, enfant.

HILAIRE.

Je l'ai lue écrite de la main de notre maître sur la marge de vélin de son psautier.

DITTMAR.

Je n'aurais jamais cru que le maître écrivît de ces choses-là [29].

ABÉLARD.

Il faut plier l'esprit à tout.

MANEGOLD.

Sus, mes braves! A la santé du roi des Trouvères!

ABÉLARD, se levant.

Vous pouvez continuer.... Je pense que ces frères et

moi, nous en avons assez. (Montrant ceux qui sont entrés avec lui.) — Demain, à sept heures, continuation des leçons de théologie. Je vous donnerai la suite du commentaire sur Ézéchiel [30]. Je veux le terminer dans cette ville; j'y trouverai occasion de passer en revue les principales questions de la théologie. Bonne nuit, messieurs! Restez à table, si bon vous semble.

MANEGOLD.

Nous ne resterons que le temps de chanter la Prose de la vérité.

CHRISTOPHORE.

Qu'est-ce? qu'est-ce donc?

ABÉLARD.

Ne les écoutez pas; sortons.

Il sort avec les derniers venus, Hilaire et Amaury.

MANEGOLD.

Silence! je chante :

Plus d'un docteur murmure :
« *O diva veritas;*
» Dis-moi, je t'en conjure,
» *Ubinam habitas?* »
Nargue de son grimoire!
Docet antiquitas.
Ce mot de saint Grégoire :
In vino veritas.

Toute science est vaine;
Fallit autoritas;
Quand l'esprit rompt sa chaîne,
Dementat libertas.
Fermez, fermez ce livre,
Asportate testas ;
Le sage est le plus ivre ;
In vino veritas.

Comme un oiseau tout passe.
Cum augetur ætas,
Le fond du cœur se glace,
Linquimus amatas.
Mais quand l'amour nous laisse.
Cum fugit voluptas,
Il reste à la vieillesse
In vino veritas.

En chœur et en buvant :

In vino veritas.

SCÈNE V.

LA CHAMBRE D'ABÉLARD.

ABÉLARD entre seul, jette son chaperon sur la table et s'assied.

Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve.... C'est un mélange d'impatience et de faiblesse, d'ardeur et d'ennui. Ce bruit du repas, ces libres conversations de cette jeunesse, tout cela me trouble et m'empêche de penser.... Et j'ai tant à penser!.... Après une telle journée, journée si attendue de conquête et de gloire!.... Enfin je touche au terme; encore quelques pas, et j'ai envahi tout le domaine de la science; l'esprit humain m'appartient. L'esprit de l'homme, ce grand empire romain, ce grand empire de Charlemagne, mon ambition à moi! J'ai mis le pied dans la théologie, avançons et ma puissance est sacrée. — Charles, Charles, il ne t'a pas suffi d'avoir vaincu les Saxons et renversé l'idole d'Irminsul, passé les Alpes et posé sur ton front la couronne de Lombardie, franchi les Pyrénées et soumis à ta puissance

l'Aragon révolté; vainqueur de tous, maître de la terre, il te fallut encore bâtir Aix-la-Chapelle, et te faire sacrer par le pape : alors seulement tu te sentis empereur.... Et moi aussi, je bâtis mon Aix-la-Chapelle, et dans mon univers je ferai oindre et bénir la science impériale. Esprit humain, peuple innombrable des intelligences, je vous soumettrai à l'unité de mon pouvoir, je tiendrai dans mes mains le sceptre et le globe, je les devrai tous les deux à mon épée.... Ah! que l'Écriture a bien dit : *le glaive de la parole* [34].

Me voici à la fin de ce jour décisif; mes espérances sont dépassées, et pourtant une secrète inquiétude, dont la cause m'échappe, ne me laisse pas de contentement. Je me sens agité, fatigué, consumé. Tout m'a réussi; rien ne me manque, et cependant je ne suis pas encore heureux. Une irritation vague, mais que je ne puis vaincre, m'empêche de jouir de rien; cette vie d'efforts est aride et dévorante, et tout à l'heure, dans les yeux brillants de Manegold à table, je voyais plus de bonheur et de joie que ne m'en donne la possession d'un bien immense, la toute-puissance de mon esprit.... Ah! la toute-puissance, c'est travailler à toute heure, c'est penser à tout, ne rien oublier, ne rien négliger; c'est sentir à chaque instant la difficulté des choses, la limite de nos forces, la fragilité de nos œuvres; c'est faire toujours et n'avoir jamais fait; c'est l'acte sans fin.... Oh! quelle vie de fatigue éternelle et de soucis inépuisables s'ouvre devant moi!... Il y a des heures où j'aimerais mieux un jour de repos et d'abandon qu'un siècle d'ascendant et de renommée.... Oh! que le cœur est bas par instant! — Relève-toi, Abélard, remonte à la hauteur de ta pensée. Ne

laisse pas ce je ne sais quoi de terrestre qui est en nous ramener à soi ton génie. Ne ferme pas tes ailes quand tu as atteint les cieux. Regarde à tes pieds, le monde est loin, la chute serait terrible.... Non, non, plane un moment, et monte encore.

On a frappé, et Gauffroy est entré sans qu'Abélard le vît.

GAUFFROY.

Abélard, le vieil Anselme est bien malade; il croit qu'il va mourir; il veut vous voir.

ABÉLARD.

Anselme, moi!.. Je vous suis....

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Le même jour.

UNE CHAMBRE SOMBRE.

ANSELME est sur son lit, couvert d'un cilice. — UN MOINE est près de lui.

LE MOINE.

Offrez votre âme à Dieu, à son Fils qui a tant souffert pour nous.

ANSELME.

Je ne souffre pas, mon frère, je bénis la bonté de Dieu... Je me sens mourir; mon âme est prête, elle le serait sans ce qui m'inquiète.... Gauffroy vient-il?

LE MOINE.

Rassurez-vous, je l'entends.

GAUFFROY, entrant.

Mon père, voici Abélard.

ANSELME.

Dieu soit loué! (A Abélard qui s'approche.) Mon fils, je vous remercie d'être venu tout de suite; le temps presse.

ABÉLARD.

Mon père, j'avais hâte de vous voir; on vous dit souffrant.... Je vous trouve bien.

ANSELME.

Je suis vieux, malade.... et vous m'avez fait un mal.... mortel.

ABÉLARD.

Moi? Dieu du ciel! — Pardonnez-le-moi.

ANSELME.

De tout mon cœur, celui que vous m'avez fait, mais l'autre mal que vous feriez.... Mon fils, écoutez-moi bien.... Ce que vous avez dit aujourd'hui, ce que vous enseignez, qui vous l'a suggéré? est-ce le malin esprit? lui avez-vous donné votre âme?.... Ne me mentez point.

ABÉLARD.

La tête du serpent est brisée, mon père, et le mal n'est plus que dans le cœur de l'homme. Jugez mon cœur.

ANSELME.

Dieu soit béni!.... Embrassez-moi, mon fils, vous n'êtes qu'un pécheur. — (Silence.) Mais alors.... Écoutez-moi.... Dieu vous a fait de grands dons; il vous a octroyé la science d'un saint Jérôme et la parole d'un saint Basile. Reconnaissez-vous ces dons en les tournant contre celui qui vous les a faits, en vous séparant de son Église, en

cherchant la vérité hors de ses voies?.... Mon fils, vous croyez peut-être que c'est la vérité qui vous mène? Mon fils, c'est l'orgueil. — Mon fils, humiliez-vous.

ABÉLARD.

L'humilité est dans le cœur de celui à qui tout, la science même, atteste l'infirmité de notre nature.

ANSELME.

Mon fils, il y a encore bien de l'orgueil sous cette humilité-là. Écoutez, l'orgueil perd les meilleurs, il vous perdra.... dès ce monde peut-être. Humiliez-vous, renoncez à la science, à la science qui enfle, qui égare; ou si vous voulez continuer cette vie d'études à laquelle vos facultés vous appellent, entrez en religion, mettez ainsi un frein salutaire aux suggestions, aux déréglements de l'esprit ivre d'orgueil.... Enfin, mon fils, humiliez-vous. — Je vous en conjure par les mérites de notre divin Rédempteur. Donnez-moi sur mon lit de mort une parole consolante, car je vous aime....

ABÉLARD.

Mon père...., en vérité.... votre charité m'attendrit.... mais vous ne mourrez pas.

ANSELME.

Mais je ne vous verrai plus. Le siècle vous appelle, il vous réclame comme sa proie; c'est la dernière fois que vous m'entendez.... Par grâce, mon fils, humiliez-vous.

ABÉLARD.

Mon père, humilions-nous. — Que sommes-nous? Cendre et poussière. Mais il y a en nous un souffle divin, une âme, ombre de Dieu. Respectons-la: se res-

pecter, ce n'est pas s'enorgueillir. Mon père, votre chrétienne résignation vous fait une illusion touchante. Vous croyez mourir et vous êtes prêt.... Laissez-moi vous parler comme si nous étions l'un et l'autre à ce moment de suprême vérité, auquel vous aspirez et que je ne redoute pas. Mes erreurs vous alarment et je vous en rends grâce : priez pour elles, pour moi; je vous rendrai charité pour charité.... Vous voulez bien de mes prières, n'est-ce pas? Nous en avons tous besoin.

ANSELME.

Ah! sans doute.

ABÉLARD.

Laissez-moi donc dire au Dieu qui nous juge : Seul sage et seul arbitre, voilà ton serviteur qui me croit dans l'erreur parce que je ne pense point ce qu'il pense, parce que, croyant comme lui, fervent comme lui, j'ajoute quelque science à la sienne. Son esprit, tout rempli de son savoir, condamne le mien, et sa charité surprise par le séducteur inévitable de l'homme le porte tout ensemble à m'exhorter et à me pardonner. Toi seul, Dieu qui vois tout, tu peux être notre juge. J'implore ton pardon, accorde-le-nous à tous deux. Il se trompe peut-être, il se complaît dans ses pensées; il croit que se séparer de lui c'est pécher.... Pardonne-lui cette illusion d'un cœur sincère. Toi seul es infaillible, il ne l'est pas. — (A Anselme.) Vous m'entendez?

ANSELME.

Oh! sûrement, je m'unis à vos paroles.

ABÉLARD.

Et vous sentez comme moi, avec moi, ô mon père vénéré, que nous pouvons nous tromper tous deux, que l'erreur peut se glisser dans les replis du cœur le plus pur, que l'orgueil peut tous deux nous corrompre, qu'aucun des deux n'a droit de juger l'autre, de condamner l'autre, et que nous ne pouvons disputer qu'en charité et en amour. Assurément, mon père, vous avez plus de science que moi, de bien autres talents que les miens....

ANSELME.

Non pas, mon fils; je suis un pauvre ignorant, un pauvre d'esprit auprès de vous.

ABÉLARD.

Humilité vénérable! mais ce qui est vrai, c'est que la science peut vous abuser, et la présomption qu'elle engendre vous induire à suspecter, à réprouver votre frère, à ne prier pour lui... que sais-je? que par orgueil peut-être.

ANSELME.

Oh! non, mon frère, je ne crois pas.... Cependant nous sommes si faibles....

ABÉLARD.

Soyez en paix, votre cœur est droit et pur. Ces petits mouvements de l'humanité ne trouvent pas inexorable le Dieu qui nous aime. Sa miséricorde est sur vous. Une vie d'œuvres saintes, de pieuses études, ces épanchements de charité dont nous sommes témoins, ces scrupules mêmes qui vous agitent en ce solennel moment, tout cela plaide pour vous au tribunal de Dieu; il jette sur vous un regard d'amour. Confiez-vous, confiez-vous à cette bonté que rien

ne lasse, à cette clairvoyance à qui rien n'échappe. Offrez-lui votre âme avec simplicité d'esprit, avec humilité de cœur.

ANSELME, priant.

Grand Dieu, humiliez-moi!

ABÉLARD.

Mon père, mes paroles ont-elles pour vous quelque douceur?

ANSELME.

Parlez, parlez, mon fils... Vous me faites voir clair dans mon âme.

ABÉLARD.

Puissé-je y faire pénétrer la sérénité du juste! Croyez-moi, une modeste confiance, non dans mes propres mérites, mais dans les mérites de celui qui d'avance a tout expié pour ceux qui se donnent à lui, est permise au chrétien le plus humble. Si Dieu vous appelle, ne pensez pas que vous comparaissez devant le tribunal d'un juge, mais que vous allez vous jeter dans les bras d'un père.... (Le regardant de plus près.) Il repose. — (Se tournant vers le moine et Gauffroy.) Ne trouvez-vous pas dans son sommeil une majesté douce? Puisse Dieu nous donner les mêmes sentiments et le même calme!.... Il faudrait mourir ainsi.

GAUFFROY.

Comment son âme ne serait-elle pas paisible? ne vient-il pas d'entendre par avance le langage mélodieux des anges?.... Oh! que nous étions trompés! vous êtes inspiré du ciel.

ABÉLARD.

Ne parlez pas ainsi; c'est mal. — Je vais me retirer. Je suis persuadé que notre malade se remettra; il est

faible, il a été ému ; il s'est tourmenté de pensées sinistres que lui ont données les mauvais esprits, voilà tout ; il se remettra, il ne lui faut que du repos. Je le recommande à vos soins et à vos prières. — Adieu, ne me reconduisez pas.

GAUFFROY, le voyant sortir.

O merveille! la piété d'un grand esprit!

LE MOINE, à Gauffroy.

De quel ordre est ce religieux? Je ne connais pas son habit.

ACTE III

L'AMOUR

Hoc tumulo abatissa jacet prudens Heloissa.

(Heloiss. *Epit.*)

ACTE III

L'AMOUR

A Paris. — Deux ans après.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CABINET DE TRAVAIL D'ABÉLARD.

C'est une petite pièce carrée, assez ornée pour le temps et meublée avec soin. Les fenêtres sont garnies de rideaux d'une étoffe lourde à couleurs vives. La table sur laquelle sont des livres est couverte d'un beau tapis. Son fauteuil est en bois sculpté.

ABÉLARD, seul; il se promène en long et en large.

Ils ne me laisseront pas un moment de repos! Toujours des visites, des lettres, des consultations.... Eh! qu'ils lisent mes écrits, qu'ils suivent mes leçons et qu'ils comprennent s'ils le peuvent! Je ne suis pas ici pour donner de l'intelligence à tout le monde. Je sème, que la terre produise. — Triste état que d'être l'esprit dont tout un peuple est le corps! On appartient à ceux qu'on domine, on devient esclave en devenant roi. Me voilà puissant, me voilà riche, et je suis moins libre que lorsque, pauvre et inconnu, je venais à pied avec mon bâton, de Bretagne à Paris, enseignant, argumentant de ville en ville, et chantant sur le chemin. — Ah! qui me rendra ma liberté? l'espérance et la liberté! — Quelquefois j'envie le sort du serf qui laboure ou du moine qui prie; je voudrais une

cabane ou une cellule. On y est maître de son esprit du moins. Le mien est aux ordres du public. Il demeure sur la rue; chacun y frappe pour demander son chemin. Si encore j'avais des gardes comme le roi dans son palais! Vraiment, j'en veux demander à mon bon ami, le sire de Garlande. C'est le moins qu'il puisse faire pour protéger, comme il dit, les lettres, que de les défendre des importuns, que de les isoler dans leur travail.... Ah! le travail lui-même, il est désormais sans charme. L'étude que j'ai tant aimée, que m'apprend-elle? J'ai vu le bout de la science; j'ai vidé la coupe en deux traits, et je l'agite, je la secoue aujourd'hui pour en faire tomber ces deux ou trois gouttes restées au fond comme des rubis précieux, comme des perles brillantes. Et pour qui? A qui les jeter, mes perles?.... L'Écriture a d'avance nommé les gens par leur nom [1].

Il s'approche de la table.

Essayons cependant; profitons de ce moment de solitude et de loisir. (Il s'assied.) J'ai promis de donner une réfutation de l'opinion de Lanfranc, de Pavie, sur les rapports de la théologie et de la dialectique [2]. Il y a beau temps que je n'ai lu une ligne de lui. Voyons.... (Il ouvre un livre et lit. — Silence.) — Que de verbiage pour dire une chose si simple!.. Pourquoi tant de citations? Va donc au fait, mon bon évêque. Courage, tire ta conséquence... Te fait-elle peur? Enhardis-toi, il faut vouloir ce qu'on veut et penser ce qu'on pense. Il y a des esprits qui redoutent leur raison, comme un poltron craint de se blesser avec son épée. La mienne est hors du fourreau; elle n'y rentrera plus. — (Il lit encore pendant quelque temps.) Véritablement, c'était une étrange science avant moi que la théologie! Que

j'ai bien fait de changer tout cela! Continuons. (Il lit. — Silence.) Cela me fatigue; j'ai mal à la tête.... Bah! je n'ai que faire de ce livre. (Il le jette sur la table.) Qu'y trouverai-je que j'ignore? Tout cela est vieux. (Il se lève.) Je veux prendre pour devise ces mots de saint Paul : *Vetera transierunt; ecce facta sunt omnia nova* [3]. Ce sera mon cri de guerre, comme en ont les barons.... C'est singulier, nos anciens, Lanfranc lui-même, avaient bien essayé de philosopher dans la théologie; mais ils n'avaient pas vu où cela les menait. Et moi-même, la première fois que j'ai défié ce pauvre Anselme, de Laon.... J'ai bien marché depuis ce temps-là. Qu'ont-ils à dire? La théologie est-elle vraie? Apparemment. Et la dialectique? Aussi. Eh bien, la vérité ne peut être contraire à la vérité [4]. La raison existait avant la foi; c'est donc par la raison qu'il faut passer pour arriver à la foi. Si l'Église y perd, tant pis pour l'Église! Qu'elle s'arrange, qu'elle s'éclaire. *Vetera transierunt.* Je ne puis me détourner de mon chemin pour personne, plier mon esprit à celui de personne. Je marche et je guide. Prenez le pas, si vous voulez m'atteindre.

Tout cela est devenu pour moi démonstration vulgaire. Je n'ai plus rien à y ajouter; tout est dit. — Je m'ennuie... Au dedans, plus rien à découvrir; au dehors, plus personne à braver. Des ennemis, mais plus de rivaux. Que faire? La solitude, l'école, tout devient insipide.... La vie que je mène ne me suffit plus, et les désirs de mon âme excèdent ma destinée.

Il fait quelques pas et s'arrête devant la fenêtre.

Comme ces premiers jours de soleil égaient tout!.... J'aime à voir ces pêchers en fleurs dans la cour de la maison en face de ma fenêtre.... Où est donc la fille du

chaussier qui chantait hier en filant sous ces arbres?.... Je me souviens que je lui voulais donner une autre chanson à dire.... Je l'écrirai sur du beau vélin et la lui jetterai par la croisée.... mais je l'avais commencée... comment était-ce donc déjà?... (Il cherche.) Ah! voici.

Il dit en cherchant.

Dans ces pêchers en fleurs
Lorsque le vent se joue...
Des branches qu'il secoue
Il fait tomber les fleurs
Et la rosée en pleurs....
Le chagrin sur ta joue
Fait-il couler des pleurs?
Elle garde ses fleurs....
De ces pêchers en fleurs
Ta joue a les couleurs....

Non, ce n'est pas cela. — Je n'ai jamais fait de chansons pour une jeune fille....

De tes fraîches couleurs....

Puérilités que tout cela! — (Il s'éloigne.) Souvent la fantaisie me reprend de faire des chansons, et dès que je m'y mets, cela m'ennuie.... encore plus que la dialectique.

Il se promène.

Je vis trop seul, d'une façon trop uniforme.... Je veux sortir.... Que j'aurais de plaisir à voir grand monde.... à assister à quelque fête!.... Mais pourquoi toujours m'enfermer dans cet oratoire? N'ai-je pas acquis le droit de me récréer à mon tour? Toujours la lutte ou la solitude! Le coursier doit-il toujours languir à l'étable ou parader à la bataille? Ne faut-il pas quelquefois qu'il bondisse en liberté dans la prairie? — Voyons s'il y a là quelqu'un. (Il ouvre la porte et appelle :) Hilaire!

Hilaire entre en tenant un livre.

ABÉLARD.

Vous êtes seul ?

HILAIRE.

Oui, j'attendais le moment où vous daigneriez interrompre vos profondes études.

ABÉLARD.

Quel est ce livre ?

HILAIRE.

Ce livre ?... Il est à vous.

ABÉLARD.

A moi ?... Donne. — Un beau livre, un fermoir d'or. Ah ! ce sont les poëmes d'Ovide [5]. D'où te vient cela ?

HILAIRE.

On me l'a donné pour vous.

ABÉLARD.

Comment ! qui cela ?

HILAIRE.

Vous vous rappelez qu'un de ces derniers jours, vous vous plaigniez de ne pas avoir les ouvrages des Romains, les poëtes surtout ; les moines n'en copiant presque pas. Je suis allé chez une personne qui, j'en étais sûr, devait avoir de ces livres-là...

ABÉLARD.

Et cette personne, je la connais ? elle me donne....

HILAIRE.

Oh ! non ; vous ne la connaissez pas, vous ne voulez pas la connaître. Je vous ai parlé d'elle quelquefois....

ABÉLARD.

Enfin ?...

HILAIRE.

L'oncle vous a bien prié souvent de venir chez lui ; il le souhaite encore. C'est une maison où vous êtes si admiré !

ABÉLARD.

Oh ! je sais.... un chanoine. Et il m'envoie ce livre?

HILAIRE.

Ce n'est pas lui ; c'est.... sa nièce.... ma cousine.... celle à qui vous avez refusé de donner des leçons !

ABÉLARD.

Mais, je te le demande, suis-je fait pour complaire à de telles fantaisies? Et elle a de ces livres? elle les lit?

HILAIRE.

Elle les sait par cœur. — J'ai pris cette occasion de retourner chez elle, n'y allant plus que bien rarement. J'ai dit que vous souhaiteriez avoir un Ovide. Alors, prenant ce volume sur une sorte de dressoir à tablettes de chêne ornées de feuilles de trèfle sculptées, et où elle met ses livres : « Si mon oncle le trouve bon, m'a-t-elle dit, je prierai votre maître d'accepter ce livre comme un gage de l'admiration d'une pauvre jeune fille qui aime la science. »

ABÉLARD.

Elle me connaît?

HILAIRE.

Jamais elle ne vous a vu ; je lui ai montré tous mes cahiers, et votre ouvrage : *de Propositionibus et Syllogismis categoricis* [6].

ABÉLARD.

Mais il me semble qu'elle n'a nul besoin de mes leçons, puisque tu t'es chargé d'être son maître.

HILAIRE.

Moi!.. hélas!

ABÉLARD.

Eh bien?

HILAIRE.

O mon Dieu!

Il met sa tête dans ses deux mains.

ABÉLARD.

Mais.... qu'est-ce donc?... Mon cher Hilaire, viens près de moi, dis-moi tes peines.... qui peut te troubler ainsi?... Parle, tu sais que je t'aime comme un père.

HILAIRE, *dans les bras d'Abélard.*

O mon père, mon père, pardonnez-moi. Je ne puis rien vous dire.

ABÉLARD.

A moi? à qui donc te confieras-tu?

HILAIRE.

Je n'ai rien à vous dire.

ABÉLARD.

Mais ces larmes?..

HILAIRE.

Je ne sais, toutes les fois que je parle de ma cousine, j'ai bientôt envie de pleurer.

ABÉLARD.

C'est étrange.

HILAIRE.

O mon maître! je voudrais que vous la vissiez une fois. Si vous saviez comme elle est belle! si vous saviez comme sa voix est douce et saisissante! comme dans sa bouche la vérité, la science, la poésie deviennent puissantes et har-

monieuses! O mon maître! vous êtes bien beau et bien grand, vous m'avez vu palpiter et pâlir, alors que j'écoutais vos leçons; et votre voix m'a tenu comme frappé d'un charme pendant des heures entières. Je vous admire, mon maître, et je crois entendre en vous le prophète sur la montagne. Mais vous... vous ne me faites pas pleurer!

ABÉLARD.

C'est étrange. — Cher enfant, calme-toi. — Et tu me disais que tu la vois rarement?

HILAIRE.

Oui; je ne sais pourquoi Fulbert, le chanoine, qui est un homme dur et fâcheux, m'a interdit de fréquenter sa maison. Seulement, de loin en loin, je peux y venir, dit-il, puisque nos liens de parenté l'exigent. — Maître, pourquoi ne voulez-vous pas y venir?

ABÉLARD.

Pour m'y suivre, n'est-ce pas? Nous verrons. Remets-toi; je t'aime. Sois toujours confiant et sincère. — Tiens, ouvre ce volume, ouvre-le au hasard et lis.

Hilaire prend le livre et s'assied. Abélard reste debout devant lui.

HILAIRE, lisant.

Justa precor: quæ me nuper prædata puella est,
  Aut amet, aut faciat cur ego semper amem.
Ah! nimium volui! tantum patiatur amari.
  Audierit nostras tot Cytherea preces!
Accipe, per longos tibi qui deserviat annos;
  Accipe, qui pura nôrit amare fide.
Si me non veterum commendant magna parentum
  Nomina; si nostri sanguinis auctor eques,
Nec meus innumeris renovatur campus aratris,
  Temperat et sumptus parcus uterque parens;

At Phœbus, comitesque novem, vitisque repertor,
Hoc faciant; et, me qui tibi donat, amor;
Et nulli cessura fides; sine crimine mores,
Nudaque simplicitas purpureusque pudor.
Non mihi mille placent; non sum desultor amoris.
Tu mihi, si qua fides, cura perennis eris.
Tecum, quos dederint annos mihi fila sororum,
Vivere contingat; teque dolente mori!.. [7].

Il s'arrête et paraît absorbé.

ABÉLARD, qui s'est éloigné de lui, à part.

Je n'ai jamais observé d'émotions pareilles à celle de cet enfant. C'est inexplicable. Quoi! la raison est souveraine, et cependant il semble qu'il y ait dans l'homme quelque chose en dehors de la raison. Cela ne devrait pas être pourtant. Ah! que de choses qui ne devraient pas être! (On frappe.) Qui est là?... Entrez!

Dittmar, Amaury, Gauffroy entrent.

DITTMAR.

Nous n'osions ouvrir; nous savions que vous étiez enfermé pour travailler.

ABÉLARD.

Il est vrai, mais il faut se délasser quelquefois.

DITTMAR.

En vérité, le temps y invite. Ces premiers jours de printemps sont d'une douceur et d'un éclat...!

ABÉLARD.

Oui, ce soleil est beau.... je regardais tout à l'heure de ma fenêtre ses rayons briller sur mes arbres en fleurs.

GAUFFROY.

Puis, ce n'est pas tout à fait pour interrompre votre travail que je viens à vous. Vous m'aviez demandé un

extrait du *Proslogium* d'Anselme de Cantorbéry[8]. Vous en paraissiez fort pressé, je vous l'apporte.

Il lui présente un manuscrit.

ABÉLARD.

C'est bon, mon cher Gauffroy.

GAUFFROY.

Vous me pardonnerez de ne vous avoir pas remis ces notes plus tôt. Je pense qu'il est encore temps?

ABÉLARD.

C'est bien, vous dis-je. Posez cela sur la table.

GAUFFROY.

Mais je ne veux pas que vous preniez la peine de le déchiffrer vous-même. Je vais vous le lire; d'autant plus que vous voudrez bien me corriger, et surtout m'éclaircir un passage que j'ai laissé en blanc.

ABÉLARD.

Non, vous dis-je, tenez-vous en repos.

GAUFFROY.

Oh! du repos, je n'en ai nul besoin. Je veux au contraire vous épargner du travail en vous lisant tout mon grimoire. Je vais....

ABÉLARD.

Ne prenez pas tant de peine.

GAUFFROY.

Pourquoi? Vous voulez toujours faire tout vous-même. Vous vous épuiserez de travail. — Nous pourrions vous sauver beaucoup d'ennui si vous nous permettiez de lire à votre place, et de vous soumettre les questions toutes posées. Souffrez donc, mon cher maître...

ABÉLARD.

Eh non, Gauffroy; vous me fatiguez, vous dis-je. Lisez votre *Proslogium* tout seul, si cela vous plaît, mais laissez-moi en paix.

GAUFFROY.

Pardon, je ne voulais....

ABÉLARD.

C'est assez. — (A Dittmar.) Eh bien, Dittmar, vous disiez, je crois, qu'il fait beau?

DITTMAR.

Un temps superbe.

AMAURY.

Et là-dessus, maître, veuillez prononcer entre Dittmar et moi. Nous avons pris querelle sur une question de dialectique....

DITTMAR.

De dialectique et de théologie tout ensemble.

ABÉLARD.

N'ayez point de disputes frivoles, je vous prie.

AMAURY.

Celle-là ne l'est pas. Il s'agit de savoir dans quelle catégorie placer le temps. Vous savez que Scot divise la nature en quatre sortes de choses : celles qui créent et ne sont point créées. — Celles qui sont créées et ne créent point. — Celles qui sont créées et qui créent à leur tour. — Enfin, celles qui ne sont ni créées ni créatrices. Il pense que cette dernière classe est contradictoire et n'existe pas [9]. Or, il me paraît à moi que le temps est dans ce cas; le temps ne crée point et n'est point créé. En effet....

DITTMAR.

Et moi, je lui soutiens que c'est une impiété que de dire que le temps n'est pas créé. Évidemment Dieu a créé le temps. En effet....

ABÉLARD.

Mais d'abord qui, dans mon école, est assez sot pour lire Scot aujourd'hui?

DITTMAR.

Scot vaut bien....

ABÉLARD.

Son lecteur, soit. — Laissez-moi.

AMAURY.

Un seul mot: si le temps est une création, il faut....

ABÉLARD.

Il faut ne pas m'ennuyer.

Il leur tourne le dos.

DITTMAR, à demi-voix.

Il est bien hautain.

ABÉLARD, à Hilaire.

Hilaire, on n'a rien apporté pour moi?

HILAIRE.

Pardonnez-moi, il y a dans la salle un coffret incrusté d'étain et de cuivre qu'un page m'a remis.

ABÉLARD.

Va le querir. (Hilaire sort.) Que dit-on de nouveau par la ville?

AMAURY.

Qu'il a été question à l'Hôtel du roi d'obliger tous les jeunes varlets de sa suite à fréquenter vos leçons, et de

recréer pour vous l'école du Palais qu'avait fondée l'empereur Charlemagne [10].

ABÉLARD.

Si le roi veut se mêler de nos sciences, qu'il commence par nous venir écouter lui-même. La science vaut bien un tel auditeur.

GAUFFROY.

Il paraît que le prévôt de la ville a dernièrement réuni les échevins pour les entretenir de la nécessité de pourvoir à la police de ces multitudes d'étrangers qu'attire à Paris votre renommée, et de leur assigner un quartier dans la ville, voire même de les soumettre à la taille....

ABÉLARD.

Sont-ils donc marchands ou artisans qu'on les doive taxer? et ce qu'ils gagnent avec moi, le roi l'entend-il mettre dans son épargne? N'importe, c'est un roi digne de notre temps.

HILAIRE, rentrant.

Voici le coffret.

ABÉLARD, regardant le dessus.

Qu'est-ce que cela?

DITTMAR, regardant.

Des armes de comte.... ou de comtesse!

Abélard ouvre le coffre et en tire un papier.

ABÉLARD.

Des vers!..

Il lit

AU BIEN DISANT.

« Nobles propos, paroles séduisantes,
» Il sait tout dire; et si, jusqu'à ce jour,
» Le croirait-on? ses lèvres bien disantes
» Oncques n'ont dit : « Je vous aime d'amour. »
» ÉLISABETH. »

Grand merci, noble dame! mais c'est trop ou trop peu se nommer.

Il jette le papier.

DITTMAR, le ramassant.

Élisabeth! serait-ce la comtesse de Mantes, la sœur du roi [11] ?

ABÉLARD.

Je ne sais d'où ces grandes dames me connaissent, je n'en connais pas une. — Les femmes sont la plus grande perte de temps de ce monde; entendez-vous? — N'est-ce pas, Dittmar?

DITTMAR.

Mais, je ne sais pourquoi vous me dites cela....

GAUFFROY, à Amaury.

Quel homme! la science d'un philosophe et la pureté d'un enfant.

Gilbert de la Porrée ouvre la porte et entre.

GILBERT.

Serviteur, maître. Je viens vous donner avis que Lotulfe et Albéric, absents depuis un temps, ont reparu dans la Cité et qu'ils ont dit contre vous des choses menaçantes. Ils prétendent avoir trouvé des appuis dans l'Église et cherchent à vous débaucher vos disciples.

ABÉLARD.

Je leur en cède trois cents à choisir, s'ils le veulent. Qu'en feraient-ils?

DITTMAR.

Nous ne sommes pas un troupeau à vendre.

HILAIRE.

Tu vois bien que le maître s'amuse.

GILBERT, à Abélard.

Je crois cependant que vous agiriez sagement de prendre garde....

ABÉLARD.

A quoi?

GILBERT.

Mais l'Église.....

ABÉLARD.

Eh bien, l'Église? nous mettons le pied dans l'Église. Nos écoles ne deviennent-elles pas la vraie pépinière du clergé? Et vous, Gilbert, vous Gauffroy, n'avez-vous pas chance prochaine de passer de la simple cléricature à quelque dignité? (En souriant.) Vous me protégerez quand vous serez évêques.

GAUFFROY.

C'est à vous de l'être.

DITTMAR.

Je te réponds bien que tu le seras avant lui.

GILBERT, à Abélard.

Enfin, croyez-moi, n'ayez pas trop de sécurité.

ABÉLARD.

Gilbert, ceux qui se font mes ennemis s'y prennent trop tard [12]. (A Dittmar.) Ne disiez-vous pas que, par ce beau temps, toute la ville se promène?

DITTMAR.

Au Jardin du roi, à la pointe de l'île [13]. C'est un charmant spectacle; toutes les bourgeoises ont leurs habits de Pâques.

ABÉLARD, prenant son chaperon.

Sortons, Messieurs.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même jour.

UNE PROMENADE.

MANEGOLD, HUGUES, GOMBAULD, ÉCOLIERS, BOURGEOIS ET BOURGEOISES.

Un groupe d'étudiants entoure un banc de pierre sur lequel est assis Manegold, qui leur montre les promeneurs, à mesure qu'ils passent à la portée de sa vue.

MANEGOLD.

Attention! attention! c'est ici la vallée de Josaphat; tous y comparaissent, et tous y sont jugés.

HUGUES.

Ne crie pas si fort.

MANEGOLD.

Huissier, faites faire silence... Et d'abord, messeigneurs et dames, voyez-vous ce petit vieillard en robe nacarat et chaperon noir? M'est avis qu'il a laissé à la maison ses deux cocardes de drap jaune [14]. Il presse le pas, de peur que je ne le reconnaisse. Eh! maître Leloup, pas si vite! Pharaon n'est pas à vos trousses, et ce ruisseau n'est pas la mer Rouge.

LE BOURGEOIS.

Insolent!

Il passe.

GOMBAULD.

Quoi! ce Lombard de la rue du Temple [15], un juif!

MANEGOLD.

Il en a le cœur, sinon l'état. Juif par la substance, sinon par l'accident.

Un bourgeois paraît, et marche en causant avec un autre bourgeois.

E PREMIER BOURGEOIS.

Oui, mon compère, ils ont tant cabalé que je n'ai pas été réélu à la communauté. On nous préfère des gens de rien, des gens qui n'ont pas deux deniers, et qui ne trouveraient pas à se mettre en gage pour un angelot.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

A qui le dites-vous? Depuis que cet avocat s'est venu loger en notre rue, il leur a tourné l'esprit à tous.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ne me parlez pas de ces gens qui n'ont commerce que de paroles.

MANEGOLD.

Amis, respect à ces deux dignes citadins! Ils font en ce moment œuvre de charité.

HUGUES.

Comment?

MANEGOLD.

Chacun d'eux a laissé sa femme seule au logis. Quelle bonne œuvre! (Il se lève et salue.) Serviteur, maître Marguerin, le pelletier, comment se porte la pelletière? Elle ne s'est pas venue promener?.. (Aux écoliers à demi-voix.) Je gage qu'il me répond qu'elle a grand mal à la tête.

PREMIER BOURGEOIS.

Non, écolier, non; elle a été prise d'un mal de tête si violent!..

MANEGOLD.

Hein? quand je vous disais!.. — Mes respects à votre femme, bourgeois. Fait-elle toujours de ces bons gâteaux à la crème?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Qu'en savez-vous? Ce n'est pas pour vous que le four chauffe.

MANEGOLD.

Au moins ne payé-je pas le bois pour le chauffer : tout le monde n'en peut dire autant.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ces maudits écoliers sont toujours maldisants.

Ils passent.

UNE BOURGEOISE, à son mari qui lui donne le bras; un enfant la suit.

Faisons un détour; je ne veux point passer devant ces écoliers. Ils ont une façon de vous regarder....

LE BOURGEOIS.

Baissez votre voile. (A son enfant.) Eh bien, eh bien, Jeannot, où courez-vous comme cela? Vous allez jeter votre cerceau dans les jambes du monde!

MANEGOLD.

Diable! la femme se voile.

GOMBAULD.

Et l'enfant vient à nous.

MANEGOLD.

Serait-ce la voix du sang?.. Viens, mon petit, je te donnerai une balle, si tu me dis de quelle couleur ta mère a les yeux.

LA FEMME, écartant son voile.

Revenez, Jeannot, n'importunez pas le monde.

MANEGOLD, chantant.

Pour ses yeux noirs j'irais en Palestine,
Si j'étais sûr d'y trouver ma voisine,
Prenant un bain
Dans le Jourdain....

LE BOURGEOIS, à sa femme.

Hé bien! vous ne marchez plus maintenant.... Passons, passons.

Ils passent.

GOMBAULD.

Qu'est-ce ceci? une bande d'étudiants?

MANEGOLD.

Toute la philosophie, toute la théologie de la cité, *Trivium* et *Quadrivium* en masse!

HUGUES.

Merveille! camarades, notre maître!

GOMBAULD.

C'est lui!

Abélard s'approche, entouré d'un grand nombre des siens. Manegold et ceux qui l'entourent vont à lui.

MANEGOLD.

Vous ici, notre seigneur et maître! C'est rare.

ABÉLARD.

Le temps est si beau!

GOMBAULD.

Magnifique! Toute la ville s'est venue chauffer à ce premier soleil.

ABÉLARD.

Que faisiez-vous là, Manegold?

MANEGOLD.

Le recensement de la population; je compte les gens à mesure qu'ils passent.

ABÉLARD.

Singulier amusement!

MANEGOLD.

J'orne ce texte de petites gloses, de certaines scolies, — Exemple (Montrant divers passants.) Voici venir là-bas les deux frères Landouillet, desquels on disait dans leur rue qu'ils ont toujours l'air de vous demander la bourse ou la vie, vu que l'un est usurier et l'autre médecin. Plus loin, c'est le curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs, celui qui a décidé que les rognons de coq pouvaient se manger en carême, pourvu qu'on les prît pour des fèves. Il vient devisant avec un marguillier de Saint-Magloire, lequel a introduit dans la paroisse l'usage d'une chapelle ardente au jeudi saint, attendu qu'il est marchand cirier de son état. Ah ! j'aperçois les trois nymphes de la Cité.

Trois jeunes filles passent se tenant par le bras.

Bonjour Denise, bonjour Jaqueline, bonjour Pâquette. — Que dites-vous?

UNE JEUNE FILLE.

Nous ne disons pas, nous chantons.

TOUTES TROIS ENSEMBLE, chantant.

AIR : *La tour, prends garde.*

Sur notre place
Dis-moi, qui passe?
Quel est ce cavalier?
Sa taille est fine,
Brave est sa mine,
Et riche est son collier.

Noble parure,
Belle fourrure
A son blanc chaperon,
Pourpoint de moire,
Aigrette noire
De plume de héron.

Longue rapière
En bandoulière
Pend à son baudrier;
Et sur sa trace,
Saute avec grâce
Un gentil lévrier.

Il a sous une
Moustache brune
Un sourire moqueur,
Son œil de flamme
Sur toute femme
Lance un regard vainqueur.

A toutes celles,
Laides ou belles,
Qui sortent pour le voir,
Ce fier sourire
A l'air de dire :
« Attendez-moi ce soir. »

Je veux connaître
Ce que peut être
Ce jeune cavalier.
Serait-ce un page
De haut parage ?
Serait-ce un écuyer ?

— Tu vas connaître
Ce que peut être
Ce jeune cavalier.
Ce n'est un page
De haut parage,
Mais c'est un écolier.

MANEGOLD.

C'est un écolier! Et lequel ? Choisissez.

TOUTES LES TROIS, montrant Abélard.

Celui-là!

Elles s'éloignent en riant.

MANEGOLD.

O les petites effrontées! *Ab Jove principium* [16].

GOMBAULD.

Tiens, voilà un groupe de seigneurs galamment vêtus.

Deux pages écartent la foule devant une noble dame richement habillée; elle est acompagnée de deux dames suivantes, et de plusieurs seigneurs, parmi lesquels on reconnaît le sire de Garlande. Ils sont encore éloignés.

LA DAME.

Oui, c'est mon plaisir de quitter ma litière et de me promener en ces lieux publics parmi tous ces gens de la ville.

GARLANDE.

L'astre de ces beaux yeux a des rayons pour tout le monde.

LA DAME.

Quel est ce groupe?

UN SEIGNEUR.

Des écoliers, je crois.

GARLANDE.

Madame, vous aviez tant d'envie de voir Abélard.... Je crois que le voilà.... oui, c'est lui.

LA DAME.

Oh! montrez-le-moi.

GARLANDE.

Tenez.... là au milieu.... avec ce chaperon de velours noir fourré d'hermine blanche.

LA DAME.

Qui a de si beaux cheveux bruns?.. Je ne puis voir son visage.... Tachez de le faire parler.

GARLANDE.

Volontiers.

Ils s'avancent.

AMAURY, aux écoliers.

C'est le sire de Garlande.

Les deux groupes se sont rapprochés.

GARLANDE.

Eh! Abélard, comment vous va? approchez.

Au nom d'Abélard, tous les passants qui sont assez près pour l'entendre retournent la tête et s'avancent pour le voir, autant que le respect leur permet d'approcher du groupe des seigneurs.

LES BOURGEOIS, entre eux.

Abélard!.. Dis donc, Abélard!.. il est là... Tiens, ici...

UN BOURGEOIS.

Femme, on dit que c'est Abélard; viens donc!

LA FEMME.

Oh! montre-le-moi. Lequel est-ce?

UNE JEUNE FILLE.

Est-ce celui qui porte une plume violette?

UN JEUNE GARÇON.

Eh non! c'est un homme d'armes.... Tiens, celui-là

LA FEMME.

Une figure bien triste; mais beau garçon.

LA JEUNE FILLE.

Il a l'air distingué.

QUELQUES ENFANTS.

Abélard! Abélard!.. Venez, vous autres... Abélard!

GARLANDE, à Abélard.

Je suis bien aise de vous rencontrer; on entend parler de vous plus qu'on ne vous voit. — Approchez-vous donc, la princesse d'Antioche voudrait vous parler.

ABÉLARD.

Que lui dirais-je qu'on ne lui ait dit, messire?

GARLANDE.

Dites toujours, vous le lui direz mieux qu'un autre.

LA PRINCESSE.

On sait que vous dites si bien!.. Dites.

ABÉLARD, froidement.

Le temps est beau, madame.

LA PRINCESSE.

Mais... beau... vous êtes bien bon.

ABÉLARD, de même.

Je vous assure, madame, que c'est une très-belle journée.

LA PRINCESSE.

Je vous remercie.... On m'avait bien dit que vous aviez beaucoup d'esprit.

ABÉLARD, souriant.

Qu'en savaient ceux qui vous l'ont dit, madame?

LA PRINCESSE.

C'est trop de modestie. Soyez certain qu'on parle souvent de vous en l'Hôtel du roi.

ABÉLARD.

Je crois qu'on en parle partout, madame.

LA PRINCESSE.

Non, point partout, mais là. Je suis ravie de vous avoir vu. Je le dirai au roi. Adieu, ne m'oubliez pas. Je suis curieuse de savoir quel souvenir vous garderez de moi.... Voyons, que pensez-vous de moi?

ABÉLARD.

Que vous êtes une très-belle et très-noble dame.

LA PRINCESSE.

Merci! Adieu.

GARLANDE.

Bonsoir, le génie du temps!

LA PRINCESSE, en s'éloignant.

Il est aimable, galant même.

GARLANDE, de même.

Il est difficile d'être plus maussade.

LA PRINCESSE.

Ah!... quels beaux yeux!

GARLANDE.

Les yeux qui vous regardent sont toujours beaux.

LA PRINCESSE.

Fait-il des vers?

Elle passe avec sa suite, et l'on n'entend pas le reste de la conversation.

ABÉLARD.

O vanité!... et l'on désire quelquefois vivre dans le monde! De loin, on l'envie; de près... Ah! nos écoles! nos écoles!.. A nous le royaume qui n'est pas de ce monde!

AMAURY.

Vous étiez un beau livre dont elle admirait les images, mais qu'elle ne lisait pas.

ABÉLARD.

Et pourtant, ne vous y trompez point; notre nom les occupe, notre pouvoir les inquiète. Il faudra bien que tôt ou tard ils comptent avec nous. Eux et nous, nous sommes les deux puissances, et l'esprit commande à la chair. Enfants, gardez-vous de croire un moment que nous ne soyons pas aussi des rois de la terre. — Bah! oublions cela... Que dis-tu Manegold?

MANEGOLD.

Que je crois qu'elle se peint les sourcils.

ABÉLARD.

Il se rassemble trop de monde ici : marchons un peu. (Il se promène, appuyé sur le bras d'Hilaire.) C'est dommage ; ce sire de Garlande ne manque pas d'intelligence.

Pendant qu'il se promène, il continue à être l'objet de l'attention des passants.

GOMBAULD.

Vous voyez, notre maître, ces deux figures blêmes là-bas?

ABÉLARD.

Hé bien?

GOMBAULD.

C'est, je pense, Albéric et son fidèle Lotulfe.

ABÉLARD.

Mais oui ; appelez-les.

GILBERT.

Ils s'éloignent à dessein.

ALBÉRIC, à Lotulfe.

Évitons ses regards. (En marchant.) Je le trouve changé.

LOTULFE.

Mais son air d'arrogance n'a pas changé.

ALBÉRIC.

Si fait, il a redoublé.

Ils s'éloignent.

Une jeune fille, tout enveloppée dans un voile et dans une mante verte, passe à quelque distance d'Abélard et marche à pas pressés. Une femme plus âgée l'accompagne. Un petit valet la suit, portant un livre et une bourse.

LA FEMME AGÉE.

Ne vous détournez pas. Votre oncle vous attend.

LA JEUNE FILLE.

Laissez.... que je le voie une fois, un moment.... Ah! le voici.

Elle regarde fixement et rapidement Abélard; puis s'éloigne.

HILAIRE, se serrant vivement contre lui.

Maître! maître!.. O mon Dieu!

ABÉLARD.

Qu'est-ce donc?

HILAIRE, lui montrant la jeune fille.

Héloïse.

ABÉLARD.

Enfant!

Il continue à se promener entouré de ses écoliers.

SCÈNE III.

Le lendemain.

DANS LA MAISON DE FULBERT.

Une salle au rez de chaussée. Tout y est propre et simple. Dans l'embrasure de la fenêtre, qui donne sur la rue, est un escabeau sur lequel s'assied souvent Héloïse pour travailler à des ouvrages de femme. Au-dessous est une table sur laquelle il y a tout ce qu'il faut pour coudre et broder. Contre le mur, une étagère qui porte quelques livres.

HÉLOISE, seule. Elle tient un livre et lit.

Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
Gratior et pulchro veniens in corpore virtus... [17]

Ces vers sont admirables. « De belles larmes, de nobles larmes!.. » Il y a donc de nobles larmes? Oui, quand on pleure pour la gloire; oui, quand ce sont les larmes de la jeunesse, de la beauté et de la vertu!..

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

Il y a dans ce langage antique une dignité, dans les vers antiques une harmonie qui ne se retrouvent plus. Essayez de parler ainsi dans nos rues de la cité, ou les pieds sur les chenets de nos foyers!.. Où vivait donc le monde qui était digne d'une telle langue? Si je voulais traduire cela, je ne pourrais. Comment dire? « *La vertu plus agréable...* » Oh! non, ce n'est pas cela; les mots ne font pas le même effet; je parle toujours comme une bourgeoise que je suis. Y a-t-il quelqu'un aujourd'hui à qui convienne un pareil langage? Je ne crois pas, ces mots sont trop nobles pour nous.—Comment se fait-il pourtant que l'esprit des hommes ait conçu, ait exprimé ce qui est ainsi grand et beau, si cela n'existe pas? Où l'aurait-il trouvé? Il faut, oui, il faut qu'il y ait un monde plus élevé, plus pur, plus grand... Oh! qui me l'ouvrira?.. Je voudrais... je suis folle : la poésie n'a jamais été vraie. (Elle jette le livre.) Cela m'attriste et me donne toutes sortes de pensées dont je n'ai que faire... A quoi bon tant de savoir [18]? à quoi me servirait-il jamais?.. (En riant.) A faire une abbesse? Je ne m'en sens guère d'envie. — J'aimerais mieux n'avoir lu de latin de mes jours, ignorer prose et vers, ne pas savoir signer mon nom, et mener une bonne vie de ménage avec un bon mari de mon goût et de jolis enfants. Un de ces soirs, je mettrai au feu tous ces livres; je préfère mon fil et mon aiguille. (Elle s'assied sur l'escabeau et se met à coudre.) Si je pouvais toujours passer ainsi mon temps! — Il faut que j'appelle Marguerite... Marguerite!

Une femme âgée paraît.

MARGUERITE.

Que veux-tu, chère honorée?

HÉLOISE.

Ma pauvre nourrice, mets-toi là, et file près de moi en me contant quelque chose.

MARGUERITE, approchant son rouet et s'asseyant.

M'y voilà. — Et que voulez-vous que je vous raconte? Une bonne femme comme moi, qui vous aime bien, car je vous ai vue si petite! mais qui ne peut rien dire à une demoiselle de si grand esprit, de si grand savoir, qui lit couramment dans les livres des clercs, et qui prêcherait à l'église, si elle voulait, mieux que l'abbé de Saint-Victor [19]! Ah! dame! c'est vous qui ne devez jamais vous ennuyer, toujours les yeux sur ces beaux livres, la tête pleine de toutes ces belles choses! Vous êtes bien heureuse!

HÉLOISE.

Peut-être. — N'importe, conte-moi.

MARGUERITE.

Nenni; je sais bien que vous n'êtes pas fière et ne dédaignez pas le pauvre monde. Ce n'est pas parce que vous êtes une noble demoiselle. Oh non! les plus nobles se plaisent aux affaires de ménage, aux entretiens du coin du feu. Mais vous, qui avez étudié comme la sainte Vierge, et dont notre maître disait l'autre jour que vous en remontreriez aux plus fameux clercs des écoles de Paris...,

HÉLOISE.

Laisse, laisse cela.

MARGUERITE.

Et qu'il n'y avait de digne de jouter avec vous qu'Abélard, oui, Abélard lui-même, et que, s'il vous connaissait!...

HÉLOISE.

Je crois qu'il ne s'en soucie guère.

MARGUERITE.

Notre maître dit que vous lui répondriez, là, tout lestement comme on répond la messe. Et pourtant, sais-tu qu'il y en a qui assurent que c'est un homme qui a le don des langues, que ce pourrait bien être monseigneur saint Paul ressuscité, ou l'archevêque Turpin, je ne sais pas?

HÉLOISE.

Pourquoi pas l'enchanteur Merlin?.. Ma pauvre Marguerite, le maître Pierre, comme on nomme Abélard, est un homme qui sait tout. C'est la lumière de la science, et il ne daignerait pas seulement parler à une pauvre fille comme moi. Mais laissons cela. Conte-moi les histoires du quartier.

MARGUERITE.

Il n'y en a pas, de celles du moins qu'une honnête fille puisse entendre.... si ce n'est, tenez, qu'on disait ce matin au marché qu'il allait être encore payé une aide nouvelle d'un deux-centième [20] pour mettre messire le roi à même d'armer et de délivrer le cercueil de Notre-Seigneur.... Mais, dites-moi donc un peu, pourquoi le roi qui a tant d'argent à lui, en prend encore comme cela aux pauvres gens?

HÉLOISE, avec distraction.

Va, parle toujours.

MARGUERITE.

J'ai fini. Je ne sais rien de rien, moi....

HÉLOISE.

C'est égal, parle.... parle-moi de ménage.

MARGUERITE.

Eh bien, le ménage? J'ai commencé ce matin la lessive, voilà tout.

HÉLOISE.

Parle-moi de notre promenade d'hier.

MARGUERITE.

Ah! au jardin de l'Ile!.. J'espère que ce bon air vous aura fait du bien. Il faut cela à votre âge, chère honorée. On ne peut pas toujours rester enfermée à lire, à écrire.... Vous n'êtes pas un corps glorieux; et si je ne mettais pas de temps en temps mon rosier sur la fenêtre, il se fanerait.

HÉLOISE.

Oui, cet air tiède et pur était doux à respirer, et puis j'aime à voir tout ce monde, ces figures de toutes sortes.

MARGUERITE.

Et comme cela vous regarde! J'en suis toute fière. Et s'ils savaient que vous êtes encore meilleure que belle et que, sous ce visage de princesse, il y a un esprit de chanoine!

HÉLOISE.

Tais-toi donc; c'est justement ce qui me déplaît qu'on me regarde.

MARGUERITE.

Oh! oui, ces maudits écoliers, avec leurs yeux de chats sauvages, ça vous dévisagerait sainte Geneviève, si elle revenait. Aussi avez-vous bien fait hier de baisser votre voile, du plus loin que vous les avez aperçus. Si ce petit Hilaire vous avait reconnue!..

HÉLOISE.

Ce pauvre Hilaire!.. celui-là n'est pas malhonnête.

MARGUERITE.

Doux comme un enfant de chœur à l'office, je le sais; mais hypocrite au moins autant. Il aurait été capable de venir vous parler devant tout le monde, rien que pour dire : « C'est ma cousine. »

HÉLOISE.

N'as-tu donc pas vu qu'il m'a reconnue?

MARGUERITE.

Vrai?.. Voyez le petit fourbe! Et il ne nous a pas seulement fait un signe de politesse. Il était si fier de porter la robe du maître Pierre!

HÉLOISE.

Ne te moque pas de cela. C'est ce qui me plaît le plus chez Hilaire que son admiration pour son maître. Il n'aime rien tant au monde.

MARGUERITE.

Oh! rien!.. Enfin votre oncle a bien fait de l'engager à supprimer ses visites.

HÉLOISE.

Oui, et avec cela je ne sais plus rien des leçons d'Abélard.

MARGUERITE.

Eh! que ne vient-il vous les donner lui-même, ce beau sire? Craint-il donc de se brûler les yeux?

HÉLOISE.

Tu sais que mon oncle a fait pour cela de vains efforts. C'est même ce qui l'a fâché contre Hilaire, et il avait tort.

Le moyen que celui qui a pour auditeur le monde entier daignerait venir voir si nous savons parler d'autre chose que de menu vair et d'aiguilles de Langres?... Quelle belle figure il avait hier !

MARGUERITE.

Et il marche entouré de ses écoliers comme un saint sacrement à la procession. Je crois vraiment que pour un rien les gens lui donneraient de l'encensoir.

HÉLOISE, laissant son ouvrage.

Et que pourraient-ils faire de mieux que de s'incliner devant lui? (Elle se lève.) Un homme que Dieu a doué pour éclairer la terre et briller comme une étoile dans la nuit de notre ignorance!.. Que je suis heureuse de l'avoir vu enfin ! Il me semblait voir l'ange de la science. Oh! maintenant que je l'entende une fois, une seule fois, et je veux bien ne toucher un livre de ma vie. — Mais je n'y pense pas... ne me crois pas folle, ma pauvre Marguerite. (Elle se rassied.) — Où est donc mon ouvrage?

MARGUERITE.

Ah! comme vous parlez! Que c'est beau d'être savante!

HÉLOISE.

Ne fait-il donc pas bien chaud ici?.. Je vais ouvrir la fenêtre. (Elle l'entr'ouvre.) Ah! Marguerite, Marguerite! que vois-je?

Elle renferme la fenêtre précipitamment.

MARGUERITE.

Qu'est-ce?

HÉLOISE, regardant à travers le vitrage.

Abélard, Abélard lui-même! Il vient de ce côté... il est avec Hilaire... ils passent devant la fenêtre... ils se

rapprochent de la maison... Que vois-je? Ils frappent à la porte. (On entend frapper du dehors.) Va ouvrir, Marguerite, va, cours.

MARGUERITE, se levant.

Eh! j'y vais.

Elle sort.

HÉLOISE, seule.

Je me sens un trouble!... je ne puis me soutenir. Abélard ici!.. mais je suis folle; il n'entrera pas; c'est Hilaire qui vient seul, et lui, il continuera son chemin. Remettons-nous, c'est Hilaire. (Elle se rassied, et tourne ainsi le dos à la porte. Cette porte s'ouvre, et, sans regarder, Héloïse dit :) — Bonjour, beau cousin.

Abélard paraît suivi d'Hilaire et de Marguerite.

ABÉLARD.

Le chanoine Fulbert est absent?

HÉLOISE, se retournant vivement.

Ah!.. Pardon, je ne sais... (Elle se lève.) — Hilaire, vous ne m'aviez pas prévenue. — Seigneur...

ABÉLARD.

Ne faites point de reproche à Hilaire, je désirais voir le chanoine. Il y a longtemps qu'il m'a écrit...

HÉLOISE.

On va l'aller chercher; il est au chapitre, je crois.

ABÉLARD.

J'attendrai.

HÉLOISE, à Marguerite.

Avance un siége. (Elle le montre à Abélard.) Vous ne vous asseyez pas, Hilaire?

HILAIRE.

Merci, ma cousine. Notre maître a voulu vous voir....

ABÉLARD.

J'ai à vous remercier, madame; vous m'avez envoyé par Hilaire un beau livre... Un livre que vous avez lu... Hilaire dit qu'il aime autant à vous l'entendre lire que si c'était... Vous aimez Ovide, madame?

HÉLOISE.

Mon cousin me l'explique quelquefois. Il m'a donné des leçons; il me répète celles... qu'il a entendues et qu'il m'est interdit d'entendre.

HILAIRE.

Moi, ma cousine, jamais. — Je vous jure, notre maître, qu'elle en sait bien plus que moi. Elle lit et je la regarde; elle parle et je l'écoute, c'est tout.

ABÉLARD, galement.

C'est tout?... Vous êtes heureux, Hilaire, et je vous porte envie. — (A Héloïse.) Ne vous entendra-t-il plus, et ne voulez-vous pas lui donner leçon aujourd'hui? Je vous ai ramené votre écolier.

HÉLOISE.

Vous me rendez confuse.

ABÉLARD.

Il est un peu inexact depuis un temps, n'est-ce pas? Il néglige l'école et fuit son maître?

HILAIRE.

Oh! épargnez-moi. Vous savez si je suis libre, et si même, sans vous, aujourd'hui j'oserais reparaître dans cette maison.

ABÉLARD.

Oui, j'ai pris sur moi de l'amener. Le chanoine le trouvera bon, je pense?

HÉLOISE.

Mon oncle désirait depuis si longtemps vous voir chez lui.... il ne l'espérait plus. — Vos travaux vous éloignent de nous. Il n'y a point de milieu pour Abélard, la retraite ou la foule; s'enfermer seul, ou parler à toute la terre.

ABÉLARD la regarde, puis regarde Hilaire.

Oui?.. (A elle.) Vous dites vrai; j'ai ainsi vécu jusque aujourd'hui, et ainsi, je le crains, je dois vivre toujours. A mesure que le temps marche, et que mon nom fait un pas de plus, je me sens comme emporté plus loin de moi; mon tourbillon s'agrandit.... Dieu l'a voulu, je me jette au vent, et la meilleure partie de moi-même, ma pensée, s'en va à travers les airs, tomber là où mes regards ne portent pas.... Elle s'évapore comme l'encens, et je me consume comme lui: Le monde sera tout parfumé de ma pensée, et que restera-t-il de moi? Un peu de cendre.... (Il s'anime et se lève.) On me croit heureux, on redit mon nom avec envie. Il en est qui me trouvent si grand qu'ils me haïssent.... et cependant je souffre, je plie sous le faix. Jamais un jour, jamais une heure, je n'ai vécu pour moi-même, je n'ai concentré dans mon cœur mes émotions et mes forces. Je suis la source où tous viennent puiser, tandis que la soif me dévore. Ils ne laisseront pas dans mon âme une goutte d'eau pour l'étancher. — Vous savez, aux chasses royales, ce faucon qui va chercher sa proie dans les nuages et la rapporte sans l'avoir touchée: ainsi fait le savant; il ravit la vérité dans les cieux, et la rend ensuite au peuple, sans qu'il lui reste rien, rien que la

fatigue de son vol. Quelle vie! tout acquérir et tout donner!.. Ah! l'âme est le vrai martyr de la pensée.

HÉLOISE.

O Hilaire, que vous aviez raison!

ABÉLARD.

Pardon, madame; je ne sais comment tout cela m'est échappé. Je doute que j'en aie jamais autant dit à personne, et j'oublie que je vous suis inconnu.

HÉLOISE.

Abélard n'est inconnu en aucun lieu du monde, et, dans celui-ci, il ne rencontre que des âmes où la sienne peut se répandre. A ce récit de vos nobles souffrances, une compassion respectueuse s'empare de nous. Que ne peut-elle vous consoler! Acceptez-la, c'est le verre d'eau de l'Évangile que vous offre notre pauvreté... Il est donc vrai, tout est misère, affliction d'esprit, puisque vous êtes malheureux, vous! — Mais quelle gloire d'être malheureux ainsi!

ABÉLARD.

Vous me comprenez donc?

HÉLOISE.

Pardonnez; une humble jeune fille ne devrait savoir que tourner son fuseau et travailler à l'aiguille.

ABÉLARD.

Vous feriez donc mentir cette parole : *Lilia neque nent...* [21]!

On entend un peu de bruit au dehors.

HÉLOISE.

C'est mon oncle, j'espère.

HILAIRE, à Abélard.

Vous avais-je trompé?

Marguerite sort pour aller ouvrir à Fulbert et ne rentre pas avec lui.

FULBERT.

Que vient-on de me dire? — Illustre docteur, vous vous êtes enfin rendu à mes vœux; vous avez voulu voir notre nièce. Que le ciel en soit loué!

ABÉLARD, montrant Hilaire.

Ce jeune homme m'a parlé mainte fois de cette savante demoiselle. J'avais à cœur de le ramener à vous et de connaître par moi-même des talents dont il contait tant de merveilles.

FULBERT.

Seigneur... je puis vous appeler seigneur, car vous l'êtes en science et en éloquence... que vous étiez attendu dans cette maison! Combien de fois je vous ai souhaité quand j'entendais cette surprenante enfant!

ABÉLARD.

Hilaire m'a dit...

FULBERT.

Ah! Hilaire, bonjour. — Oui, elle est digne d'être entendue par vous. J'en dois parler modestement, mais c'est la muse de la science.

HÉLOISE.

Mon oncle...

FULBERT.

Je vous ai écrit souvent comme au plus savant homme de notre temps, le seul qui pût lui apprendre quelque chose.

HÉLOISE.

Mon oncle...

FULBERT.

Laissez-moi parler ; je ne dis rien que tout le monde ne dise. (A Abélard.) Oui, ce sera à jamais un jour de fête pour moi que celui où je vous reçois dans ma maison. — Mais asseyons-nous.

ABÉLARD.

Je vais bientôt me retirer.

FULBERT.

J'espère bien que non... Quand on tient un homme tel que vous, on ne le lâche pas aisément. Il faut, s'il vous plaît, que vous entendiez mes projets. — Asseyons-nous devant ce foyer.

Ils s'asseyent des deux côtés de la cheminée. Héloïse retourne vers la fenêtre et reprend son ouvrage. Hilaire s'approche et lui parle à demi-voix.

HILAIRE, à Héloïse.

Ma cousine, me saurez-vous gré au moins de vous l'avoir amené ?

HÉLOISE.

Vous savez combien je vous aime, mon cousin.

HILAIRE.

Oui, parce que le voilà !

Ils continuent de s'entretenir à voix basse.

FULBERT, à Abélard.

Il faut donc que vous sachiez qu'il y a deux ou trois ans, la voyant ainsi parvenue à l'apogée du savoir, je me dis que vous étiez le seul de qui l'on pût dignement la rendre écolière. Il me vint à l'idée de la faire jouter avec quelqu'un des plus habiles clercs de votre auditoire, et je me décidai à vous écrire.

ABÉLARD.

Je m'en souviens.

FULBERT.

Vous tenant, comme je fais, pour un homme sans égal en la rhétorique, en la dialectique, toutes choses, Dieu merci, dans lesquelles je puis me regarder comme un assez bon juge.

ABÉLARD.

Chanoine...

FULBERT.

Car tel que vous me voyez, j'ai passé par toutes vos études ; j'ai suivi de l'œil tous vos pas dans votre brillante carrière. Je suis un juge difficile, je vous en avertis. A vingt ans, je faisais mes délices de cet ouvrage de Porphyre... vous savez ?.. Héloïse, comment donc ?

HÉLOISE, sans quitter sa place.

Εἰσαγωγὴ, seu Περὶ τῶν πέντε φωνῶν [22].

FULBERT.

Soit.

ABÉLARD.

Quoi ! cette dame a lu ?...

FULBERT.

Cette dame ?.. cette dame sait trois langues : l'hébreu, le grec, et le latin bien entendu... [23]. Oh ! je l'ai bien instruite, et puis il faut convenir qu'elle a reçu des dons incroyables. Interrogez-la un peu, je vous prie. — Ma chère Héloïse, ne nous délaissez pas ainsi, approchez-vous.

HÉLOISE, se levant, à Hilaire.

Venez.

HILAIRE.

Ah! quel dommage!

HÉLOISE.

Que voulez-vous, mon oncle?

FULBERT.

Elle m'appelle son oncle, et je lui dis ma nièce, parce qu'elle le veut comme cela; je n'étais que parent de sa mère... Telle que vous la voyez, elle est une noble dame, alliée des seigneurs de Montmorency [24].

ABÉLARD.

Il n'y a rien en elle qui n'en porte témoignage.

FULBERT.

Héloïse, ne voudriez-vous pas vous entretenir avec le célèbre maître que voici des objets ordinaires de vos études.

HÉLOISE.

C'est à l'écolière de répondre et au maître d'interroger.

HILAIRE.

Notre maître n'interroge pas; il parle, et nous l'écoutons; nous recueillons sa parole comme les Hébreux faisaient de la manne céleste.

ABÉLARD.

Chanoine, avant votre arrivée, je me suis entretenu avec elle. Si elle veut, nous lirons quelquefois ensemble les auteurs qu'elle aime... Je viendrai vous revoir.

FULBERT.

Je l'espère bien... Voyez-vous, elle n'a pas étudié par principes la rhétorique; elle n'a fait qu'effleurer la dialectique, et je l'ai engagée à ne pas s'aventurer seule dans la théologie.

HILAIRE.

Oh! maître, j'ai donné mes cahiers de philosophie et de théologie à ma cousine, elle y a fait des notes!.. Je voudrais que vous les lussiez.

ABÉLARD, à Héloïse.

Aurez-vous en moi autant de confiance qu'en Hilaire?

HÉLOISE, en souriant.

J'obéirai à mon maître.

FULBERT.

Bien répondu. Oui, soyez son maître, et aidez-moi à faire pour elle ce que je veux. Un mariage malheureux auquel elle doit la vie, l'a fait déchoir au rang où vous la voyez. Eh bien, j'ai l'ambition de la relever à force de science et de renommée. Elle peut devenir quelque chose de plus rare qu'une noble dame; et peut-être alors, un comte, un seigneur lui rendra la fortune qui lui est due. Ne ferait-elle pas une digne châtelaine, et ne figurerait-elle pas comme il faut à l'Hôtel du roi, entre la comtesse de Mantes et la princesse d'Antioche? Voilà l'œuvre que je médite. Vous m'aiderez, n'est-ce pas?

HILAIRE.

Qu'entends-je?

HÉLOISE.

Mon oncle, c'est trop d'orgueil pour moi.

FULBERT.

Et n'es-tu pas tout mon orgueil? Oui, je sacrifierais tout pour te rendre ta condition; c'est une passion pour moi; et je crois que je mettrais le feu à ma maison pour y réussir. Malheur à qui me contrarierait dans mes desseins pour ton avenir! Je.... enfin je ne vis que pour toi.

(A Abélard.) Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas juste qu'elle soit comblée d'honneurs et de biens?

HÉLOISE.

Juste?...

ABÉLARD.

Héloïse, écoutez-moi. L'ordre est troublé sur la terre, c'est la suite et la peine de nos fautes. Ce qui est noble y naît obscur, ce qui est grand y naît petit, et ce qui est petit..... O justice divine, où serais-tu, si tu ne nous avais donné le droit et la force de rétablir l'ordre, de reprendre notre bien par le travail et notre rang par l'intelligence. Usez de votre droit, Héloïse, et de votre force. N'éteignez pas, ne cachez pas en vous l'étincelle que Dieu même alluma ; c'est à moi de lui jeter le cèdre et la myrrhe pour qu'elle devienne la flamme qui brille à tous les yeux. Soyez tranquille, vous prendrez votre place, je vous tendrai la main pour y monter.

FULBERT.

C'est cela, c'est cela.... Ah! docteur, les anges vous ont conduit ici. Ne nous quittez jamais, faites de cette maison la vôtre, partagez notre foyer, notre table... (A Héloïse.) Oui, mon enfant, nous te referons grande dame.

HÉLOISE.

Mon oncle, je suis si heureuse! Je ne suis point digne de si beaux desseins.

ABÉLARD.

Vous serez comme ces fleurs éclatantes qui naissent chez un jardinier et qui vont dans un vase d'or parer le palais d'un roi.

HÉLOISE.

C'est dans le vase d'or qu'elles meurent.

FULBERT.

Il lui faut un grand mariage; il faut qu'elle soit grande dame.

ABÉLARD.

Il faut qu'elle soit tout ce que Dieu l'a faite. — Adieu.

FULBERT.

Nous nous reverrons ?

ABÉLARD.

Demain.

HILAIRE, à Héloïse.

Soyez heureuse, ma cousine, j'ai tout perdu!

HÉLOISE.

Après un pareil jour, que Dieu dispose de moi!

SCÈNE IV.

Deux mois après.

LA COUR DU CLOITRE.

ÉCOLIERS.

DITTMAR.

Je vous demande s'il ne devrait pas être ici.

AMAURY.

Il n'est que neuf heures.

DITTMAR.

C'est précisément l'heure indiquée.

GOMBAULD.

Lui, autrefois si exact!

HUGUES.

Autrefois, il arrivait avant nous.

UN ÉCOLIER.

Et cela, lorsqu'à la dernière leçon, il a fait dire qu'il était malade!

DITTMAR.

A l'avant-dernière, il n'est resté qu'une demi-heure. Et de quel air il faisait sa leçon!..

MANEGOLD.

Comme un curé qui fait le catéchisme.

AMAURY.

Certainement, il est bien changé [25].

GOMBAULD.

C'est dans ce même lieu qu'il commença. Quelle ardeur alors! au lieu que maintenant....

DITTMAR.

Maintenant, je crois entendre Guillaume de Champeaux.

GOMBAULD.

Il néglige ses élèves, depuis qu'il les compte par milliers. Ah! quand nous n'étions que deux cents!..

DITTMAR.

Nous étions alors ses enfants, ses disciples, que dis-je? ses apôtres.

HILAIRE.

Mes chers amis, vous êtes bien ingrats.

MANEGOLD.

Que dit le petit saint Jean?

HILAIRE.

Qu'il est odieux de se plaindre ainsi d'un maître qu'un jour il sera glorieux d'avoir entendu ! Il se néglige, dites-vous? il s'ennuie au milieu de nous?.. Ah! ce doit être en effet un ennui insupportable que de dire incessamment ce que l'on sait à qui ne le sait pas, que de battre sans cesse le même fer sur la même enclume...

MANEGOLD.

Il vaut mieux être marteau qu'enclume.

AMAURY.

Hilaire a raison pourtant; vos murmures sont injustes.

HUGUES.

Eh! qui murmure? On regrette seulement de ne pas l'entendre.

DITTMAR.

Lui qui veut tout juger, on le juge.

AMAURY.

Soit, mais gardons-nous de l'ingratitude.

HILAIRE.

C'est peut-être notre faute, si notre maître se dégoûte. Enfin, quand il se lasserait parfois, quand la fatigue et l'uniformité de sa vie l'accableraient par moments, ces découragements, ces langueurs n'auraient rien d'étrange. La science les engendre souvent; voyez dans les livres de Salomon.

AMAURY.

Tout cela ne prouverait qu'une chose, c'est qu'il est homme.

MANEGOLD.

Aïe! aïe! j'ai bien peur que ce ne soit là le mal.

HILAIRE.

Comment?

GOMBAULD.

Plaît-il?

HUGUES.

Quoi?

DITTMAR.

Et il se croit au-dessus de l'humanité!

MANEGOLD, regardant Hilaire.

Au contraire.

HILAIRE.

Que veux-tu dire?

MANEGOLD, à Hilaire en baissant un peu la voix.

Ne trouves-tu pas que, depuis un mois, le maître va bien souvent rue des Chantres [26]?

HILAIRE, vivement.

Taisez-vous.

DITTMAR, s'approchant.

Qu'est-ce? que parles-tu de la rue..?

MANEGOLD.

Rue très-bien habitée; point de cabarets, point de..., mais des chanoines.

HILAIRE.

Manegold!... (A part.) Je tremble.

GOMBAULD.

Et les chanoines...?

MANEGOLD.

Ont des librairies superbes. Il est bien permis d'aimer la lecture.

GOMBAULD.

Qu'entends-tu par là ?

MANEGOLD.

C'est moi qui parle, c'est à toi d'entendre.

HUGUES.

Mais tu semblais dire que le maître....

DITTMAR.

.... Avait quelque secret de ta connaissance. Ah ! si tu pouvais nous donner un moyen de le surprendre en faute, de confondre l'orgueilleux et de démasquer l'hypocrite....

AMAURY.

Dittmar !..

MANEGOLD, regardant Dittmar.

Ouais ?.. à ton tour. — Le pire des hypocrites, c'est Judas. Qui se soucie, mes chers seigneurs, d'être Judas ?

HILAIRE.

Je respire.

DITTMAR.

Mais je veux savoir....

MANEGOLD.

Où l'on aiguise les couteaux pointus ?

DITTMAR.

Non, mais....

MANEGOLD.

Où l'on fait du venin pour mettre à la pointe ?.. Va trouver Lotulfe ; il vient d'Italie.

Il lui tourne le dos.

DITTMAR.

On ne sait jamais bien ce qu'il dit, ce mauvais railleur

Il s'éloigne et se promène dans la cour avec Gombauld.

AMAURY.

Sérieusement, Manegold, qu'avez-vous et que vouliez-vous dire ?

HILAIRE, à Manegold.

Prends garde.

MANEGOLD.

Sois tranquille. — Je veux dire que nous sommes des fous et moi un sot d'avoir des conversations qu'il ne faut pas qu'on entende.

HILAIRE.

Explique-toi.

MANEGOLD, montrant Dittmar.

Depuis un temps, j'ai les yeux sur lui ; il voit souvent Albéric et son fidèle Achate.

AMAURY.

En vérité ?.. On m'a rapporté quelques propos du digne couple. Il court dans le clergé de Paris des rumeurs de mauvais présage.

MANEGOLD.

Le maître prendrait mal son temps pour négliger son école, pour mécontenter ses anciens amis. Il lui sort des ennemis des pavés de la rue... ou plutôt des dalles du cloître.

HILAIRE.

Vous croyez ? Mais que peut-il craindre ?

HUGUES.

Que peut-on oser contre lui ?

AMAURY.

Il est bien puissant, en effet.

MANEGOLD.

Un petit ver tue un grand arbre.

HILAIRE.

Tu m'effraies, Manegold.

MANEGOLD.

Heureusement nous sommes là.

AMAURY.

Vraiment, il a bien tort de nous faire attendre ainsi.

HUGUES, montrant un groupe d'écoliers.

Regardez ceux-là; ils ont l'air fort impatienté.

DITTMAR, s'adressant à ce groupe.

Ah! mes chers enfants, prenez patience. Vous rappelez-vous ce que le maître vous disait l'autre jour : « Vos esprits sont aussi durs que les bancs de cette école. » — Or, des bancs ne murmurent pas.

UN ÉCOLIER.

Quant à moi, s'il n'arrive point, je pars.

UN AUTRE ÉCOLIER.

Moi de même.

UN TROISIÈME.

Que ne partons-nous tout de suite?

LE PREMIER ÉCOLIER.

C'est juste, partons.

PLUSIEURS ÉCOLIERS.

Partons, partons

DITTMAR.

S'il pouvait trouver son école déserte?

HILAIRE, se jetant au-devant de ceux qui veulent sortir.

Mes amis, que faites-vous?

Il se place devant la porte pour les empêcher de sortir. La porte s'ouvre, Abélard paraît, suivi de Gilbert.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Le maître!

Ils s'arrêtent et se découvrent devant lui.

ABÉLARD.

Qu'est-ce donc? Vous voilà tous devant cette porte... (Il les regarde un moment.) Vous vouliez sortir, messieurs? Vous le pouvez, je ne ferai pas de leçon aujourd'hui.

Un grand nombre murmurent, mais très-faiblement.

MANEGOLD.

Là, je l'aurais parié.

DITTMAR.

Et nous faire ainsi morfondre, c'est odieux.

GOMBAULD.

Allons, vive la joie! Au diable si je reviens.

QUELQUES ÉCOLIERS.

Nous te suivons.

Ils sortent.

AMAURY, à Gilbert.

Les voyez-vous?

GILBERT.

C'est grave.

AMAURY.

Avertissez-le donc.

GILBERT.

Il n'écoute plus.

HILAIRE.

Maître, ils avaient pourtant une grande soif de la parole.

ABÉLARD.

Qu'ils lisent mes livres.

GILBERT.

Vous aviez promis de nous compléter l'explication du

mystère de la très-sainte Trinité par la théologie et les mathématiques [27].

ABÉLARD.

Eh! ne vous ai-je pas donné les principes? Allez de vous-mêmes aux conséquences. Faut-il donc que je fasse l'office de votre intelligence? Vous voulez toujours apprendre, tâchez d'abord de comprendre... Mais personne ne comprend

AMAURY.

Mais pourquoi leur ravir le bonheur de vous entendre? Votre éloquence est leur bien, le nôtre...

ABÉLARD.

Oui, tout vous appartient, n'est-ce pas? Je n'ai rien à moi. C'en est trop aussi, j'ai besoin de mon repos. Ne sera-t-il pas à moi du moins? Je suis votre maître et non pas votre esclave. Laissez-moi la paix.

Il veut s'éloigner.

MANEGOLD.

La paix?.. Allons, remets ton épée dans le fourreau, Simon-Pierre.

ABÉLARD, retournant la tête.

Quoi?.. (Il se rapproche.) Mais non, mes amis, laissez-moi prendre un peu de repos... N'avez-vous pas mes livres? Ils sont à vous; je vous les abandonne... Hilaire, ouvre ton coffret.

Hilaire obéit.

DITTMAR, s'approchant avec empressement.

Ah! vos livres! mon maître, à moi, le premier.

ABÉLARD, prenant un manuscrit.

Tenez, Gilbert, tenez Dittmar; c'est le *Scito te ipsum*, écrit tout entier de ma main [28].

DITTMAR, vivement.

Je le prends.

ABÉLARD.

Lisez, et que mon esprit soit avec vous. Le texte est concis et demanderait une glose. Je me confie à votre intelligence pour saisir le sens. Mais qu'il ne sorte pas de mon école, vous m'entendez ?

GILBERT.

Comptez sur nous.

DITTMAR.

Merci, merci, que de bonté!

HILAIRE, bas à Manegold.

Et toi qui l'accusais!

MANEGOLD.

Confiance, confiance, tu t'appelles perdition.

ABÉLARD.

Adieu, mes amis; travaillez.... excusez-moi, si je ne suis pas à vous tout entier; et ne me méconnaissez jamais. Excusez-moi; il me faut un peu de relâche. L'esprit use nos forces. La lumière qui éclaire est aussi la flamme qui consume. Adieu.

Il sort.

MANEGOLD, le regardant.

Nunc scio quid sit amor.... [29].

AMAURY.

Que de bontés!

HUGUES.

Ah! que nous étions injustes!

MANEGOLD, bas à Hilaire.

Je parie qu'il va rue... Suivons-le.

HILAIRE.

Dieu m'en préserve!.. Si pourtant; mais nous deux seuls!

DITTMAR, d'un air de joie.

Je tiens son livre !

GILBERT.

Vous êtes heureux; aucun ne l'a lu. Vous me le passerez, quand vous l'aurez fini.

AMAURY.

Et à moi.

UN AUTRE ÉCOLIER.

Et à moi.

DITTMAR.

A tous ceux qui ne seront pas pressés de devenir évêques.

HUGUES.

Que veut-il dire?

DITTMAR.

Qu'il y a certainement dans ce livre plus d'une hérésie.

MANEGOLD.

Plus d'une! Albéric en trouverait plus de cent. N'est-ce pas, Dittmar?

AMAURY.

C'est le sort de tous les textes séparés de leurs commentaires.

MANEGOLD.

Dittmar se chargera du commentaire. — Hilaire, allons rue des Chantres.

SCÈNE V.

L'ORATOIRE D'HÉLOISE.

HÉLOISE, seule.

Il va venir. — Je ne peux plus lire qu'avec lui, je ne comprends rien qu'avec lui. Quelle science! quelle pénétration profonde! Avant lui, je croyais savoir quelque chose, entendre les anciens, concevoir ce qui est vrai, sentir ce qui est beau.... j'étais un enfant rempli de mémoire, voilà tout. C'est lui seul qui m'a révélé le secret des choses, qui m'a montré le fond de mes pensées, qui m'a initiée aux mystères de l'esprit. Mais aussi comme il sait tout voir et tout dire! On croirait qu'il découvre tout ce qu'il enseigne, invente tout ce qu'il explique.... Il prête son âme à l'auteur qu'il semble lire et le reproduit vivant quand il le récite. Depuis ce peu de leçons qu'il m'a données, depuis qu'il passe, on peut dire son temps chez nous, je ne me reconnais plus; mon esprit s'est comme agrandi, je vis dans un autre air. Je me sens soulevée dans le monde des idées. La poésie avec lui est un enchantement.... C'est comme une autre vie dans la vie. Ah! la lecture, la lecture, quelle belle chose, et qu'on a bien fait d'inventer les livres!

La science a vraiment un grand pouvoir sur nous. Je sens qu'il me domine tout entière, et mon esprit s'est rendu au sien. Mon dévouement défierait celui du plus fidèle de ses disciples, et aucun sacrifice.... mais je suis

folle, je crois. Ce que c'est pourtant que l'amour de l'étude, et l'admiration des belles choses!

On entend un peu de bruit.

Est-ce toi, Marguerite? (Marguerite paraît.) Viens-tu de la rue? As-tu vu de loin mon maître? C'est l'heure.

MARGUERITE.

Je ne l'ai point vu; mais prenez patience, il ne manquera pas sa leçon.

Elle s'assied et se met à filer.

HÉLOISE.

Tu crois?.. Quelle heureuse idée a pourtant eue mon oncle de lui offrir de prendre ses repas chez lui! Ainsi nous l'avons pour hôte.... *Magnus hospes* [30] *!*

MARGUERITE.

Et ce doit être une bonne affaire pour lui, car son ménage, m'a-t-on dit, était fort mal tenu, et quoiqu'il gagne bien de l'argent....

HÉLOISE.

Comment veut-on que de tels soins prennent quelque partie d'un temps tout consacré à l'étude, à la recherche des idées? Lui, descendre à ces tristes nécessités de la vie! Tu ne sais donc pas qu'il est tout intelligence?... Mais il ne vient pas.

MARGUERITE.

Rassurez-vous, je vous dis, il viendra. Je voudrais bien voir qu'il manquât un rendez-vous avec une belle fille comme vous.

HÉLOISE.

Nourrice!..

MARGUERITE.

Pardonnez-moi ce que j'ai dit... mais vous êtes si gentils tous deux!

HÉLOISE.

Ah! que l'attente est une terrible chose! (On frappe.) C'est lui! je reconnais sa manière de frapper.

Marguerite est sortie pour aller ouvrir et ne rentre pas.

ABÉLARD, entrant.

Pardonnez-moi, j'arrive tard; j'ai cru que je ne pourrais jamais me débarrasser de cette jeunesse qui voulait absolument sa leçon.

HÉLOISE.

Il ne fallait pas vous priver de ce plaisir. Vraiment vous êtes trop bon.

ABÉLARD

Croyez-vous que je vous fasse un grand sacrifice? et qu'il y ait rien que j'aime mieux qu'être ici?

HÉLOISE.

Et comment cela se peut-il? Quel plaisir pouvez-vous trouver à ces lectures où vous faites descendre votre esprit jusqu'au mien?

ABÉLARD.

Héloïse, toutes les intelligences sont sœurs quand on comprend ensemble. Quand l'âme s'unit à l'âme dans la même pensée, il n'y a plus de degré ni de rang; car il n'y a plus deux mais un, la pensée étant l'essence de l'âme.

HÉLOISE.

Vous me trouverez orgueilleuse. Eh bien, je crois par moments sentir ce que vous dites là, le comprendre même .. et cependant c'est bien là de la métaphysique, n'est-ce pas? Oh! vous m'avez promis de me l'apprendre.

ABÉLARD.

Quand vous voudrez.

HÉLOISE.

Je suis folle.... mais tenez, je comprends si bien avec vous que je voudrais tout savoir, et j'oublie que je vous fatigue peut-être, puisque vous n'avez pas voulu enseigner aujourd'hui vos écoliers.

ABÉLARD.

Quelle différence ! — Asseyez-vous. (Elle s'assied ; il reste debout près d'elle et s'appuie sur le dos de sa chaise.) Si vous saviez quel repos, quel charme il y a pour moi à vous dire tout ce que je sais, à faire ainsi pénétrer mon esprit dans le vôtre, à vous sentir là, auprès de moi, persuadée de ce que je crois, frappée de ce que j'admire, émue de ce qui me touche ! Quand je vous donne ainsi ma science, ma pensée... que sais-je ? mon âme, tout moi-même, vous me rendez tout ce que je vous donne. Plus de limite alors entre nous deux ; j'ai comme le sentiment de l'infini.

HÉLOISE.

Tenez, voilà une chose que je crois entendre... Ah ! que j'aime la métaphysique !

ABÉLARD.

Je parle sérieusement... Ne commençons pas encore nos leçons. — Écoutez-moi. Un temps a été où j'avais le goût, l'enthousiasme de l'enseignement. Le soin de propager la vérité m'attachait non-seulement comme un devoir, mais comme un plaisir. D'abord c'est une émotion très-agréable que de produire au dehors sa pensée, en la teignant des couleurs qui frappent les yeux de l'esprit, en lui donnant je ne sais quelle harmonie qui s'étend au loin et revient retentir jusqu'en nous-mêmes. Et puis, cette multitude convaincue, ravie, troublée, réagit sur celui qui parle, et lui donne le sentiment momen-

tané de la toute-puissance. Mais cette émotion-là nous énerve et nous tue ; et il m'est arrivé souvent, après avoir répandu des flots d'activité et de vie autour de moi, de me sentir moi-même... que dirai-je ? comme un vase vide et fêlé. Dieu seul donne sans s'appauvrir, et s'épanche sans s'épuiser. Il se répète dans son œuvre comme en un miroir, et la création le manifeste et ne le diminue pas. Mais l'homme... mais celui surtout qui s'est fait tout intelligence, et qui ne se communique qu'aux intelligences, il se dissipe, il se perd, il se jette aux vents, en poudre brillante mais aride, comme ce rayon visible qui de vos rideaux entr'ouverts vient à travers le demi-jour de cette chambre tomber à vos pieds...Lumière et poussière, splendeur et vide !... ah ! j'y renonce !... (Il se promène.) Je cesserai mes leçons ; je m'enfermerai ; je ne me prodiguerai plus à la foule. — (Il se rapproche d'Héloïse.) Je voudrais quelquefois changer entièrement de vie, me retirer, me cacher, vivre tout seul, comme nous sommes là... Nous lirions ensemble, étudierions ensemble... ou même... que servent ces travaux qui dévorent l'esprit ? La tranquillité, la promenade, un beau soleil dans la campagne, un bateau qui descend la rivière à la dérive... ou seulement le coin de votre feu, là, comme nous sommes...... Dites, ne serions-nous pas bien ainsi ?

HÉLOISE.

Que vous êtes bon !

ABÉLARD.

Dites, ne serions-nous pas heureux ?

HÉLOISE.

Je serais trop heureuse !.. Mais je ne veux pas y pen-

ser. Vous êtes bon d'oublier ainsi un moment vos livres, vos écoles, le monde, où votre renommée...

ABÉLARD.

Et le repos, le repos, le comptez-vous rien? Le repos de l'esprit, qui du moins laisse libres les sentiments du cœur, toutes ces affections dont on croit se passer parce qu'on aime la gloire et la vérité! Quel amour, grand Dieu! — Au fait, depuis le temps où j'étais enfant en Bretagne, où j'aimais ma mère, mes sœurs, je n'ai rien aimé.

HÉLOISE.

Que sont ces étroites affections pour une âme comme la vôtre? Qui peut la remplir, si ce n'est la contemplation de l'univers?

ABÉLARD.

Oui, oui, comblez le vide avec du néant! (avec impatience.) Ah! vous ne me comprenez pas.

HÉLOISE.

Excusez-moi, je fais bien attention, je sais que je suis une bien pauvre écolière.

ÉLARD, se rapprochant d'elle.

Mais je ne dis pas cela; au contraire... quand je vous parle à vous-même, quand je vous explique quelque chose, c'est tout différent. Ce n'est plus cette fatigue desséchante de l'enseignement que je vous décrivais tout à l'heure; c'est la sensation d'une âme soulagée du poids de son isolement. Avec vous, je laisse errer ma pensée, et la vôtre la suit. Il me semble que de moments en moments votre âme se rapproche de la mienne, que vous vous serrez contre moi. Oh! c'est un bonheur jusqu'à présent inconnu, et que vous seule, Héloïse, vous seule m'avez révélé.

HÉLOISE, se levant.

Ah! que vous me faites de plaisir! Savez-vous que vous allez me rendre toute glorieuse? Comment croire pourtant que vous aimiez mieux donner vos leçons à une petite bourgeoise qu'à maître Gilbert de la Porrée ou à maître Robert de Melun [31], qui, dit-on, ailleurs qu'auprès de vous, seraient faits pour enseigner les autres?

ABÉLARD.

Ah! que vous aimez vos leçons!.. Allez!

HÉLOISE.

C'est bien naturel. Songez donc quelle joie pour une simple fille telle que moi d'avoir pour maître le premier homme de l'univers, et puis de trouver que je l'entends très-bien... que je l'entends mieux que moi-même. Car vous me faites voir clair dans mes idées, vous m'amenez à concevoir mille choses que je sentais bien confusément, et je me sais mieux moi-même quand vous m'avez parlé. Vous n'imaginez pas comme votre voix pénètre jusqu'au fond de mon âme et la soulève doucement jusqu'à vous. En vous écoutant, il me semble que je me perds en vous; ce n'est plus moi; j'apprends, je conçois, et, en même temps, c'est comme si j'entendais de la musique, comme si j'étais portée sur des ailes à travers un air léger.... Pardon, je suis folle.

ABÉLARD.

Dites encore, dites toujours.

HÉLOISE.

Tout ce que vous dites, je l'admire, et cependant je me figure que j'aurais dû le penser cent fois, et que si je ne l'ai pas fait, c'est par oubli. Je me retrouve dans tout ce qui vient de vous, et ce que vous dites à mon

esprit me fait battre le cœur. C'est à ce point que parfois, quand vous lisez des vers, je crois que je vais m'évanouir. — Et vous, n'avez-vous jamais fait de vers?

ABÉLARD.

Moi!.. et pour qui?

HÉLOISE.

Mon Dieu, pour rien... pour vous divertir... pour me faire pleurer, comme l'autre jour avec ces vers d'Ovide. — Dites, ne reprenons-nous pas nos leçons?

ABÉLARD.

Oui, vous avez raison, asseyez-vous. — Qu'allons-nous lire? (Prenant le volume d'Ovide.) Toujours Ovide. Vous l'aimez, n'est-ce pas?

HÉLOISE.

J'aime ce livre.

Elle se rassied.

ABÉLARD, cherchant dans le livre.

Voyons, quel morceau? — *Leander Heroni.* — Cette épitre de Léandre à Héro, voulez-vous?

HÉLOISE.

Oui.

ABÉLARD, toujours debout.

Ovide inventa ce genre d'épître qu'on a appelé l'*héroïde.* Il met en scène des amants malheureux, *Énée et Didon, Jason et Médée.* L'un écrit à l'autre pour lui parler de ses sentiments, pour lui conter sa destinée. Quelquefois le poëte ajoute aussi la réponse. L'amour seul fait le sujet de l'héroïde. C'est un poëme triste et tendre, consacré à la mémoire de ceux qui ont aimé et souffert. Ainsi, obscurs ou célèbres, s'il est au monde deux êtres qui se soient donné leurs cœurs et que le sort ait persécutés, ils peuvent un jour devenir le pathétique sujet d'une héroïde.

La poésie les attend dans l'avenir, pour célébrer leurs maux et faire de leurs noms les symboles immortels de la passion et du malheur. — Chose singulière! on s'aime sans savoir pourquoi; l'amour naît sans effort et sans dessein, et, aussi bien que les plus grands travaux de l'esprit ou de la vertu, l'amour peut donner de la gloire...

Il s'arrête.

HÉLOISE.

Croyez-vous qu'on y pense beaucoup quand on aime?

ABÉLARD.

Pourquoi pas? il faut penser à tout.

HÉLOISE.

Je ne sais, il me semble qu'il en est de l'amour comme de la charité. Est-ce aimer que d'aimer pour la gloire?

ABÉLARD.

Peut-être. Héro et Léandre s'en sont-ils moins aimés, parce qu'Ovide les a chantés?

HÉLOISE.

Ils ne le savaient pas.

ABÉLARD.

Mais nous, nous savons leur amour. La poésie est l'urne d'un or incorruptible qui recèle les cendres des cœurs que la passion consuma. — Lisons. Vous connaissez le lieu de la scène. Héro habitait Sestos, Léandre Abydos. Ils s'aimaient, et leur famille, je crois, leur interdisait de se voir. Ils étaient séparés par l'Hellespont.... C'est près de Byzance, c'est... oui, c'est une mer où s'arrêta d'abord, il y a trente ou quarante ans, la flotte de Godefroy, seigneur de Bouillon, et de tous nos princes croisés [32].

HÉLOISE.

Quel était le temps d'Héro et Léandre?

ABÉLARD.

C'est fort ancien.... longtemps avant Jules César. — Enfin, vous savez leur histoire. La nuit, Léandre traversait à la nage ce détroit orageux pour voir celle qu'il aimait. Ovide feint qu'une tempête l'a depuis plusieurs jours empêché d'entreprendre son voyage, et Léandre envoie un message par un nocher qui passe le jour sur un esquif. — Je vais lire le message ; vous lirez la réponse [33].

Il lit.

Ipsa vides cœlum pice nigrius ; et freta ventis
  Turbida, perque cavas vix obeunda rates.
Unus, et hic audax, a quo tibi litera nostra
  Redditur, a portu navita movit iter....
Protinus hæc scribens, « Felix, i, litera, dixi :
  Jam tibi formosam porriget illa manum.
Forsitan admotis etiam tangere labellis,
  Rumpere dum niveo vincula dente volet. »
Talibus exiguo dictis mihi murmure verbis ;
  Cætera cum charta dextra locuta mea est.
Ah ! quanto mallem, quam scriberet, illa nataret,
  Meque per adsuetas sedula ferret aquas !
Aptior illa quidem placido dare verbera ponto :
  Est tamen et sensus apta ministra mei.
Septima nox agitur, spatium mihi longius anno,
  Sollicitum raucis ut mare fervet aquis.
His ego si vidi mulcentem pectora somnum
  Noctibus, insani sit mora longa freti.
Rupe sedens aliqua specto tua litora tristis ;
  Et quo non possum corpore, mente feror.
Lumina quin etiam summa vigilantia turre,
  Aut videt, aut acies nostra videre putat.
Ter mihi deposita est in sicca vestis arena ;
  Ter grave tentavi carpere nudus iter.
Obstitit inceptis tumidum juvenilibus æquor,
  Mersit et adversis ora natantis aquis....
Interea, dum cuncta negant ventique fretumque,
  Mente agito furti tempora prima mei.

Nox erat incipiens, namque est meminisse voluptas,
  Quum foribus patriis egrediebar amans.
Nec mora : Deposito pariter cum veste timore,
  Jactabam liquido brachia lenta mari.
Luna mihi tremulum præbebat lumen eunti,
  Ut comes in nostras officiosa vias....

. . . .

Unda repercussæ radiabat imagine Lunæ,
  Et nitor in tacita nocte diurnus erat :
Nullaque vox nostras, nullum veniebat ad aures
  Præter dimotæ corpore murmur aquæ.
Alcyones solæ, memores Ceycis amati,
  Nescio quid visæ sunt mihi dulce queri.
Jamque fatigatis humero sub utroque lacertis,
  Fortiter in summas erigor altus aquas.
Ut procul adspexi lumen....

Il s'interrompt.

Il faut traduire cela. Je vais reprendre en traduisant depuis là : *Unda repercussæ*....

« L'onde rayonnait de l'image de la lune réfléchie.... et cette nuit silencieuse avait l'éclat du jour.... Aucune voix ne venait à mon oreille, aucun murmure.... que celui de l'eau qui se fendait sous moi.... Les seuls alcyons, fidèles au tendre souvenir de Ceïx, semblaient soupirer pour moi.... je ne sais quoi de doux. Déjà.... la fatigue brisait mes épaules, lorsque d'un bras lassé, je m'élève avec force sur le sommet des eaux et j'aperçois au loin la lumière. « Ma flamme est là, m'écriai-je ; mon amour, » ma déité est sur ce rivage » ... et soudain, la vigueur revint à mes bras fatigués.... et l'onde me parut plus molle qu'auparavant.... Comment sentirais-je le poids glacé de la mer profonde ? L'amour et le désir échauffent mon sein. Plus j'avance, plus je vois le rivage approcher, s'accourcir mon voyage, et plus j'ai de cœur à le faire.... mais dès

que moi aussi je puis être aperçu, tes regards ajoutent à mon courage et doublent mes forces. En nageant même, je m'efforce de te plaire.... et étendant les bras, je songe que tu me vois.... Ta nourrice peut à peine t'empêcher de descendre dans la mer.... Oui, je l'ai vu.... Tu le voulais, tu ne me trompais pas; et même elle n'a pu en retenant tes pas, t'empêcher de descendre, de tremper ton pied dans la première vague. Tu me reçois en m'embrassant, tu joins tes baisers aux miens, baisers heureux! Pour les chercher, les dieux tout-puissants eux-mêmes traverseraient les mers! Tu arraches de tes épaules ton manteau pour me le donner, et tu essuies mes cheveux ruisselants de l'eau de la mer. La nuit, nos cœurs, la tour fidèle, et ce flambeau, mon guide à travers les flots, ont su le reste.... »

Cette peinture est belle, n'est-ce pas?

Silence. — Il reprend.

« Mais déjà présageant la fuite de la nuit devant l'épouse de Tithon, l'astre avant-coureur de l'aurore s'est levé... les baisers nombreux et confus se pressent sur nos lèvres.... Hélas! nous nous plaignons que la nuit s'envole si vite, nous voulons tarder, mais la nourrice sévère nous avertit; il faut quitter la tour et gagner le rivage glacé. Nous nous séparons en pleurant, et je me plonge dans la mer d'Hellé, te regardant toujours, tant que je le puis encore. »

Il s'arrête.

Oh! certainement, voilà de l'amour! — Je trouve cette histoire intéressante. C'est celle de tous les amants. Toujours des flots redoutables les séparent du bonheur. Toujours le chemin est long, périlleux, sombre; la mer est dure, mais le rivage est beau.

Silence. — Il prend la main d'Héloïse.

Voyez-vous, il n'y a que la passion qui puisse atteindre un grand but. La passion seule franchit l'Hellespont à la nage, et va dans une tour solitaire ravir le prix de la force, du courage et de l'amour.

HÉLOISE.

Vous parlez de tout, comme si vous aviez tout connu, tout senti par vous-même. Oh! que votre science est grande!

ABÉLARD.

Il s'assied près d'elle, lui prend la main, et l'appuie avec la sienne sur son front en s'accoudant sur la table.

Héloïse, croyez-vous donc que moi aussi je n'aie pas eu mes efforts à faire, mes flots à vaincre, mon bras de mer à traverser? Rien ne m'a manqué, ni le travail, ni le péril, ni la tempête, ni la passion qui sait tout vaincre. — Il ne m'a manqué que la lumière sur la tour, et la douce main dans mes cheveux.

HÉLOISE.

Cher Abélard, voulez-vous que nous continuïons la leçon? Il y a une réponse d'Héro à Léandre.

ABÉLARD.

Eh bien, dites-la.

HÉLOISE, prenant le livre.

Je vais lire le texte.

ABÉLARD.

Non, traduisez.

HÉLOISE.

Je ne pourrai jamais.

ABÉLARD.

Essayez.

HÉLOISE.

Je le ferai.

Elle lit en traduisant avec lenteur et un peu d'hésitation.

Hero Leandro. — Héro à Léandre.

« *Longa mora est*.... Qu'il est long pour moi.... le temps.... qui retarde le bonheur!... Pardonne-moi,... si ce retard m'accable.... je ne sais point aimer patiemment.... nous brûlons d'une égale flamme.... mais nos forces ne sont pas égales.... Je soupçonne aux hommes un plus fort courage.... Comme le corps, l'âme est faible chez une faible fille. Je succomberai, ne tarde pas.... Vous avez mille moyens divers de charmer le temps.... c'est la chasse.... c'est la culture des champs.... ce sont les luttes de la parole.... ou les combats de la lice.... Tout cela m'est interdit.... et.... quand ma flamme serait moins vive ... que me resterait-il à faire, sinon d'aimer ?... Je fais ce qui me reste à faire.... et je t'aime.... O mon unique bien.... je t'aime plus que.... tu ne peux m'aimer.... ou je parle de toi tout bas avec ma chère nourrice et demande avec étonnement quelle cause te retient.... ou.... regardant la mer... j'adresse aux flots soulevés les mêmes reproches que toi.... ou.... lorsque l'onde pesante perd un peu de sa fureur.... je me plains de ce que.... pouvant venir.... tu ne le veux pas.... Et... tandis que je me plains.... de tendres larmes coulent de mes yeux.... des larmes.... qu'essuie de ses doigts tremblants la nourrice inquiète.... Souvent je regarde s'il y a de tes pas sur le rivage.... comme si le sable conservait.... l'empreinte.... du pied qui l'a pressé.... ou.... voulant m'informer de toi.... ou t'écrire.... je demande si quelqu'un est venu d'Abydos.... si quelqu'un part pour Abydos.... Te dirai-je combien de fois je.... que de fois.... »

Elle hésite.

ABÉLARD.

Comment y a-t-il?

HÉLOISE.

Quoties dem vestibus oscula......

ABÉLARD.

Traduisez... mot à mot.

HÉLOISE.

« Que de fois... je... donne... des... baisers... aux vêtements... que tu déposes... avant de te jeter dans l'Hellespont... — Mais dès que le jour s'est passé ainsi... et que l'heure plus propice de... la nuit... a ramené ces astres... dont l'éclat remplace la lumière, nous élevons en hâte... au sommet de la tour... le flambeau vigilant... signal connu de ta route accoutumée... et glissant le fil qui se tord sur le fuseau qui tourne... nous trompons les lentes heures par ces travaux de femme... Veux-tu savoir quel est mon entretien... pendant un temps si long?... Le seul mot qui soit sur mes lèvres est le nom de... Léandre... « Nourrice, penses-tu que mon bien-aimé ait déjà quitté sa maison?... Tous veillent-ils? A-t-il à redouter les siens?... a-t-il déjà déposé le manteau qui couvre ses épaules?.. » Elle s'incline à chaque parole... Ce n'est pas qu'elle se soucie de nos... de nos amours... »

ABÉLARD.

Est-ce bien cela?... Ce ne peut être le sens. Quel est le texte? (Il regarde.) Il n'y a pas *amores*. Voyez... *non nostra quod oscula curet.*

HÉLOISE.

Je n'entends pas bien.

ABÉLARD.

Il y a une ellipse. A chaque question d'Héro, la nourrice hoche la tête comme pour lui dire oui; il semblerait

qu'elle partage l'impatience des amants, notre impatience, *nostra oscula*, nos... désirs. Mais non ; elle est vieille, elle n'a cure de nos plaisirs, le sommeil l'a gagnée et balance sa tête :

Sed movet obrepens somnus anile caput.

Continuez.

HÉLOISE, reprenant.

« Puis, après un instant : « Assurément, il nage à pré» sent, lui dis-je... et l'onde docile s'ouvre devant ses » bras étendus. » Puis... quand j'ai fait passer quelques fils... bien peu... dans la trame... nous nous demandons si tu dois bien être au milieu du détroit... et tantôt nous regardons au loin... et tantôt nous prions d'une voix timide un vent propice de seconder ta course... Parfois nous entendons des voix... et je crois que c'est le bruit de ton arrivée... Ainsi la plus grande part de la nuit se passe dans ces illusions... mais un sommeil subit gagne mes paupières lassées... Alors, malgré toi peut-être, cruel, tu... dors avec moi... tu viens .. lorsque tu n'y songes pas peut-être ! car... je crois te voir tantôt nager tout près du bord... tantôt jeter sur mes épaules tes bras humides... puis... c'est moi... qui te couvre du manteau accoutumé... puis.. c'est moi... qui réchauffe... ton sein... sur mon cœur... »

Elle laisse tomber le livre.

Ah ! je ne veux plus lire cela ; c'est mal.

ABÉLARD, prenant ses deux mains dans les siennes.

Comme vous êtes émue !... Comme votre cœur sait tout deviner et tout sentir !... N'est-ce pas qu'il y a dans l'amour un charme attendrissant, une langueur pénétrante ?.... On dirait que le cœur se gonfle et veut se

répandre dans le cœur qu'il aime. Un nuage est autour de nous, et vos yeux ne voient plus que les miens, Héloïse, n'est-ce pas?

HÉLOISE.

Laissez

Elle veut se lever.

ABÉLARD, la retenant.

Qu'avez-vous?

HÉLOISE, se rasseyant.

C'est comme la vapeur de l'encens, cela enivre.

ABÉLARD.

C'est la poésie. Elle nous prend ainsi; elle nous donne les sentiments qu'elle exprime, elle nous transporte dans le monde qu'elle décrit. N'est-il pas vrai que tout à l'heure vous croyiez un moment voir tout ce que vous disiez?

HÉLOISE.

Oui, je voyais tout... et le ciel étoilé, et cette mer frémissante, étoilée comme le ciel, et le fanal qui brille au loin... et puis, quand elle pense qu'il part, qu'il va venir, et qu'elle dit à Marguerite qui file auprès d'elle : « Nourrice, vient-il?... »

ABÉLARD.

Marguerite!... ange du ciel!

HÉLOISE.

Qu'ai-je dit?... Oh! je suis folle... c'est un rêve.

ABÉLARD.

Non, c'est la vérité du bonheur céleste. (Il tient sa main et la serre sur son cœur.) Ne sens-tu pas que je t'adore, comme tu sens que tu m'aimes?... O ma beauté, tu es si belle!

HÉLOISE.

C'est toi qui es beau,

ABÉLARD.

Beau de notre amour. Ah! nous vivons enfin! Tout est compris. Que faisions-nous donc? Où étions-nous tout à l'heure, où étions-nous jadis?... Car nous venons de franchir une éternité. Que leur monde est loin maintenant! que je suis heureux! que je t'aime et que tu es belle!

HÉLOISE.

Vrai?... parle, parle encore.

ABÉLARD.

Que dirais-je?... Ne le sais-tu pas, ce que je vais dire? Chaque battement de ton cœur ne te dit-il pas ma pensée? N'est-ce pas ton sang qui coule dans mes veines, et ton souffle qui soulève mon sein? Mon Héloïse, ma beauté, ma vie!... oh! que je souffre!

HÉLOISE.

Tu souffres?...

ABÉLARD.

Mon cœur me brûle... Héloïse, sois à moi.

HÉLOISE, hésitant.

J'ai lu dans saint Augustin...

ABÉLARD.

Quoi donc?

HÉLOISE.

Ama et fac quod vis.... (Elle se met à genoux.) Ne suis-je pas ta servante?

On entend ouvrir la porte.

ABÉLARD.

Lève-toi.

Ils se lèvent tous deux. — Fulbert entre suivi d'Hilaire.

FULBERT.

Eh bien, finira-t-elle, cette leçon? Vraiment, Héloïse, le

zèle de la science vous dévore. Vous abusez de votre docte maître, et vous oubliez que l'heure du repas est dès longtemps venue....

HÉLOISE.

Mon oncle....

FULBERT.

Nous étions là depuis une heure, Hilaire et moi, à nous morfondre dans le réfectoire.

ABÉLARD.

Pardon, nous cherchions à déchiffrer les premiers vers.... Le temps fuyait bien vite.... Le poëme était si beau!

FULBERT.

N'importe.... gagnons la table; passez le premier, maître Pierre. Ce n'est pas tout que de nourrir l'intelligence. — Que diable, ma chère nièce, on n'est pas tout esprit.

Il sort en suivant Abélard.

HILAIRE, à Héloïse en marchant à côté d'elle.

Ma cousine, si jamais vous êtes malheureuse, ayez confiance en moi.

HÉLOISE.

Comment!... aimez-moi un peu, Hilaire.

Elle sort.

HILAIRE, en la suivant.

Ah! le maître a raison, le poëme était beau!

SCÈNE VI.

La semaine suivante.

LE CLOITRE DE LA CATHÉDRALE.

ABÉLARD, seul. — Il se promène avec agitation.

Je ne saurais rester en repos. Que le jour est long et que les heures pèsent à mon impatience! Le soleil se penche vers l'horizon, et ses rayons obliques glissent à travers le feuillage, qu'ils colorent des rouges clartés du soir; et cependant ce n'est pas le soir encore, ce n'est pas la nuit, cette nuit que mon cœur appelle par ses battements pressés, cette nuit qui sera l'éternelle joie de ma vie. Je compte en palpitant les coups de la cloche. Je hâte le temps qui me semble si lourd et si vide.... Elle m'a donné sa clef. La voici sur mon sein; à chaque minute j'y porte la main pour savoir si je ne l'ai point perdue. Oh! cette clef magique du monde enchanté!... Héloïse serait à moi! A moi, juste ciel! est-ce vrai? et le réel est-il donc possible?.. Ah! que je suis heureux! Angoisses passées, travaux pénibles, illusions décevantes, désirs cruels, amers découragements, vous n'êtes rien. Je ne me plains pas de vous; je vous comprends à présent. Le prix de la vie est trouvé, le problème est résolu; c'est maintenant que je sais tout.

Comment se peut-il que ces transports de mon cœur, que ce trouble de mes sens jettent tant de lumière dans mon esprit agrandi? Je ne sais, mais je vois plus loin, les ombres se dissipent, les doutes s'évanouissent, et l'harmonie se rétablit autour de moi. Plus de luttes, plus de disproportion douloureuse entre mes idées, mes forces et

mes désirs, entre mon âme et ma destinée. Tout s'aplanit et s'élève, et je n'ai plus de question à faire à Dieu. Pourquoi? Parce que j'aime et qu'elle m'a dit : « Viens sur mon cœur. »

Allons... mais le jour baisse à peine, et la lumière coupe presque aux mêmes points cette statue de sainte Geneviève.... Cette statue lui ressemble.... Rapprochement singulier!... Oui, ce sont ses traits et jusqu'à ses nattes de cheveux qui couvrent ses tempes de leur noir éclat.... Comme ils sont beaux! Ah! je voudrais les détacher de mes mains.

Le jour diminue pourtant. Dans moins d'une heure, il fera nuit. Si je partais?... oui, je ne puis demeurer ainsi.... Allons, je ferai un détour. Je tournerai autour de l'île, je passerai le pont, s'il le faut; je gagnerai du temps enfin, et l'heure sera plus courte. Adieu, séjour de paix, d'étude et d'ennui! Vous m'avez vu arriver pauvre, obscur, souffrant; ici j'ai semé ma gloire et ma puissance; gardez tout cela, j'ai le bonheur.

Il va pour sortir, un religieux l'arrête, en lui prenant le bras.

LE RELIGIEUX.

Vous êtes maître Pierre Abélard?

ABÉLARD.

Peut-être. Que vous importe?

LE RELIGIEUX.

Restez, Abélard; j'ai à vous parler.

Il lâche son bras.

ABÉLARD.

Je n'ai rien à vous répondre, laissez-moi.

LE RELIGIEUX.

Je vous dis que j'ai à vous parler.

ABÉLARD, avec hauteur.

Laissez-moi.... (Le religieux lui reprend le bras.) Eh bien, m'entendez-vous ?

LE RELIGIEUX.

C'est à vous de m'entendre.

ABÉLARD.

Vous êtes bien osé. Laissez-moi ou...

LE RELIGIEUX, le retenant avec force.

Asseyons-nous.

ABÉLARD.

Mais savez-vous qui vous touchez?

LE RELIGIEUX, avec calme.

Asseyons-nous, point de résistance ; j'ai droit sur vous

Il s'approche d'un banc de pierre.

ABÉLARD.

Droit?..

LE RELIGIEUX.

Oui, Abélard; vous appartenez à qui vous interroge. Ne vous donnez-vous pas pour le précepteur des nations? N'est-ce plus votre profession que de fournir de la parole et de la pensée à qui vous en demande?... J'use de mon droit. — Écoutez-moi.

Il s'assied sur le banc.

ABÉLARD.

En vérité!.. cela est étrange...

Il s'assied auprès du moine.

LE RELIGIEUX.

Cela est sérieux. — Je viens de votre maison; un jeune homme m'a dit que vous étiez dans ce cloître. M'y voici. J'ai à vous parler.

ABÉLARD.

De quoi?

LE RELIGIEUX.

De vous.

ABÉLARD.

Et qui vous en a donné mission?

LE RELIGIEUX.

Quelqu'un à qui tout le monde a des comptes à rendre, et nul des comptes à demander. — Je suis prêtre.

ABÉLARD.

Et moi....

LE RELIGIEUX.

Et j'ai mission auprès de tous, chrétiens ou gentils.

ABÉLARD, se levant.

Attendez qui vous appelle, mon père. — Adieu.

LE RELIGIEUX.

J'attendrais trop longtemps.

Il se lève.

ABÉLARD, avec colère.

Mais il n'y a que les voleurs qui arrêtent ainsi les gens.

LE RELIGIEUX.

Vous dites vrai, je suis un voleur. N'est-il pas écrit : « Je viendrai comme un voleur [34]? »

ABÉLARD.

Vraiment ?... (Il le regarde.) Votre hardiesse m'étonne. Elle m'est nouvelle et ne me déplaît pas. Savez-vous bien à qui vous parlez?

LE RELIGIEUX.

Au plus célèbre docteur des écoles de Paris, au plus éloquent propagateur des sciences humaines, à l'homme que le peuple encense, que les grands courtisent, que le monde admire, — à un Fétu.

ABÉLARD.

Pensez-vous à ce que vous dites!

LE RELIGIEUX.

Je pense que la science est vaine qui n'est pas la science de la croix. Je pense que le docteur selon le siècle est un de ces aveugles conducteurs d'aveugles qui sont rejetés, et que la sagesse du monde est folie. Je pense ce que Dieu a dit : « Gardez-vous de ces scribes qui aiment à se promener en robes longues et à être salués dans les places publiques [35]. »

ABÉLARD.

Mais, en vérité...! Et vous qui décidez tant de choses, savez-vous de quoi vous parlez? les connaissez-vous, ces sciences dont vous osez médire? Où sont vos titres pour en parler? qui vous met en droit de vous révolter contre leur autorité? Elle vient de Dieu comme votre puissance [36].

LE RELIGIEUX.

Il n'y a d'autorité que celle de l'Église. Je me révolte, dites-vous? où sont mes titres? — Où étaient les vôtres [37], lorsque ici, à cette place même, vous osâtes détrôner de sa chaire le pieux Guillaume de Champeaux? où étaient vos titres, lorsque ailleurs vous dérobiez au pieux Anselme de Laon ses disciples égarés, comme un troupeau à son pasteur? où étaient vos titres, lorsque vous avez dit au monde : « La vérité, c'est moi, et je vous l'apporte! » Vos titres? vous en avez un seul, et il est puissant; car, une fois déjà, il a dérangé l'harmonie de la création; un seul!...

ABÉLARD.

Et c'est?...

LE RELIGIEUX.

L'orgueil.

ABÉLARD.

J'attendais ce mot. — Moine, ta robe est d'une bure grossière, tes pieds sont nus et poudreux, tu es tout revêtu d'humilité ; mais dans tes yeux cette flamme étincelante, sais-tu bien ce qui l'allume? C'est l'orgueil.

LE RELIGIEUX, étonné.

Moi!

ABÉLARD.

Toi, le fils d'Ève et d'Adam ; toi qui portes dans tes veines les sucs de la pomme fatale! Tu as prononcé les vœux du cloître : humilité, chasteté, pauvreté. Qu'est-ce que tout cela ? Le mépris des richesses, des passions, des grandeurs. Le mépris!... c'est de l'orgueil.

LE RELIGIEUX.

Moi, mais je ne suis rien, je suis comme l'avoine sur le van...

ABÉLARD.

Oui, mais tu crois que c'est le souffle de Dieu qui t'enlève, et la paille est fière quand Dieu l'emporte. — Veux-tu ton histoire? Tu as prié, jeûné, souffert, et alors tu t'es dit : « Je suis l'esprit, et le monde est la chair. Je suis le sel, et le monde est la terre. » Et puis, tu as cherché où se trouvait la renommée la plus grande, la science la plus vantée, l'éloquence la plus célèbre, et tu t'es dit : « C'est là que je m'attaquerai, c'est là ce que j'humilierai devant moi ; et puis je dirai que c'est devant Dieu. »

LE RELIGIEUX.

Qu'entends-je, ô ciel?... Mon Dieu, vous avez dit vrai : il y a de saintes colères.

ABÉLARD.

Patience, mon frère, tu n'es pas au bout. Veux-tu que je t'ouvre ton cœur devant toi, que je l'étale dans ses replis les plus profonds, que je te dise : Ceci est la fibre de l'envie; ceci, la fibre de la haine... Veux-tu?.. Mais non, je t'épargne. Après tout, ce ne serait rien t'apprendre, ce serait te dire seulement que tu es un homme. — Au fond, tu ne m'as pas dit autre chose tout à l'heure, et je te réponds : « Homme toi-même ! »

LE RELIGIEUX.

Cela peut être vrai, et je ne suis pas venu pour controverser. Laissons cela. — Abélard, je savais bien que vous étiez un grand esprit, un esprit tel que vous seriez dans notre siècle un Père de l'Église, si l'inspiration du démon...

ABÉLARD.

Encore! Laissons les anathèmes, mon père; je croyais que nous en étions quittes.

LE RELIGIEUX.

Eh bien, soit, je vous parle en frère, en chrétien. Aussi bien, suis-je venu remplir auprès de vous une mission de charité.

ABÉLARD.

J'ignore de quelle mission il s'agit... mais, en fait de charité, souvenez-vous que celui qui se mêle d'enseigner ou de sauver un homme de ma sorte se croit si grand dans son cœur que le sentiment qui l'anime devrait porter encore un autre nom. — Poursuivez.

LE RELIGIEUX.

Subtilité diabolique !

ABÉLARD.

Vous retombez !

LE RELIGIEUX.

Non, parlons sérieusement. — Abélard, vous ne me connaissez point, et moi, je vous connais. Je vous suis depuis longtemps d'un œil inquiet et clairvoyant. Je sais l'histoire de votre âme, comme vous-même. Je pourrais vous faire votre confession comme vous-même... Ne m'interrompez pas ; ne m'opposez pas des vérités banales sur les infirmités humaines. C'est convenu, oui, tout homme est vain, faible, pécheur. Oui, j'ai réchauffé dans mon cœur les mêmes monstres que vous. Mais savez-vous la différence ? J'ai soumis mon esprit, et vous avez révolté le vôtre. J'ai mis le mien dans la règle, et vous avez fait de votre volonté la règle. Je me suis garrotté moi-même au pied de la croix de Jésus-Christ, et vous, vous prétendez l'emporter avec vous et la planter partout où bon vous semblera.

ABÉLARD.

Cela pourrait être... Voyons !

LE RELIGIEUX.

Eh bien, je viens vous avertir de songer à vous. Il est temps encore. Si vous voulez revenir à Dieu...

ABÉLARD.

A Dieu ? mais...

LE RELIGIEUX.

Revenir à l'Église, ne chicanons pas sur les termes. L'épouse sainte vous acceptera avec joie, elle vous tiendra compte de cette dot magnifique que vous lui apporterez, de tout ce savoir, de tous ces talents qui sont en vous et qui seront à elle. Mais prenez garde, le temps presse, et le bras peut-être est déjà levé.

ABÉLARD

Qu'ai-je à craindre, et que peut dire l'Église? Suis-je hérétique ou blasphémateur? Qu'on me le prouve. Je suis prêt à soutenir contre tous l'orthodoxie de mon enseignement. J'ai rendu la théologie plus claire, et partant plus puissante; j'ai armé la foi de la raison; mais je n'ai altéré ni la foi, ni la théologie.

LE RELIGIEUX.

Peut-être; questions que tout cela! Mais vous êtes venu, et vous avez renversé les écoles des cathédrales; vous avez inventé un enseignement nouveau; vous avez mis les matières sacrées à la portée des profanes; vous avez jeté aux faibles le pain des forts; vous avez sécularisé la théologie : n'est-ce rien que cela? Vous n'auriez pas erré dans le fond des choses que vous auriez toujours innové dans la méthode. Vous seriez resté irréprochable dans votre enseignement que vous n'en seriez pas moins hors de l'Église, ayant porté la main sur le tabernacle, ayant, vous aussi, changé votre verge en serpent en face de Moïse et d'Aaron [38]. Enfin!... mais ne feignez pas l'ignorance.... vous apprendrai-je que c'est attaquer l'Église que de se distinguer d'elle? — Jugez maintenant vous-même; vous parlé-je sincèrement?

ABÉLARD.

Je vous rendrai la même sincérité. — Mon père, l'Église et vous, vous venez trop tard. Mon pouvoir est établi, ma gloire est faite. Qui m'oserait contredire? qui m'oserait jeter le gant de la dialectique?

LE RELIGIEUX.

Vous ne m'entendez pas, Abélard, on ne disputera pas avec vous.

ABÉLARD.

Où sont donc vos armes?

LE RELIGIEUX.

Nos armes!... Demandez à la tombe de Roscelin et de Bérenger quelles armes les ont frappés. Nos armes! Eh! notre parole ébranle la chrétienté, elle l'arrache de ses fondements pour la jeter sur l'Asie, elle hérisse de fer peuples et rois, et les envoie briser les portes de Jérusalem! — Et vous me demandez si nous sommes armés!

ABÉLARD.

Je vous entends, mais... (Il lui prend la main.) Je vous disais tout à l'heure : Il est trop tard contre moi, et je vous dis maintenant : Il est trop tard pour vous. Ne voyez-vous pas dans quels temps nous sommes? Autour de vous, tout s'agite et s'affranchit. Il en est des esprits aujourd'hui... tenez, comme de ces communes qui de toutes parts secouent le joug de leurs anciens seigneurs. Vous et les vôtres, vous pourriez bien être les anciens seigneurs de l'esprit : songez à cela.

LE RELIGIEUX.

Vous êtes un esprit de désordre.

ABÉLARD.

Rappelez-vous ce que dit saint Augustin : *Veritas filia temporis non auctoritatis* [39]. Vous croyez avoir pour vous l'autorité, j'ai pour moi le temps.

LE RELIGIEUX.

Non, non, le temps, le temps n'est pas venu. Votre erreur est mortelle, et votre joie trop prompte. Je ne ferme pas les yeux à ces signes de licence et de confusion qui se montrent de tous côtés; je les vois, je les déteste. Mais je sais où est la force et le salut, mais je combats le

bon combat, mais le glaive de l'archange n'est pas rentré dans le fourreau, mais la pierre sur laquelle est édifiée l'Église de Dieu n'est pas ébranlée, mais les milices du Seigneur ne sont pas licenciées. Détrompez-vous; vous triomphez trop tôt; votre jour n'est pas arrivé. Grand Dieu, fais qu'il n'arrive jamais! Ne souffre pas que ton troupeau soit dispersé! Mais si ce mal doit s'accomplir, je suis sûr que mes yeux ne le verront pas; tant qu'il y aura sang dans mes veines et voix dans ma gorge, l'Église triomphera.

ABÉLARD.

J'aime votre courage.

LE RELIGIEUX.

Je ris de votre confiance. — Hélas! je sais quel nuage est sur vos yeux, et quelle main épaissit le bandeau qui les couvre. Voilà donc, ô mon Dieu, ces sublimes intelligences que le siècle célèbre! La foi en elles-mêmes les enivre; leurs succès passagers les aveuglent. Par des travaux audacieux et vains elles arrivent à la puissance; elles se gonflent de vent et se repaissent de fumée. Alors c'est leur âge d'orgueil...

ABÉLARD, à part.

La nuit est venue; il est temps.

LE RELIGIEUX.

Mais l'orgueil, ce n'est qu'un des noms du démon de la chair. Au faîte de la gloire humaine, lorsque le cœur n'a plus rien à désirer des succès de l'esprit, lorsque l'âme a obtenu le prix funeste des efforts où tu ne présidais pas, ô Jésus-Christ, elle trouve fade le fruit qu'elle a cueilli, elle se dégoûte, et bientôt elle s'énerve et s'amollit. Soudain toutes les passions font irruption dans

la place que l'orgueil leur a faite. Abélard, je ne vous maudis point, je ne vous reproche rien; mais, vous l'ignorez peut-être, sachez que votre âme est prête pour le mal, que déjà le péché frappe à votre porte et dit : Ouvrez-moi.

ABÉLARD.

Adieu, mon père.

Il part.

LE RELIGIEUX.

Arrêtez... encore un moment... Il part! Quel homme étrange!... Il est perdu... Je ne le croyais pas aussi avancé dans la voie mauvaise. — Et cependant il m'a troublé un moment... Il y a toujours de l'ange dans Satan. — Entrons.

Il frappe à une porte intérieure.

UN SACRISTAIN, paraissant.

Dieu soit avec vous! que voulez-vous?

LE RELIGIEUX.

Un asile pour cette nuit.

LE SACRISTAIN.

Me direz-vous votre nom?

LE RELIGIEUX.

Bernard de Clairvaux.

LE SACRISTAIN, s'inclinant.

Mon père, donnez-moi votre bénédiction.

Ils entrent ensemble.

SCÈNE VII.

Le soir, quelques jours après.

UNE RUE, LA NUIT.

MANEGOLD, HILAIRE; ils causent en marchant.

HILAIRE.

Pourquoi m'amènes-tu ici?

MANEGOLD.

Abélard y vient souvent, tu ne peux mieux faire que de suivre ton maître partout où il passe. *Perge, sequar* [40]. N'est-ce pas la devise de tout bon écolier?

HILAIRE.

Railleur éternel! je ne sais pourquoi je t'obéis.

MANEGOLD.

Pure curiosité! vif désir de t'instruire!

HILAIRE.

Et que viens-je apprendre ici? Après tout, que m'importe, à moi, qu'Abélard vienne souvent dans la rue des Chantres, le jour ou....

MANEGOLD.

Achève : *ou la nuit!...* Il t'importe si fort de le savoir que tu voudrais bien l'ignorer.

HILAIRE.

Et qui m'autorise à l'épier de la sorte? S'il nous voyait!...

MANEGOLD.

Il ne faut pas qu'il nous voie.

HILAIRE.

Tiens, Manegold, je m'en vais.

MANEGOLD.

Garde-t'en bien. Écoute, je te sais bon et fidèle; ce n'est pas pour jouer pièce à toi ou à lui que je t'amène ici; j'y viens veiller sur de certains projets....

HILAIRE.

Lesquels?

MANEGOLD.

Ceux de gens qui pourraient bien suivre Abélard par une malice moins indulgente que la mienne.

HILAIRE.

Que dis-tu?

MANEGOLD.

Je ne suis pas théologien, moi, je dis ce que je sais; et je ne dis que cela.

HILAIRE.

Penses-tu qu'il courût quelques dangers?

MANEGOLD.

Hum! on en court toujours quelques-uns quand on est amoureux et qu'il fait nuit.

HILAIRE.

Mais encore....

MANEGOLD.

Es-tu armé?

HILAIRE.

Non.

MANEGOLD.

Au fait, cela n'est pas bien nécessaire. Deux témoins sans armes suffisent pour faire enfuir dix méchants.

HILAIRE.

Explique-toi : Abélard serait en péril?

MANEGOLD.

D'être aperçu, d'être surpris, voilà tout; mais avec les bruits qui courent, ce serait beaucoup trop. — Arrêtons-nous, voilà la maison.

HILAIRE.

Quelle maison? Nous ne sommes point dans la...

MANEGOLD.

Nous n'allons point dans cette rue-là, ce serait suspect; mais il prend forcément ce chemin pour aller... où tu sais.

HILAIRE.

Hélas!

MANEGOLD.

Oui, pour aller où... *hélas!* — Les gens dont je m'inquiète viendront le guetter par ici.., Tiens, dans ces détours, dans ces recoins. Nous, entrons là. — Là!

Il montre une petite maison à une seule croisée de face.

HILAIRE.

Pourquoi?

MANEGOLD.

Veux-tu passer la nuit à faire le pied de grue? Nous serions ramassés par le guet.

HILAIRE.

Mais cette maison est fermée. — Point de lumière aux fenêtres.

MANEGOLD.

On nous recevra sans lumière. Ne sais-tu pas le refrain?

La meilleure hospitalité
Est celle où l'on n'y voit goutte.

Es-tu en voix ce soir?

HILAIRE.

En voix?

MANEGOLD.

Oui, chante un peu.

HILAIRE.

Pourquoi?

MANEGOLD.

Pour qu'on nous ouvre.

HILAIRE.

Es-tu fou, en pleine rue?

MANEGOLD.

Pourquoi non? Veux-tu donc qu'on nous prenne pour des voleurs? — Hum! hum! — Vois-tu ce petit auvent, et, par-dessus, ce petit balcon? Tiens tes yeux fixés sur la fenêtre.

Il chante.

Ouvrez, la belle fille;
Apprêtez votre aiguille,
Ma soutane a des trous.
Mais, petite cruelle,
Ceux qu'à mon cœur fidèle,
A faits votre prunelle,
Les raccommodez-vous?

HILAIRE.

Quelle diantre de chanson! A qui s'adresse-t-elle?

MANEGOLD.

Aux chasublières de l'église Saint-Mathias, les révérendes sœurs Pérolaine.

Il reprend.

Ouvrez, la belle fille,
Ma soutane a des trous...

HILAIRE.

Tu perds ta peine et ta voix. Tout dort.

MANEGOLD.

Tout dort? *At non infelix*[41]... Denise! Regarde.

UNE JEUNE FILLE, qui paraît au balcon de la croisée.

Qui va là? Enfant de chœur ou garçon de cœur?

MANEGOLD.

Garçon de cœur.

DENISE.

Ah! c'est toi.

MANEGOLD.

Ah! c'est toi est naïf. Il y a donc un autre que *toi*. — Où est la sœur Jacqueline?

DENISE.

Elle se rhabille... Tiens.

Elle lui jette une corde à nœuds dont un bout est attaché au balcon.

MANEGOLD, la remettant à Hilaire.

Monte le premier.

HILAIRE.

Mais je ne les connais pas.

MANEGOLD.

C'est pour les connaître; *a fructibus noscetis,* comme dit saint Matthieu[42].

Hilaire est sur le balcon.

DENISE, à Hilaire.

C'est toi! Embrasse-moi.

MANEGOLD, dans la rue.

Pas si fort!

DENISE, regardant Hilaire.

Tiens, il est blond!

HILAIRE.

Pardon... ce n'est pas ma faute... vous vous êtes trop pressée.

DENISE.

Vous m'avez attrapée.

MANEGOLD.

Et moi donc!... Me laisserez-vous sur le pavé? Votre tête-à-tête commence à m'ennuyer.

Hilaire lui rejette la corde.

MANEGOLD, en montant.

Scandit fatalis machina muros [43]. Bonsoir, Denise. (A travers la fenêtre.) Bonne nuit, Jacqueline... n'allumez pas vos lampes, ne soufflez pas votre feu. Nous ne vous demandons ni souper, ni gîte. Laissez-nous seulement faire sentinelle sur votre balcon. A quelle heure le crieur passe-t-il à peu près?

DENISE.

Dans une demi-heure.

MANEGOLD.

Et le guet?

DENISE.

Jamais.

MANEGOLD.

De toute la nuit?

DENISE.

De toute la nuit.

MANEGOLD.

Ce n'est pas changé. — Hilaire, il faut que je te fasse faire connaissance. Je te présente à la chasublière la plus habile de la Cité. Je te la recommande pour que tu lui donnes ta pratique, quand tu seras dans les ordres.

DENISE.

Ce blondin se destine à l'Église?

MANEGOLD.

Si vous l'en jugez capable. Il n'est encore que dans les moindres; exorciste, pour vous servir.

DENISE.

C'est égal; nous tenons des soutanes de mineurs à bon compte.

HILAIRE.

Je suis écolier de Paris sous le maître Pierre.

DENISE.

Ah! le maître Pierre! savez-vous ce qu'on chante :

Le maître Pierre à sa Perrette
Disait un soir :
« Brunette, Brunette,
L'amour est le vrai savoir[44]. »

MANEGOLD.

Paix! paix! (A Hilaire.) Tu l'entends?

HILAIRE.

Quoi! les choses en sont là? elle aussi, elle sait..?

MANEGOLD.

Elle!

L'amour est tout son savoir,
Elle sait tout sans rien voir.

Mais silence!.. Voilà le crieur.

LE CRIEUR, d'une voix monotone.

Il est dix heures. — Le temps est clair. — Bourgeois, dormez.

Il passe.

MANEGOLD.

Le voilà parti.

DENISE.

Point de bruit. Attendez qu'il ait tourné le coin de la rue. Dès qu'il est loin, on ne se gêne plus.

MANEGOLD.

Fille experte!.. nous sommes bien ici pour observer.

HILAIRE.

La tourelle de l'angle de cette maison porte son ombre sur nous : on ne peut nous voir.

MANEGOLD.

Un instant, quelles sont ces gens?

Deux hommes entrent chacun par un côté différent.

PREMIER HOMME.

St! st!

DEUXIÈME HOMME.

Quoi?

PREMIER HOMME.

Au truand la lune!

DEUXIÈME HOMME, allant à lui.

Bon; c'est ici. (Il montre les volets fermés d'une boutique.) As-tu les pinces?

PREMIER HOMME.

Et toi la lime?

HILAIRE, bas à Denise.

Que disent-ils?

MANEGOLD, bas.

Ils sont deux, ce sont des voleurs.

DENISE, de même.

Je me sauve... Ils veulent crocheter la boutique du Talmelier[45].

MANEGOLD, la retenant.

Attends, attends.

Élevant la voix.

Ibant per amica silentia lunæ[46].

PREMIER VOLEUR.

Tiens, ce prêtre qui dit son bréviaire la nuit à la fenêtre! — Sauvons-nous.

DEUXIÈME VOLEUR.

Et cum spiritu tuo... Maudit cafard! — Au diable!

Ils se sauvent.

MANEGOLD.

A merveille! nous veillons au repos de la Cité.

JACQUELINE, paraissant sur le balcon.

Bonsoir, Manegold! N'avez-vous pas froid sur ce balcon?

MANEGOLD.

Si c'est un prétexte honnête pour nous faire entrer, tu perds ta peine.

DENISE.

Tiens, vois-tu ce jeune homme enchaperonné qui rase la muraille. Je gage qu'il s'arrête devant la porte en face; c'est celle de la Pelletière.

MANEGOLD.

Sauvons le Pelletier. — Rentrez, mes petites. (Elles se cachent. — Il élève la voix.) Eh! bourgeois, Dieu vous garde!

L'HOMME.

Qui me parle?

MANEGOLD.

Moi, ici, levez la tête. Me pourriez-vous dire, bourgeois, si je suis encore loin du cimetière Saint-Innocent et m'indiquer mon chemin?

L'HOMME.

Mauvais plaisant, qui es-tu?

MANEGOLD.

Le Pelletier en face.

L'HOMME.

La peste!

Il s'enfuit.

MANEGOLD.

Mais c'est admirable. Veiller ainsi à l'honneur des fa-

milles et au respect des mœurs, et cela de la fenêtre aux sœurs Pérolaine : que les voies de la Providence sont mystérieuses! (A Hilaire.) Ris donc un peu.

HILAIRE.

Je pense à la chanson de cette fille.

MANEGOLD.

Veux-tu l'apprendre par cœur? Elle va la recommencer. (Il appelle.) Denise!

Denise reparaît.

Mais, un moment, voici qui devient plus sérieux. Cachons-nous et taisons-nous.

Ils se blottissent dans le coin le plus obscur du balcon. Trois hommes paraissent; ce sont Albéric, Lotulfe et Dittmar.

LOTULFE, à voix basse.

Tu es bien sûr que c'est ici, Dittmar?

DITTMAR, de même.

Fiez-vous à moi. Il faut nous placer dans les angles les plus sombres, de façon qu'il ne nous voie pas et ne puisse passer sans être vu par nous.

ALBÉRIC.

Et dès qu'il paraîtra, nous l'entourerons.

LOTULFE.

Faudra-t-il nous faire connaître?

DITTMAR.

Où serait le mal? Nous le saluerons par son nom.

LOTULFE.

Nous ferons grand bruit...

DITTMAR.

Il se fâchera. Là-dessus querelle. Tu es sûr du guet, Lotulfe?

LOTULFE.

Oui, l'armurier chez qui je loge commande cette nuit la garde de ronde... elle rôde aux environs.

DITTMAR.

Nous crierons : *Au guet!* On nous arrêtera. Il faudra qu'il se nomme. Courir ainsi la nuit!... Ah! il veut de la gloire, il aura du scandale.

ALBÉRIC.

Je crains que nous ne soyons compromis nous-mêmes.

DITTMAR.

Impossible. Qui nous connaîtra?

LOTULFE.

Ne restons pas ainsi ensemble. Postons-nous.

DITTMAR.

Aussi bien, je crois voir de loin quelqu'un qui s'avance avec précaution. Si c'est notre homme, je frapperai dans ma main en marchant à lui.

Ils se séparent et se postent dans l'ombre.

MANEGOLD, allongeant la tête au-dessus de la balustrade, pour les suivre des yeux.

Ce sont mes gens... J'ai mal entendu ; mais à certains sons qui trahissaient l'accent lombard... Ce sont mes gens. — Hilaire, tu me comprends à présent?

HILAIRE.

Donne-moi ton poignard.

MANEGOLD.

Tout beau! pas de folie! Denise, prends ta mante et ta clef. Descends la première, tiens-toi derrière la porte, tire les verrous, et sois prête à sortir avec fracas au premier signal.

DENISE.

Mais...

MANEGOLD.

Point de *mais*, ce serait le premier de ta vie. Va. (Elle sort.) — (A Hilaire.) A nous maintenant!

Il se passe un assez long temps de silence. — Un homme enveloppé d'un manteau vient en marchant rapidement.

MANEGOLD, bas.

Hilaire, n'est-ce pas lui?

HILAIRE, de même.

Oui, il se dandine un peu.

MANEGOLD.

Tiens-toi prêt.

DITTMAR, sortant de son poste en frappant dans sa main et s'adressant à l'inconnu.

Salut, maître, où allez-vous?

LOTULFE, s'avançant sur lui.

Salut, maître, d'où venez-vous?

ALBÉRIC.

Salut, maître, que devenez-vous?

ABÉLARD, reculant d'un pas.

Je ne vous connais pas... laissez-moi passer mon chemin.

DITTMAR.

Le chemin de l'enfer, je pense?

ABÉLARD.

Oui, pour qui m'arrête... Défendez-vous.

Il cherche son poignard.

LOTULFE et ALBERIC, criant.

Au guet! au guet!

Pendant ce temps Manegold et Hilaire se sont laissés glisser le long de la corde jusque dans la rue. Manegold crie plus fort que les autres :

Au guet! au guet!

ABÉLARD.

Me laissera-t-on passer?

La garde paraît.

MANEGOLD, prenant violemment le bras de Denise, qui a paru sur le pas de la porte.

Jette-toi aux pieds de l'homme au manteau, et crie : *Sauvez-moi, monseigneur!*

DENISE, obéissant.

Sauvez-moi, monseigneur!

MANEGOLD, au commandant du guet.

Archers, arrêtez ces trois hommes; ils ont porté la main sur monseigneur Anseau de Garlande, le sénéchal de l'Hôtel du roi.

LE COMMANDANT DE LA PATROUILLE.

Comment! maîtres ribauds...?

MANEGOLD, s'approchant d'Abélard et se découvrant.

Monseigneur, laissez-nous le soin de faire justice de ces coquins.

Abélard s'enveloppe de son manteau et s'éloigne.

DENISE, toujours à genoux.

Sauvez-moi, monseigneur, sauvez-moi!...

MANEGOLD, la prenant dans ses bras.

Pauvre innocente, calme-toi!

DITTMAR, à la garde qui l'entoure.

Mais pouvez-vous...! On vous trompe...

LOTULFE, de même.

C'est une méprise ; nous...

ALBÉRIC.

Une infamie! je...

MANEGOLD, au commandant

Faites bâillonner ces gens-là!

DITTMAR.

Mais morbleu!...

MANEGOLD.

Faites-les retirer, ils nous rompent la tête.

LE COMMANDANT, à la garde.

Faites-les retirer, ils me rompent la tête! (On les emmène dans le fond, malgré leur résistance.) Mais me direz-vous ce que c'est que tout ceci?

MANEGOLD.

Je vais vous le dire : ce sont trois clercs qui ont voulu enlever une fille, cette honnête jeune fille!..

DENISE.

Sauvez-moi, monseigneur!

MANEGOLD.

Assez! assez!

LE COMMANDANT.

Et qui est-elle?

MANEGOLD.

Je vais vous le dire.... C'est....

Il lui parle à l oreille.

LE COMMANDANT.

De monseigneur!....

MANEGOLD.

Messire venait chez elle. Vous sentez que, la trouvant au pouvoir de ces gens-là, il a pris sa défense. Ils allaient l'attaquer quand vous avez paru...

LE COMMANDANT.

Archers, ayez pour cette jeune demoiselle les plus grands égards. (A Manegold.) A qui ai-je l'honneur de parler?

MANEGOLD.

Au grand bouteiller et au grand panetier du seigneur de Garlande.

LE COMMANDANT.

Vous me faites honneur. Je ne puis plus rien pour votre service?

MANEGOLD.

Gardez bien vos prisonniers. C'est un grand scandale! trois clercs tonsurés! Voici leurs noms, Albéric de Reims, Lotulfe de Novare, Dittmar de... de Pontoise. Vous les remettrez à l'official [47].

LE COMMANDANT.

Je vous réponds d'eux corps pour corps. Seigneur bouteiller, ce m'est grand honneur d'avoir fait votre connaissance. Veuillez parler de moi au sire de Garlande. Voici mon adresse: Jean Lancelegot, armurier, rue de la Barillerie. S'il veut se fournir chez moi, je le servirai mieux qu'un autre.

MANEGOLD.

Comptez sur moi. (A Hilaire.) Grand panetier, donnez le bras à cette demoiselle. Serviteur, maître Lancelegot! gardez bien vos prisonniers.

LE COMMANDANT.

Serviteur! — Archers guettiers, marche! et vous, ribauds, prenez garde à vous.

Il sort avec la garde.

MANEGOLD, éclatant de rire.

Ah! noble fille, que vous l'avez échappé belle! Et vous, grand panetier, vous ne riez pas?

DENISE.

Que tu es gentil, va!

HILAIRE, regardant le côté par où Abélard est sorti.

Il n'est point revenu sur ses pas. Il a continué son chemin.

MANEGOLD.

Non equidem invideo [48]. Nous allons souper, ou plutôt faire réveillon chez les chasublières.

Ils rentrent.

SCÈNE VIII.

Le mois suivant.

UNE SALLE CHEZ ABÉLARD.

Le jour commence à paraître.

HILAIRE, seul.

Il n'est pas rentré. Encore une nuit passée hors de cette maison !... (Il tombe à genoux les mains jointes.) Sainte mère de Dieu, Marie, pleine de grâce, vous voyez mes larmes, faites qu'elles soient acceptées en expiation de mes péchés; prenez ma jeunesse en pitié et venez en aide à ma faiblesse. Je remets mon cœur en vos mains, ô chaste Mère du Sauveur ! Préservez-moi de toute impure pensée et que mon âme ne brûle que du saint amour de votre Fils ; ô Marie... pleine de grâce, beau lis de candeur... tour d'ivoire... rose mystique... tournez vers moi vos regards, ces regards si doux !... Ah ! les siens ! (Il se lève vivement.) Non, je ne puis prier. Toujours cette même image... Quand je pense au ciel, je la vois... Et pourtant que me reste-t-il, sinon de penser au ciel ?... Malheureux, qu'ai-je fait ?

Gauffroy entre.

GAUFFROY.

Le maître n'est pas levé ?

HILAIRE.

Je ne l'ai pas vu encore.

GAUFFROY.

Tant mieux ! je pourrai le surprendre avant qu'il soit occupé et lui soumettre un passage...

HILAIRE.

Il n'aime plus guère à répondre à nos questions.

GAUFFROY.

Mais quand elles sont importantes! Nul n'est plus libéral de sa science que notre maître.

HILAIRE.

Il pense que nous devons maintenant épargner son temps et nous instruire par nous-mêmes. Il nous a ouvert la voie.

GAUFFROY.

Il est vrai que nous ne l'entendons plus guère. Il faut qu'il s'occupe de quelque important travail.

HILAIRE.

J'en doute.

GAUFFROY.

Savez-vous ce qu'il fait maintenant, de quelle partie des Écritures il cherche l'interprétation?

HILAIRE.

Je ne sais.

GAUFFROY.

Je conjecture, à la vie qu'il mène, qu'il médite quelque chose de grand. Il va tout ensemble nous édifier et nous illuminer.

HILAIRE.

Demandez-le lui, le voici.

Abélard paraît.

GAUFFROY, s'approchant d'Abélard.

Le soleil est à peine levé, et déjà la vie de l'intelligence a commencé pour vous, ô mon illustre maître! A ce front pâli, à ces yeux fatigués, se devinent les travaux qui ont agité vos veilles.

ABÉLARD.

Gauffroy!...

GAUFFROY.

Ne craignez pas que je me hasarde à percer le mystère de vos études; je viens humblement vous parler des miennes. J'ai découvert dans un manuscrit que m'a prêté un religieux de l'abbaye du Bec, des vers d'Anselme de Cantorbéry. Je viens vous les montrer, et vous soumettre un doute théologique qu'ils m'ont suggéré. Voici d'abord les vers : il s'agit de la femme...

ABÉLARD.

De la femme?

GAUFFROY.

Oui, le pieux abbé, voulant sauver ses religieux de tout péril, leur prêche la crainte et l'aversion de la femme, comme de la source de tout mal.

ABÉLARD.

De tout mal?... Hélas! qu'en savait-il?

GAUFFROY.

Oh! il n'ignorait rien; c'était la lumière de son temps. Quoi qu'il en soit, voici comment il s'explique :

Femina, dulce malum, mentem roburque virile
  Frangit blanditiis insidiosa suis,
Femina, fax Satanæ, gemmis radiantibus auro
  Vestibus ut possit perdere compta venit.
Mille modis nostras impugnat femina mentes,
  Et multos illi perdere grande lucrum est.

Nihil est in rebus muliere nocentius; et nil
  Quo capiat plures lethifer hostis habet.
Nam quæ femineo mens capta ligatur amore,
  Nunquam virtutum surgere ad alta potest.
Horum colloquium quid confert utilitatis?
  Venisti monachus, turpis amator abis.
Accendit mulier quæcumque libidinis ignes,
  Et sanctis ipsis proxima facta nocet.
Pastores, vigilate; lupos arcete rapaces
  A gregibus vestris; claustra negentur eis.
Occidunt animas, multosque ad tartara mittunt;
  Et monachis pestis nulla timenda magis.
Femina mors animæ, monachis accedere nunquam
  Audeat, a sacro sit procul ipsa choro.
Crede mihi, frater, miser est quicumque maritus :
  Vis, dicam quantum triste sit istud onus,
Fraudibus uxorum multi periere virorum;
  Femina nil horret, cuncta licere putat [49].

Vous avez entendu?

ABÉLARD.

Oui.

GAUFFROY.

Et je viens vous demander ce qu'il en faut penser.

ABÉLARD.

Que.... que les vers sont détestables.

GAUFFROY.

Oh! je ne parle pas des vers, mais de la question que voici : Comment concilier cela avec ce que dit saint Paul, s'adressant aux diacres de la primitive Église, qu'ils peuvent se marier; car, ajoute-t-il, il vaut mieux se marier que brûler? — Et quand il demande si, seul de tous les les apôtres, il ne lui sera pas permis de mener avec lui une sœur, une femme [50]?

ABÉLARD.

Eh bien?

GAUFFROY.

Il me semble que nos Pères modernes tombent dans une rigueur excessive. Je ne parle pas des illégitimes amours, bien entendu; la loi ancienne et nouvelle est précise sur ce point. Anathème à qui séduit la femme qui n'est point à lui! Le précepte est formel et vingt fois répété : *Non adulterabis. — Non mœchaberis.* Et le livre des Proverbes dit en propres termes : *Qui autem adulter est propter cordis inopiam perdet animam suam.* Je ne parle pas non plus du crime de séduire les vierges. Job dit que la pensée même en est un crime, et le Deutéronome, pour ce fait, ordonne la lapidation. Vous savez ce que dit saint Paul du péché d'impureté [51]. Mais une union régulière et consacrée semble autorisée par le Nouveau Testament; et cependant aujourd'hui nos maîtres disent...

ABÉLARD.

Des sornettes. — Gauffroy, lorsque vous voudrez briller dans l'École ou dans l'Église, étudiez les théologiens. Mais si vous aspirez à connaître le cœur de l'homme, à juger de ses émotions les plus vives, de ses affections les plus intimes, de ses passions les plus fortes, fermez, fermez leurs livres. Le moindre poëte vous en dira plus que les plus savants docteurs.

GAUFFROY.

Oh! je sais bien que, dans la science de la chair, les poëtes sont les maîtres....

ABÉLARD.

La science de la ch.... Ah! les insensés!... Comme si la passion n'était pas la plus haute puissance de l'âme, comme si l'amour n'était pas ce qu'il y a de plus pur en nous, ce qui nous enlève aux préoccupations terrestres, ce qui

rehausse et ennoblit les sens, en les rendant les instruments d'une émotion toute spirituelle! C'est une grande erreur de croire que les actions pareilles aient la même valeur morale. C'est le cœur qui condamne ou absout nos actions. Dieu juge ce que vous sentez, non ce que vous faites, et ce qui est péché pour les âmes vulgaires est pour les cœurs d'élite l'expression du dévouement de soi Aimez, aimez, dit saint Augustin, et faites ce qui vous plaît [52].

GAUFFROY.

Ceci est, je crois, une instruction toute neuve. Je ne comprends que imparfaitement, et je vous prie de me développer cela, en le faisant concorder avec les passages de l'Écriture que je vais vous lire....

ABÉLARD.

C'est à vous de trouver la concordance, mais....souvenez-vous qu'il y a sur tout cela beaucoup d'erreurs répandues, et qu'il ne faut pas si légèrement condamner les penchants indestructibles que Dieu mit dans le cœur de l'homme. (En souriant.) Tenez, demandez à Hilaire.

HILAIRE.

Pour moi, je les crois purs et immortels ces penchants souverains de l'âme. Mais ils nous ont été donnés comme une épreuve, comme une mortification : ce sont les croix du cœur. J'y vois comme un sacrifice intérieur qui nous élève et nous humilie ; car ils nous donnent l'idée de quelque chose de mieux que cette vie, et attestent que la terre n'est pas faite pour eux. Si l'amour vient de Dieu, comme Dieu même, son royaume n'est pas de ce monde. L'amour est le sentiment de l'impossible.

ABÉLARD.

A la bonne heure!

GAUFFROY.

Mais, Hilaire, ceci diffère de ce que disait tout à l'heure le maître. Explique-moi....

ABÉLARD, brusquement.

Laissez-moi seul.

Ils sortent.

Le sot! avec ses subtilités théologiques. Il raisonne de tout cela déjà comme un évêque. (Il s'assied.) Ah! que d'idées étranges la théologie a établies en ce monde! Ils ont fait de l'amour un crime, ils ont diffamé les dons les plus précieux que le ciel ait faits aux hommes. Ce qu'il y a de plus doux est devenu une suggestion de l'enfer. Le sentiment le plus généreux, celui qui nous dévoue à ce qui n'est pas nous-mêmes, a été flétri des noms les plus odieux et ravalé au rang des plus ignobles désirs de notre terrestre nature. (Il se lève.) Que savaient-ils donc, ces habiles gens? comprenaient-ils rien aux sentiments qu'ils proscrivaient? N'apercevaient-ils donc pas, dans l'impression même que la beauté produit sur nous, la réalisation vivante de cet amour du beau que Platon fait résider dans la partie la plus élevée de l'âme? L'amour du beau, c'est le sentiment le plus pur, car c'est le plus désintéressé. Le vrai est utile, l'honnête contribue à l'ordre et rapporte l'estime: mais le beau, à quoi sert-il? C'est le superflu magnifique, quelque chose d'oiseux et de sublime, qui n'est fait que pour l'homme contemplatif, et l'homme contemplatif est au-dessus de l'homme actif, comme Marie est au-dessus de Marthe, comme saint Jean est au-dessus du centurion Corneille [53]. Oh! qu'il y a là de belles choses à dire, et

que je voudrais faire une leçon là-dessus! — Pensons à cela; je crois qu'on n'y a jamais pensé.

Il se promène en réfléchissant,

Voyons. — La beauté.... qu'est-ce que la beauté?.. Une qualité de l'être?.. Oui, elle appartient à la catégorie de la qualité.... Mais, si elle est une qualité, elle n'est qu'une conception de l'esprit; elle n'existe pas par elle-même; elle n'existe qu'en se réalisant individuellement comme.... comme... (Il sourit.) Oui, Héloïse est la substance du beau; elle est la beauté en soi.... *ens per se*.... Qu'elle est belle!.. Quand ses yeux se baissent sur les miens, quand une tresse de ses cheveux se détache et tombe sur son cou, quand son souffle vient jusqu'à moi, alors, oh! alors où est le monde?.. Il me semble que mon âme m'échappe.... Je n'ai rien vu comme la couleur de son teint.

On entend à travers la fenêtre un chanteur des rues

LE CHANTEUR.

La chanson des amours de maître Pierre :

Oyez l'histoire nouvelle
D'un chanoine en cheveux gris,
Et de sa nièce très-belle,
Tous deux natifs de Paris.

ABÉLARD.

Qu'est-ce? que chantent-ils?... (Il va vers la porte et appelle.) Hilaire, quel est ce bruit [54] ?

HILAIRE, entrant.

Pardon, maître; c'est ce méchant renégat de Dittmar qui a rassemblé tout ce peuple et amené là, je crois, ce musicien de carrefour pour y chanter.... des horreurs. Mais Manegold y a couru.

On entend la voix de Manegold qui chasse les curieux.

MANEGOLD, dans la rue.

Vade retro, canaille! Je te ferai chanter dans la Seine.

HILAIRE, regardant par la fenêtre.

Voyez, il les a mis en fuite.

ABÉLARD, à lui-même.

Il est donc vrai, on chante cela? Maudit peuple!... Il faut pourtant qu'il soit bien occupé de moi.

AMAURY, entrant suivi d'une députation de l'école d'Abélard.

Notre maître, nous venons, ces chers amis et moi, nous que vous avez daigné appeler vos disciples bien-aimés, vous demander une grâce.

ABÉLARD.

Laquelle?

AMAURY.

C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où vous êtes apparu pour la première fois à l'école du Cloître. Notre usage, vous le savez, est de fêter chaque année de quelque manière ce jour d'éternelle mémoire. Nous permettrez-vous de vous offrir les vœux de notre reconnaissance et de notre amour? Hugues a fait des vers latins qu'il vous dira, et nous vous prions d'agréer cette petite statue d'argent faite sur le modèle de celle de sainte Geneviève, au pied de laquelle vos disciples vous ont connu.

ABÉLARD.

Mes amis, je vous remercie. Le souvenir que vous me retracez me sera toujours cher. C'est le jour qui a vraiment commencé ma vie; c'est le jour qui m'a fait ce que je suis; c'est le jour d'où datera dans l'avenir l'histoire de la science nouvelle. Célébrons-le comme le jour de naissance de la Vérité.

TOUS LES ASSISTANTS.

Amour et gloire à notre maître!

ABÉLARD.

Je ne veux pas que vous me quittiez sans vous asseoir à ma table. Je me souviens que, le jour dont vous me parlez, quelques-uns d'entre vous me menèrent à une taverne de la montagne Sainte-Geneviève et me montrèrent, à moi qui tenais pour le régime de Pythagore, comment buvaient les enfants de Paris. (Gaiement.) Depuis lors, je me suis un peu formé avec vous, mes amis.

GOMBAULD.

Je m'en souviens, c'était chez ce pauvre Carbazot.

ODON.

Que sa femme a fait mourir d'hypocondrie.

ABÉLARD, à Hilaire.

Hilaire, veille à ce que mes gens disposent tout.

Hilaire sort.

AMAURY.

Ne voulez-vous pas entendre les vers de Hugues?

ABÉLARD.

J'écoute mon poëte.

HUGUES, récitant.

Gallorum Socrates, Plato maximus Hesperiarum,
Noster Aristoteles...

Manegold, entre avec bruit donnant le bras d'un côté à Denise, de l'autre à Jacqueline. Hilaire le suit et veut le retenir.

MANEGOLD.

Çà, l'on va banqueter ici? Je vous amène deux convives.

ODON.

Qui sont ces belles?

ABÉLARD, avec un peu de sévérité.

Manegold?

MANEGOLD.

Cette jeune demoiselle a été, le mois dernier, sauvée d'une attaque nocturne par le sire de Garlande, et...

ABÉLARD, vivement.

Il suffit. Elle est la bienvenue.

HUGUES, reprenant.

Gallorum Socrates, Plato maximus...

Il hésite. — On apporte la table.

ABÉLARD.

Après le repas, mon poëte.

ODON, à son voisin.

Que dis-tu de la société de Socrate?

GOMBAULD, à Odon.

Et du banquet de Platon?

MANEGOLD.

J'ai trouvé ces dames sous votre fenêtre occupées à écouter un Orphée de la rue du Petit-Pont; j'ai chassé tous les manants, et j'ai enlevé ces deux Sabines.

DENISE.

Qu'appelez-vous *sabines?* Nous sommes du corps des métiers de Paris, toutes deux payant la taille, toutes deux chasublières.

MANEGOLD.

Excusez, je n'ai pas prétendu vous manquer.

JACQUELINE.

Ces messieurs sont clercs, ils doivent savoir que notre état...

ABÉLARD.

Ils savent que vous êtes accortes et belles, et que vous leur ferez la grâce de goûter du vin muscat avec eux Allons, prenons place.

DENISE, à Manegold en montrant Abélard.

Tiens, il est gentil celui-là.

AMAURY, bas à Odon.

Comme le maître est de joyeuse humeur aujourd'hui !

Ils s'asseient tous autour d'une table où sont servis des viandes froides, des fruits, des gâteaux, du vin et de l'hydromel.

ABÉLARD.

Je voudrais vous donner meilleure chère, mes amis, et surtout à nos deux visiteuses, mais vous êtes dans l'ermitage d'un philosophe. Cependant je vous réponds de ce vin muscat.

MANEGOLD.

Jarni, quelle Thébaïde ! Rien n'y manque pour exercer la piété de l'anachorète. Donne-moi du gâteau, Odon.

AMAURY, à Jacqueline.

Voulez-vous de ces fruits et du miel, madame ?

JACQUELINE.

Ah ! madame !... Madame vous remercie, sire chevalier.

MANEGOLD.

Il faut leur dire *ma sœur*. Elles sont presque dans les ordres, comme habilleuses de la sacristie.

DENISE.

Dame ! le vicaire de Saint-Pierre-aux-Bœufs dit qu'il y a des indulgences attachées à notre état !

MANEGOLD.

Et vous en usez largement de ces indulgences !

ODON.

Et pour quel péché ?

DENISE.

Pour l'omission du jeûne.

ABÉLARD.

Et de quel jeûne ? Il y a pour de si jolies bouches plus d'une manière de jeûner.

GOMBAULD.

Quant à celle dont ne parlent pas les commandements de l'Église, il n'y a pour celle-là ni quatre-temps, ni vigile.

MANEGOLD.

Ce qui ne jeûne pas, je vous jure, c'est la langue. Elle remue toujours comme une feuille de tremble.

JACQUELINE.

Bavard !

MANEGOLD.

Idem vous-mêmes ; mais elles disent qu'il faut parler pour se conserver les lèvres rouges.

ABÉLARD.

Passe-moi une de ces cerises que je les compare.

DENISE.

Ne vous gaussez pas de nous, mon beau seigneur, on a les lèvres qu'on peut.

MANEGOLD.

Oui, mais on n'a pas toujours les lèvres qu'on veut.

GOMBAULD.

Les moineaux sont plus heureux, ils choisissent les cerises.

DENISE.

Faites-vous moineaux, mes beaux enfants ; on se fera cerise.

ABÉLARD.

Sainte Vierge, elle est charmante ! A ta santé, ma belle !

Il l'embrasse.

ODON.

Où est la *socratité?*

MANEGOLD.

Vivat! vivat! Faites la révérence, Denise; vous avez reçu l'accolade royale.

AMAURY.

Les petites folles! Qu'elles seraient fières.... *sua si bona nôrint* [55].

MANEGOLD.

Allons, payez votre bienvenue, et chantez-nous à deux voix quelque nouveau Noël.

GOMBAULD.

Oui, qu'on sache si les voix sont aussi douces que les yeux.

DENISE, à Abélard.

Faut-il que je chante?

ABÉLARD.

Chante, mon ange; je te donnerai ce flacon d'argent.

DENISE.

Soit. — Y es-tu, Jacqueline?

JACQUELINE.

Oui, oui, commence.

DENISE.

Eh bien, donc, hum, hum! « Les amours de maître Pierre et.... »

HILAIRE.

Manegold!..

MANEGOLD.

Les arrête qui pourra!

ABÉLARD, gaiement.

Commencez donc!

DENISE, chantant.

Air *des Gueux*, de BÉRANGER.

C'est l'histoire singulière
A se raconter le soir
Du maître et de l'écolière
De l'amour et du savoir.

DENISE ET JACQUELINE, ensemble.

Fillettes, fillettes
Trop lire est mauvais.
Cueillez des violettes
Au pré Saint-Gervais.

JACQUELINE.

C'était la nièce un peu fière
D'un chanoine au sourcil noir,
C'était pis qu'une écolière,
Tant elle avait de savoir!

TOUTES DEUX.

Fillettes, fillettes, etc.

DENISE.

L'oncle dans cette héritière
Avait mis tout son espoir.
Il disait : « Mon écolière
» M'a volé tout mon savoir. »

TOUTES DEUX.

Fillettes, fillettes, etc.

JACQUELINE.

Il pria le maître Pierre
Un jour de venir le voir,
Pour en faire une écolière,
Pour lui donner son savoir.

TOUTES DEUX.

Fillettes, fillettes, etc.

DENISE.

« C'est bon, dit le maître Pierre,
» Je remplirai mon devoir. »
Puis il dit à l'écolière :
« L'amour est bon à savoir. »

TOUTES DEUX.

Fillettes, fillettes, etc.

JACQUELINE.

« Ton cœur, dit le maître Pierre,
» Est un livre sans fermoir,
» Où je lirais sans lumière:
» L'amour est le vrai savoir.... »

ABÉLARD, se levant.

C'est assez.

Tous se lèvent, excepté les deux femmes.

DENISE.

Tiens, il y a encore onze couplets.

HILAIRE, bas à Manegold.

Qu'as-tu fait?

MANEGOLD, bas.

Laisse, cela lui donnera à penser.

AMAURY.

L'étrange scène!

La porte s'ouvre; un enfant paraît.

L'ENFANT.

J'apporte une lettre qu'une vieille femme m'a remise pour le maître Pierre.

ABÉLARD, vivement.

Donne.

DENISE et JACQUELINE, ensemble.

Le maître Pierre

MANEGOLD.

Et quel autre...?

ODON.

Quoi? elles ne savaient pas...?

DENISE, à Manegold.

Vous m'avez fait faire une sottise.

MANEGOLD.

Je ne suis pas le premier.

ABÉLARD, lisant à demi-voix.

« *Héloïssa Petro suo, licet indigna, etc. etc... Acerrimo,*
» *confecta dolore...* »

Il achève tout bas.

HILAIRE, à Manegold.

Il change de couleur.

MANEGOLD, à Hilaire.

Tu devines d'où vient la lettre?

ABÉLARD, fermant la lettre.

Juste ciel!... Adieu, vous tous! — Manegold, emmenez ces filles.

Il sort précipitamment.

MANEGOLD, à Hugues.

Hugues, achève-nous tes vers :
Gallorum Socrates...

SCÈNE IX.

Le même jour.

L'APPARTEMENT D'HÉLOISE.

HÉLOISE, voyant entrer Abélard.

Ah! c'est vous! (Elle va à lui.) C'est toi.

ABÉLARD.

Oui, ma chère, ta lettre m'a fait peur, et j'ai couru. Tu as quelques chagrins?

Il lui prend la main.

HÉLOISE.

Je ne suis pas malheureuse.... mes ennuis viennent de notre amour : ne me plains pas.

ABÉLARD.

Dis-tu vrai?

HÉLOISE.

Je crains quelquefois d'être trop heureuse et que cela ne puisse durer.

ABÉLARD.

Et pourquoi? Ne sentez-vous pas que je vous aimerai toujours?

HÉLOISE.

Est-ce possible?

ABÉLARD.

Qu'y a-t-il au monde de plus beau que toi? qu'y a-t-il de plus doux que ton amour?

HÉLOISE.

Que vous êtes bon!

ABÉLARD.

Je suis bon d'être le plus heureux des mortels?

HÉLOISE.

Est-ce vrai?

ABÉLARD.

Ne sois donc pas humble, ô ma beauté! Ne le sais-tu pas qu'il n'y a rien de tel que toi au monde? On dit que je sais tout : Eh bien, je t'apprends qu'il n'y a rien de tel que toi sur la terre et dans le ciel.

HÉLOISE, souriant.

Vraiment!

ABÉLARD.

Tu ris?... Eh bien, moi, je trouve cela, je le crois à la lettre. Ce ne sont pas de vaines paroles, des formules convenues que les expressions de l'amour. Ne viennent-elles pas naturellement, irrésistiblement sur les lèvres?

Ne sont-elles pas la voix de quelque chose de plus qu'une idée, la voix d'une émotion? N'échappent-elles pas du cœur qui n'invente rien, et qui sent comme Dieu l'a voulu? Rien n'est réel comme l'amour; et ce qu'il pense, ce qu'il éprouve, ce qu'il atteste ne seraient pas vérité? Jamais je n'ai rien cru au monde comme ce que tu m'inspires. Oui, je t'affirme que tu es belle comme le ciel.

HÉLOISE, souriant.

Mais je veux bien.

ABÉLARD.

Pourquoi sourire ainsi? Tout est sérieux. — Enfin l'amour est vrai, n'est-ce pas? Tu y crois comme à ta vie. Qu'est-ce que l'amour, si ce n'est ce que fait éprouver l'amour? Or, ne persuade-t-il pas avec une autorité inexplicable qu'il est comme l'anticipation d'un monde plus beau? Donc.... (En riant.) mon syllogisme est en forme; embrasse-moi.

HÉLOISE.

Je ne suis pas si grande dialecticienne que vous.

ABÉLARD.

Comme j'aime tes yeux!... Regarde-moi.... Tu as un beau regard, si triste, si profond! Quand tu le fixes sur le mien, il semble que je vois dans l'intérieur de ton âme, que tu pénètres dans la mienne. C'est une perspective infinie qui s'ouvre devant moi.... Il est singulier comme l'infini est partout dans l'amour. — Parle, parle-moi.

HÉLOISE.

Que dirais-je? et qu'est-ce qui vaudrait ce que j'entends? Qu'y a-t-il, ô maître bien-aimé, de comparable à la musique pénétrante de tes paroles? Songe donc à ce que j'éprouve:

je suis ravie ensemble et confuse; toute l'éloquence de la terre employée à me dire que je suis aimée; tout ton génie dans ton amour! Tu me dis que je suis humble; j'ai peur que tu ne me rendes la plus orgueilleuse des femmes.

ABÉLARD.

L'humilité, c'est de t'étonner que je t'adore.

HÉLOISE.

Comment ne pas m'en étonner? Vous oubliez que je suis une pauvre fille, pour qui c'était trop d'honneur que d'être votre écolière, moi la servante, moi la vassale de mon redouté.... de mon adoré seigneur et maître! Vous m'auriez demandé... toutes choses, de quitter cette maison, d'entrer au couvent, de mendier par les rues, d'aller à Jérusalem, de vous amuser comme une esclave mauresque... j'aurais obéi, je m'en serais fait gloire [56]. Et que me demandez-vous? De vous aimer. Comment me récompensez-vous? Par votre amour. Je suis aimée de vous! Héloïse est aimée de Pierre Abélard! Mais c'est incroyable, mais il faut que je me répète ces paroles la nuit tout haut; et je n'y crois pas, et cela me paraît un songe. Pensez donc, vous! Abélard m'aimer!... J'ai bien raison de dire que vous êtes bon.

ABÉLARD.

Héloïse, il n'y a pas de compte à établir entre nous. Je vous ai aimée sans le vouloir, tout naturellement. Vous ne m'auriez rien donné que je vous aurais aimée de même. Mais vous m'avez donné.... bien plus que je ne puis vous rendre. — Tu t'es donnée à moi.

HÉLOISE.

Donnée! n'étais-je pas à toi?

ABÉLARD.

Non, rien ne m'avait présagé ce qui m'arrive, non, dans les efforts les plus ambitieux de ma pensée, dans les rêves les plus hasardés de ma fantaisie, rien ne m'avait donné l'idée de l'amour, de ton amour. Tu es l'éternel étonnement de celui qui pensait tout connaître, ou avoir tout deviné.

HÉLOISE.

Eh bien, oui, je vous donne ce qu'on n'a jamais donné, je vous aime comme on n'a jamais aimé. Il faut que ton bonheur soit incomparable comme toi. Le sentiment que tu inspires doit être, ainsi que toi, sans modèle. Je sens que j'ai été faite pour toi seul ; je suis l'Ève innocente et bienheureuse du premier des mortels.

ABÉLARD.

Ah! parle. — Chante, harpe céleste, tes sons vibrent dans mon cœur.

Ils se regardent longtemps sans se parler.

Je te regarderais toujours.

HÉLOISE.

Et moi!... quand tes regards se fixent sur moi, ils plongent dans mon âme. Ne la vois-tu pas, dis?

ABÉLARD.

Comme à travers une eau limpide et profonde on voit une perle merveilleuse, il me semble que je vois ton amour.

En la regardant, il joue avec ses cheveux, et essaie de les détacher.

HÉLOISE.

Que faites-vous?

ABÉLARD.

J'aime tant vos cheveux. (En riant.) Savez-vous pourquoi vous avez de beaux cheveux?

HÉLOISE.

Pour vous.

ABÉLARD.

Oui, d'abord. Et puis, vous rappelez-vous un verset de saint Paul où il dit que les femmes doivent avoir de longs cheveux *à cause des anges* [57]?

HÉLOISE.

Non. Eh bien?

ABÉLARD.

Cela veut dire que les longs cheveux empêchent les anges qui vivent au-dessus d'elles, de voir leur visage, et d'être séduits comme au temps de Noé [58].

HÉLOISE, riant.

Mais ils pourraient être tentés du moins de les enlever par les cheveux.

ABÉLARD.

C'est vrai, ma glose n'est pas bonne; vous êtes meilleure théologienne que moi.

HÉLOISE.

Profane!... mais puisque vous parlez d'ange, dites-moi votre chanson. Savez-vous? vous avez deux choses qui suffiraient pour tourner la tête à une reine, c'est la façon dont vous récitez et celle dont vous chantez [59].

ABÉLARD.

Eh bien, je vais essayer sur la reine que voici.

HÉLOISE.

Prenez le théorbe.

ABÉLARD, chante en s'accompagnant.

Aux jours de mon jeune âge,
Pauvre et seul, j'entrepris
Le périlleux voyage
De ce fameux Paris.

De la Bretagne en France
Long était le chemin;
Mais j'avais l'Espérance
Qui me tendait la main.

Toi qui souris comme elle,
Ange, fée ou mortelle,
L'Espérance si belle
Est moins belle que toi....
Comme elle sois à moi.

L'École la première
M'appelle et me séduit.
J'y cherchais la lumière,
Et j'y trouvai la nuit.
Mais ma main imprudente,
Dans son obscurité,
Comme une torche ardente,
Porta la Vérité.

Toi qui brilles comme elle,
Ange, fée ou mortelle,
La Vérité si belle
Est moins belle que toi....
Comme elle sois à moi.

Ma parole est puissante,
J'enchaîne qui m'entend.
L'école obéissante
S'incline en m'écoutant,
Le peuple m'environne,
Et la gloire à sa voix
M'a donné la couronne
Qui manque au front des rois.

Toi que j'aime comme elle,
Ange, fée ou mortelle,
Pour moi la gloire est belle,
Mais moins belle que toi...
Comme elle sois à moi.

HÉLOISE.

Merci, que vous êtes bon ! Cette chanson me va, Dieu sait !... Mais n'importe, vous l'avez faite pour moi. J'accepte d'être un ange... mais alors que serez-vous, vous ? (Souriant.) Une domination ?

ABÉLARD.

Que tu es folle !

HÉLOISE.

Je ris... je suis si contente. Maître, ne grondez pas votre écolière... Mais ne lisons-nous pas ? Nous oublions la leçon.

ABÉLARD.

Je ne suis pas venu pour cela ; ce n'est pas l'heure.

HÉLOISE.

Il est vrai... mais comment vous voit-on à présent ?

ABÉLARD.

Ne savez-vous plus que vous m'avez écrit une lettre inquiétante ?

HÉLOISE.

N'y songeons plus. C'est vrai, je suis un enfant ; je m'alarme, quand vous n'êtes pas là... J'ai tort.

ABÉLARD.

Mais non, vous me disiez des choses sérieuses. Vous me parliez de votre oncle, de soupçons...

HÉLOISE.

Ce n'est rien. Je vous répète que c'est ma mauvaise tête... Encore une fois, j'avais tort. Pardon, causons de notre bonheur ; je suis si complétement heureuse !

ABÉLARD.

Non, Héloïse, ne me trompez pas ; ne vous trompez pas vous-même. Dites-moi tout. De mon côté je suis inquiet, j'ai observé des choses...

HÉLOISE.

Et quoi, mon Dieu ! Vous me faites mourir de frayeur. Pierre, mon ami, dites, dites-moi tout.

ABÉLARD.

Voyons d'abord ce que vous savez de votre oncle?

HÉLOISE.

Oh ! rien. Mais c'est Marguerite.... elle croit qu'il se doute... quelques mots lui seraient échappés....

ABÉLARD.

Qu'a-t-il dit ?

HÉLOISE.

Je ne sais, mais il est triste. Son regard si dur est plus sévère... Et vous, qu'avez-vous remarqué?

ABÉLARD.

Le public parle de nous ; les jeunes filles racontent nos amours... mes disciples... enfin, j'ai cru quelquefois être épié...

HÉLOISE.

Jésus !... Eh bien, je vais vous dire, mais promettez que vous ne vous inquiéterez pas...

ABÉLARD.

Non, parlez.

HÉLOISE.

Oh ! ce n'est rien.

ABÉLARD.

Parlez, au nom du ciel.

HÉLOISE.

Dimanche, j'étais allée à vêpres. Je me retirais, le jour baissait. Comme je traversais la nef, un de ces frères mendiants qui vendent des chapelets, des versets de l'Écriture sur parchemin bénit, me glisse dans la main un petit

roûleau de vélin; je n'y fis pas attention, croyant que c'était un amulette. Je lui jetai un denier. Ce matin seulement j'ai retrouvé le vélin, et l'ayant ouvert sans y penser, j'ai lu... Tenez, le voici.

Elle prend dans son sein un billet et le lui donne.

ABÉLARD.

Donnez : — « *Videte, vigilate et orate* [60]. — De méchantes gens vous épient. Ils avertiront Fulbert. Le maître Pierre est insensé. Il n'y verra pas, si vous ne l'éclairez. » Signé : « Un Ami ». — Je connais cette écriture.

HÉLOISE.

C'est quelqu'un qui veut nous effrayer?...

ABÉLARD.

Ou nous sauver peut-être... L'ami inconnu a raison, je suis un insensé.

HÉLOISE.

Que voulez-vous qu'il nous arrive?

ABÉLARD.

A moi, rien; mais à vous!... Si votre oncle...!

HÉLOISE.

Oh! mon oncle serait terrible... Vous ne le connaissez pas.

ABÉLARD.

Vous aimerait-il?

HÉLOISE.

Il a mis en moi les plus forts sentiments de son cœur, l'orgueil, l'ambition, la jalousie. Il s'est forgé à mon sujet un chimérique avenir de grandeur... Oh! sauvez-moi de sa vengeance.

ABÉLARD.

Croyez-vous donc que les choses en sont là? Vous a-t-il parlé?

HÉLOISE.

Non, vous dis-je; il ne sait rien. Ce sont des terreurs d'une faible femme. Seulement hier matin...

ABÉLARD.

Hier matin...?

HÉLOISE.

Je vous dis que c'est un enfantillage.

ABÉLARD, impatiemment.

Achevez donc!

HÉLOISE.

Hier matin, il dit à la servante devant moi : « Enlevez bien la poussière des livres de ma nièce. Il y a longtemps qu'elle n'y a touché. » Et il me regarda avec un sourire bien mauvais. Puis, il ajouta comme se parlant à lui-même : « Ah! les femmes! Le serpent du paradis n'avait-il pas une tête de femme? »

ABÉLARD.

Est-ce tout?

HÉLOISE.

Oui, n'est-ce pas? cela ne signifie rien... Seulement, Marguerite...

ABÉLARD.

Marguerite...?

HÉLOISE.

Marguerite l'a entendu, une fois qu'on prononçait votre nom devant lui, dire à demi-voix : « J'en ferai justice! Malheur au nouveau pharisien! »

ABÉLARD.

A moi!... a-t-il perdu le sens?

HÉLOISE.

Je sais bien que ce sont des folies.

ABÉLARD.

Écoutez, chère Héloïse, je n'ai rien à craindre; j'ai vaincu de bien autres ennemis, mais vous...

HÉLOISE.

Ne pensez pas à moi. Il n'y a que toi au monde.

ABÉLARD.

Chère et noble enfant!... Écoutez-moi, il faut prendre un grand parti : Il faut nous marier.

HÉLOISE, en rougissant.

Nous marier!... (Elle met ses deux mains sur son visage.) Mais ce n'est pas sérieux; ne vous jouez pas de moi!

ABÉLARD.

C'est très-sérieux ; car c'est décidé.

HÉLOISE.

O mon bien-aimé!... (Elle lui saute au cou.) Mais... mais... je suis enfant.

Elle s'essuie les yeux.

ABÉLARD.

Tu es heureuse?

HÉLOISE, se rasseyant.

J'allais oublier que vous êtes si bon. — Abélard, je ne veux pas vous épouser.

ABÉLARD.

Que dites-vous?

HÉLOISE.

Croyez-vous que j'accepterais le sacrifice de votre liberté, de votre dignité, de votre sainteté? Y pensez-vous? et que dirait l'univers? Abélard marié, marié comme un bourgeois, enseveli dans les soins d'un ménage! Le prince des clercs, le roi des philosophes, enchaîné à une femme, mené par un enfant, rabaissé au-dessous du dernier vicaire

de paroisse, du dernier moine de couvent! Que deviendrait l'autorité de votre parole, celle de votre exemple? Ne sais-je pas que le mariage dégrade un clerc et fait tomber sa couronne de sa tête? Non, non, point de mariage [61].

ABÉLARD.

Qu'entends-je? Mais songez donc à vous, aux vengeances de votre oncle, aux railleries des méchants! Déjà le peuple parle de notre amour et....

HÉLOISE.

Eh bien, que dit-il?... que je suis à vous? Qu'importe? qu'en sait-il? Et à qui cela fait-il du mal? Que je suis votre servante, votre maîtresse, la fille obscure et dévouée, la Thamar ou la Bethsabée que vous avez aimée, que vous avez séduite, que vous avez prise en passant? C'est ma gloire à moi, et je ne donnerais pas le nom vulgaire que la foule me jette pour le nom d'une impératrice [62]. Mais vous, mais votre nom, mais votre honneur, qu'on n'y touche pas! c'est mon bien; je le sauverais au prix de mon sang. Et que m'en coûtera-t-il pour cela? que faut-il? Rien, rester heureuse.

ABÉLARD.

Étrange fille!... Mais vous outrez les choses et vous vous créez des chimères. Le mariage est un état légitime, honorable, sacré; le monde et l'Église le respectent.

HÉLOISE.

Point de sophismes, je sais ce que je dis. Vous qui citez saint Paul, apprenez à le lire : « Le mariage est bien, dit-il, mais le célibat est mieux. » Et le mieux est fait pour Abélard. Le monde chancellerait sur sa base, si en quelque chose Abélard n'était pas le premier.

ABÉLARD.

Mais puisque vous invoquez l'autorité, il y a dans la Ire aux Corinthiens....

HÉLOISE.

Laissez là toutes subtilités. Vous êtes la lumière du monde, vous serez celle de l'Église; le chemin est tracé devant vous. Que sais-je? la tiare vous attend peut-être! Je l'ignore; mais j'irais me lier comme une entrave à vos pieds; moi, moi, qui voudrais paver de mon corps le chemin par où vous monteriez au trône!... Non! non! Et de quoi s'agit-il après tout? Ne sommes-nous pas bien? Que manque-t-il à mon bonheur, à mon orgueil? Dis, mon adoré, que te manque-t-il? Tu m'as dit cent fois que tu avais trouvé le bien suprême. Que te faut-il donc encore? M'aurais-tu trompée? Parle, que faut-il faire? Dois-je te fuir à jamais et quitter ce pays? Dois-je aller vivre à tes ordres, et me cacher dans ta maison? Veux-tu que je te serve à genoux et que je baise le bas de ta robe en pleine rue? Parle, parle, je suis prête à tout. — Mais je ne serai jamais ta femme.

ABÉLARD.

Calmez-vous, ma chérie. Votre dévouement vous égare. Il faut que vous soyez ma femme. En soi le mariage est une chose bonne et sainte. Vous craignez qu'il ne me nuise? Le nôtre restera secret; mais le jour où votre oncle, ou ses amis, éclateraient, nous leur fermerions la bouche en le leur révélant. Enfin, mon enfant, je le veux....

HÉLOISE.

Et moi, je veux votre gloire. Et si vous m'aimez trop, et si je n'entends pas que vous m'aimiez à ce point!... je suis bien la maîtresse peut-être.

ABÉLARD.

Ne puis-je pas dire aussi que je suis le maître?... Enfin, Héloïse, je vous parle pour moi-même.... J'ai beaucoup d'ennemis, je les brave; mais enfin ma réputation.... ma sûreté.... Croyez-moi bien, il peut m'être utile que nous soyons mariés.

HÉLOISE.

Dites-vous bien vrai?

ABÉLARD.

Oui..., oui.

HÉLOISE, se lève et veut s'agenouiller.

Maître, disposez de votre servante.

ABÉLARD, lui baisant le front.

Vous êtes une adorable créature. Çà, voilà qui est convenu. Au jour, à l'heure où je vous dirai : « Tout est disposé, le prêtre est averti, » vous me suivrez à l'autel.

HÉLOISE.

Oui, mon cher seigneur.

ABÉLARD.

Et vous serez la preuve vivante de ces paroles de l'Écriture : « La femme gracieuse trouvera la gloire [63]. »

HÉLOISE, tristement.

Ne dit-elle pas aussi : « Les mains d'une femme sont des chaînes? » Ne dit-elle pas : « J'ai trouvé la femme plus amère que la mort? » Oh! ne dis jamais comme elle [64].

ABÉLARD.

Le crains-tu?....

HÉLOISE.

Eh bien, non.

Elle se jette dans ses bras.

ABÉLARD.

Il faut nous quitter. Adieu, je sors plus rassuré, plus content ; adieu, mon âme, *et soror et conjux* [65] ! Que je te remercie de ton sacrifice !

HÉLOISE, en le quittant.

Adieu, ma vie !... (Abélard sort.) Je crois que j'en mourrai de joie !

SCÈNE X.

Le mois suivant.

UNE RUELLE DERRIÈRE UNE ÉGLISE.

LOTULFE, ALBÉRIC.

LOTULFE.

Comment ! le prêtre te l'a dit ?

ALBÉRIC.

Oui, hier, Abélard lui a envoyé son Hilaire, dans l'après-midi. Il doit les marier en secret.

LOTULFE.

En vérité ?... La bonne affaire ! Et comment Pancrace t'a-t-il dit tout cela ?

ALBÉRIC.

C'est un homme à nous ; l'abbé de Clairvaux l'a vu à son dernier voyage. Pancrace s'est fait quelques scrupules ; il hésitait à consentir ; il m'est venu consulter. Je lui ai fait comprendre que c'était rendre service à l'Église.

LOTULFE.

A merveille !

ALBÉRIC.

Il faut maintenant avertir Fulbert.

LOTULFE.

Oui, mais en ayant soin de l'avertir trop tard. Qu'il sache le mariage, quand le mariage sera fait.

Ils sortent.

SCÈNE XI.

Deux jours après.

LA RUE DES CHANTRES.

FULBERT, TROIS HOMMES.

Le soir.

FULBERT.

Vous êtes bien armés, mes cousins?

UN DES HOMMES.

Soyez tranquille.

FULBERT.

Et votre cœur est d'acier, comme vos armes?

UN AUTRE HOMME.

Comme nos armes.

FULBERT.

Et vous donneriez votre conscience pour votre honneur?

LE PREMIER HOMME

Nous la donnerions.

FULBERT.

Vous le reconnaîtrez?

UN DES HOMMES.

Comme si c'était mon père.

FULBERT.

Jetez-vous sur lui au moment où il mettra la clef dans la serrure, et alors, du cœur! Vous savez ce que je vous ai dit.... rien que ce que je vous ai dit?

LE PREMIER HOMME.

C'est bien assez.

FULBERT.

Eh! Origène était un grand docteur. Allez vous poster; Dieu vous aide! (En rentrant.) L'épouser! lui! et moi, la perdre!... Non, de par tous les saints!... Je crois que j'aurais mieux aimé qu'elle fût sa maîtresse... La perfide! Il était temps. — Patience! il ne sera ni son amant, ni son mari.

Il rentre.

SCÈNE XII.

Le même jour.

LA CHAMBRE D'HÉLOISE.

Le soir.

HÉLOISE, seule.

Tout repose. Quel silence! Il va venir.... Et cette fois, ma porte s'ouvrira à l'époux que Dieu m'a donné. L'innocence est rendue à notre amour, et la pureté à nos embrassements. Il me semble que la couronne de roses

blanches refleurit sur mon front. Jamais je ne fus si heureuse.... Est-il bien vrai ? Et ne suis-je pas moi-même sous le charme encore de la cérémonie d'hier. Ah ! je calomnie mon amour, il était sans regrets comme sans limites. Ai-je souhaité rien de plus que ce que le sien m'avait donné ? Rien manquait-il à mon bonheur, et jamais ai-je souhaité d'autres titres que les noms délicieux que me prodiguait sa tendresse ? Abélard, celle qui est à toi ne peut envier aucune chose, et l'amour que tu donnes ne laisse dans le cœur nulle place pour d'autres sentiments. O le bien-aimé de mon âme, pouvons-nous être plus heureux que nous ne l'avons été !

Hélas ! notre bonheur peut se perdre et non s'accroître. Qui sait si nous ne l'aurons pas gâté en y touchant ?.... Y a-t-il prudence à changer une destinée qui charme contre une situation qui rassure ?.... La raison, le devoir le voulaient ; et cependant depuis cette importante cérémonie, j'essaie en vain de chasser de tristes pensées.... Comment mon bonheur serait-il moins sûr, maintenant que Dieu l'a consacré ?.... Ah ! mon cœur est insensé.... Un bruit ?... Qu'entends-je ?... Ah ! je suis comme la Sunamite : « *Vox dilecti mei pulsantis : aperi mihi, soror mea.... misit manum per foramen et intremuit venter meus.... surrexi ut aperirem dilecto meo* [66]. »

Elle se lève et va vers la porte. On entend un grand bruit.

Ciel ! ô ciel !.... Des cris !.... Allons.

Elle ouvre sa porte.

FULBERT, entrant.

Ne sortez pas, Héloïse ; je vous le défends.

HÉLOISE.

C'est vous !... il est mort !

FULBERT.

Non.

HÉLOISE.

Non ?.... laissez-moi passer.

Les trois hommes apportent Abélard évanoui.

FULBERT.

Tenez, voilà votre fiancé.

HÉLOISE, se jetant sur son amant.

Mon mari !

FULBERT.

Son mari !.... je suis perdu... [67].

ACTE IV

LA POLITIQUE

Privantes logices atria rege suo

(ABÆL. *Epit.*)

ACTE IV

LA POLITIQUE

SCÈNE PREMIÈRE.

Intérieur du couvent d'Argenteuil. Six mois après.

LA CHAMBRE D'HÉLOISE.

HÉLOISE, DEUX RELIGIEUSES.

Héloïse est assise près d'une table sur laquelle sont ses livres et ses fuseaux. Sur un siége, à côté d'elle, se tient la plus âgée des religieuses, remplissant les fonctions de supérieure du couvent. A ses pieds, l'autre religieuse, fort jeune, est sur un petit tabouret.

HÉLOISE.

.... Et si vous me demandez pourquoi les fondateurs des maisons religieuses ont laissé des règles pour les couvents d'hommes et n'en ont pas fait pour les femmes, je vous dirai que ces pères de nos saintes institutions, initiés par l'Évangile à tous les secrets de la nature humaine, ont sans doute considéré que nous étions trop faibles; ils ne nous croyaient ni capables, ni dignes de cette immolation de soi-même, de cette persévérance inébranlable qui constituent l'héroïsme chrétien. Ils ont vu en nous de ces brebis dont parle l'Écriture, et à qui Dieu mesure le vent. En nous oubliant dans leurs saintes rigueurs, hélas! ils nous ont rendu justice. Nous sommes

faibles, mes sœurs, ayons toujours devant les yeux notre faiblesse.

LA SUPÉRIEURE.

Il me semble, s'il m'est permis de dire ce qu'il me semble, qu'il faudrait conclure de là que les couvents ne sont pas faits pour les femmes.

HÉLOISE.

Je ne dis pas cela, Dieu m'en préserve! mais je dis que la règle des couvents d'hommes ne leur doit pas être appliquée, que c'est une grande erreur de vouloir, comme le font quelques habiles d'aujourd'hui, que lorsque saint Benoît traçait les admirables décrets de nos institutions monastiques, il eût en vue également les faibles et les forts [1].... Oh! non, à Dieu ne plaise que je prétende fermer aux femmes les portes des monastères! Ne sommes-nous pas chrétiennes? le Sauveur n'a-t-il pas répandu son sang pour tous? Comment ne nous serait-il pas ou prescrit.... ou permis de nous consacrer à lui? de lui vouer notre âme et notre vie? Qui plus que nous peut avoir besoin de ces asiles paisibles et tristes où la vie s'écoule dans d'éternels pleurs, dans un éternel silence? Notre cœur, que tout déchire dans le monde, a-t-il mieux à faire que de se donner, s'il le peut, à l'Époux divin? C'est pour nous qu'a été fait, je crois, le cantique de la Sunamite.... la Sunamite, ô mon Dieu!

Elle met sa tête dans ses deux mains.

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Qu'avez-vous?

LA SUPÉRIEURE.

Est-ce le souvenir du Cantique des cantiques et des douleurs de la fille de Jérusalem...?

HÉLOISE, passant sa main sur son front.

Excusez-moi. Que vous disais-je ?

LA SUPÉRIEURE.

Vous parliez des avantages de la vie religieuse pour les femmes.

HÉLOISE.

Ah ! oui. — Mes sœurs, j'ai toujours trouvé que nos prédicateurs, que nos abbés ne se faisaient pas une juste idée de la femme selon l'Évangile. Il faut, en parlant de nous, se garder de toute opinion extrême. Il ne faut pas nous infliger, après la loi nouvelle, les mépris rigoureux de l'ancienne. La Bible a plus d'un passage où nous sommes traitées comme des vases de perdition. Mais la nouvelle loi nous a relevées, et du jour où la femme qui fut bénie entre toutes les femmes est apparue à l'univers, la dignité de notre nature a été rétablie ; notre dignité ai-je dit ? et notre faiblesse. Cela est, ce me semble, admirablement expliqué dans saint Paul. L'avez-vous bien présent, ma sœur ?

LA SUPÉRIEURE.

Je vous avouerai, madame... Tout le monde ne peut savoir les Écritures comme vous ; et puis on nous permet peu de les lire.

HÉLOISE, à la plus jeune.

Tenez, mon enfant, prenez ce livre, et cherchez. Ce doit être dans la Ire Épître aux Corinthiens, vers le chapitre v ou vi...

LA JEUNE RELIGIEUSE, en cherchant.

N'est-ce pas le chapitre vii : *Avis sur le mariage ?*

HÉLOISE.

Oui, lisez.

LA JEUNE RELIGIEUSE, lisant.

« Pour ce qui est des choses dont vous m'avez écrit, je vous dirai qu'il est bon à l'homme d'éviter la femme. Néanmoins, pour éviter le péché, que chaque homme ait sa femme, et chaque femme son mari. Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit, et que la femme en use de même avec son mari. La femme n'est point maîtresse de sa personne, mais c'est le mari. De même aussi, le mari n'est point maître de sa personne, mais c'est sa femme. Ne vous privez point l'un l'autre de ce que vous vous devez, si ce n'est d'un consentement mutuel et pour un temps.... »

HÉLOISE, vivement.

Mais ce n'est point cela. Donnez-moi le livre, donnez... (Elle cherche.) Ah! voici : c'est dans le chapitre XI. « Pour l'homme, il ne doit point se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu; mais la femme est la gloire de l'homme. En effet, l'homme n'a pas été pris de la femme, mais la femme a été prise de l'homme. Et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme a été créée pour l'homme. — C'est pourquoi la femme doit à cause des anges... » (Elle pose le livre.) Ah! ce n'est pas comme je croyais.

LA SUPÉRIEURE.

Mais si je puis avoir une opinion, ce sont là des préceptes pour les femmes qui vivent dans le monde.

HÉLOISE.

Sûrement, mais ne vous y trompez pas, l'Apôtre ne paraît nulle part avoir prévu la vie solitaire du cloître. Ce que je voulais dire, et ce qu'on voit bien, même dans ces passages-là, c'est que nous sommes au second rang,

c'est qu'il y a quelqu'un entre Dieu et nous. Le signe divin est sur nous sans doute; nous sommes aussi participant du saint Évangile. Partout il est parlé des saintes femmes; les quatre filles du diacre Philippe avaient le don de prophétie [2]; notre sexe a donné à la vraie foi des martyrs! Mais enfin.... mais pourtant.... il y a en nous quelque chose d'imparfait, d'inférieur; nous avons été données comme d'humbles sœurs à celui que Dieu a fait l'aîné de la création. Il se repose en nous, il se console en nous, nous ne sommes fortes que de sa force, et grandes que de sa grandeur; et s'il nous a été accordé un charme, un faible charme, c'est pour adoucir ses peines, enchanter son sommeil, c'est pour parfumer ses pieds et les essuyer avec nos cheveux [3].

LA JEUNE RELIGIEUSE, se levant.

Ah! madame, que j'aime à écouter vos instructions!

LA SUPÉRIEURE.

Jamais je n'entendis si bien enseigner les devoirs et les plaisirs des chastes épouses de Jésus-Christ. Remercions-la bien, ma sœur, de la bonté qu'elle a de s'entretenir avec de pauvres ignorantes comme nous.

HÉLOISE.

Oh! ma bonté....

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Avec vous j'entends, dans l'Écriture sainte, mille choses dont je ne me doutais pas.

LA SUPÉRIEURE, se levant.

Oui, elle prend des passages du livre sacré et les rend si naturels, si clairs, qu'il semble qu'on aurait deviné tout cela.

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Avec elle la religion est bien raisonnable.

HÉLOISE, se levant.

Elle est ce que Dieu l'a faite. Vous me croyez savante? Nullement; je lis le texte, et je m'applique à comprendre et à faire comprendre. C'est là tout ce que j'ai appris....

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Et comment avez-vous appris tout cela?

HÉLOISE.

Mon enfant, je ne vous souhaite pas de l'apprendre de même. Et cependant, pour la terre et le ciel, je ne voudrais point ne pas l'avoir appris ainsi.

LA SUPÉRIEURE.

Je ne puis vous écouter sans penser à ce dont je vous ai déjà parlé. Pourquoi ne pas rester avec nous, embrasser notre sainte vie?

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Oh! oui, madame, restez avec nous.

LA SUPÉRIEURE.

Les événements du monde vous ont ramenée dans cette maison où vous avez passé vos premiers ans [1]. Voilà six mois, oui, six mois depuis la Toussaint, que vous y habitez, et vous ne paraissez avoir nul dessein de nous quitter.

HÉLOISE.

Oh! non.

LA SUPÉRIEURE.

Vous nous édifiez toutes par des vertus bien supérieures aux nôtres. Vous êtes faite, par votre science incomparable, pour être l'ornement de l'Église. Prononcez vos vœux, et, vous n'en doutez pas, vous devenez l'âme de cette maison. Que j'aimerais à penser qu'un jour je vous en laisserais le

gouvernement. Ce serait une gloire pour toutes nos sœurs que de vous avoir à leur tête. Et la maison est digne de vous; c'est la plus célèbre de France. C'est une ancienne dépendance de l'abbaye de Saint-Denis, cette abbaye toute royale; et notre couvent se glorifie d'avoir eu pour abbesse une fille de l'empereur Charlemagne.

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Oui, la bienheureuse Théodrade [5].

LA SUPÉRIEURE.

Qui vous retient?

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Oh! faites vos vœux, je serai si contente!

LA SUPÉRIEURE.

Encore une fois, qui peut vous retenir?

HÉLOISE.

Je vous le dirais, que vous ne le sauriez pas encore.

LA SUPÉRIEURE.

Je sais que nous sommes de simples femmes....

HÉLOISE.

O ma bonne mère, je ne dis pas cela.... Je vous aime, je vous honore.... mais comme les vierges sages, vous avez de bonne heure allumé votre lampe pour attendre l'Époux, et moi.... je ne serai pas l'épouse de Jésus-Christ [6].

LA SUPÉRIEURE.

Excusez-nous, mais du moins dites-nous que vous ne nous quitterez pas.

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Ah! surtout, ne nous quittez pas.

HÉLOISE.

Eh! où irais-je, bon Dieu?

LA SUPÉRIEURE.

Vous nous permettrez, n'est-ce pas, de venir quelquefois vous visiter dans votre demeure? J'espère que vous n'y manquez de rien.

Les deux religieuses font un pas pour se retirer

HÉLOISE.

Votre amitié fait toute ma consolation.

LA SUPÉRIEURE, en la quittant.

Que la paix du Seigneur soit avec vous!

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Amen.

Les religieuses sortent.

HÉLOISE, seule.

La paix du Seigneur!... Et mon cœur brûle et dévore mon sein.... Ah! que je suis malheureuse! (Elle fond en larmes.) Va donc, pauvre insensée, porter ces larmes ardentes au pied de l'autel. Va, l'œil encore humide, la poitrine encore gonflée, chanter les louanges du Seigneur, répéter à d'innocentes filles la parole divine. Va, le trouble dans le cœur, leur prêcher la paix de l'âme, et que ton désespoir leur enseigne la résignation [7]. Mets sur ton front brûlant le saint bandeau; pour couvrir ta tête du voile virginal, coupe ces cheveux.... ces cheveux qu'il aimait tant! Ah! je veux les garder pour lui. Ah! je lui garde mon cœur et ma vie; je n'ai rien à moi; Héloïse est à lui, et Dieu même ne trouverait plus mon âme.... Comment disait saint Paul tout à l'heure? L'homme est créé pour Dieu, et la femme pour l'homme.... C'est ma mission, à moi; j'obéis, et je suis toute au médiateur que Dieu plaça entre lui et moi.

Silence.

Ces bonnes sœurs! elles ne comprennent chose au monde. Elles ne se doutent pas de ce que je souffre, elles si tranquilles, si heureuses!... Ah! je n'envie pas leur bonheur, cette existence si rangée, si matérielle, cette vie de la chair dont elles se contentent. J'aime mieux payer des tourments de mon cœur les gloires de la vie de l'esprit. Que j'ai été fière de lui! comme il était mon orgueil et ma joie! Quelle femme, princesse ou reine, ne m'eût regardée d'un œil d'envie? Je me souviens qu'une fois.... il y aura un an à la Noël prochaine, j'entendis, en entrant dans l'église, une fille du peuple qui disait à sa compagne : « Vois-tu celle-là, en robe verte? C'est la maîtresse d'Abélard. » Et l'autre lui dit : « Est-elle heureuse! il est si beau! » Et je me sentis un tel contentement que je ne pus penser à autre chose pendant les trois messes. Et je disais comme la Sunamite à son amant : « Les jeunes filles vous ont aimé! (Elle prend le livre.) Voici : « *Adolescentulæ dilexerunt te....* » Ce livre contient tout; je ne puis le quitter : (Elle lit.) « *In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea; quæsivi illum et non inveni....*[8]. » Ah! tout cela fait mal. Je vivrais mille ans que ces souvenirs ne s'effaceraient pas.

Et dire que je suis seule peut-être à m'en nourrir, que rien de lui ne vient m'apprendre si son cœur est toujours à moi! Vit-il? pense-t-il au passé? me plaint-il du moins? Je ne le sais. Arrachée à lui dans ce moment terrible, amenée violemment ici, je n'ai osé faire un pas ni pousser un cri; car j'ignore ce qu'il veut. Mais ne sait-il pas que mon inaction est un supplice, mon ignorance une torture, et n'use-t-il pas cruellement de mon obéissance? Pardonne, ô mon maître suprême et chéri, pardonne-moi ce faible

murmure. Je sais que c'est encore une gloire que de souffrir pour toi. M'immoler à toi est la seule joie qui me reste. Noble victime de notre amour, mes maux égaleront-ils jamais les tiens, et ne faut-il pas que j'expie le bonheur que tu m'as donné?

Non, rien n'ôtera de mon cœur la certitude que je le reverrai un jour, que nous serons réunis pour ne plus nous séparer, que nous mourrons ensemble, et qu'il me tiendra par la main, quand je paraîtrai devant le trône du Christ. C'est ma prière de chaque soir.... (En souriant.) Est-ce là la prière que les religieuses d'Argenteuil veulent que je porte à l'autel en leur nom?... O misérable!... (On frappe.) Que veut-on?

LA JEUNE RELIGIEUSE, paraissant à la porte.

Notre mère vous fait dire qu'un jeune clerc est là avec un message pour vous. Il est envoyé par monseigneur l'abbé de Saint-Denis; il veut parler à vous-même.

HÉLOISE.

Il peut venir.

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Je vais dire qu'on l'introduise.

Elle sort.

HÉLOISE, seule.

Qui peut venir vers moi de l'abbaye de Saint-Denis? Je me sens toute troublée.... Un message!... Ah! sans doute je vais apprendre quelque chose de lui. (On frappe.) Entrez. (La porte s'ouvre et Hilaire paraît.) Hilaire! (Elle court à lui et l'embrasse.) Que t'a-t-il dit pour moi?... Parle.... Tu te tais? As-tu quelque calamité nouvelle à m'apprendre?

HILAIRE, troublé.

Oh! rien.... ce n'est pas cela.... Il vit, il m'envoie vers vous.

HÉLOISE.

Et que veut-il? où est-il? que fait-il?

HILAIRE.

Il est à l'abbaye de Saint-Denis [9].... J'ai plus d'une chose à vous dire.

HÉLOISE.

Cher Hilaire, sois mille fois le bienvenu. Assieds-toi, repose-toi. — Eh bien, que dis-tu?

HILAIRE.

Ma cousine, comme tout est changé depuis le temps où je venais d'arriver à Paris, où je soupais tous les soirs dans votre maison!... et que vous avez été malheureuse!

HÉLOISE.

Hilaire, faites votre commission.

HILAIRE.

Pardon!... vous avez raison. Oh! pardon! je suis chargé de vous parler de ses vœux pour vous, pour votre bonheur.

HÉLOISE.

Et lui, que fait-il?

HILAIRE.

Il vit en repos à Saint-Denis.

HÉLOISE.

En repos?

HILAIRE

Mais oui... Cependant, il a un projet, et vous en déciderez.

HÉLOISE.

Moi!...

HILAIRE.

Vous. Mais il faut vous dire tout ce qui s'est passé. Que savez-vous?

HÉLOISE.

Rien. Conduite sur-le-champ par mes persécuteurs dans cette maison, on ne m'a laissé ni liberté de sortir, ni communication au dehors.

HILAIRE.

Vous êtes libre. Les coupables ont été punis. Votre oncle...

HÉLOISE.

Il est mort?

HILAIRE.

L'absence de preuves directes, ou plutôt son caractère ecclésiastique, l'ont sauvé. Mais il se cache, il fuit, il est hors d'état de vous nuire; vous êtes libre.

HÉLOISE.

Je vais vous suivre à Saint-Denis.

HILAIRE.

Ce n'est pas l'ordre d'Abélard.

HÉLOISE.

J'écoute votre récit.

HILAIRE.

Il est très-court. — Votre époux fut remis mourant dans nos bras. Votre malheur fut d'abord un deuil public. La ville entière, je crois, entourait sa maison et maudissait ses ennemis. Cependant des sentiments opposés furent bientôt semés dans le peuple; presque tout le clergé de Paris prit parti pour le crime contre le malheur. On parlait de révélation vengeresse, de punition céleste. Plein de honte et de douleur, il a pensé que son meilleur asile était le cloître. Il s'est retiré à Saint-Denis; nous sommes restés en paix jusqu'ici dans cette maison... Il en veut sortir.

HÉLOISE.

Je suis prête.

HILAIRE.

Voici la lettre qu'il m'a donnée pour vous.

HÉLOISE, en la prenant.

Une lettre! et vous n'en parliez pas, malheureux! (Elle lit.) Il vous l'a remise ouverte?

« Abélard à sa bien-aimée sœur en Jésus-Christ Hé-» loïse [10].

» Hilaire vous dira quelles ont été mes peines, depuis » le jour funeste où nous fûmes séparés. Le cœur m'a failli » plus d'une fois en songeant au passé, et j'ai longtemps » cru que c'en était fait pour moi de toute espérance. Mais » le courage et la raison me sont restés; j'ai réfléchi que » la vie religieuse était la seule qui m'ouvrît des chances » d'activité, d'honneur et de succès. Je me suis rappelé cet » avenir de dignités ecclésiastiques et de gloire spirituelle, » que votre ambition pour moi rêvait en des jours plus heu-» reux. Cet avenir me reste tout entier, si je sais prendre » les moyens de le réaliser. C'est assez vous dire, ma chère » Héloïse, que je compte sur votre fidèle secours. Votre » affection pour moi est, je le sais, plus durable qu'aucun » lien temporel, et ma confiance est au-dessus de toute ex-» pression. Je prononcerai mes vœux dans cette abbaye, » mais en obtenant la permission de mener la vie religieuse » partout où bon me semblera. J'ai la promesse de l'évêque, » ou plutôt du roi et de son conseil. Hilaire vous exposera » mes projets, si vous en êtes curieuse. Je touche peut-être » à l'époque de ma plus grande puissance. Comme il convient » que mon engagement dans la règle monastique soit pré-» cédé du vôtre, j'ai cru à propos de vous écrire cette lettre

» et j'ai jugé que nulle maison n'était plus propre de devenir » la vôtre que celle où vous habitez, qui vous est chère » depuis longtemps, et qui est si renommée et si respectée. » Il me sera doux de penser que nul autre que moi n'aura » eu votre affection selon le monde, et que vous n'aurez » cessé d'être mon épouse dans le siècle que pour devenir » la pieuse et fidèle épouse de Jésus-Christ, par les mérites » duquel je vous souhaite.... » Cette lettre....

HILAIRE, à part.

Elle pâlit.

HÉLOISE.

Mon cousin.... Il ne vous a chargé.... de rien ajouter à cette lettre?

HILAIRE.

Non.... Seulement je vous dirai ses projets.

HÉLOISE.

Oh! je les crois beaux et sages. — Et vous pensez, Hilaire, que pour l'accomplissement de ces projets, il importe que je sois religieuse au monastère d'Argenteuil?

HILAIRE, troublé.

Qui, moi?... je pense?... Que me demandez- vous, ma cousine?... Est-ce à moi...? N'avez-vous pas pitié...?

HÉLOISE.

Hilaire, qui peut me demander de la pitié, à moi?

HILAIRE.

Pardonnez.

HÉLOISE.

Il le veut!... Il le veut!... Hilaire, allez prier la supérieure et ses religieuses de se rendre ici.

HILAIRE.

J'obéis.

Il sort.

HÉLOISE, seule.

Il le veut!... Ô le cruel!... Où en suis-je réduite?... N'importe, je dirai comme Cornélie :

O maxime conjux!
O thalamis indigne meis! Hoc juris habebat
In tantum fortuna caput! Cur impia nupsi,
Si miserum factura fui? Nunc accipe pœnas
Sed quas sponte luam [11].

Et le perdant pour jamais, c'est à lui que je me sacrifie; je ne suis pas tout à fait malheureuse!

La porte s'ouvre, et la supérieure, les religieuses et Hilaire entrent dans la chambre.

HÉLOISE.

Ma mère vénérable, mes pieuses sœurs, vous connaissez mon amour pour cette maison de Dieu, mon affection pour vous toutes. J'ai formé la résolution de ne plus vous quitter, et de m'unir à vous par les mêmes vœux prononcés au même autel. Je vous supplie de m'accueillir avec indulgence, et de prier pour moi. Notre mère, voulez-vous me donner à l'instant même le voile de novice?

LA SUPÉRIEURE.

Oh! de grand cœur, ma fille! Quelle heureuse surprise! Je savais bien, moi, que la grâce vous toucherait; je le demandais tous les jours à la sainte Vierge. (A une novice.) Perpétue, donnez-moi votre voile.

Elle détache le voile de la novice et le pose sur la tête d'Héloïse.

HILAIRE.

Qu'elle est belle ainsi!

LA SUPÉRIEURE.

Ce sera un jour de fête pour le couvent et de consolation pour vous.

HÉLOISE.

Je ne suis pas consolable, ma mère.

LA JEUNE RELIGIEUSE.

Je vous salue, notre sœur en Jésus-Christ.

LA SUPÉRIEURE, s'inclinant.

Je vous salue, notre mère en Jésus-Christ.

HÉLOISE.

O ma mère!...

LA SUPÉRIEURE

Oui, vous serez notre prieure, si Dieu veut l'édification des chrétiens.

HÉLOISE, tendant la main à Hilaire.

Adieu, Hilaire; vous lui direz ce que vous avez vu, vous lui direz... mon ami, que je suis malheureuse!

Elle cache sa tête dans ses mains.

HILAIRE, mettant la main sur ses yeux.

Je voudrais mourir.

LA SUPÉRIEURE.

Mes sœurs, réjouissez-vous, et dites avec moi

Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.
Te æternum patrem, omnis terra veneratur.
Tibi omnes angeli, tibi cœli, et universæ potestates,
Tibi Cherubim et Seraphim, incessabili voce proclamant
Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus Sabaoth, etc.

SCÈNE II.

Six mois après.

UNE CAMPAGNE [12]

AMAURY, MANEGOLD.

Au fond on aperçoit des cabanes nouvellement construites. Elles sont en bois et couvertes de roseaux. Une seule en pierres et d'un peu plus d'apparence est en avant. Manegold, un rabot à la main, travaille à un établi de menuiserie. Amaury lit assis sur un banc.

MANEGOLD, chantant.

La logique
Scolastique
Rend étique.
Loin de moi!

La morale
Cléricale
Est frugale.
Loin de moi!

Aristote,
Tu radote;
Je rabote
Mieux que toi.

AMAURY.

Tu seras donc toujours le plus joyeux des hommes?

MANEGOLD.

Il faut bien avoir l'humeur joyeuse, car la vie ne l'est guère.

AMAURY.

Hé! ne penses-tu pas que nous devrions nous faire des sentiments plus conformes à notre condition, et nous rappeler que nous sommes poussière?

MANEGOLD.

Oh! ma condition se rappelle à moi d'elle-même, et je

n'ai pas peur de l'oublier. Je sais bien que, pour avoir lit pour dormir et table pour manger, il faut que je les fasse de mes mains.

AMAURY.

Oui, nous sommes comme les Juifs du temps de Nehemias, tenant d'une main la truelle et de l'autre l'épée; nous bâtissons et argumentons à la fois [13].

MANEGOLD.

Ne serions-nous pas comme les Juifs du temps de Julien, essayant de relever le temple de Jérusalem?

AMAURY.

Pourquoi cela? Depuis que notre maître, fuyant la dissipation corruptrice des villes et l'oisiveté tracassière des couvents, a choisi cette campagne, pour y dresser ses tentes, la colonie spirituelle n'a-t-elle pas prospéré? Ici, dans cette solitude, n'ayant que l'herbe et l'eau, obligés de construire nous-mêmes le toit qui nous abrite, devenus maçons, charpentiers, jardiniers, nous nous sommes multipliés au-delà de toute espérance, et l'on vient, au risque de coucher sur la dure et de se nourrir de racines, ouïr Abélard au désert, presque en aussi grand nombre qu'aux jours où, vêtu de velours, et paré d'un collier d'argent, il enseignait la ville des sciences et des lettres, aux portes de la cathédrale et de l'Hôtel du roi.

MANEGOLD.

C'est vrai, et notre congrégation en plein air a meilleure santé que les clercs amaigris de l'école de Saint-Victor, ou les chanoines rebondis dont Norbert de Lorraine a entrepris la réforme [14].

AMAURY.

Si bien que je me dis quelquefois que nous sommes

peut-être ici les fondateurs, non d'une école, mais d'une ville.

MANEGOLD.

Oui, cela ressemble assez à Rome avant l'enlèvement des Sabines.

AMAURY.

Ceci sera peut-être ce que notre maître aura fait de plus grand. Après tous ses malheurs, se relever ainsi, réunir l'autorité d'un religieux avec la liberté d'un laïque, le talent d'un professeur avec l'habileté d'un fondateur, la vie intellectuelle avec la vie active, faire à la fois une école, une congrégation, une Thébaïde, une cité!...

MANEGOLD.

Et je serais d'avis d'appeler notre ville *Logopolis*.

AMAURY.

Oublies-tu que Abélard a dédié ce lieu au Saint-Esprit[15] ? — Mais enfin que voulais-tu donc dire?

MANEGOLD.

Que j'augure mal de l'avenir. Le maître a toujours bien de l'esprit et de l'éloquence; mais il est triste, parfois abattu, et je lui vois des heures de faiblesse. Ses nouveaux disciples ne sont pas des sots, mais je leur trouve à son égard plus de curiosité que de confiance. Enfin, et c'est là ce qui m'inquiète le plus, nous sommes brouillés avec le clergé de Paris, avec l'abbaye de Saint-Denis. On nous tolère ici dans ce diocèse de Troyes; mais on nous envoie de temps en temps des moines de mauvaise mine qui viennent rôder autour de nos chaumières. Les trois mages, Albéric, Lotulfe et Dittmar voient, dit-on, l'archevêque de Sens, métropolitain de l'évêque de Troyes; j'entends

parler de certains curés qui ne nous recommandent pas au prône. Enfin Clairvaux est dans le voisinage.

AMAURY.

Mais que pourraient-ils faire? quelle prise donnons-nous aux orthodoxes de la vieille école? que nous reprocheraient-ils?

MANEGOLD.

Dame, que sais-je moi? Nous sommes le vin nouveau, et ils sont.... les vieilles cruches [16].

AMAURY.

Enfin?

MANEGOLD.

Ils ne nous reprochent rien, mais ils crieront : *Tolle* [17] *!* et c'est un terrible mot que ce mot-là, quand il est chanté en chœur par tous les chapitres, et répété en faux bourdon par tous les couvents

AMAURY.

Tu exagères.

MANEGOLD.

Je le souhaite. (Regardant son ouvrage.) Et n'en voilà pas moins toutes les pièces de mon pupitre faites. Il ne reste plus qu'à les ajuster.

AMAURY.

Pour toi, un pupitre? Tu ne lis ni n'écris.

MANEGOLD.

Ne suis-je pas le menuisier de la tribu? J'aurais été Tubalcaïn si j'étais venu du temps des patriarches. Ce pupitre est pour le maître.

AMAURY.

Je le vois qui s'avance.

Abélard apparaît entouré d'un groupe d'auditeurs. Il parle en marchant.

ABÉLARD, continuant une conversation.

Et ce que je vous ai dit là, nouveau quant à la forme, ne l'est pas quant au fond. C'est l'expression exacte et primitive du divin mystère que j'ai entrepris de vous expliquer. Allez, on surprendrait fort tous les théologiens, tous les synodes de notre temps, si on leur disait de la Trinité ce qu'en a écrit saint Athanase. — Je serai bien aise de m'asseoir, cette promenade m'a fatigué.

AMAURY, à Jean.

Avez-vous été loin?

JEAN.

Mais jusqu'au bord de l'Ardisson.... Le maître nous a fait une admirable glose sur le verset 6 du psaume XXXII, c'est-à-dire sur le mystère de la Trinité.

ABÉLARD, assis.

Je l'avoue, j'aime ce sujet et la question qu'il fait naître: thème universel pour la théologie, pour la morale, pour la dialectique même! C'est d'abord le dogme fondamental de toute religion que celui de la nature de Dieu. Puis cette mystérieuse nature est toujours, quoique de bien loin et de bien haut, le type et la règle de la nature humaine. Enfin, toutes ces questions métaphysiques sur ce que c'est en général que personne, nature, essence, attribut, relation, espèce, se retrouvent dans l'étude intime de la sainte doctrine de la Trinité. Notre vieille controverse du conceptualisme elle-même y touche et s'y rattache, et c'est par ses rapports avec l'idée orthodoxe de la Trinité que l'Église juge de toute philosophie. Cette idée est, on peut le dire, la pierre de touche de l'esprit humain.

MANEGOLD, à demi-voix.

Plaise à Dieu que vous ne vous la mettiez pas au col cette pierre-là!

ABÉLARD.

Que dites-vous, Manegold?

MANEGOLD.

Que j'ai ouï parler du dernier prône du curé de Nogent.

ABÉLARD.

Hé bien?

MANEGOLD.

Eh bien, il est arrivé malheur dans sa paroisse, les enfants ont la fièvre et en meurent au point qu'on s'y croit au temps d'Hérode. Or, dimanche, le curé a dit en chaire que la peste leur était venue de ce qu'un homme courait le pays qui parlait mal de la très-sainte Trinité.

ABÉLARD.

La stupidité humaine n'a pas de bornes.

MANEGOLD.

« Mais patience, a-t-il ajouté, chrétiens auditeurs, je sais qui nous délivrera de ces esprits de ténèbres, et quand il faut tirer le glaive du Seigneur, l'abbé de Clairvaux n'est pas manchot. »

ABÉLARD.

C'est toujours là leur grande et dernière ressource. Qu'il y vienne enfin et qu'on nous mette en lice, nous combattrons!

MANEGOLD.

Ah! notre maître, vos ennemis sont des hommes qui ne vous attendent pas en champ clos, mais qui vous happent au passage sur le pas d'une porte.

AMAURY, vivement.

Manegold!

MANEGOLD, bas.

Laisse-moi, je voudrais le frapper.

ABÉLARD, qui s'est levé et a fait quelques pas loin d'eux.

O la trahison, la trahison! cette arme de l'envieux, ce courage du lâche, ce poignard à ressort dont le manche cache la lame... Ils me haïssent donc bien!

AMAURY, à Jean.

Il paraît soucieux.

ABÉLARD, se rapprochant.

Mes amis, je ne crains rien. Dieu a béni nos travaux, et cette halte au milieu de notre course sera peut-être le terme de notre voyage vers la vérité, cette terre promise du philosophe et du chrétien. Des multitudes de disciples, d'auditeurs, de croyants viennent à moi. Dans les villes, je dépeuplais les écoles; ici, je dépeuple les villes. Qui sait si ce lieu n'est pas choisi de Dieu pour devenir notre Éphraïm, notre ville du désert [18]? Ah! que j'ai bien fait de donner à ce lieu le nom du divin Consolateur, du divin Paraclet! Continuons, mes amis, armons-nous de foi et d'espérance, et bravons le serpent qui siffle et le scorpion qui déchire.

MANEGOLD.

On brave les bêtes féroces, mais les bêtes venimeuses...

ABÉLARD.

Bien dit, Manegold, et vous répondez à ma pensée. Sachez-le donc, et comprenez pourquoi vous me trouvez si froid quand j'apprends quelque nouvel effort de mes ennemis. C'est que je désire voir leur haine en venir à ce point que la guerre se déclare. Depuis longtemps, mon

vœu secret est de les amener à me citer devant eux pour les forcer, eux qui se disent mes juges, à comparaître devant moi. Conférence, synode, concile, tout me sera bon, pourvu que je puisse les regarder en face et leur parler en les regardant.

JEAN.

Quelle grande âme!

ABÉLARD.

J'aime la guerre en plein jour, et je ne crains que les absents.

UN ÉCOLIER.

Voilà qui vaut bien toutes les finesses des habiles du siècle.

ABÉLARD.

L'archevêque de Reims est, dit-on, l'esclave des réalistes; Bernard règne dans ces contrées; tant mieux, je m'en réjouis. C'est pour cela que j'y suis venu... et... (A Mane old.) Approche ce banc.

Il s'assied.

AMAURY.

Vous trouveriez-vous mal?

ABÉLARD.

Non... je suis fatigué seulement...

JEAN.

Puisque vous nous confiez vos desseins, souffrez nos conseils. Et d'abord, n'avez-vous pas quelques moyens de savoir ce qu'on médite, quelques intelligences dans le camp ennemi?

ABÉLARD.

Vous êtes bien curieux, Jean. Me prenez-vous pour un enfant qui raconte tout ce qu'il fait?... Laissez-moi, mes

amis.... j'ai besoin d'un peu de repos. Allez à vos affaires, et, en attendant l'heure décisive, occupons-nous du travail de chaque jour. Dieu nous doit le pain quotidien, vous lui devez la sueur de vos fronts. Amaury, demeurez. (Il se tait quelque temps; cependant ses disciples s'éloignent. Il paraît faible et accablé.) — Le temps est lourd et orageux, voulez-vous me lire?

AMAURY.

J'ai là saint Jérôme *in Jovinianum.*

ABÉLARD.

Ouvrez et lisez.

AMAURY.

« Per sensus quasi per quasdam fenestras vitiorum ad animam introitus est. Non potest metropolis et arx mentis capi, nisi per portas irruerit hostilis exercitus. Si circensibus quispiam delectatur, si athletarum certamine, si mobilitate histrionum, si formis mulierum, si splendore gemmarum, vestium, et cæteris hujusmodi, per oculorum fenestras animæ capta libertas est, et impletur illud propheticum : « Mors intravit per fenestras nostras. » Igitur quum per has portas, quasi quidam perturbationum cunei ad arcem nostræ mentis intraverint, ubi erit libertas? ubi fortitudo ejus, ubi de Deo cogitatio? Maxime quum tactus depingat sibi etiam præteritas voluptates et recordatione vitiorum cogat animam compati, et quodam modo exercere quod non agit. His igitur rationibus invitati, multi philosophorum reliquerunt frequentias urbium et hortulos suburbanos, ubi ager irriguus, et arborum comæ, et susurrus avium, fontis speculum, rivus murmurans et multæ oculorum auriumque illecebræ, ne per luxum et abundantiam copiarum animæ fortitudo mollesceret, et ejus

pudicitia stupraretur. Inutile quippe est crebro videre per quæ aliquando captus sis, et eorum te experimento committere quibus difficulter careas. Nam et Pythagoræi hujusmodi frequentiam declinantes, in solitudine et desertis locis habitare consueverant [19]. »

Ce passage s'applique admirablement à votre retraite dans ce lieu solitaire. Quelle liberté en effet, loin des villes, loin du bruit des passions! C'est la retraite tout à la fois d'un philosophe et d'un ermite N'est-ce pas, mon maître, saint Jérôme a raison?

Hilaire paraît en ce moment.

ABÉLARD, se levant vivement.

Oh! le voici enfin! — Amaury, laissez-moi avec Hilaire.

Amaury s'éloigne.

Viens, viens et parle.

HILAIRE, s'inclinant.

Salut, mon maître bien-aimé! Dieu vous a-t-il béni ces derniers jours?

ABÉLARD, en se rasseyant.

Ami, je te revois.... que m'apportes-tu?... Hélas! tu me retrouves encore affaibli.

HILAIRE.

O ciel!... Et cependant, je ne sais si ce que je vous apporte ne veut pas dire : « Ceignez vos reins [20].»

ABÉLARD.

Vraiment?... As-tu vu l'évêque de Chartres?

HILAIRE.

Oui. sûrement. Je vous annonce le concile

ABÉLARD.

Un concile?

HILAIRE.

Je le crains.

ABÉLARD.

Espère-le bien plutôt... Un concile! ô bonheur!... Mais parle donc.

HILAIRE.

Je vous apporte trois lettres : l'une de l'évêque de Chartres, l'autre du comte de Champagne, et celle-ci de la prieure d'Argenteuil.

ABÉLARD.

Tu l'as revue? Eh bien, comment se trouve-t-elle de sa nouvelle dignité?

HILAIRE.

Toute la communauté la dit *bénie entre toutes les femmes.*

ABÉLARD.

Ah! tant mieux!

HILAIRE.

Voici sa lettre.

ABÉLARD, la prenant.

Merci. Donne-moi celle de Gauffroy de Chartres.

Il pose la lettre d'Héloïse près de lui sur le banc.

HILAIRE.

La voici.

Abélard l'ouvre aussitôt, et lit tout bas.

HILAIRE, continuant.

Il m'a dit qu'il entrait dans peu de détails, et que je vous expliquerais le reste de vive voix.

ABÉLARD.

Dis toujours.

HILAIRE.

Vous savez que cette croyance, qui reprend de temps en temps la chrétienté, de la prochaine venue de l'Antechrist,

s'est ranimée dans ces derniers jours ; les peuples s'attendent à voir paraître tous les signes prédits dans l'Apocalypse, et les loups ravissants, et les faux prophètes, etc., etc. Gauffroy soupçonne que vos ennemis ne sont pas étrangers à ces imaginations populaires. Dans tous les cas, ils paraissent avoir résolu d'en profiter contre vous. D'abord, on ne voulait que vous perdre dans l'opinion de ce pays, vous forcer à l'exil, vous renverser enfin sans vous combattre. Bernard, le réformateur des religieux, et Norbert, le réformateur des chanoines, ces deux pseudo-apôtres comme les appelle la prieure d'Argenteuil...

ABÉLARD.

Elle les nomme ainsi?...

HILAIRE.

Oh ! elle ne craint personne, allez. Enfin, ils ont décidé que le moment était venu de vous éteindre comme un flambeau importun. Ils ne voulaient pas se montrer, l'abbé de Clairvaux surtout. En vain l'archevêque de Sens l'a-t-il fait supplier de consentir à une réunion qui vous mettrait tous les deux en présence ; il s'y est refusé. Il ne voulait pas, disait-il, d'un combat trop inégal. Vous connaissez le style de l'homme et son faste d'humilité. « Comment, disait-il, poser en regard l'un de l'autre un maître et un ignorant, un philosophe et un sauvage ? Vous avez couru toutes les écoles, et lui, il a été élevé dans les forêts. » Enfin il résiste ; mais s'il cède, et l'évêque de Chartres croit qu'il cédera, l'archevêque de Sens, qui se meurt d'envie de présider un concile, vous donnera l'occasion que vous cherchez [21].

ABÉLARD.

Le ciel t'entende !

HILAIRE.

Cependant Gauffroy est inquiet ; il trouve une grande partie du clergé fort animée, les populations fort prévenues ; il vous conseille beaucoup de prudence.

ABÉLARD.

Et lui, comment l'as-tu trouvé disposé ?

HILAIRE.

Dévoué et timide.

ABÉLARD.

Il est de ces hommes qui ont peur de tout, excepté du martyre.

HILAIRE.

Voulez-vous lire la lettre du comte de Champagne, c'est-à-dire de son chancelier, car il m'a paru trop grand prince pour écrire autre chose que des vers pour les dames [22] ? *Abélard ouvre la lettre.*

Est-ce bien ce que vous vouliez ? La lettre a l'air un peu courte.

ABÉLARD.

C'est un sauf-conduit, tant que je serai sur ses domaines, un sauf-conduit envers et contre tous, excepté Monseigneur le Roi. Voilà tout.

HILAIRE.

C'est bien à peu près cela qu'on m'avait dit.

ABÉLARD.

J'attendais mieux.

HILAIRE.

Le comte Thibauld est un homme de bonne grâce.

ABÉLARD.

Que t'a-t-il dit de moi ?

HILAIRE.

Je ne sais si je dois vous le dire.

ABÉLARD.

Parle donc.

HILAIRE.

Il m'a demandé si vous étiez toujours aussi facile à donner l'absolution pour le péché de galanterie; car c'est là, je crois, tout ce qu'il attend du clergé. Bref, il ne vaut pas le défunt sire de Garlande.

ABÉLARD.

Un si puissant prince! Et l'autre n'était qu'un officier du roi

HILAIRE.

Oui, mais du roi Louis VI, et des rois de cette sorte, on n'en reverra guère. Ce qu'on dit du fils fait regretter encore plus le père [23].

ABÉLARD.

Cela m'inquiète quelquefois... Enfin, comment reviens-tu de ton voyage? triste ou gai?

HILAIRE.

Triste. Je n'ai trouvé nulle part la confiance et l'espoir; on vous croit découragé.

ABÉLARD.

On parle toujours de moi?

HILAIRE.

Mais...

ABÉLARD.

Enfin on parle de moi?

HILAIRE.

Peu.

ABÉLARD.

C'est impossible, vous avez mal vu. (Une pause.) Légèreté humaine! Donnez-leur donc votre esprit, votre force, votre vie, pour qu'ils vous rendent... quoi? l'oubli.

HILAIRE.

Je ne dis pas cela.

ABÉLARD.

Je le crois bien! comment le diriez-vous? — Que ce silence ne vous abuse pas, Hilaire; tout se tait au moment de l'orage. Ah! je les réveillerai de leur sommeil!.. (Silence.) Gauffroy partage-t-il vos inquiétudes?

HILAIRE.

C'est lui qui me les a données.

ABÉLARD.

Mais enfin, que craint-il?

HILAIRE.

Rien de précis; mais tout lui semble en déclin. Il dit qu'à la fin de septembre, on sent l'approche de l'hiver, et que pourtant l'été dure encore.

ABÉLARD.

La pensée a-t-elle des saisons? la vérité a-t-elle des heures? Où donc est le refroidissement? lui avez-vous décrit les progrès de notre école des champs? lui avez-vous tracé le tableau de cette communauté tout apostolique, formée en peu de mois par la seule force de la parole?

HILAIRE.

Il dit que c'est assez pour irriter les ombrages de vos ennemis, pas assez pour vous défendre.

ABÉLARD.

C'est étonnant comme, du moment qu'on devient évêque, on perd l'intelligence de tout ce qu'il y a de fort et de

durable dans l'esprit en liberté. Calmez vos alarmes, mon cher Hilaire, l'avenir nous appartient. N'avez-vous rien d'autre à me dire?

HILAIRE, lui montrant la lettre d'Héloïse restée sur le banc.

Et cette lettre?

ABÉLARD.

Ah! c'est vrai. (Il la prend et l'ouvre.) Vous m'avez dit que vous l'aviez vue?

HILAIRE.

C'était la première fois, depuis que je lui portai de votre part l'ordre de prononcer ses vœux. O mon maître, vous n'imaginez pas combien toutes ces religieuses sont fières de leur prieure. Que de vénération! que d'amour!... Elle leur parle avec l'amitié d'une sœur et l'autorité d'une reine. Le bandeau sacré semble sur son front un diadème de pureté et de gloire. La renommée de sa science et de sa vertu s'est répandue dans toute l'Église. Les plus pieux et les plus illustres, Suger, l'abbé de Saint-Denis, Pierre de Cluny, lui écrivent de saintes lettres.

ABÉLARD.

Tant mieux!... Chère Héloïse! j'aime à la savoir heureuse. Voyons ce qu'elle m'écrit [24] :

« Mon cœur est déchiré, ô le maître adoré de ma vie, et votre silence lui pèse plus qu'un remords. N'avez-vous pas pitié du supplice de mon âme, et, dans la prison où je vis, ne ferez-vous pas pénétrer un rayon de votre lumière? Ne savez-vous pas que vous êtes pour moi ce que l'onde est pour la biche haletante, et que votre parole peut seule éteindre.... »

Il achève à voix basse.
Silence. — Il s'est levé, et se promène en rêvant.

HILAIRE.

Elle aussi m'a chargé de vous engager à veiller sur vous. « Qu'il m'épargne, a-t-elle dit, n'a-t-il pas assez de mes maux? »

ABÉLARD.

Ses maux! est-elle donc la plus misérable?... Oh! il y a une torture que les hommes n'auraient point inventée, c'est le souvenir.

Il se jette sur le banc et cache sa tête dans ses mains.

HILAIRE, s'agenouillant près de lui.

Mon cher maître, remettez-vous. Si l'on venait...!

ABÉLARD.

Hilaire, mon ami, respecte ma misère, jette sur ma faiblesse un voile filial.... je me livre à toi.... je me fie à toi. Le monde ignore à quel point mon cœur est brisé, combien je me sens profondément déchu. Des larmes! j'ai vécu trente ans sans savoir ce que c'était que des larmes. Hilaire, ne me méprise pas!

HILAIRE.

Moi, mon maître, mon père et mon sauveur? Ah! comptez bien....

ABÉLARD, se relevant.

Laissons cela. (Il fait quelques pas sans parler.) Eh bien, je suis content de votre voyage... vous avez bien observé... Je penserai à tout ce que vous venez de me dire. Que veulent ces gens?

Une troupe nombreuse de gens de diverses sortes, qui tous sont venus habiter auprès d'Abélard, suit deux prêtres et un messager.

AMAURY, au messager.

Vous demandez le maître Pierre; le voici.

ABÉLARD, allant à lui.

Qui êtes-vous?

LE MESSAGER.

Le sergent de la cathédrale de Sens.

ABÉLARD.

Que voulez-vous ?

LE MESSAGER, montrant les prêtres.

Ces pères vous le diront.

UN DES PRÊTRES.

Pierre Abélard, nous, prêtres du diocèse de Sens, au nom et de la part du seigneur Henry, archevêque dudit siége, nous vous faisons savoir que dans vingt jours à partir de celui-ci, c'est-à-dire, le jour de l'octave de la Pentecôte, vous êtes assigné à comparaître devant notre seigneur archevêque, en concile réuni dans ladite ville de Sens.

ABÉLARD.

Soyez les bienvenus, mes pères, je vous attendais depuis longtemps.

LE SECOND PRÊTRE.

Nous ?....

ABÉLARD.

N'avez-vous pas quelque cédule, quelque acte qui m'apprenne ce que le saint concile me veut ?

LE PREMIER PRÊTRE.

Voici la cédule.

Il lui remet un parchemin.

ABÉLARD, en y jetant les yeux.

Rien que cela !... Depuis Arius et Nestorius, je pense, on n'a rien vu de pareil. — Mes pères, vous vous trouvez ici dans une communauté qui allie la foi et la pauvreté des premiers chrétiens. Excusez-nous si nous ne pouvons mieux vous recevoir.

LE PREMIER PRÊTRE.

Nous allons nous retirer.

LE SECOND PRÊTRE.

Nous ne voulons avoir nul contact avec l'hérésie!

LE PREMIER PRÊTRE, au second.

Silence !... — Excusez-nous, maître.

ABÉLARD.

Laissez-le dire. (Au second prêtre.) Qu'est-ce que l'hérésie, mon père?

LE SECOND PRÊTRE.

C'est... le péché.

ABÉLARD.

Très-bien!... Ainsi vous êtes hérétique.... Ne vous récriez pas : tout homme est pécheur; donc tout homme est hérétique. Votre définition énonce le genre prochain, sans nommer la différence spécifique. Est-ce qu'on n'enseigne pas la logique à Sens?

LE SECOND PRÊTRE.

Dieu nous en préserve!

ABÉLARD, à ses disciples.

Ne souriez pas, jeunes gens; j'aime mieux cette simplicité d'esprit que certaine science.

LE PREMIER PRÊTRE.

Nous nous retirons.

ABÉLARD.

Il vous est loisible.

LE PREMIER PRÊTRE.

Que dirons-nous aux pères du concile?

ABÉLARD.

Vous leur direz.... vous leur direz que Daniel descendra dans la fosse aux lions.

LE SECOND PRÊTRE.

Au jour de l'octave de la Pentecôte.

ABÉLARD.

Audit jour.

Les trois étrangers s'éloignent.

MANEGOLD, *à Hilaire.*

En voilà des faces de carême !

ABÉLARD.

Priez avec moi, mes frères.

Il s'agenouille, tous se mettent à genoux.

Dieu de justice et de vérité, le jour de l'épreuve est venu. Donne-nous la patience de l'endurer, et la force d'en triompher. Donne à ta cause la victoire. Frappe-nous, si nous avons erré ; exalte-nous si nous sommes dans la voie. C'est toi que tu glorifies en glorifiant la vérité. Ne regarde pas à nos péchés, mais à nos pensées. Dieu Sauveur, la pensée expie la chair, comme le Verbe a racheté le monde, et l'intelligence que la vérité allume purifie le corps où elle séjourne. C'est ainsi, c'est par là seulement que nous accomplissons le commandement évangélique d'être parfaits comme toi [25]. Les docteurs et les scribes vont s'assembler dans le temple ; permets que notre science confonde leur science, et verse-nous quelque chose de l'inspiration divine qui parlait dans l'immortel enfant dont il est écrit : « Ils le trouvèrent dans le temple, assis » au milieu des docteurs, les écoutant et leur faisant des » questions [26]. »

Il se lève, tous se lèvent.

Mes amis, c'est aujourd'hui que j'ai besoin de votre dévouement et de votre courage. Ceci sera décisif ; il y va du salut de votre maître, de son honneur, de sa gloire,

je dis trop peu, du salut de la vérité. J'ai intenté un grand procès; j'ai accusé toute la science qui régnait avant moi. Elle se défend, elle veut se venger. Le jugement sera prononcé entre elle et moi. D'un côté, les vieux gardiens des vieilles erreurs, les sépulcres blanchis qui recèlent les ossements de tous les mensonges; de l'autre, la vérité qui renaît jeune et puissante, après une disparition de quelques siècles, et qui se transfigure sous les traits de l'intelligence pure et libre. D'un côté, toutes ces puissances tyranniques et fragiles, qui ne brillent que dans les ténèbres; de l'autre, la sainte révolte de la raison opprimée, qui vient encore, ainsi qu'aux premiers jours de la foi, appeler à elle tous les esclaves, et délivrer le monde.... Quel plus beau combat, quelle plus grande lutte auront jamais vue les yeux des hommes? Jetez bas toute crainte, tout vain scrupule, tout puéril regret; ne vous effrayez pas des mots, et n'ayez pas peur des ombres. Je suis cité devant un concile, il est vrai, et vous tous avec moi; mais un concile n'est pas l'Église; et l'opinion de Bernard ou de Norbert n'est pas la tradition. Saint Hilaire fut condamné au concile de Béziers; saint Athanase aux conciles d'Arles et de Milan; et l'Église les a sanctifiés. Ne nous plaignons pas si nous devons être les Hilaire ou les Athanase de notre siècle.... Mais non, le cœur me dit qu'un sort plus prospère nous attend. Nous sommes sortis vainqueurs de toutes les épreuves. Celle-ci sera la dernière, et notre passage peut-être de la vérité militante à la vérité triomphante. Rangez-vous autour de moi, légion fidèle; paraissons ensemble devant le juge, et convertissons-le sur son tribunal même. Le Saint-Esprit ne manquera pas aux enfants du Paraclet.

QUELQUES VOIX.

Ainsi soit-il!

ABÉLARD, d'une voix faible.

Hilaire, Amaury, Manegold, rentrons; j'ai des messages à vous donner... (A Hilaire.) Donne-moi ton bras.

Il rentre dans la maison appuyé sur le bras d'Hilaire; la foule se dissipe.

AMAURY, en le suivant, bas à Manegold.

Trouves-tu qu'il ait bien parlé?

MANEGOLD.

Hum!... j'ai trouvé l'auditoire bien froid. *Di meliora* [27] *!*

SCÈNE III.

A Sens. — Dix-neuf jours après.

UNE PLACE PUBLIQUE DEVANT LA CATHÉDRALE.

FOULE DE PEUPLE.

UN BOURGEOIS, à son voisin.

Comment! le roi lui-même!

LE VOISIN.

Oui, on l'attend d'heure en heure.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Cela est nouveau, j'ai peine à le croire.

LE SECOND BOURGEOIS.

Le bedeau vient de le dire.

LE BEDEAU, à la foule.

Écartez-vous, faites place!

LE SECOND BOURGEOIS.

Eh! père Simon, un mot.

LE BEDEAU.

Qu'est-ce ?

LE SECOND BOURGEOIS.

N'est-ce pas que le roi doit assister au concile ?

LE BEDEAU.

Assurément, nous l'attendons. Il nous a fait dire qu'il arriverait à neuf heures.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Mais le concile ne commence pas immédiatement?

LE SECOND BOURGEOIS.

Non, demain. C'est aujourd'hui la messe du Saint-Esprit. Les pères du concile sont tous réunis chez l'archevêque. Ils attendent l'arrivée du roi.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ce sera la première fois qu'il vient à Sens.

UNE FEMME.

Dis donc, mon homme, qui sont ces deux cavaliers ?

L'HOMME.

Deux cornettes de monseigneur le comte de Champagne. Ils l'attendent à sa porte; il est descendu à l'hôtellerie en face.

LA FEMME.

Je sais, je l'ai vu passer hier dans l'après-dîner; j'étais à ma fenêtre à raccommoder ma mante. Un beau et gracieux seigneur!

L'HOMME.

C'est singulier tout de même, tant d'hommes d'armes rassemblés pour un concile!

UN SCRIBE, en soutanelle noire.

Notre-Dame! celui-ci en vaut la peine. Deux grandes provinces réunies [28]! l'archevêque de Reims venant à Sens

avec tous ses suffragants! l'abbé de Clairvaux lui-même consentant à siéger!

LA FEMME.

Le saint abbé de Clairvaux en sera?

LE SCRIBE.

Vous allez le voir passer.

LA FEMME.

Dis donc, notre homme, si j'allais chercher le petit pour prier Sa Sainteté de lui toucher ses yeux qui sont toujours malades?

L'HOMME.

Il restera plusieurs jours.

LE SCRIBE.

Vous le trouverez à l'hôpital de la Pénitence, où il voit les pauvres et les malades, de quatre à six heures du matin. (Regardant.) Ah! voilà quelque chose.... on ouvre les portes de la cathédrale.... Bedeau, est-ce que monseigneur l'archevêque sortira de l'église à la tête de son chapitre, pour aller au-devant du roi?

LE BEDEAU.

Pour un scribe à demi clerc, vous ne savez guère les choses. Tout le concile, princes de l'Église et princes du monde réunis, doivent venir en procession à la messe.

LA FEMME.

Ce sera beau!

LE SCRIBE.

Magnifique!... J'ai été de bien des conciles, je ne crois pas en avoir vu d'aussi cossu.

L'HOMME.

Vous êtes du concile?

LE SCRIBE.

Un peu.... Ils ne trouveraient pas mon pareil pour expé-

dier leurs actes, *acta*, comme nous disons, avec des lettres moulées, à main levée.

UN ÉTUDIANT.

Vous êtes écrivain à la suite du concile, maître ?

LE SCRIBE.

Si vous le permettez, jeune homme, écrivain dans les deux langues, *scriba*, *scribando*, *latinus*, *latinando*, comme nous disons, et il va y avoir à baver de l'encre, je dis.

UN BOURGEOIS.

Pensez-vous que la session dure longtemps?

LE SCRIBE.

C'est selon l'importance des matières que nous aurons à traiter. Si nous avons des questions de dogme, ça marchera vite, mais s'il s'agit de questions de discipline, nous n'en finirons pas.

LE BOURGEOIS.

Ah! la discipline, croyez-vous qu'on la lui donne?

LE SCRIBE.

A qui?

LE BOURGEOIS.

A l'homme.

LE SCRIBE.

Quel homme?

LE BOURGEOIS.

L'homme en question.

LE SCRIBE.

Ah! le petit Abélard!... Il faudra savoir s'il a encouru l'excommunication majeure.

UNE JEUNE FEMME, dans un autre groupe.

Mais enfin, qu'a-t-il fait?

UNE VIEILLE FEMME.

Oh! des abominations! Il dérobait des petits enfants pour les donner au diable.

LA JEUNE FEMME.

C'était donc un juif?

UN HOMME.

Ne dites donc pas de sottises. Il faisait de la magie, voilà tout.

UNE JEUNE FEMME.

Mais est-il vrai qu'il avait enlevé la fille d'un chanoine?

LA VIEILLE FEMME.

Pardine!... Il l'avait emmenée à l'abbaye de Saint-Denis, vêtue en moine; ils logeaient dans la même cellule.

LA JEUNE FEMME.

Voyez-vous cela! un moine et une religieuse!

LA VIEILLE FEMME.

Mais monseigneur saint Denis l'a su. Il est venu en personne trouver l'abbé dans la sacristie et il l'a averti.

LA JEUNE FEMME.

Monseigneur saint Denis! avait-il sa tête?

LA VIEILLE FEMME.

Alors on vous les a surpris, on leur a ôté leur froc, et puis...

Elle parle bas à la jeune femme.

LA JEUNE FEMME.

Jesus Maria!

UN HOMME.

Attention! voici du mouvement.

UN ENFANT.

Ah! papa, des trompettes!... Tiens, tiens, la bannière!...

L'HOMME.

Le pennon fleurdelisé! c'est le roi! Ses cavaliers se rangent en bataille au fond de la place.

LE BEDEAU.

Silence! silence!

L'HOMME.

Non, ce sont les prêtres.

LE SCRIBE.

Dites les pères du concile. D'abord les thuriféraires.

On voit s'avancer vers l'église la procession du concile.

LE BEDEAU.

Les maladroits!.... Que c'est mal encensé!.... Plus haut donc!.... Hardi!

UNE FEMME.

Monseigneur l'archevêque!

L'HOMME.

Vois-tu le comte de Champagne à sa droite?

LA FEMME.

En robe écarlate!

LE BEDEAU.

Hommes, découvrez-vous; femmes, inclinez-vous.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, marchant devant la procession.

A genoux! à genoux!

Tous s'inclinent ou s'agenouillent.

L'HOMME, à un bourgeois.

Maître Gerboisé, me pourriez-vous dire quels sont ces deux prêtres en mitre?

LE BOURGEOIS.

L'évêque d'Auxerre, l'évêque de Vermand; tous des évêques!

L'HOMME.

Tant d'évêques que cela!

LE BOURGEOIS.

Le voilà!.... Quel air de saint!

L'HOMME.

Qui donc?

LE BOURGEOIS.

L'abbé de Clairvaux.

UNE FEMME.

Où donc? où donc?

LE BOURGEOIS.

Là, tête nue, en robe noire.

LA FEMME.

Comme il ressemble au Christ de notre paroisse!

LE BOURGEOIS.

Courbez-vous plus bas.

LE SCRIBE.

Ils entrent dans l'église.... Que fait dono le roi?

L'ÉTUDIANT.

Vous disiez qu'il serait de la procession?

LE SCRIBE.

Il devrait en être.

UN ENFANT.

Ah! les trompettes!

Les trompettes sonnent; le roi arrive à cheval entouré de ses grands officiers. Il va droit au portail de la cathédrale dans laquelle la procession est entrée.

LE PEUPLE.

Noël! Noël!... Vive le roi!

LES ÉCUYERS, jetant de petites pièces de monnaie.

Largesse! largesse!

LE PEUPLE, se précipitant.

Oh! oh!... Vive le roi!

Tous les seigneurs qui entourent le roi mettent pied à terre.

L'ÉTUDIANT.

Quel est ce seigneur?

LE SCRIBE.

Le chancelier.

L'ÉTUDIANT.

Et celui-ci?

LE SCRIBE.

Le grand chambrier [29].

LE ROI, toujours à cheval.

Où est donc l'archevêque?

LE CHANCELIER.

Je ne sais, messire.

LE ROI.

Chancelier, entrez et amenez-le-nous. (Le chancelier entre dans l'église.) Me prétend-on laisser morfondre devant cette porte?... Faites écarter le monde.

LES HOMMES D'ARMES.

Arrière, ribauds! arrière!

LE GRAND CHAMBRIER.

Allons, ferme! n'épargnez pas vos manches de lance.

LE CHANCELIER, revenant.

L'archevêque est sur son trône, messire; celui de Votre Grandeur est vide...

LE ROI.

Faudra-t-il donc...? (A demi-voix.) Chancelier, je suis fort embarrassé.

LE CHANCELIER.

Le pis est de rester là, sire.

LE ROI, descendant de cheval.

Diantre soit de ces malappris d'évêques!... Entrons. .. Quelle foule!

Il entre avec sa suite.

LE GRAND CHAMBRIER, en entrant.

Écartez-moi ces manants, et ne laissez plus pénétrer personne.

Les gardes forment la haie devant le portail.

UN ÉTUDIANT.

Manegold, le roi m'a paru donner le concile au diable.

MANEGOLD.

Tant mieux!... C'est rendre à César ce qui est à César.

L'ÉTUDIANT.

Mais il n'arrive pas... c'est le moment.

MANEGOLD.

Le voici! glissons-nous dans la foule.

Abélard paraît, suivi d'une troupe peu nombreuse d'écoliers. Il marche fièrement vers la porte de l'église.

UN HOMME D'ARMES, les arrêtant.

On ne passe pas.

ABÉLARD.

Je veux entrer dans l'église.

L'HOMME D'ARMES.

On n'entre plus.

UN HOMME, dans la foule.

Quel est celui-ci?

ABÉLARD.

Mais je dois être avec le concile.

L'HOMME D'ARMES.

Vous!... Hé! bedeau, venez çà.

LE SCRIBE.

Je ne connais pourtant pas cet abbé-là.

LE BEDEAU.

Repoussez-moi tout ce monde, le service est commencé.

L'HOMME D'ARMES.

Il dit qu'il est du concile.

LE BEDEAU, s'approchant.

Ça, un père du concile! Qui êtes-vous?

ABÉLARD.

Pierre Abélard.

LE BEDEAU.

Saint Eustache!

LES GENS DU PEUPLE qui sont le plus près.

Abélard! Abélard!... Jésus! sainte Vierge!... ayez pitié de nous.

Quelques-uns font le signe de la croix.

LE SCRIBE.

Arrière, bedeau! arrière!... N'est-il pas excommunié?

UN HOMME D'ARMES.

Allons, quittez-moi la place.

ABÉLARD.

Peuple, soyez témoin que l'église se ferme devant des chrétiens. (A sa suite.) N'importe, mes amis, louons Dieu, et nous emporterons le Saint-Esprit avec nous.

Il se retire avec les siens.

LE SCRIBE.

Ne blasphème-t-il pas?

UNE FEMME, voyant passer Abélard.

Mais quels sont donc ceux-ci...? Je suis trop loin, je n'ai rien entendu.

UNE AUTRE FEMME, qui revient d'auprès de l'église.

Tu ne sais pas? c'est lui, voilà l'homme!

LA FEMME.

Ah! Jacques, voilà l'homme!

JACQUES, à ses voisins.

Voilà l'homme!... voilà l'homme!

AMAURY, à Manegold dans la foule.

Voilà l'homme!... *Ecce homo* [30]!... O Providence!

SCÈNE IV.

Le soir du même jour.

LA MAISON D'ABÉLARD.

ABÉLARD, MANEGOLD, HILAIRE, JEAN, AMAURY.

ABÉLARD.

Au fait, c'était une faute. Il ne fallait pas se montrer ainsi, sans avoir rien préparé, sans s'être assuré de son monde.

JEAN.

D'autant que ces gens qui se tiennent comme cela à la porte de l'église sont toujours de la canaille.

AMAURY.

Et puis, pensez-vous que le charitable archevêque ne les aura pas choisis et apostés exprès?

ABÉLARD.

Au fond, la chose est de peu de conséquence. Amaury, Manegold, vous avez couru la foule; comment l'avez-vous trouvée?

MANEGOLD.

Mauvaise. Je crois que l'archevêque les a endiablés.

AMAURY.

Il est certain que le cher abbé de Clairvaux ne s'y épargne pas. Depuis deux jours qu'il est ici, il vit au milieu des pauvres, des malades et des infirmes.

MANEGOLD.

Il fait voir les aveugles et danser les boiteux?

AMAURY.

Non, mais il n'est avare ni de bénédictions, ni d'indulgences. Il donne à baiser des reliques; enfin il se permet tout.

JEAN.

Oh! je le crois malicieux.

ABÉLARD.

Cela nous trace notre marche; mes amis, agissons de notre côté. Voyez du monde, parlez beaucoup, et parlez fort; surtout, gardez toujours le haut du pavé. La confiance appelle la confiance en ce monde, et l'on ne redoute que ceux qui n'ont pas peur.

JEAN.

C'est bien dit.

ABÉLARD.

En tout lieu, nous avons toujours pour nous trois sortes de personnes: d'abord la jeunesse, tous les hommes nouveaux qui veulent du neuf comme eux; puis les bourgeois, et tout le populaire non mendiant, quand le seigneur est ecclésiastique; puis enfin, le bras séculier, je veux dire les officiers du roi. Parlez et conduisez-vous en conséquence.

HILAIRE.

Mais vous-même, maître, ne parlerez-vous pas à quelques-uns, et, tenez, au roi lui-même?

ABÉLARD.

Hé ! peut-être. Manegold, ne m'avez-vous pas dit qu'il avait l'air irrité contre le clergé ?

MANEGOLD.

Oui, il comptait que l'archevêque en tête de son chapitre viendrait le recevoir à la porte de la cathédrale. Or l'archevêque, attendu que lui et le concile sont, dit-il, indivisibles, n'en a rien fait. Cela m'a semblé vivement dépiter le roi.

ABÉLARD.

Qu'a-t-il fait ?

MANEGOLD.

Son père serait remonté à cheval... Pourtant, c'est toujours une bonne chose.

AMAURY.

Ah! si notre pauvre ami, le seigneur de Garlande, était encore vivant!...

MANEGOLD.

Il avait bien affaire de s'aller faire tuer d'un coup de hache au siége du château du Puiset [31] !

HILAIRE.

Mais n'est-ce pas son frère qui est chancelier ? (A Abélard.) Vous devez le connaître ?

JEAN.

Pourquoi ne l'iriez-vous pas voir ?

ABÉLARD.

Croyez-vous que je n'y aie pas pensé ?

JEAN.

Pardon !

ABÉLARD.

Je vous le répète, amis, ne négligez rien. Tous les moyens sont utiles quand ils sont bien employés, et il faut

s'aider en ce monde. Toutefois, gardez-vous de croire que là soit notre vraie force : mettez toujours votre confiance, votre unique confiance dans ce qui ne périt point, dans ce qui ne défaut jamais, la vérité et la parole. Souvenez-vous que je n'ai jamais été en présence de mes adversaires sans les confondre, ni livré de combat sans vaincre.

AMAURY.

Dieu est appelé dans l'Écriture également, le Dieu des sciences et le Dieu des batailles : *Deus scientiarum, Deus excercituum* [32].

ABÉLARD.

Oh! la citation est bonne. Donnez-la-moi.

JEAN.

Deus scientiarum!... Où donc cela ?

AMAURY.

Mais, je crois, au commencement du premier livre des Rois.

ABÉLARD.

Hilaire me le cherchera. Allons, mes chers amis, priez ce soir le Dieu des sciences et le Dieu des armées.

Un serviteur entre et parle bas à Manegold.

MANEGOLD, bas à Abélard.

C'est notre homme.

ABÉLARD.

Bien. Bonsoir, mes amis. Demain sera le plus grand jour de notre vie à tous.

Ils sortent. — Manegold introduit Paul Roux, forgeron.

Entrez, entrez, mon brave ; je suis aise de vous voir.

MANEGOLD.

Je vous présente le premier forgeron du pays, un homme puissant dans cette ville.

PAUL ROUX

Vous me faites trop d'honneur.

ABÉLARD, assis.

Asseyez-vous.

PAUL ROUX.

Je suis bien debout. Nous autres, nous avons des jambes et des bras.

MANEGOLD.

Des bras propres à plus d'un service. (A Abélard.) J'ai dit à Paul Roux, notre maître, que vous désiriez causer avec lui, étant par tout pays fort touché des intérêts du commun peuple, et surtout en cette ville où l'évêque est un seigneur....

PAUL ROUX.

Qui a la main dure, j'en réponds.

ABÉLARD.

Oui, j'ai voulu vous connaître, d'abord parce qu'on m'a beaucoup parlé de vous, puis afin de savoir ce que je pourrais faire pour vous autres, et en retour ce que vous pourriez faire pour moi.

PAUL ROUX.

Nous, pas grand'chose que je sache. Nous sommes ici tenus de si près!... Il y a des mendiants, Dieu sait! et tout ça fait ce que veut la cathédrale. Les bourgeois riches ne songent qu'à bien souper, et nous autres, veillés, gardés, épiés le jour et la nuit, nous n'osons bouger.

ABÉLARD.

Jusqu'ici, je le conçois, mais voici une occasion : ce concile, qui attire tant de monde, vous a valu la présence du roi.

PAUL ROUX.

Et le roi a des sacristains bardés de fer, qui valent bien ceux du seigneur archevêque.

ABÉLARD.

Oui, mais le roi n'est pas pour l'archevêque.

PAUL ROUX.

A d'autres! les seigneurs s'entendent tous, et le roi est le seigneur des seigneurs.

ABÉLARD.

Et des vassaux aussi, et il ne demande pas mieux que de les enlever à leurs seigneurs.

PAUL ROUX.

Donc, vous croyez que si l'on faisait sauter les seigneurs... ?

ABÉLARD.

Mais, oui.

PAUL ROUX.

Je commence à vous comprendre. Vous voudriez donc qu'à l'occasion du concile, on profitât d'un beau soir pour les prendre tous dans leur lit, et les y endormir à coups de maillet?

ABÉLARD

Juste ciel! non, vraiment.

PAUL ROUX.

Aimez-vous mieux que lorsqu'ils seront à faire du latin dans la chambre synodale, nous y mettions le feu, et les y brûlions comme des poulets dans une grange?

ABÉLARD.

Dieu me préserve de vous demander cela!

PAUL ROUX.

Ma foi, tant mieux! car franchement, je ne pourrais pas

vous le promettre; mon monde n'est ni assez nombreux, ni assez déterminé. Il faudra vous contenter à moins.

ABÉLARD.

Écartons tout cela. Que désirez-vous ? La franchise de votre ville, enfin les droits et immunités de bons bourgeois?

PAUL ROUX.

Les bourgeois? mais rien ne leur manque. Toutes ces chartes sont des attrape-vilains. Ce qu'il nous faut, c'est boire et manger à notre soûl; ce qu'il nous faut, c'est être traités aussi bien que les bœufs et les moutons, qui se nourrissent et se repaissent à leur gré dans les prairies. Ce qu'il nous faut, c'est cesser d'être tout nus et grelottants, quand d'autres ont chaud; travaillant en sueur, quand d'autres se gobergent; dépouillés de toutes choses, quand d'autres ont toutes choses ; ce qu'il nous faut, c'est prendre à ceux qui ont tout pris, battre ceux qui nous ont battus, marcher sur le corps de ceux qui piétinent sur le nôtre ;... ce qu'il nous faut, c'est vivre.

MANEGOLD.

Hum! mon maître, voilà un homme!

ABÉLARD.

Vous demandez là l'impossible. Croyez-vous donc que tout puisse être égal en ce monde ? Il faut bien des puissants, des rois, des prêtres pour maintenir l'ordre. Voulez-vous donc que tout soit au plus fort ?

PAUL ROUX.

Pourquoi pas ?

ABÉLARD.

Vous faites bien de regarder vos bras avant de répondre, car s'ils avaient quelque blessure ou la moindre

infirmité, vous répondriez autrement. Écoutez, je compatis à tous vos maux; mais il y aura toujours des maux ici-bas. Dieu nous a condamnés au travail, à la souffrance, et cette vie est une vie d'épreuve. Il ne faut pas se révolter contre sa condition.

PAUL ROUX.

Eh! alors, de quoi parlons-nous donc?

ABÉLARD.

Mais... du concile, de l'archevêque.... Je veux vous aider à modérer leur pouvoir.

PAUL ROUX.

Mais s'il faut toujours des rois, des prêtres, ou des seigneurs, que m'importe à moi que ce soit Pierre ou Paul?

ABÉLARD.

Vous êtes trop prompt... oui, en vérité, vous voulez aller trop vite.

PAUL ROUX.

Aller trop vite! vous y voulez donc venir comme moi?

ABÉLARD.

Je ne dis pas; mais enfin il ne faut tenter que ce qu'on peut. Vous me le disiez vous-même: vos amis sont rares, intimidés; obtenons aujourd'hui quelque chose, nous verrons après.

PAUL ROUX.

Soit. Vous avez peut-être raison... Eh bien, quoi?

ABÉLARD.

J'avais pensé que si, pendant que le roi et le concile sont ici, la brave population de cette ville faisait sonner un peu haut ses plaintes, témoignait qu'elle est lasse de la tyrannie seigneuriale, criait sous les fenêtres du roi ou sur le chemin de l'archevêque qu'elle en demande l'a-

doucissement, qu'elle veut des règles, des exemptions, des libertés....

PAUL ROUX.

Liberté, soit, c'est un beau mot.

ABÉLARD, avec feu.

Le plus beau du monde! car il exprime ce qui n'appartient qu'à l'homme, ce que Dieu lui a donné, ne pouvant lui donner sa divinité.

PAUL ROUX.

Enfin, que voulez-vous dire?

ABÉLARD.

C'est à vous de me dire si vous vous croyez en mesure d'exciter quelque émotion populaire.

PAUL ROUX.

Ah! une batterie.

ABÉLARD.

Non, point de violence, mais des plaintes bruyantes, mais des cris publics. Il faudrait choisir bien son temps, entourer le roi...

PAUL ROUX.

Il est trop bien gardé pour le prendre.

ABÉLARD.

Non pour le prendre, mais l'intéresser à vous, invoquer son appui contre les seigneurs, lui demander d'être ses sujets, se plaindre beaucoup, et beaucoup crier : *Vive le roi!* En criant : *Vive le roi!* on obtient bien des choses.

PAUL ROUX.

Bah! vraiment?

ABÉLARD.

Croyez ce que je vous dis.

PAUL ROUX.

Merci du conseil!... Mais vous, que vous fait tout cela?

ABÉLARD.

Oh! moi... d'abord je m'intéresse à vous; de plus, le concile est mon ennemi.

PAUL ROUX.

En vérité?

ABÉLARD.

Il me menace de son pouvoir, parce que j'ai attaqué sa tyrannie. Moi aussi, j'ai réclamé ma liberté.

PAUL ROUX.

Pas possible? Vous êtes homme libre, vous.

ABÉLARD.

Oui, libre d'aller, de venir, d'acquérir, de posséder...

PAUL ROUX.

Eh bien alors, que demandez-vous donc?

ABÉLARD.

La liberté de penser et de parler.

PAUL ROUX.

Vous vous moquez! Et qui vous en empêche? Nous l'avons bien celle-là, nous autres.

ABÉLARD.

Eh bien, je ne l'ai pas.

PAUL ROUX.

C'est incroyable.

ABÉLARD.

Et tandis que moi, dans l'intérieur du concile, je revendiquerai ma liberté, je veux que vous, au dehors, vous réclamiez la vôtre. Je veux que ma voix et vos cris montent ensemble vers Celui qui a dit : « J'ai été envoyé pour

publier la liberté aux captifs et renvoyer libres les opprimés [33]. »

PAUL ROUX.

Eh bien, touchez là, c'est convenu. Je vais voir mes gens, et nous donnerons du gosier, et, s'il le faut, du poignet.

ABÉLARD.

A merveille! vous êtes homme de tête et de cœur. Venez me revoir, toujours la nuit, à cette heure-ci. Adieu. Souvenez-vous qu'il s'agit demain de deux grandes choses, la liberté du peuple et la liberté d'Abélard.

PAUL ROUX.

Quoi! Abélard?

ABÉLARD.

C'est mon nom.

PAUL ROUX, faisant le signe de la croix.

Excusez... C'est qu'on dit que vous êtes possédé.

ABÉLARD.

Eh quoi !... pouvez-vous croire?...

PAUL ROUX.

Ça vous regarde; mais c'est égal, notre marché tient toujours.

ABÉLARD.

Qu'il soit consacré par le signe auguste que vous venez de faire.

PAUL ROUX.

Tiens!... à la bonne heure! — Serviteur! (A Manegold en se retirant.) Vous ne m'aviez pas dit que c'était Abélard.

MANEGOLD.

Je vous ai dit *le maître Pierre*.

PAUL ROUX.

Au fait, ce possédé a l'air assez bon diable.

ABÉLARD, à lui-même.

Qu'y faire? on les a rendus stupides, pour qu'ils ne sentissent pas qu'ils sont misérables.

SCÈNE V.

Le lendemain.

UNE SALLE DU LOGIS DU CHANCELIER.

ABÉLARD, UN HUISSIER.

ABÉLARD, à l'Huissier.

Dites à messire que c'est un religieux.

L'HUISSIER.

Mais on est obsédé de religieux. Ils ont toujours quelque chose à demander.

ABÉLARD.

Ce que j'ai à lui dire est urgent et importe au service du roi.

L'HUISSIER.

Il est trop de bonne heure, repassez plus tard.

ABÉLARD.

Plus tard, je serai au concile.

L'HUISSIER.

Eh bien, vous le verrez au concile.

ABÉLARD.

Mais je veux le voir ce matin.

L'HUISSIER.

Je veux, je veux.... Qui êtes-vous pour vouloir?

ABÉLARD.

Je suis.. . (A part.) Voilà la première fois que j'hésite à

dire mon nom. (Haut.) Je suis un ami de feu son frère, messire Anseau de Garlande.

L'HUISSIER.

Eh, messire Anseau avait des milliers d'amis qui viennent assaillir monseigneur par droit d'héritage; mais monseigneur a répudié la succession.

ABÉLARD.

Quelle patience! savez-vous bien à qui vous résistez?

L'HUISSIER.

C'est précisément ce que je demande.

ABÉLARD.

Contrainte insupportable! Eh bien, tenez. (Il tire une lettre de sa poche.) Remettez cette lettre à monseigneur le chancelier, il reconnaîtra apparemment le seing.

Le Chancelier paraît.

L'HUISSIER.

Messire, c'est ce religieux qui veut absolument vous voir. Il dit que cette lettre vous apprendra qui il est.

LE CHANCELIER, prenant la lettre.

Que vois-je? le seing de mon frère!... Pierre Ab...! (A l'Huissier.) Retirez-vous.

L'Huissier sort.

Que me voulez-vous, mon Dieu, et qui vous amène ici?...

ABÉLARD.

Le souvenir d'un noble seigneur qui était mon ami. J'avais à cœur de saluer son frère, l'héritier de sa puissance....

LE CHANCELIER.

Oh! l'héritier!... pardon. Grand merci de votre obligeance! mais. .. en vérité.... ce n'était pas la peine.

ABÉLARD.

Monseigneur Anseau de Garlande vint me voir le premier. Je ne le connaissais pas, je ne le cherchais pas; j'acquitte en ce moment ma dette envers lui.

LE CHANCELIER.

Merci, encore une fois, mais que me demandez-vous?

ABÉLARD.

Ce qu'il me demanda : un peu d'amitié.

LE CHANCELIER.

Certainement..., mais j'ai beaucoup d'affaires....

ABÉLARD.

Apparemment je n'en manque pas non plus. Il me semble que c'est la même affaire qui nous appelle à Sens, vous et moi.

LE CHANCELIER.

Je viens à la suite du roi.

ABÉLARD.

Et le roi à la mienne.

LE CHANCELIER.

C'est-à-dire...

ABÉLARD.

Pardon, je veux dire que c'est la renommée de la querelle qu'on me suscite qui attire ici le roi de France, et je bénis sa présence comme celle du seul arbitre que je sois disposé à reconnaître entre mes ennemis et moi.

LE CHANCELIER.

Le roi ne prétend nullement ici faire acte d'autorité. Il respecte les droits de l'Église.

ABÉLARD.

Mais il n'abandonne pas les siens. N'est-il pas le défenseur né de tous les opprimés?

LE CHANCELIER.

Oh! assurément, mais il y a des circonstances où la foi est intéressée; alors la puissance spirituelle est maîtresse.

ABÉLARD.

Oui, pourvu qu'elle reste spirituelle. Ainsi, qu'elle parle, discute, raisonne, décide, c'est son droit; mais rien de plus. Qu'elle se garde de commander. Qu'elle n'exige pas, la main haute, rétractation, soumission; car alors la persécution commence, et avec elle l'usurpation de l'autorité royale.

LE CHANCELIER.

Ceci est de la controverse. Est-ce là tout ce que vous me vouliez?

ABÉLARD.

Monseigneur, quand le noble Anseau de Garlande me faisait l'honneur de me venir voir, c'était lui qui me priait de parler et qui se faisait fête de m'entendre.

LE CHANCELIER.

C'est possible... autrefois....

ABÉLARD.

Ce qui était vrai autrefois l'est aujourd'hui, monseigneur. Aujourd'hui, comme alors, le roi est le protecteur de tous les droits méconnus, de toutes les souffrances injustes. Et le vassal qu'on opprime, et le bourgeois qu'on dépouille, et le philosophe qu'on persécute sont ses clients, que dis-je? ses alliés naturels. Ainsi le disait Anseau de Garlande; ainsi le lui avait appris le roi Louis VI, de glorieuse mémoire.

LE CHANCELIER.

Ah! mon cher, les temps sont changés! Les fils ne ressemblent pas aux pères, vous le savez.

ABÉLARD.

Ni les frères aux frères, cela est vrai. Monseigneur, je vous salue; mais souvenez-vous, vous qui êtes le principal conseiller du roi, que son autorité a deux grandes rivales: la puissance seigneuriale, et c'est le peuple qui peut l'en délivrer, et la puissance ecclésiastique, et celle-là, qui l'en délivrera, si ce n'est Pierre Abélard? Adieu.

Il sort.

LE CHANCELIER.

Que cet homme est hautain! Mais il ne connaît donc pas la situation des affaires! Mon frère!... mon frère!... Eh! il était le conseiller de Louis le Gros. (Appelant l'Huissier.) Huissier, vous ne laisserez jamais entrer cet homme.

SCÈNE VI.

LA SALLE DU CONCILE.

C'est une chapelle en forme de carré long. Au fond, les stalles des pères forment un demi-cercle. Au milieu de ces stalles s'élève le siége de l'archevêque président. A droite, le trône du roi, à la droite et au-dessous duquel est le siége du comte de Champagne. La place désignée pour Abélard est au milieu de la salle en face du président. Elle n'est marquée que par un petit pupitre, mais point de siége. Derrière lui, et en avant de la grande porte d'entrée, la place destinée au peuple est séparée du concile par une barrière. Des serviteurs paraissent occupés à faire les derniers apprêts.

ALBÉRIC et LOTULFE, se promenant de long en large.

LOTULFE.

Oui, je crains que le bon archevêque, avec sa manie d'être éloquent, n'engage la controverse.

ALBÉRIC.

Mais où serait le grand danger après tout?

LOTULFE.

Gardez-vous de discuter. S'il parle, nous sommes perdus.

ALBÉRIC.

C'est trop se défier de notre cause. D'abord, nous avons contre lui la supériorité de la doctrine. Puis serait-ce donc manquer à la modestie que de dire qu'il y a parmi nous des hommes qui sauraient lui tenir tête au besoin?

LOTULFE.

J'en suis d'accord, mais souvenez-vous que la discussion lui a toujours réussi, et que si nous sommes parvenus à l'abattre, à lui nuire du moins, c'est par autres moyens moins bruyants et plus sûrs: c'est par la ruse qui se tait, ou par la force qui oblige à se taire.

ALBÉRIC.

Les temps ne sont plus les mêmes. Vous avez toujours devant les yeux notre vieille aventure de l'école de Paris; mais nous pouvons le dire aujourd'hui, l'excellent Guillaume de Champeaux (Dieu veuille avoir son âme!) n'était pas très-fort; nous en étions tous à notre début; au lieu que moi aujourd'hui, avec le rang que j'occupe, Dieu merci, dans l'Église [34], je n'aurais nulle crainte, je vous jure, de me mesurer avec lui.

LOTULFE.

Je le crois, mais songez à l'auditoire.

ALBÉRIC.

Entre nous, n'en sommes-nous pas sûrs d'avance, et le concile n'a-t-il pas déjà jugé? Un mouvement du sourcil de l'abbé de Clairvaux est un ordre.

LOTULFE.

Oui, à cette heure... mais quand on sera là, quand on l'entendra, vous verrez. Une assemblée, savez-vous, ne

ressemble pas aux hommes qui la composent. C'est une espèce ou un genre à part, comme vous voudrez, et vous savez que nous tenons que les espèces existent par elles-mêmes.

ALBÉRIC.

C'est précisément ce qui me rassure. On peut séduire ou intimider un homme seul, mais une assemblée! Je ne crains qu'une chose au contraire, c'est que, faute de discussion assez approfondie, il n'y ait de condamné que la personne, et non la doctrine. Or, ce qu'il nous faut, c'est la mort de la doctrine.

LOTULFE.

Mon cher camarade, toute doctrine s'incarne sur la terre pour y faire quelque chose, et c'est à l'incarnation qu'il faut s'attaquer. Tout le reste n'est que du vent, *flatus vocis* comme disent les nominalistes [35]. Vous savez le proverbe : « Morte la bête, mort le venin. » Enfin, je souhaite me tromper, mais je regarderais un débat régulier et solennel comme le triomphe d'Abélard.

ALBÉRIC.

Dieu nous en préserve! Mais vous manquez de confiance dans vos amis et dans vos principes.

LOTULFE.

Nullement. Mais je veux que l'Église règne et n'argumente pas. Tout argument est au fond une hérésie; car il suppose la raison et écarte la foi.

ALBÉRIC.

Vous êtes sévère.

LOTULFE.

Non, je vais au fait. Et puis le roi! avez-vous bien pensé à ce roi? Il m'a tout l'air d'une franche linotte.

On ne sait jamais l'effet que produit une controverse théologique sur les cerveaux qui n'y sont pas habitués. C'est comme le vin mousseux pour les gens qui n'en ont jamais bu. Ces rois ont souvent des caprices; ils se croient des hommes d'autre sorte; ils rêvent je ne sais quelle puissance indépendante qui protégerait tout le monde.

ALBÉRIC.

Vous faites injure à celui-ci. Oh! il ne ressemble pas à son père. L'abbé de Clairvaux m'assurait encore hier, en sortant de son entretien, qu'il était fort content. « C'est un homme, m'a-t-il dit, que la grâce peut mener loin. »

LOTULFE.

Dieu le veuille! Enfin, croyez-moi, discutez le moins possible. Vous tenez la force, agissez.

LE BEDEAU, s'approchant.

Pardon si je vous interromps; mais voudriez-vous bien me dire si je n'ai pas raison de vouloir que ces gens préparent une place d'honneur?

LOTULFE.

Gardez-vous en bien. C'est ici le royaume des cieux, les premiers sont les derniers [36].

LE BEDEAU.

Alors tout est prêt; et le très-saint concile pourra s'assembler quand il le voudra.

La grande porte s'ouvre, et Manegold entre avec Hilaire dans l'enceinte destinée au public.

UN GARDE, qui les suit.

Hommes, vous ne pouvez pas rester là.

MANEGOLD.

Nous ne voulons que donner un coup d'œil à la salle,

mon brave. Sur ma foi, elle a tout à fait bon air, et cela donnerait envie d'être du concile.

HILAIRE.

C'est donc là que se décidera le sort du premier des hommes!

LE GARDE.

Allons, retirez-vous, je vous prie.

MANEGOLD.

Laissez, l'ami; je suis de la connaissance de ces pères que vous voyez là-bas. — Vénérable Albéric, de grâce, tournez les yeux vers moi, et obtenez que nous puissions séjourner un moment.

ALBÉRIC, se détournant.

Que voulez-vous?... (Le reconnaissant.) Ah! ah!

MANEGOLD.

Vous me reconnaissez, c'est bien bon à vous; car il ne faisait pas trop clair la dernière fois que nous nous sommes vus. Cette rue était noire en diable.

ALBÉRIC.

Pouvez-vous parler...?

MANEGOLD.

A propos, comment vous êtes-vous tiré des mains des archers du guet?

ALBÉRIC, au garde.

Faites sortir ces gens-là.

LOTULFE.

A merveille, tu vois qu'il est bon parfois de ne pas répondre.

LE GARDE.

Allons, sortez.

MANEGOLD.

Partons, mais savez-vous, l'ami, pourquoi il nous chasse? c'est que nous l'avons fait arrêter une nuit qu'il venait d'enlever une fille.

Ils sortent.

ALBÉRIC.

Toute cette engeance est aussi insolente que par le passé.

UN ENFANT DE CHŒUR, à Albéric.

Mon père, notre seigneur en Jésus-Christ l'archevêque vous prie de vous réunir aux pères du concile. Ils vont prendre séance.

ALBÉRIC.

J'y cours.

Il sort avec Lotulfe.

LE BEDEAU, aux serviteurs et ouvriers.

Place, place, vous autres! Que personne ne demeure ici, les pères vont entrer.

La salle reste quelques moments entièrement vide.

Le bedeau se tient seul devant une porte latérale qui est fermée. Trois coups sont frappés du dehors à cette porte ; il ouvre aussitôt, et l'on voit entrer quatre hoquetons, ou gardes de l'archevêque, qui se rangent devant la barrière. Puis viennent les pères du concile dans l'ordre suivant : les archevêques de Sens et de Reims, le premier tenant la droite ; après eux les évêques suffragants de l'un et de l'autre [37], marchant deux à deux, chacun derrière son métropolitain. On reconnaît parmi eux : Gauffroy, évêque de Chartres : on voit aussi à la suite de tous Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers. Après les évêques, viennent les abbés des deux provinces métropolitaines, parmi lesquels on remarque Bernard, en robe noire de l'ordre de Cîteaux [38]. Après les abbés marchent divers prêtres ou religieux, ayant quelque dignité, comme celle de doyen de chapitre, prieur d'abbaye, etc., etc. Dans le nombre est Albéric, scolastique de l'église de Reims, et prieur de Saint-Sixte.

Tous se rangent sur les siéges qui occupent le fond de la salle. Sur de petits escabeaux, à leurs pieds, sont placés les clercs du concile.

Un diacre faisant fonctions de maître des cérémonies et d'huissier en chef, une verge noire à la main, se tient au milieu de l'enceinte et indique à chacun sa place. Quand tous les pères sont placés, une foule de prêtres, de moines et de clercs, parmi lesquels est Lotulfe, se rangent sur les côtés et restent debout.

Dès que l'assemblée est formée et silencieuse, le maître des cérémonies s'avance et s'incline profondément devant l'archevêque de Sens, qui occupe la première place, ayant à sa droite celui de Reims.

L'archevêque président fait un signe, et le maître des cérémonies, après une nouvelle révérence, ouvre la barrière, puis la grande porte, au delà de la barrière, en face de l'hémicycle. A travers cette porte, on aperçoit les gardes qui contiennent la foule; on entend au loin un bruit confus.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Diacre, proclamez l'ouverture du très-saint concile.

LE DIACRE, MAITRE DES CÉRÉMONIES, sur le seuil de la porte.

Peuple chrétien, le très-saint concile de Sens est ouvert. — Priez.

Les premiers rangs se mettent à genoux et paraissent prier. Parmi ceux-là, on aperçoit le forgeron Paul Roux, qui s'incline à demi et semble faire signe du regard à quelques amis dispersés dans la foule.

Tout à coup, sur la place, des cavaliers fendent la presse; ils arrivent en troupe devant la porte. Là, ils se séparent et laissent voir le roi armé, mais sans casque, la couronne d'or sur la tête, et, sur les épaules, un long manteau bleu fleurdelysé. Il descend de cheval et entre dans la salle, suivi de trois grands officiers, le chancelier, le grand chambrier et le connétable.

Au moment où il entre, le maître des cérémonies dit :

Le roi!

Tous les prêtres du concile se lèvent. Le roi va se placer sur son trône. Derrière lui les trois grands officiers se tiennent debout.

Dès que le roi est assis, les pères se rassoient.

Cependant le comte de Champagne est arrivé à cheval après le roi. Il met pied à terre, et, quand il entre, le maître des cérémonies dit :

Monseigneur le comte de Champagne [38]!

Les pères restent assis. Le comte va se mettre sur son trône, après avoir salué le roi, qui lui répond d'une inclination de tête.

On voit au dehors les gardes à cheval retenant la foule qui veut entrer.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS, se levant, au roi.

Messire, l'Église en deuil oublie ses plaies et ses peines, pour se réjouir de voir le roi le plus puissant de l'Occident chrétien, venir présid.... (Se reprenant.) assister aux augustes solennités où ses humbles enfants vont d'une pieuse main essayer de panser ses blessures. Avec l'aide d'un tel vengeur, elle reprend quelque espérance et ne se sent plus abandonnée. Elle se rappelle que la religion compte ses années de triomphe du jour où l'empereur Constantin vint siéger au concile de Nicée.

Il se rassied.

LE ROI, sans se lever.

Je vous remercie de ce que vous me dites là.....très-saint archevêque....L'Église peut être assurée que je l'aime, et je lui en donnerai des preuves... avec l'aide de Dieu... car j'aime l'Église.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS, assis.

Et auprès du roi, nous nous réjouissons de voir un puissant prince, qui voudra aussi désormais, sa présence en ce jour en est le garant, être appelé le rempart de l'Église.

LE COMTE DE CHAMPAGNE, se levant.

Très-saint archevêque, et vous très-saints pères du très-saint concile, l'Église ne fait que rendre justice aux sentiments de mon âme, si elle les reconnaît pour ceux d'un chrétien fidèle. Un prince du monde, un homme d'armes peut avoir des droits à défendre ; mais il se souvient toujours des serments de son baptême et de la croix de son épée. Si je hais l'usurpation, je déteste l'hérésie, et j'ai été bien aise, à l'exemple de Monseigneur le roi, de venir ici vous assurer par ma présence de la protection toujours prête de votre seigneur.

Il s'assoit.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Prions, mes frères !—Notre frère l'abbé de Clairvaux, récitez le *Veni Creator*.

Ils se lèvent tous et restent les yeux et les mains vers le ciel.

LE DIACRE, sur la porte et à la foule.

Priez, mes frères.

Le peuple s'agenouille.

BERNARD, d'une voix forte.

Veni, Creator spiritus, mentes tuorum visita, imple superna gratia quæ tu creasti pectora.

Qui Paracletus diceris, donum Dei altissimi; fons vivus ignis, caritas, et spiritalis unctio.

Tu septiformis munere, dextræ Dei tu digitus, tu rite promissum Patris sermone ditans guttura.

Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus, infirma nostri corporis virtute firmans perpeti.

Hostem repellas longius, pacemque dones protinus; ductore sic te prævio, vitemus omne noxium.

Per te sciamus da Patrem, noscamus atque Filium, te utriusque Spiritum, credamus omni tempore.

Sit laus Patri, laus Filio, par sit tibi laus, Spiritus afflante quo mentes sacris lucent et ardent ignibus. Amen.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Emitte spiritum tuum et creabuntur.

TOUS LES ASSISTANTS.

Et renovabis faciem terræ.

Tous se rassoient.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Clerc du concile, lisez les actes.

LE CLERC, lisant.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Henry archevêque de Sens, et Samson, archevêque de Reims, savoir faisons à tous chrétiens des deux provinces, dites Lyonnaise quatrième et Belgique seconde, que nous avons jugé à propos de convoquer en la ville métropolitaine de Sens, pour le jour de l'octave de la Pentecôte, l'an du Seigneur le onze cent quarantième [39], le très-saint concile des deux provinces, à l'effet d'aviser aux moyens de délivrer l'Église des maux qui l'affligent, et notamment d'extirper de son sein la peste des hérésies détestables propagées par un certain Pierre Abélard, connu sous le nom

de *maître Pierre*, qui, soit dans son enseignement, soit dans ses livres, aurait avancé mainte proposition condamnable, tant sur le dogme de la très-sainte Trinité que sur la concupiscence, et autres matières dès plus graves. Et, à cette fin, avons cité ledit Pierre Abélard à comparaître devant ledit concile, à l'effet de s'y voir convaincre d'impiété et d'hérésie, et condamner comme hérétique, impie et blasphémateur, s'il ne désavoue, rétracte, et déclare détester les doctrines abominables dont il a, par la permission de Dieu, et pour la punition de nos fautes infecté les esprits. Dieu soit avec nous. »

L'ARCHEVÊQUE DE SENS, au maître des cérémonies.

Appelez le frère inculpé.

Deux hérauts donnent un coup de trompette sur la place extérieure, et disent à haute voix, par trois fois différentes :

Pierre Abélard, cité devant le saint concile, comparais. Il est temps.

On aperçoit un groupe en mouvement dans la foule. C'est Abélard entouré de ses disciples. Il parvient au premier rang, et le mouvement que son passage a imprimé à la foule fait céder la résistance des gardes. Ils se laissent pousser jusqu'au seuil de la porte. On entend les cris du peuple, qui menace de faire irruption dans la salle.

LE DIACRE, à l'archevêque.

Vénérable père, cette multitude veut entrer... que dois-je faire?

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Mais, l'appelé d'abord.

LE DIACRE, aux gardes.

L'appelé d'abord. (Se retournant vers l'archevêque.) Seul?

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Mais...

ABÉLARD, du dehors, et avant de franchir le seuil.

Gardes, place au peuple chrétien!

LE PEUPLE.

Place! place!

LES ÉLÈVES D'ABÉLARD.

A nous! à nous!.. nous ne le quittons pas. (Ils le prennent dans leurs bras, et l'élèvent au-dessus d'eux.) Place, place au maître! (Ils veulent forcer la garde, qui résiste en hésitant.) A nous, peuple! à nous!

LE CHEF DE LA GARDE, regardant le roi.

Sire?...

LE DIACRE, à l'archevêque.

Père vénérable...

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Mes frères...

BERNARD.

Qu'il entre seul, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS, à haute voix.

Qu'il entre seul!

BERNARD.

Faites fermer les portes.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Diacre, qu'il soit seul introduit et que les portes soient fermées derrière lui.

LE DIACRE, aux gardes.

Vous entendez?

LE ROI, se levant vivement.

Archers, croisez vos piques.

La garde fait un effort, repousse la multitude, dégage Abélard. Deux archers l'enlèvent, lui font passer le seuil de la porte, et se retirent. Les portes se referment sur eux. — Abélard est seul dans le vaste espace entre la porte et la barrière. Il est ému et pâle.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS, au maître des cérémonies.

Conduisez-le à sa place.

Le diacre lui fait passer la barrière, l'amène devant les juges, et se retire en arrière.

Abélard reste debout, seul, au milieu de l'assemblée. Sa présence excite un petit mouvement parmi les pères. Puis le silence se rétablit.

ABÉLARD, d'une voix haute et altérée.

Je proteste.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Silence!

ABÉLARD.

Mais je suis ici pour...

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Silence, vous dis-je, et écoutez-moi. — Vénérables frères, vous voyez devant vous l'homme qu'une malheureuse célébrité vous a dès longtemps dénoncé comme un ennemi de la foi, et comme un de ces esprits de destruction qui changent en poison les dons précieux de l'intelligence, ne semblent envoyés sur la terre que pour mettre à l'épreuve la confiance des enfants de Jésus-Christ, et la solidité de son Église. Celui-ci, non content d'avoir introduit dans la science qu'on nomme *dialectique* des nouveautés dangereuses, a entrepris, au moyen de cette science subtile, de saper le dogme, sous le prétexte de l'affermir, et de faire de la théologie la servante, et, pour mieux dire, l'esclave de la philosophie. Ce n'est pas d'aujourd'hui que de telles tentatives viennent effrayer et contrister les fidèles, et dès le quatrième siècle de la religion, siècle de pureté et de foi, le savant Eusèbe disait en parlant des sectaires de son temps[40] : « Ils osent altérer les saintes » Écritures; ils osent abandonner l'ancienne règle de la » foi et former leurs opinions sur les préceptes subtils » de la logique. Ils négligent la science de l'Église pour » l'étude de la géométrie, et ils perdent le ciel de vue,

» s'occupant à mesurer la terre. L'abus des arts et des » sciences des gentils est la source de leurs erreurs; ils » corrompent la simplicité de l'Évangile, en y mêlant » les raffinements de la raison humaine. » Ah! mes frères, que ces belles paroles de l'historien de la religion s'appliquent merveilleusement aux erreurs et aux malheurs dont nous sommes témoins! Et ne vient-il pas, cet habile écrivain, de faire le portrait de l'homme qui est devant vous? Je diviserai donc en trois parties ce que j'ai à vous soumettre, et les matières sur lesquelles il aura à s'expliquer, et le concile à prononcer. En premier lieu : Quel jugement faut-il porter de cette *dialectique* qui, inconnue à nos maîtres, aux Aristote et aux Porphyre, non moins qu'aux Augustin et aux Anselme, ne me semble pas autre chose qu'une perversion de la science véritable et de la philosophie orthodoxe, n'étant, comme je le crois, appuyée sur aucun texte sacré? En second lieu: Nous devons examiner en vertu de quelle autorité cette dialectique deviendrait arbitre et maîtresse de la théologie, et soumettrait à ses lois la parole même de Dieu. Troisièmement enfin, l'appelé aura à rendre compte des nouvelles et monstrueuses doctrines auxquelles cette damnable méthode l'a conduit, touchant les dogmes les plus respectables, et spécialement celui de la très-sainte Trinité, où il a entièrement méconnu et défiguré la tradition invariable de l'Église.

Si cet ordre vous convient, mes frères, j'inviterai ceux des Pères du concile, à qui Dieu l'inspirera, à prendre la parole pour exposer la saine doctrine sur la première partie, afin que l'inculpé ait à montrer comment il entend concilier avec elle celle qu'il a damnablement introduite

dans les écoles; ou, si chacun se tait, je me hasarderai moi-même à vous produire le fruit de mes méditations sur cet important sujet. — Opinez maintenant.

L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.

Quant à moi, vénérable frère, je descends des pieds et des mains dans votre opinion, et je ne puis admirer assez votre sagacité d'avoir ainsi distingué trois parties principales dans un tout qui d'abord ne présentait à l'esprit qu'un assez confus mélange. Et je suis d'avis qu'il paraisse bon au Saint-Esprit et à nous [41], de supprimer tout développement plus ample, pour sommer l'appelé de s'expliquer sur les trois points que vous avez dits, à savoir la logique, la dialectique, la.... enfin les trois points que vous avez dits, et.... et principalement sur le mystère de la Trinité.

ABÉLARD.

Et moi j'attendais cet appel, et j'y réponds. Vous voulez entendre en moi le philosophe, le théologien, le chrétien; vous serez satisfaits. La dialectique roule sur les mots, la théologie sur les textes, la foi sur les mystères. Eh bien, je vais...

ALBÉRIC, au président.

Père vénérable, est-il séant que cet homme parle avant d'en avoir reçu l'ordre? est-il ici l'égal de ses juges?

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Abélard, vous ne parlerez que quand le concile le voudra.

ABÉLARD.

Mais le concile n'est là que pour m'entendre, et je...

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Taisez-vous encore une fois, et vous, notre frère Albéric, n'avez-vous rien à ajouter [42]?

ALBÉRIC.

Puisque vous m'y conviez, digne primat du concile, je dirai quelque chose du docte exposé que vous venez de faire, et surtout je prierai cette pieuse assemblée de remarquer combien est judicieuse cette pensée de notre président, qui fait remonter l'hérésie détestable que nous avons à condamner jusqu'à l'erreur en dialectique, premier début dans la science de celui que par charité je ne veux pas nommer.... En effet, pères très-vénérables, la dialectique est cette source empoisonnée.... d'où découle tout mal et toute imposture.... Toute science fondée sur la raison est par là même impie, d'après cette belle parole de saint Ambroise : *Si ratione convincor, fidem obruo* [43].

ABÉLARD, vivement.

Et cependant, saint Paul a dit : *Judicate quod dico*. Et saint Jean : *Nolite omni spiritui credere;* et saint Isidore : *Fides non vi extorquetur*, *sed ratione suadetur*; et saint Augustin : *Petite orando*, *quærite disputando*...

ALBÉRIC.

Ne m'interrompez pas. Je dis que la logique devient chez les docteurs modernes un instrument de perdition, et lorsque... par exemple on en est venu à nier les universaux, c'est-à-dire à ébranler, comme le détesté Roscelin, l'existence des qualités, on est bien vite conduit à errer dans le dogme... à dire, par exemple, qu'attendu que la divinité n'est pas chose réelle, comme qualité de Dieu ... Dieu, étant un seul dieu, n'a pu s'engendrer lui-même; opinion monstrueuse, que celui-ci a soutenue, et...

ABÉLARD.

Et qu'il faut reprocher à saint Augustin, lequel a dit : « Celui qui croit qu'il est dans la puissance de Dieu de

» s'être lui-même engendré, se trompe. Il n'y a rien qui » s'engendre soi-même. » Ouvrez le *de Trinitate*, livre Ier, chapitre Ier [44].

ALBÉRIC.

Ces interruptions sentent la rébellion... et..., Que voulais-je dire?... Ah!... Enfin, niera-t-il donc, cet homme obstiné, qu'il ait mutilé la très-sainte Trinité, au point de dire, en blasphémant, que le seul Dieu le Père est tout-puissant?

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Mais c'est impossible! un enfant saurait qu'il y a trois tout-puissants.

ABÉLARD.

Parce que cet enfant n'aurait pas lu ces mots de saint Athanase : « Il n'y a pas trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant. » Lisez le symbole.

BERNARD, se levant.

C'est assez, docte Albéric, vous oubliez que vous êtes en concile. Mes frères, votre charité vous égare; elle vous fait descendre à la controverse, quand votre devoir est de juger. Un concile n'est point une école. Il ne parle point au nom de la science. Il est un tribunal, et il parle au nom de la loi. Je demande que toute discussion cesse à l'instant, que le clerc du concile lise à notre frère ses propositions criminelles, que celui-ci les désavoue, ou qu'il soit condamné. La justification de l'hérésie, est un crime plus grand que l'hérésie même. Le juge qui la souffre devient complice de l'acte qu'il doit punir. J'ai dit.

Il se rassied.

ABÉLARD.

Je proteste...

BERNARD.

Imposez-lui silence, archevêque Henry.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

N'interrompez plus, Abélard.

GILBERT DE LA PORRÉE, se levant.

Je voudrais répondre.

BERNARD, qui est assis près de lui, le tirant par la robe.

Prenez garde, Gilbert, vous êtes vous-même bien près d'être en cause ici. *Paries cum proximus ardet....*

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

L'évêque de Poitiers a la parole [45].

GILBERT, troublé.

Oh ! mon Dieu, je voulais dire que la sentence de l'abbé de Clairvaux était bien... judicieuse, encore qu'un peu sévère.

Il se rassied.

GAUFFROY, ÉVÊQUE DE CHARTRES, se levant.

Et je la trouve, moi, plus sévère que judicieuse; et je dirai pourquoi, si notre père vénérable m'en donne licence. (L'archevêque fait un signe d'assentiment.) Pouvons-nous juger sans entendre, et l'homme qui est devant nous est-il donc juif ou idolâtre, qu'il n'ait pas droit de montrer comment il est chrétien? Devons-nous le condamner sur son nom, brûler le livre sans l'avoir lu, et frapper au hasard, que ce soit un saint ou un gentil? Mes frères, je vous en conjure, songez que vous avez devant vous un homme qui fut la lumière de nos écoles, et le maître des maîtres d'aujourd'hui. Et plus d'un qui le juge en ce moment doit, s'il est condamné, se couvrir de cendres et s'asseoir à ses côtés. Je demande donc que, conformément à la proposition du pieux archevêque, Pierre Abélard soit autorisé à exposer sa doctrine et sa foi, et que nous restions, s'il le faut, trois jours à l'entendre.

ABÉLARD, à demi-voix.

Mon digne Gauffroy, sois béni [49]!

BERNARD, avec véhémence.

Dieu puissant, à quel degré de misère sommes-nous donc descendus! La foi a donc molli dans tous les cœurs, et le glaive ardent s'éteint dans les mains où Dieu le déposa! Voilà un concile, et il doute! voilà un concile, et il hésite! Il a besoin d'entendre, dit-il. Il a besoin de savoir si l'hérésie est hérésie, si le blasphème est blasphème, si Satan est Satan. Il lui faut une discussion pour l'éclairer, une leçon pour l'instruire. Son prétoire est le banc d'une école, et son accusé devient son docteur. Il faut qu'il entende, dit-il, pour juger si les impies ne seraient pas inspirés de Dieu. Que sait-il en effet, sans cela, et qui l'éclairera, ce concile en balance?... Rien, hélas! La moindre chose, le Saint-Esprit qui est en lui, qui voit par ses yeux, qui parle par sa voix; lumière douteuse, guide infidèle, oracle trompeur apparemment! Oh! certes tout cela ne vaut pas l'examen, l'argumentation, cette escrime dans les ténèbres que le siècle appelle *la philosophie*. Que deviendrait l'homme, en effet, s'il se passait des moyens humains? où ne s'abaisserait-il pas s'il s'exposait à n'en croire que Dieu?... Oh! réveillez-vous de votre sommeil, prêtres de Jésus-Christ! Aux armes, milice sacrée! Ne laissez en vous ni s'énerver la foi, ni faiblir l'autorité. On ne vous demande pas des disputes vaines, on vous demande la loi. Vous êtes ici, non pour combattre, mais pour frapper. Dites comme le Sauveur : « Malheur à vous, » scribes, malheur à vous, docteurs! à vous qui avez volé » la clef de la science! à vous, sépulcres qui ne recélez » que la pourriture et la mort [47]! »

PLUSIEURS PÈRES.

Oui, oui, c'est cela... Malheur aux scribes et aux docteurs!

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Sûrement, il faut de la fermeté.

ABÉLARD.

Je demande à répondre...

BERNARD.

Répondre, mais c'est nier; malheur aux esprits qui nient!

ABÉLARD.

Mais vous vous conduisez en tyrans...

UN ÉVÊQUE.

Il insulte!

ABÉLARD.

Au nom de Dieu...

UN AUTRE ÉVÊQUE.

Il va blasphémer.

ABÉLARD.

Mais non, non... par grâce, laissez-moi parler!

BERNARD, à l'archevêque de Sens.

Faites voter le concile.

ABÉLARD.

Arrêtez.... (En se retournant vers le roi.) Sire, le souffrirez-vous?...

LE ROI, surpris.

Que me veut-il?

ABÉLARD.

Vous êtes le défenseur des faibles, le défenseur du droit. Quand le vassal se plaint de son seigneur, il a recours à

vous : n'aurai-je pas mon recours aussi? Le roi votre père disait un jour au pauvre peuple...

LE ROI.

Le roi mon père faisait comme il l'entendait. Je laisse aller la justice de l'Église.

ABÉLARD.

Mais quand cette justice est injustice, quand le seigneur écrase le vassal?...

LE ROI.

Rebelle!... je suis le premier seigneur de mon royaume. Qui s'attaque à l'autorité seigneuriale en veut à la mienne.

ABÉLARD.

Désespoir!... n'y a-t-il donc aucun moyen?

BERNARD, à l'archevêque.

Faites voter le concile. — Réjouissons-nous, César rend à Dieu ce qui est à Dieu. — Faites voter.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Je vais le faire. — Je crois cependant que la méthode que j'avais indiquée...

VOIX NOMBREUSES.

Votons, votons!

ABÉLARD.

O les cruels!..

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien, que ceux qui sont pour l'avis de l'abbé de Clairvaux lèvent la main.

Tous la lèvent, à l'exception de Gauffroy; Gilbert ne la lève qu'en hésitant.

ABÉLARD, laissant tomber sa tête dans ses deux mains.

C'en est donc fait!

BERNARD, debout.

Le Saint-Esprit l'emporte! Et maintenant, mes pères,

que vous venez de rendre témoignage de votre foi, que vous avez fait taire la voix de l'abîme, souffrez que je pose une à une les accusations que vous devez trancher, car si j'ai voulu couper court à la dispute, je n'ai pas prétendu que le concile dût garder le silence et prononcer par un geste. Je reprends tous les points en question, et le pieux archevêque verra que je n'omettrai rien. — Abélard, vous avez commencé par la philosophie. Il y en avait une avant vous, consacrée par l'Église ; c'était l'autorité. Vous l'avez attaquée... Désobéissance et révolte! C'est votre première faute. Vous en repentez-vous?

ABÉLARD.

Je dis à cela...

BERNARD.

Point de controverse sur le fond des choses. Repentez-vous! (Pause.)... Le concile voit qu'il persévère. (Pause.).. Le concile condamne?... à l'unanimité. Clerc, écrivez.

ABÉLARD.

Mais pouvez-vous...?

BERNARD.

Point de controverse. — Cette philosophie rebelle, vous l'avez transportée dans la théologie; vous avez inventé de soumettre celle-ci à la raison... Profanation! soumettre Dieu à l'homme! Il y a longtemps que le prophète Isaïe a répondu à cela en disant : « *Nisi credideritis, non intelligetis* [18]. » Vous avez voulu comprendre avant de croire; c'est dégrader la foi, hérésie et péché! Vous repentez-vous?

ABÉLARD.

Moi! et comment...?

BERNARD.

Même persévérance, mes pères... même condamnation,

n'est-ce pas? Clerc, écrivez. — Et maintenant que le concile connaisse les fruits de cette adultère alliance de la philosophie et de la foi. Je demande qu'on lise les principales propositions extraites des ouvrages de notre frère.

LE CLERC, lisant.

« Propositions extraites des trois ouvrages susdits, savoir: *Theologia christiana*, — *Liber sententiarum* et *Scito te ipsum* [49].

1° Que le Père et le Fils sont puissants et le Saint-Esprit sans puissance.

2° Que le Dieu-homme, ou le Christ, n'est pas une des trois personnes de la Trinité.

3° Que le libre arbitre se suffit à lui-même pour le bien.

4° Que Dieu n'est pas libre de faire autrement qu'il ne fait.

5° Que ce qui se fait par ignorance ne peut être imputé à faute.

6° Que le pouvoir de lier et de délier n'a été donné qu'aux apôtres et non à leurs successeurs.

7° Que ni l'œuvre, ni la volonté, ni la concupiscence, ni le plaisir, n'est essentiellement le péché.

8° Que le diable envoie des suggestions par le moyen des pierres et des herbes. »

ABÉLARD.

Mais je n'ai jamais dit...

BERNARD.

Silence! — Il suffit d'entendre ces propositions pour reconnaître que ce docteur réunissant en lui les erreurs de plusieurs hommes et de plusieurs siècles, parle de la Trinité comme Arius, de la grâce comme Pélage, et de

Jésus-Christ comme Nestorius [50]. Abélard, vous avez entendu vos hérésies? Déclarez que vous les détestez.

ABÉLARD.

Mais ce que je n'ai pas dit...

BERNARD.

Vous refusez?... Saint archevêque, prononcez la sentence, j'ai fini.

Le président fait lever tous les pères, qui vont aux opinions en cercle autour de lui. Pendant ce temps, Abélard reste pensif, les yeux fixés vers la terre. Après que les pères ont opiné, ils reprennent chacun leur place.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de décréter ce qui suit : Pierre Abélard est atteint et convaincu des erreurs, hérésies et blasphèmes ci-dessus, et, en conséquence, il demeurera hors de la communion des fidèles, jusqu'à ce qu'il en ait fait rétractation et pénitence; mais, usant d'indulgence à son égard, le concile lui remet tout châtiment corporel et le condamne, par grâce spéciale, à reconnaître à genoux tout ce que dessus, à brûler de sa main les livres intitulés : *de Trinitate — Liber sententiarum — Scito te ipsum*, et à être emmené et retenu dans un monastère, jusqu'à ce que notre saint-père le successeur du premier des apôtres ait confirmé la présente sentence.

ABÉLARD.

J'en appelle au saint-siége.

BERNARD.

L'appel ne suspend rien. (Abélard veut fuir.) Retenez-le... Le feu est-il prêt?

On dépose devant Abélard un réchaud rempli de braise allumée.

Mon frère, vous avez entendu la sentence. Soumettez-

vous avec humilité; expiez vos fautes par le repentir; l'indulgence du ciel confirmera celle du concile.

ABÉLARD.

C'en est trop... J'atteste ce ciel...!

BERNARD.

Point de parjure à l'appui du blasphème. A genoux!

ABÉLARD.

Non.

BERNARD.

A genoux! rétractez.

ABÉLARD, tendant les bras vers le roi.

O roi!...

BERNARD.

A genoux! rétractez.

ABÉLARD.

Mais... je veux parler.

BERNARD.

Rétractez! rétractez!

LE DIACRE.

Le feu brille.

BERNARD.

Donnez-lui son livre.

ABÉLARD

Je veux parler... par grâce...

Il fond en larmes.

BERNARD.

Qu'il le brûle, prenez-lui la main de force.

On entend du bruit au dehors.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Quel est ce bruit?

BERNARD.

Ouvrez les portes.

Le peuple se précipite avec fracas dès que la porte s'ouvre. On entend quelques cris.

LE PEUPLE.

Justice! franchise! justice!

BERNARD, d'une voix tonnante.

Peuple, venez voir Ananias tomber devant saint Pierre.

ABÉLARD.

Ah! je meurs!

Il tombe évanoui. Hilaire et Manegold le soutiennent. Deux femmes du peuple le secourent. Le peuple recule en le voyant tomber.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Le concile a prononcé. Tout est fait. — Louez Dieu! *Laudate dominum de cœlis* [51].

Tous les pères du concile se lèvent.

ALBÉRIC, à Bernard.

Vous êtes un père de l'Église.

BERNARD.

Louez Dieu! un pareil jour console de bien des peines.

LES HÉRAUTS, faisant reculer le peuple.

Place au roi très-chrétien! place au saint concile de Sens!

Le roi et le concile sortent chacun par une porte différente. Le peuple se range.

Manegold, Hilaire et leurs amis prennent sur leurs bras Abélard évanoui. Les deux femmes et quelques jeunes gens l'entourent.

HILAIRE.

Au nom de Dieu, chrétiens, laissez-nous passer.

Ils l'emportent à travers la foule, qui leur fait place, en reculant devant eux avec une sorte d'effroi.

QUELQUES VOIX.

Le voilà! le voilà!

D'AUTRES.

Malédiction sur l'impie!

D'AUTRES.

Mort au blasphémateur!

UNE FEMME.

Combien a-t-il rendu de démons par la bouche?

PAUL ROUX.

Je voudrais qu'on l'eût brûlé vif. Renier Jésus-Christ!

VOIX CONFUSES.

Mort et malédiction!

Bernard sort le dernier de la chapelle, et veut traverser la foule.

UNE FEMME.

Ah! notre seigneur de Clairvaux!

LE PEUPLE, à genoux.

Bénissez-nous!

BERNARD.

Priez pour mes péchés... mes enfants. Je vous bénis au nom du Dieu d'amour et de charité.

Il s'échappe à travers la foule.

SCÈNE VII.

Le même jour.

LA CHAMBRE D'ABÉLARD.

Le jour baisse.

ABÉLARD, déposé sur un lit. DEUX FEMMES DU PEUPLE lui donnent des soins, HILAIRE et MANEGOLD.

UNE DES FEMMES, à demi-voix à Hilaire.

Il a repris ses sens.

HILAIRE.

Dieu soit loué!

MANEGOLD.

Cet évanouissement a été long.

ABÉLARD.

Je respire... ce nuage se dissipe... Où suis-je?

HILAIRE.

Avec nous.

MANEGOLD.

Avec nous.

ABÉLARD.

Ah! j'étais... les infâmes!... Mes amis, qu'est-il donc arrivé?

HILAIRE.

Vous vous rappelez...?

ABÉLARD.

Leur jugement, leurs outrages, leur crime... O rage! je m'en souviendrai toujours.

HILAIRE.

Vos forces ont trahi votre courage; nous vous avons emporté sans connaissance.

ABÉLARD, se levant sur son séant.

Ainsi, je suis humilié, terrassé, vaincu... Que devenir? que devenir?

Il se rejette en pleurant sur son lit et cache sa tête dans ses mains.

MANEGOLD.

Comme tout change, mon Dieu! Ce que c'est qu'une bataille perdue!

UNE DES FEMMES, qui est restée à son chevet, cachée dans l'ombre du rideau, se retournant vivement vers Hilaire.

Laissez-nous seuls.

HILAIRE, la regardant.

Ah! — Viens, Manegold.

LA FEMME, à l'autre femme.

Suivez-les.

LA SECONDE FEMME.

Oui, madame.

MANEGOLD, en s'en allant.

Voici du neuf.

Ils s'éloignent.

La femme restée seule près d'Abélard se place au bout du lit, en face d Abélard, et le regarde en pleurant.

ABÉLARD, relevant la tête.

Où suis-je?

LA FEMME, l'embrassant.

Avec moi.

ABÉLARD, se levant vivement.

Dieu!... Qu'est-ce?... vous, vous!... Ah! laissez-moi.

HÉLOISE.

Est-ce possible?... Oh! ne me repoussez pas.

ABÉLARD.

Non, non, votre vue me fait mal; laissez-moi dans ma honte et dans mon désespoir.

HÉLOISE, lui prenant la main.

Ne retirez pas votre main... Abélard, qu'avez-vous contre moi?

ABÉLARD.

Laissez... Que voulez-vous?... d'où venez-vous?... Quelle fatalité vous amène?

HÉLOISE.

Abélard, je vous en supplie, ne me traitez pas ainsi.

ABÉLARD.

Que venez-vous chercher auprès d'un condamné, d'un proscrit, d'un maudit?... Venez-vous insulter à ma misère? Laissez-moi... c'est assez d'opprobre... Fuyez.

HÉLOISE.

Fuir!... Oh! non! (Elle tombe à genoux.) Je t'en conjure, ô mon roi, ne repousse pas ta sujette tremblante et suppliante à tes pieds!

ABÉLARD.

A genoux?... devant moi!... (Il la regarde.) Héloïse, vous ne changez donc jamais, vous?

HÉLOISE, toujours à genoux.

Le pourrais-je? suis-je donc à moi?... Que le seigneur de ma vie en dispose.

ABÉLARD.

Relevez-vous. (Il la prend dans ses bras.) Mon Héloïse, relève-toi.

HÉLOISE.

(Elle se lève et cache sa tête dans le sein d'Abélard.)

Je suis heureuse!

ABÉLARD.

Chère enfant!... (Il la serre sur son cœur.) Asseyez-vous là, près de moi... Causons... D'où venez-vous? Comment êtes-vous ici?

HÉLOISE.

Vous le demandez? N'était-ce pas un grand jour pour nous que celui-ci? pouvais-je y manquer?

ABÉLARD.

Un grand jour? ah! Dieu!

HÉLOISE.

Oui, un grand jour! celui qui devait consacrer ta gloire

éterniser ton nom, te donner ta couronne, ô mon martyr !

ABÉLARD.

Crois-tu ?

HÉLOISE.

Te voilà sacré maintenant. Il te manquait la persécution. — Dis, ne le sais-tu pas que lorsque Dieu donne le génie, il promet le malheur ? Une fois, il voulut offrir au monde le type de l'humanité, et l'exemple de la vie : et le mépris des sacrificateurs, la risée du peuple, le fouet du soldat, et la couronne d'épines, la croix, l'éponge et la pique... O homme, voilà ce que Dieu réservait à son Fils. Réjouis-toi, mon Abélard, en toi est glorifiée l'humanité.

ABÉLARD.

Est-il vrai ? Parlez toujours, ma chère Héloïse, vous versez l'huile et le baume sur mes blessures... parlez.

HÉLOISE.

Vous étiez bien grand jadis ; vous n'étiez rien, vous n'aviez pas souffert. Vous étiez le plus savant de votre siècle : que saviez-vous ? vous n'aviez pas pleuré ! La vie vous gardait son plus redoutable mystère. Tout est pénétré maintenant, tout est connu. Vous savez tout, Abélard, et votre œuvre est achevée.

ABÉLARD.

Alors, il faut mourir.

HÉLOISE.

Quelle idée !... Mon ami, mon ami, ne dites donc pas de telles choses !... Mourir, vous ! quand il vous reste à cueillir la palme qui vient d'éclore sous vos pas ! Votre œuvre est faite, oui, car vous avez parcouru le cercle

entier des épreuves. Mais il faut maintenant que le monde, témoin de ce spectacle, en comprenne le sens, en recueille le fruit; il faut que, après cette grande lutte entre la ligue impie de toutes les tyrannies, de tous les mensonges, et vous, vous seul, il fasse entendre cette voix... cette voix du peuple qui est aussi la voix de Dieu. Vivez pour cela, vivez condamné, insulté, poursuivi, mais trouvant dans votre faiblesse votre force, dans votre abaissement votre gloire, et vengé du crime de plusieurs par la conscience de tous.

ABÉLARD.

Je me ranime à votre voix. Héloïse, votre âme est fière, et je m'élève... oui, je m'élève jusqu'à vous en vous écoutant; mais prenez garde, une généreuse illusion vous trompe. Vous grandissez la vie, Héloïse, vous flattez ce monde... On se réfugie vainement dans les hauteurs de ses pensées; la réalité s'attache à nos pieds comme un poids d'airain et nous fait retomber avec elle... Je suis vaincu, je suis tombé... Depuis un temps, tout a changé pour moi; je l'entrevoyais, je voulais l'ignorer; ce jour a déchiré le voile. Je vois le fond des choses, vous dis-je... La pensée est une puissance... oui, tant qu'elle s'adresse à la pensée, mais quand la force est là, quand l'autorité armée se montre, adieu les gloires de la pensée! Je les ai vus, ces juges hautains, ce roi inflexible, je les vois encore... je vois leurs dalmatiques de pourpre, leurs armures étincelantes, et, sous son noir et sinistre habit, Bernard, impitoyable, insensible, triomphant! Je luttais, je m'efforçais. C'était un mur où je me brisais la tête. C'était un étau qui me serrait les mains... Cloué dans mon cercueil, je ne me serais pas senti plus seul, plus

immobile, plus au néant... Et, pendant cela, le peuple qui me raille ou me maudit!

HÉLOISE.

Quand le Christ, traînant sa croix, montait vers le Calvaire, il vit des femmes pleurer, et il leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi [52]. »

ABÉLARD.

Ah! il était Dieu!

HÉLOISE.

Il était homme.— Rentre en ton âme, Abélard, tu ne la trouveras, elle, ni prosternée ni brisée.

ABÉLARD.

Eh bien, si, c'est là, c'est dans mon âme que je trouve et la défaite, et la honte : c'est là que je suis vaincu. Le malheur qui m'entoure n'est rien auprès de ma misère intérieure. Mon cœur est comme un tombeau vide où je ne trouve pas même les restes de ce que je fus autrefois Que le siècle se tourne ailleurs, l'Abélard qu'il admirait n'existe plus !

HÉLOISE.

S'il en est ainsi, écoute : Tu as vécu jusqu'ici pour la vérité, la science, la gloire. Tu as possédé le tout de la vérité, de la science, de la gloire. Tu as tout donné aux hommes. Ils ont pris ce que tu leur donnais, et ils t'en ont payé le prix comme ils le paient, en te persécutant. Maintenant, vous êtes quittes. Tu ne leur dois plus rien qu'une chose : l'oubli.

ABÉLARD.

Que ne puis-je oublier !

HÉLOISE.

Méprise, tu oublieras. — Aussi bien, mon ami, tous ces

travaux glorieux ne sont qu'une des choses de la vie. Il y a aussi une vie de repos, d'affection, de bonheur... celle-là, tu ne la connais pas. — Abélard, viens avec moi.

ABÉLARD.

Comment?

HÉLOISE.

Oui, viens, allons-nous-en, quittons le siècle, fuyons ce pays, la France, le monde chrétien. Chez les infidèles nous trouverons plus de repos, nous serons plus ignorés, nous vivrons plus heureux. Cherchons la retraite la plus profonde, la plus lointaine, la plus perdue; cachons à tous notre vie et notre bonheur. Que nul ne sache plus où nous sommes, si nous sommes, excepté Dieu.

ABÉLARD.

Vous, me suivre! mais vous n'êtes plus libre.

HÉLOISE.

Il est vrai, et il y a longtemps que ma liberté est dans vos mains. Je demande à vivre, à veiller, à mourir auprès de mon maître. Le repos, ô mon bien-aimé, le repos ensemble, tu ne sais pas comme ce serait doux! Ne connaître plus rien du monde, n'apprendre plus rien des hommes, n'entendre que la pluie qui tombe, le ruisseau qui fuit, le vent qui murmure, tout oublier au désert, et se préparer par la paix de la solitude à l'éternelle paix... voilà la vie qui nous attend, mon bien-aimé, et je te réponds, moi, qu'elle sera heureuse. Oh! mon cœur s'enfle de joie d'y penser. Ne voir que toi, n'écouter que toi, vivre pour toi, n'avoir de pensée que toi, et près de toi mourir... Oh! ne me refuse pas ce bonheur... Viens, partons.

ABÉLARD.

Oui, oui... je te suivrai.... Dis, dis encore.

HÉLOISE.

Nous irons vers ces climats vantés où le ciel est si pur, l'air si doux, la fleur si embaumée... Nous découvrirons dans le désert quelque coin vert et riant, où, sous un toit de roseaux, nous abriterons notre bonheur. Et là, ô mon unique bien, nous retrouverons cette vie des chrétiens des premiers jours de l'Évangile, ou des patriarches de la Bible. Ensemble, nous verrons se lever l'aurore, ensemble, nous verrons le jour finir, et ta main dans ma main, mon cœur sur ton cœur, nous n'aurons qu'une vie pour deux âmes. Dis, ô mon bien-aimé, n'est-ce pas que nous serons heureux ?

ABÉLARD, la serrant dans ses bras.

Oui, mon ange, oui, mon unique amour... Miséricorde, laissez-moi !

Il se lève vivement, et se jette sur son lit, le front dans ses mains.

HÉLOISE.

Mon ami, qu'avez-vous?

ABÉLARD.

Allez-vous-en... Je ne puis vous voir... Fuyez, que je ne vous revoie jamais !

HÉLOISE.

Que dites-vous? Abélard, êtes-vous insensé ?

ABÉLARD.

Je l'étais de vous écouter... mais au nom du ciel, laissez-moi... Votre présence est un supplice, laissez-moi !

HÉLOISE.

En vérité, je ne vous comprends pas. Vous êtes malheu-

reux, opprimé, abandonné, et vous repoussez le seul être au monde qui vous aime et qui vous reste.

ABÉLARD.

Et qu'ai-je besoin d'être aimé? (Il se lève.) Vous êtes bien hardie de croire que j'aie besoin de qui que ce soit au monde.

HÉLOISE.

Justice céleste! que me faut-il entendre?... Pardonnez-moi si je vous ai offensé, mon ami.

ABÉLARD, plus calme.

Non, je ne suis point offensé, remettez-vous. — Je vous remercie. Héloïse, vous êtes bonne et dévouée, je suis profondément touché de vos soins. Vous allez retourner à votre monastère. Vous savez combien cette maison a besoin de votre présence; ne m'oubliez pas, priez pour moi, vous et vos religieuses. Hilaire vous accompagnera.

Il va à la porte, et appelle Hilaire.

Hilaire!

HÉLOISE, à elle-même.

Quoi déjà!

ABÉLARD.

Vous ne pouvez, je le sens, rester longtemps absente. (Hilaire paraît.) Hilaire, la prieure d'Argenteuil va retourner à son monastère, vous l'accompagnerez.

HÉLOISE.

Et vous, que deviendrez-vous?

ABÉLARD.

Moi!... j'irai à Rome; j'en ai appelé au saint-siége. Rome est la reine du monde chrétien, un chrétien persécuté doit y trouver un asile. — Adieu, madame, je me recommande à vos prières.

Il lui tend la main.

HÉLOISE, baisant sa main.

Et qui priera pour moi?

HILAIRE, bas.

Moi, hélas!

ABÉLARD.

Adieu.

Ils se séparent.

ACTE V

LA MORT

Logicis quicumque fuerunt
Aut par, aut melior.
(ABÆL. *Epit.*)

ACTE V

LA MORT

SCÈNE PREMIÈRE.

A Cluny, six mois après.

LE JARDIN DU COUVENT.

PIERRE[1], abbé de Cluny, UN RELIGIEUX,
UN JARDINIER.

LE JARDINIER.

Ce sont des arbres qui ont besoin d'être taillés; toutes ces branches les épuisent, je veux les rendre menus comme des cierges. Vous verrez alors s'ils auront des fruits!

PIERRE.

Oui, mais ce n'est pas tout que d'avoir des fruits, je veux des fleurs. Jean, as-tu pris soin de garder de la graine de ces beaux tournesols que nous avions l'été dernier? Je veux que tu me sèmes dans ce jardin une forêt de tournesols.

LE JARDINIER.

Oh! c'est bien aisé, mais qu'en ferez-vous?

PIERRE.

Je les regarderai... j'admirerai leur couleur d'or; je penserai à Celui qui leur a donné leur éclatante peinture.

(Au moine.) N'avez-vous pas remarqué, mon frère, que ces bonnes gens demandent toujours à quoi sert ceci, à quoi sert cela? Et à quoi servent toutes les belles choses que Dieu a faites? à quoi bon ces milliers d'étoiles clouées à la voûte du firmament, si ce n'est à nous réjouir la vue?

LE MOINE.

Je conjecture que Dieu voulut, en décorant ainsi le monde, se construire un temple magnifique.

PIERRE.

Vous dites bien... Et nous, en admirant les merveilles de ce monde, nous sommes conduits à bénir la Providence, comme les peuples, en contemplant ces belles cathédrales qu'on élève à présent, se sentent portés à prier Dieu.

LE MOINE.

Tout ramène là.

PIERRE.

Parce que tout en vient. (Au jardinier.) Tu m'as entendu? Jean, tu n'oublieras pas mes tournesols.

LE JARDINIER.

Pardine, non; vous oublieriez plutôt votre *Credo* que je n'oublierais vos ordres.

PIERRE.

Bien, mon enfant. Il fait un beau temps, quoiqu'un peu froid... L'hiver commence bien... Asseyons-nous sur ce banc au soleil. (Ils s'asseyent.) Que pensez-vous qu'ait le frère Félix?

LE MOINE.

Je le crois bien malade, malade à en mourir.

PIERRE.

Vraiment?... Je l'aime comme un fils, je le regretterai.

Dieu lui fait une grande grâce de l'appeler sitôt à lui. Souhaitons-nous, mon frère, de telles miséricordes.

LE MOINE.

Ainsi soit-il, mon père. Cette année est vraiment une année du Seigneur. Combien n'en va-t-elle pas envoyer de saints à Dieu, cette croisade que l'on prêche maintenant [2] ! C'est cette année qu'il faudrait mourir.

PIERRE.

Oui, mais prenez-y garde, plus d'un de ces guerriers ne porte la croix que sur sa cotte d'armes, et je ne voudrais pas répondre de l'âme de tous ceux qui vont s'embarquer... Au retour, je ne dis pas.

LE MOINE.

Notre saint-père le pape a pourtant attaché à cette sainte entreprise des grâces toutes spéciales.

PIERRE.

Vous dites vrai ; cette guerre peut servir de pénitence ; mais pour la pénitence, il faut l'esprit de pénitence. Dieu veuille la leur inspirer... et à nous, mon fils !

LE MOINE.

Ainsi soit-il, mon père !

PIERRE.

Nous pouvons le trouver sans le chercher si loin. Rentrons dans notre cœur, interrogeons-nous sévèrement, considérons nos misères ; à se voir comme il est, quel homme ne se repentirait pas ?... Le beau soleil ! la délicieuse journée. Ah ! que Dieu est bon !... En vérité, je crains quelquefois qu'il ne nous fasse la vie trop douce. Nous sommes si heureux !

LE MOINE.

Plus heureux qu'on ne saurait le dire.

PIERRE.

Regrettez-vous quelque chose, mon fils ?

LE MOINE.

Rien au monde, mon père.

Un frère servant paraît; il s'incline devant l'abbé.

LE FRÈRE SERVANT.

Mon père et seigneur, un clerc accompagné d'un jeune homme s'est présenté à la porte du couvent; il demande l'hospitalité.

PIERRE.

Il n'a pas besoin de la demander, elle lui est due. Vous le savez bien; que me venez-vous donc dire ?

LE FRÈRE SERVANT.

Le clerc avait eu une défaillance sur le chemin; le jeune homme a sonné, il m'est venu appeler...

PIERRE, *vivement.*

Vous y avez couru ?

LE FRÈRE SERVANT.

Assurément, mon père. Ce pauvre homme était transi de froid...

PIERRE, *vivement.*

Vous lui avez donné votre manteau ?

LE FRÈRE SERVANT.

Sans doute. Nous l'avons porté dans le parloir des voyageurs. Il est mieux. Tous deux demandent à vous voir.

PIERRE.

Qu'ils viennent... ou plutôt, j'y vais moi-même. Le pauvre homme est faible. Allons.

Il marche à grands pas.

LE FRÈRE SERVANT.

J'ai pris sur moi de leur dire de venir dans ce jardin... Les voici.

(Abélard paraît appuyé sur le bras d'Hilaire [3].)

PIERRE.

La paix du Seigneur soit avec vous!

ABÉLARD, faiblement.

La paix!... c'est elle que je cherche.

PIERRE.

Vous l'avez trouvée, mon frère, elle est ici.

ABÉLARD, mettant la main sur son sein.

Mais pas ici!...

PIERRE.

L'Apôtre a dit : « Que la paix de Dieu qui surpasse toutes pensées garde vos cœurs en Jésus-Christ [4]. »

ABÉLARD.

La paix qui surpasse toutes pensées!...

PIERRE.

Mes frères, vous m'avez demandé. Que puis-je pour vous?

ABÉLARD.

Je voulais... je voulais vous remercier de l'hospitalité et des soins...

PIERRE.

Remerciez Celui qui a mis cette maison sur votre route. Quant à nous, vous ne nous devez rien; que ferions-nous de notre âme, si nous ne secourions nos frères?

ABÉLARD.

Vous êtes Pierre de Cluny?

PIERRE.

Oui.

ABÉLARD.

Je vous connais... Il y a longtemps que je sais votre nom.

PIERRE.

Vous le dites, je le crois.

ABÉLARD.

Toute l'Église sait votre nom.

PIERRE.

Ce monastère est fort connu; on sait le nom de l'abbé de Cluny; mais moi...

ABÉLARD.

On sait le vôtre... vous êtes célèbre dans l'Église.

PIERRE.

Je crois que vous vous trompez. Avez-vous besoin de quelque secours?

ABÉLARD.

Pierre de Cluny, vous avez soutenu une controverse fameuse sur la matière des dîmes [5]....

PIERRE.

Comment pouvez-vous savoir cela?

ABÉLARD.

Qui l'ignore dans le monde savant?

PIERRE.

Et moi, je l'ai oublié. Voudriez-vous...?

ABÉLARD.

Votre adversaire était... O mon Dieu, je ne le nommerai jamais!

PIERRE.

Un bon et saint homme. Il m'a instruit et édifié. Il se nommait Bernard, abbé de Clairvaux.

ABÉLARD.

Dieu! Dieu!... Soutiens-moi, Hilaire.

PIERRE.

Qu'avez-vous?... Vous sentiriez-vous encore défaillir?... Que je vous aide...

Il va à lui et le fait asseoir sur le banc.

ABÉLARD.

Merci..., ce n'est rien.

HILAIRE.

Nous avons fait une longue route.

PIERRE.

Vous vous reposerez ici. Vous a-t-on donné à manger?

HILAIRE.

On nous a offert... Mon maître a entrepris de faire à pied un grand voyage; nous venons de loin... nous avons passé la nuit sur le chemin.

PIERRE.

Sans abri?... mais que ne le disiez-vous? On va vous faire un grand feu. (Au frère servant.) Vous entendez? (Le frère sort.) Entrons dans la maison.

ABÉLARD.

Non, je suis bien; ce soleil me ranime... J'ai été malade; ces derniers jours, j'avais la fièvre.

PIERRE.

Alors, laissez-moi vous adresser un reproche. Si ce n'est pas un vœu que vous remplissez, vous ne deviez pas voyager ainsi. Il faut ménager notre corps; notre âme a besoin de lui.

ABÉLARD.

Je me rends à Rome.

PIERRE.

C'est un pèlerinage, je n'ai rien à dire.

ABÉLARD.

Non, ce n'est point un pèlerinage. Je vais à Rome chercher justice et protection.

PIERRE.

Le souverain pontife est le juge et le protecteur de tous.

ABÉLARD.

J'y compte. Si vous saviez comme les hommes m'ont traité! Si vous saviez...!

PIERRE.

Je ne vous demande rien. Vous ne voulez pas rentrer?

ABÉLARD.

Non... Que vous êtes heureux de vivre loin du monde!

PIERRE.

Je le crois; mais il ne tient qu'à vous de vivre ainsi.

ABÉLARD.

Moi! moi!

PIERRE.

Restez du moins quelques jours; vous trouverez ici du repos.

ABÉLARD.

Du repos!... Savez-vous bien qui je suis?...

PIERRE.

Je ne vous le demande pas. Vous êtes chrétien et souffrant, c'est assez.

ABÉLARD.

Mais mon nom?...

PIERRE.

Je ne vous le demande pas.

ABÉLARD.

Je me nomme Abélard.

PIERRE.

Merci. Mais, répondez-moi, voulez-vous rester ici quelques jours?

ABÉLARD.

Mais, vous m'avez entendu?

PIERRE.

Et vous?... Enfin, vous vous déciderez; je ne voudrais pas être importun; je me retire. Commandez, on vous donnera tout ce dont vous aurez besoin. (A Hilaire.) Vous entendez, mon enfant?

Il s'éloigne un peu.

ABÉLARD.

Chose étrange!

HILAIRE.

Je n'en reviens pas.

Un religieux paraît et accourt vers l'abbé.

LE RELIGIEUX.

Mon père, le frère Félix dit qu'il va mourir, il voudrait vous voir.

PIERRE.

J'y vais. (En se rapprochant d'Abélard.) Chrétien, voulez-vous voir un chrétien mourir?...

ABÉLARD, se levant vivement.

Oui, allons.

Ils sortent tous ensemble.

SCÈNE II.

Le même jour.

LA CHAPELLE DU COUVENT.

LE PÈRE FÉLIX vêtu d'un cilice est couché sur la cendre au milieu du chœur. DES RELIGIEUX sont autour de lui.

LE PÈRE FÉLIX, d'une voix faible.

Orate, fratres.

LES RELIGIEUX.

Oremus.

UN RELIGIEUX, s'approchant du lit de cendres.

Mon frère, le père abbé.

FÉLIX.

Dieu soit béni!

Pierre entre suivi d'Abélard et d'Hilaire.

PIERRE, à Félix.

C'est moi, mon frère.

FÉLIX.

Benedic me, Domine, quia peccavi.

PIERRE, levant les deux doigts de la main droite.

Benedicat te Deus omnipotens....

Il achève à voix basse

FÉLIX.

Comme vous me l'aviez permis, mon père, j'ai demandé qu'on me portât dans l'église.

PIERRE.

Vous avez bien fait.

FÉLIX.

Ce n'est pas par vaine gloire, mon père, mais pour contempler de plus près mon Sauveur.

PIERRE.

Je le sais, mon fils.

FÉLIX.

Je souhaiterais... Me voulez-vous donner l'absolution générale de mes péchés?

PIERRE.

J'ai entendu votre confession encore hier... Vous êtes réconcilié. — Mon fils, souffrez-vous beaucoup?

FÉLIX.

Un peu, mon père.

PIERRE.

Offrez à Dieu vos souffrances, et vous, priez, mes frères, pour que notre frère soit bientôt délivré. (A Félix.) Mon frère, écoutez-moi : Combien y a-t-il de temps que vous êtes entré dans cette maison?

FÉLIX.

Trente-sept ans.

PIERRE.

A quel âge y êtes-vous entré?

FÉLIX.

A dix-huit ans.

PIERRE.

Qui vous y a conduit?

FÉLIX.

La volonté de Dieu.

PIERRE.

Vous êtes-vous jamais repenti? avez-vous jamais regretté d'y être entré?

FÉLIX.

Jamais, mon père.

PIERRE.

Y avez-vous jamais regretté les joies du monde?

FÉLIX.

Jamais.

PIERRE.

Et la gloire du monde?

FÉLIX.

Non plus.

PIERRE.

N'y avez-vous jamais rien regretté?

FÉLIX.

Rien...; si fait, j'ai regretté quelquefois de n'avoir pas été auprès de ma mère quand elle est morte.

PIERRE.

Dieu vous pardonne! Mon fils, votre foi n'a jamais fléchi?

FÉLIX.

Oh! non, mon père.

PIERRE.

Jamais vous ne vous êtes senti las de croire en la parole de Dieu, las d'accomplir sa volonté, las d'habiter sa maison?

FÉLIX.

Jamais.

PIERRE.

Vous sentez-vous prêt à mourir?

FÉLIX.

Tout prêt.

PIERRE.

Comment vous paraît la mort?

FÉLIX.

Comme la volonté de Dieu.

PIERRE.

Et vous ne regrettez pas cette terre? Songez que dans le monde nul ne se souviendra de vous. Dans le monde,

nul ne vous a aimé, nul ne vous a connu. On n'y sait pas même votre nom... En avez-vous quelque regret?

FÉLIX.

Non... mon père, ne m'oubliez pas.

PIERRE.

Mon fils, je vous aime... Vous prierez pour moi, là où vous allez.

FÉLIX.

Et vous?...

PIERRE.

Nous sommes vos frères en Jésus-Christ.

FÉLIX, poussant un faible cri.

Ah!... je vais mourir.

PIERRE, se penchant sur lui.

Vivez donc, vivez ; rejoignez Celui qui est la voie, la vérité et la vie. Vivez : pour vous va s'accomplir le vœu de saint Paul, lorsqu'il s'écriait : « Qui me délivrera de ce corps de mort? » Vivez : « la mort est absorbée par la victoire. O mort, où est ta victoire? O sépulcre, où est ton aiguillon [6]? » Mon fils, si vous m'entendez encore, dites, dites-le...

FÉLIX, très-faiblement.

Jésus-Christ.

Il expire.

PIERRE, après l'avoir baisé, et en s'adressant aux moines.

Et nous, mes frères, nous qui ne pouvons mourir avec lui, instruisons-nous du moins à ce spectacle ; profitons et de sa mort et de sa vie. Que l'une et l'autre nous apprennent combien tout est amer et vain, triste et périssable, hormis Dieu ; que rien n'est solide, que rien n'est doux que la vie pure, la foi humble, la paix du cœur. Et s'il est parmi nous quelqu'un que la figure du monde

ait charmé, dont le feu se consume encore au feu des passions terrestres, que poursuivent jusqu'au pied de cet autel et le regret cuisant des plaisirs, et le ressentiment des offenses, et l'amour insensé de la gloire humaine, qu'il s'éclaire, qu'il se repente, qu'il s'humilie, ou plutôt qu'il se retrempe à la source sainte, et que, rajeunissant son âme, il revienne à la vraie grandeur qui est Dieu. Gloire, amour, vérité, ô Jésus-Christ, tout est en toi. Donne-leur ce qu'ils cherchent, ô mon Dieu! Ils ont erré longtemps loin de toi, mais enfin leur chemin les a conduits ici devant toi, dans ce lieu que ta présence consacre, où par toi le vide se remplit, le silence parle, la mort s'anime... O mes frères, mes frères! vivons obscurs, oubliés, inconnus, loin des hommes, mais près de Dieu.

Tous les religieux se sont agenouillés et prient.

PIERRE.

Chrétiens, levez-vous!

HILAIRE, bas à Abélard.

Mon maître, oh! qui ne voudrait vivre ainsi!

ABÉLARD.

Mourir ainsi du moins! (Il s'approche de l'abbé.) Mon père, ne pourrais-je vous parler?

PIERRE, à demi-voix.

Quand j'aurai dit la messe des morts. (Aux religieux.) *Orate, fratres.*

(Il monte à l'autel.)

SCÈNE III.

Trois mois après.

UNE CHAMBRE DU COUVENT.

ABÉLARD est assis dans une stalle de bois, en face de la fenêtre ouverte; il paraît défait et souffrant.

ABÉLARD, seul.

Cet air vif me fait du bien. Ah! si je pouvais reprendre un peu de force!.. Mais non, la douleur m'a brisé, et quand la maladie est venue, elle m'a trouvé sans défense contre ses atteintes. Ces souffrances du corps humilient et irritent. Se sentir un esprit encore puissant, et ne pouvoir soulever la chaîne dont le poids l'accable! Se savoir une mission grande encore, et rencontrer devant soi cet obstacle matériel qu'aucun effort de la volonté ni de l'intelligence ne peut vaincre!... Quelle chaîne! quel obstacle! La tête lourde, les jambes molles, la poitrine haletante... et c'est pour cela, juste Dieu! que l'esprit humain risque de demeurer esclave, la justice outragée, la vérité méconnue! La cause du bon et du beau succombera, parce que j'ai perdu ou le sommeil ou l'appétit. O misère! qu'est-ce donc que ce monde, et qui m'expliquera notre condition? Voilà le vrai mystère, celui que rien n'éclaire, et dont on semble s'inquiéter peu! J'ai usé mon temps et mon esprit à scruter tous ceux que la théologie nous vante, et la Trinité, et la présence réelle, et mille dogmes que nous trouvons... où? dans les livres. Mais l'énigme de notre nature, l'énigme de notre destinée, ce mystère écrasant

qui pèse sur notre cœur en tout temps, en tout lieu, je n'y ai pas pensé un jour... Et de cela, pourtant, le savant comme l'ignorant, le païen comme le chrétien, Platon comme saint Paul, ont droit de s'enquérir, et ne savent que penser. Tous sentent leur raison expirer là, comme le flot sur l'écueil. — C'est le péché originel, nous disent-ils. Mais le péché originel, d'où vient-il? Le mal, à quoi bon? Le mal, Dieu tout-puissant, comment est-il possible?... Ah! nous ne savons rien; toutes les sciences sont frivoles; la philosophie est un jeu de mots; la théologie un conte. Il n'y a de questions sérieuses que celles que ne résout ni l'une ni l'autre. Il n'y a de digne de l'attention de l'homme que ce qu'il néglige. Il n'y a de science que ce que je ne sais pas. Triste révélation! j'ai perdu mon temps.

Il se lève et se promène.

Quoi! c'est pour de telles vanités que j'ai joué mon repos, mon bonheur, ma vie, que j'ai encouru l'inimitié des puissants, la risée des sots, et que me voilà accablé de souffrances, chargé d'outrages, en route vers Rome, pour chercher un peu d'aide et de justice, et, au milieu de mon chemin, arrêté par les fatigues et la maladie, dans un couvent d'où je ne sais si jamais je pourrai sortir! Et faut-il en sortir?... Autant y demeurer toujours Ce que je désire, ce que je cherche, vaut-il la peine de si cruels efforts et d'un si rude voyage? Est-ce bien la vérité que ces subtiles questions qui ne touchent pas au fond des choses, et qui laissent la réalité de la vie dans une nuit profonde? Est-ce bien de la puissance que d'être applaudi, et de la gloire que d'être vanté? Gloire, puissance, vérité, est-ce du bonheur? Non, rien ne me tente plus, tout est fini, je suis dégoûté même de ce qui me manque.

Au fait, ne vaudrait-il pas mieux consacrer ce qui me reste de forces et de vie, à la méditation de ces vrais, de ces éternels problèmes de l'humanité? Ici, dans cette inviolable retraite, ne pourrais-je me livrer tout entier à cette silencieuse étude? Peut-être y a-t-il là une philosophie plus digne que l'autre de notre raison. Dans cette région haute et pure de l'intelligence ne pénètre pas la voix des passions, ne montent pas les clameurs de la foule. Il n'y a pas là de concile pour donner un glaive au mensonge, et la raison se trouve face à face avec le Verbe de qui elle émane. Oui, je veux m'enfermer, m'isoler de tout, refaire mon savoir, renouveler mon esprit; je chercherai, je trouverai... Qui sait? peut-être qu'un jour sortant de ma retraite, descendant de ma montagne, les tables de la science sur ma poitrine, je pourrai encore apparaître aux hommes comme une révélation nouvelle. Peut-être... Oh! je souffre, je ne puis respirer...

Il se rassied. — Silence.

Me relèverai-je jamais de tant de douleur et de faiblesse? Il me semble que la vie diminue en moi comme une lampe pâlissante... Insensé! e faisais des projets. Moi, chercher! moi, découvrir! Je n'ai plus qu'à languir en ce monde. Quand je veux penser, je vois passer devant mon esprit mes idées d'autrefois, comme autant d'images usées qui ont perdu leur relief, leur couleur et leur charme. Ce sont d'anciennes connaissances, mais je ne les aime plus. Mon intelligence est froide aux choses qu'elle conçoit; ma raison ne croit plus, j'ai perdu la confiance de l'esprit; l'action me lasse, aucun but ne me semble mériter d'être atteint, aucune vérité ne vaut ce qu'elle coûte à conquérir ou à confesser. Je ne suis plus fait que pour le

repos... Le repos! est-ce bien moi qui prononce cette parole? Moi, qui jadis ne supportais l'idée ni d'une trêve à mon activité, ni d'une limite à mon pouvoir; moi dont la pensée soulevait le monde, et le trouvait trop léger... Il m'en souvient, un temps fut où la vie avec ses travaux, ses émotions, ses succès, ses revers, ses périls, ne me suffisait pas. Mon âme débordait mon existence, et le torrent emportait ses rives. Et maintenant... je suis donc bien profondément déchu! je ne veux que le repos. Ah! le repos de la vie, mais le repos de l'âme, où le trouver? J'entends bouillonner en moi, comme en une fournaise allumée, tant d'éléments confondus. Sortiront-ils au moins en lave ardente du volcan qui les recèle? Non, le volcan ne consume plus que ses entrailles. A peine une fumée légère flotte-t-elle encore à son sommet. (Il se lève.) Peuples, vous ne verrez plus sa flamme superbe éclairer votre horizon, ni ses feux conquérants envahir vos campagnes. Sa flamme est éteinte, mais son sein brûle; il se consume sans éclat. Ah! bientôt tout sera cendre. Cendre et poussière, qu'il faille toujours en revenir là! Le prêtre qui m'apprenait mon catéchisme me le disait, il y a longtemps, *homo pulvis*... Et voilà où conduit toute une vie comme la mienne! Ah! quel dégoût!

Eh quoi! j'aurais tant pensé, tant agi, tant souffert, pour en venir là Quoi? Ce serait là tout ce qui resterait de tant de travaux, de passions, de souvenirs! Non, non, c'est impossible, il y aurait contradiction entre notre nature et notre vie, entre l'âme et le monde. Où serait l'ordre, où serait cette preuve nécessaire de la suprême intelligence? J'ai tort, ma faiblesse me trompe, et la maladie suborne ma raison... Je me rappelle... je suis sûr

qu autrefois tous ces mystères, tous ces contrastes apparents, ont été pleinement expliqués pour moi, et comme nuls à mes yeux. Il y a eu des heures de ma vie où tout me semblait d'accord en moi, autour de moi, où le monde était en harmonie... Une fois, je me souviens, c'était... Héloïse... L'amour illuminait le monde... O souvenirs du ciel, vous êtes le supplice des anges maudits

Il se jette sur son siége. Pierre paraît. Abélard se lève, et court à lui.

ABÉLARD.

Malédiction! Mon père, secourez-moi!

PIERRE.

Que voulez-vous, mon fils? Malédiction, quel mot!

ABÉLARD.

Un mot! c'est plus qu'un mot, mon père; la chose existe, ne le savez-vous pas?

PIERRE.

Sans doute, le serpent fut maudit, le figuier...

ABÉLARD.

Mais le cœur de l'homme! Dans le cœur de l'homme aussi, la malédiction descend quelquefois.

PIERRE.

Je ne sais... On ne peut jamais le savoir.

ABÉLARD.

On sait tout ce qu'on sent; mais, vous ne savez rien!

PIERRE.

Il est vrai; auprès de vous je ne sais rien.

ABÉLARD.

Pardonnez, mon père... J'ai dit... Ma tête est si faible... aidez-moi.

Il chancelle.

PIERRE, l'aidant à s'asseoir.

Comment vous trouvez-vous?

ABÉLARD, assis

Ah ! bien souffrant.

PIERRE.

Le temps s'adoucit... La belle saison reviendra, elle vous remettra ; prenez patience, j'ai un projet, si vous y consentez...

ABÉLARD.

Un projet ? sur moi ?

PIERRE.

Sur vous. Veuillez m'écouter. (Il s'assied près de lui.) Du jour où vous êtes entré dans cette maison, un peu faible et malade, j'ai pensé que la main de Dieu vous amenait. Je ne vous connaissais pas ; quand vous me dites votre nom, je me tus.

ABÉLARD.

Pourquoi ?

PIERRE.

Que vous importe ?... Enfin, je voulus savoir de vous tout votre sort. Vous me l'avez dit. Vous avez avec bonté accepté l'hospitalité de ce couvent. Elle a paru vous être douce ; vos entretiens ont été pour moi une source de consolation et de précieuse instruction. Mon frère, voulez-vous rester dans ce couvent ?

ABÉLARD.

Moi ?...

PIERRE.

Oui ; votre dessein est d'aller à Rome. Que voulez-vous ? Être relevé des condamnations du concile de Sens ? Mais d'ici vous pouvez écrire au saint-père ; je peux lui écrire. Si vous le voulez, j'écrirai à mon frère l'abbé de Clairvaux [7]. Allez, il sera bien facile de vous réconcilier avec

l'Église. Mais restez dans ce couvent. Vos vertus en feront l'édification, vos talents en seront la gloire.

ABÉLARD.

Vous oubliez que je suis condamné.

PIERRE.

Pour celui qui est pieux et soumis, tout n'est rien. Fiez-vous à moi, mais restez ici.

ABÉLARD.

Que feriez-vous d'un malade?

PIERRE.

Le repos vous rendra la santé. Voyez-vous, le repos n'est qu'ici ; la vie paisible donne l'âme paisible. Vous êtes dégoûté de la vaine gloire, que pouvez-vous aimer désormais? L'étude? La tranquillité de cette maison vous la rendra facile et agréable. La parole? Enseignez-nous, et nous serons heureux. Que pensez-vous d'une telle vie? Point de luttes, point de périls, point de passions, une foi simple, une étude profonde, la prédication sans controverse ; croire et apprendre, prier et instruire, que faut-il de plus?

ABÉLARD.

Ah! ce doit être une douce chose, quand on a toujours vécu ainsi.

PIERRE.

Bien douce, croyez-moi. Vous rappelez-vous la mort de ce religieux qui expira le jour de votre arrivée? Qui ne voudrait gagner une mort semblable? Avez-vous remarqué comme ici tous les fronts sont sereins? Quand j'étais plus jeune, vous le savez, j'ai pris part moi-même à ces contentions d'esprit, à ces disputes irritantes qui vous ont tant fait de mal; moi aussi, je me suis passionné dans la

controverse; je sentis un instant que j'allais risquer la paix de mon cœur, et je m'arrêtai. La paix de l'âme est le commencement du salut.

ABÉLARD.

Oui... peut-être avez-vous choisi la meilleure part... mais je n'ai plus le choix.

PIERRE.

Il est toujours temps. Vous savez la parabole des ouvriers de la onzième heure [8].

ABÉLARD.

Écrivez au saint-père.

PIERRE.

Vous ne nous quitterez plus?

ABÉLARD, un peu vivement.

Écrivez!

PIERRE.

Pardon.

ABÉLARD.

Excusez-moi... je ne sais encore si je pourrai...

PIERRE.

Vous pourrez tout, la grâce de Dieu peut tout. Elle descend au cœur humble et fervent.

ABÉLARD.

Ah! le repos serait bien doux en effet... La vie de la foi et de l'étude solitaire, c'était là peut-être la vie qu'il fallait choisir... Je voudrais aujourd'hui ne plus bouger de cette stalle où me voilà.

HILAIRE, entrant.

Mon maître, je vous annonce un ancien ami.

ABÉLARD.

Un ami! (A l'abbé.) Mon père, comment disait Job aux amis qui venaient le visiter sur son fumier?

PIERRE.

Vous êtes dans la maison de Dieu.

ABÉLARD.

Qu'on m'y laisse en paix. Hilaire, qui que ce soit qui me demande...

HILAIRE.

Ne vous prononcez pas; vous serez bien aise de le voir. C'est un homme d'armes.

ABÉLARD.

Son nom?

HILAIRE.

Il m'a défendu de le dire, c'est un écuyer du comte de Champagne.

ABÉLARD, vivement.

Du comte!... Il peut avoir à me parler; j'y vais. (Il se lève. — A Hilaire.) Ton bras.

PIERRE.

Vous n'oubliez pas ce que nous avons dit? Je vais écrire à Rome.

ABÉLARD.

Oui, si vous le voulez... (A Hilaire.) Allons, Hilaire, allons. Que peut me vouloir le comte de Champagne?

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Le même jour.

LE JARDIN DU COUVENT.

UN HOMME D'ARMES, UN RELIGIEUX.

Le cheval de l'homme d'armes est attaché à un arbre.

L'HOMME D'ARMES.

Et vous dites qu'il est malade?

LE RELIGIEUX.

L'abbé, notre seigneur, le dit.

L'HOMME D'ARMES.

Il le dit, mais enfin, lui, vous paraît-il malade? A-t-il maigri, pâli?

LE RELIGIEUX.

Mais j'entendais avant-hier notre père l'abbé dire au frère infirmier : « Ne le trouvez-vous pas bien maigre? »

L'HOMME D'ARMES.

Enfin est-il couché? Sort-il, se promène-t-il?

LE RELIGIEUX.

Quand l'abbé le permet.

L'HOMME D'ARMES.

Toujours!... mais. . voyons... Dites-moi... ne prêche-t-il pas quelquefois? Y a-t-il longtemps que vous l'avez entendu?

LE RELIGIEUX.

Jamais.

L'HOMME D'ARMES.

Il est bien malade. Par la morbleu, cela me fait de

la peine; je ne sais pourquoi j'ai toujours tant aimé cet homme-là. Et vous, mon père, ne l'aimez-vous pas?

LE RELIGIEUX.

L'apôtre dit : « Aimez-vous les uns les autres [9], » et l'abbé...

L'HOMME D'ARMES.

Ah! au diable!

LE RELIGIEUX.

Jésus!

Abélard paraît appuyé sur Hilaire.

L'HOMME D'ARMES, allant à lui.

Ah! mon maître!

ABÉLARD.

Manegold!... vous ici!. . Je suis aise de vous voir.

MANEGOLD.

Merci... Et moi donc!... Et comment êtes-vous?

ABÉLARD.

Ah! mon ami!

MANEGOLD.

Je vous trouve changé... un peu.

HILAIRE.

Notre maître est mieux... Il a bien souffert.

MANEGOLD.

Hélas, bon Dieu!

ABÉLARD.

Je suis bien, Manegold, je domine la maladie et le malheur. Je vis de mon âme, et vous savez si elle est forte.

MANEGOLD.

Pardi! mais je voudrais qu'elle vous engraissât un peu.

ABÉLARD.

Eh bien, Manegold, que me veut le comte de Champagne?

MANEGOLD.

Mais, rien que je sache.

ABÉLARD.

Mais vous êtes son écuyer, vous venez de sa part?

MANEGOLD.

Je suis son écuyer, je ne viens point de sa part.

ABÉLARD.

Comment donc êtes-vous ici?

MANEGOLD.

Mais pour vous, maître, pour vous voir.

ABÉLARD.

Oh! alors!...

MANEGOLD.

Quoi?

ABÉLARD.

Je vous remercie de votre visite, Manegold, je suis content de vous avoir vu.

Il fait un pas pour se retirer.

HILAIRE, à Manegold.

Mais explique-moi donc ce changement d'état, et ces armes, et ces couleurs, et cette croix rouge?

MANEGOLD.

Des armes, parce que je suis homme d'armes. Les couleurs de Champagne, parce que je suis au comte de Champagne. La croix, parce que je suis Croisé.

LE RELIGIEUX.

Un Croisé!

ABÉLARD, s'arrêtant.

Vous avez pris la croix?

MANEGOLD.

Eh oui, vous savez bien qu'il faut que chacun porte la sienne. Je viens de Vezelai, et je vais à Metz; c'est là que l'armée se rassemble [10].

ABÉLARD.

Quelle armée? Vezelai? Quoi?

MANEGOLD.

L'armée que le roi mène en Terre-Sainte.

HILAIRE.

Le roi va à la Croisade?

MANEGOLD.

Oui, sans doute. Eh, d'où sortez-vous? Où avez-vous vécu?

ABÉLARD.

Ce cloître est une prison! — Racontez-moi, Manegold...

HILAIRE.

Oui, dis-nous comment tu es devenu soldat, et soldat de Jésus-Christ encore!

MANEGOLD.

L'histoire en est simple. — Après... vous vous rappelez... enfin le concile de Sens... Dieu veuille avoir son âme, s'il en a une toutefois... j'étais fort dégoûté de la dialectique, fort dégoûté de la théologie. Vous savez que je n'en avais jamais été très-épris, et que j'aimais mieux le savant que la science... Je jurai donc de ne plus avoir rien de commun avec l'Église, ni l'École, et d'être désormais aussi peu clerc que possible. Mais que devenir? Vous nous aviez quittés; Hilaire seul était autorisé à vous suivre. J'avais toujours eu le coup d'œil, le poignet et le jarret bons. « Donc, me dis-je, je serai propre à faire un homme d'armes. » C'est la dernière conséquence que j'aie tirée, et

le dernier service que m'ait rendu la logique. Depuis lors, je ne me sers plus que de l'argument à deux tranchants que vous voyez pendu à ma ceinture.

ABÉLARD.

Eh bien?

MANEGOLD.

Le jour où le comte de Champagne quitta Sens, je l'avais entendu dire en montant à cheval : « Par saint » Estèphe de Troyes, si le maître Pierre eût mis à cheval » tous ses disciples du Paraclet, en tête de telle compagnie » il se serait moqué du concile. » Ce mot m'était resté dans l'esprit; j'allai vers lui, et lui dis qui j'étais et ce que je voulais. Il ne dit mot, me toisa de la tête aux pieds, puis entrelaçant ses doigts armés de son gantelet dans les miens, il essaya de me renverser le poignet. Je ne pliai pas, et me contentai de lui serrer les doigts, de façon que, lorsque ensuite il voulut retirer sa main, il fut forcé de laisser son gantelet dans la mienne. « Première qualité » d'homme, dit-il aussitôt, garde ce gant, mon garçon, tu » me le tiendras prêt toutes les fois que je voudrai tirer » l'épée. » Et voilà comme je suis devenu son écuyer.

ABÉLARD, souriant.

Ce bon Manegold.

MANEGOLD.

Et depuis lors, mon maître, si vous saviez quelle bonne condition! Les festins, les chevaux, la chasse, la guerre! Ah! mon cher maître, quelle joie de vivre en plein air! Se sentir agile et fort, l'esprit et les bras libres, ne défendre que son étendard, ne dépendre que de son cheval, chanter à pleine gorge sous le ciel de tous, sentir au galop que l'on coupe le vent ou qu'on le devance, faire

flamboyer au soleil un casque argenté, et jaillir des étoiles d'une épée qui tournoie, braver qui vous défie, frapper qui vous menace, et faire grâce à qui crie merci ; voilà le vrai de la vie ! Et la gloire ne manque pas à celui qui se divertit ainsi. Les princes l'aiment, le peuple lui bat des mains, et les prêtres n'osent regarder à ce qu'il pense, de crainte que le glaive spirituel ne s'émousse sur un corselet d'acier. Liberté, liberté ! tu es le bien des braves; tu vis à cheval et sous le heaulme, brandis ta lance et ne raisonne pas.

HILAIRE.

Tu es toujours en train, va !

ABÉLARD

Parlez, parlez... cela me plaît, je vous trouve heureux.

MANEGOLD.

Et puis, quand on a couru les champs et qu'on revient couvert de poussière et trempé de sueur, c'est le tour du repos et des plaisirs, des festins et des danses. Les habits galants, les aigrettes brillantes, le vin qui petille, les jongleurs qui chantent, et les demoiselles du palais. Ah ! sainte Vierge, comme elles vous essuient avec leurs lèvres le front d'un guerrier qui revient de la bataille ! La peau blanche, l'œil vif, je m'en vante, et la main douce ! Elles ne se perdent pas dans la dialectique, je vous jure ; et elles valent cent fois les filles des merciers et les nièces des clercs de Paris. Pauvre Paquette ! Malheureuse Jacqueline ! Où êtes-vous ?... Je voudrais que vous les vissiez, mon maître.

ABÉLARD.

Moi !

HILAIRE.

Manegold !

LE RELIGIEUX.

Ce seigneur ne pense pas qu'il est à Cluny, et qu'il parle à un clerc.

MANEGOLD.

Laissez donc, je le connais avant vous, *frater*. Nous avons fait notre théologie ensemble.

ABÉLARD.

Ainsi, mon cher Manegold, heureux les gens de guerre ?

MANEGOLD.

Oui, mornonbille, c'est le vrai sens du verset : *Beati pacifici* [11]. Les gens de guerre ne disputent avec personne, ne cherchent querelle à personne. Ce sont de joyeux compagnons, faciles à vivre, et d'une humeur accommodante.

ABÉLARD.

Cependant vous avez bataillé ?

MANEGOLD.

Certes... et contre le roi de France, pas moins que cela.

ABÉLARD.

Contre le roi ?

MANEGOLD.

Contre lui, et de grand cœur. Un étourneau en fleurs de lys, à qui je ne pardonnerai de ma vie d'être si peu le fils de son père. Ne voulait-il pas nous molester? Mais monseigneur le Comte n'est pas endurant, et nous avons mis la lance en arrêt. Une belle bataille, sur ma parole! J'ai eu l'épaule percée un petit peu par la flèche d'un archer; mais n'importe. Tel que vous me voyez, j'ai d'un

coup de hache brisé le caparaçon du cheval du roi Louis, et sans mon épaule... C'est une belle chose qu'un combat, mon maître. La controverse à coups d'épée vaut mieux que la dialectique à... coups de poignard.

ABÉLARD.

Ce brave Manegold!

HILAIRE.

Mais comment t'es-tu croisé?

MANEGOLD.

Voici : Le roi nous a donc pris la ville de Vitry-en-Perthois, il l'a saccagée, brûlée, violée... royalement. C'est un péché mortel que cela. (En se tournant vers le moine.) N'est-ce pas, mon père?... Ainsi du moins l'a jugé le grand pénitencier des rois et des philosophes.

ABÉLARD.

Qui donc?

MANEGOLD.

Et quel autre que l'abbé de Clairvaux?

ABÉLARD.

Toujours!...

MANEGOLD.

Il a réconcilié le comte Thibauld et le roi Louis. Il les a convoqués eux et leurs gens d'armes à Vezelai... une ville de votre voisinage... Et là, quel spectacle! Des milliers d'armures étincelantes, des chevaux frémissants, des panaches flottants, des bannières à mille couleurs, le roi, les barons, les princes, tout cela plus pressé qu'en une bataille, et silencieux comme un couvent de moines; et au milieu, sur un échafaud, une croix de bois à la main, Bernard, le bras levé, faisant sonner sa grande voix, et nous disant : « Jérusalem! Thabor! Golgotha! Calvaire!

Dieu le veut! » Et quatre armées s'agenouillant ensemble devant lui!... Ah! mon maître, que n'était-ce vous?

ABÉLARD.

Et ce pouvait être moi!

MANEGOLD.

Et depuis lors, à cheval, en route! (En regardant son cheval qui est attaché à un arbre.) Eh! grison, holà! quelle mouche te pique? Ne casse rien.

ABÉLARD.

Ce cheval est à vous?

MANEGOLD.

A votre service, doux comme un agneau, léger comme un cerf. Il faut le voir, les naseaux rouges et fumants, manger la terre sous lui. Une fois en Palestine, je veux qu'il fasse crever d'envie le cheval de l'Apocalypse

ABÉLARD, s'approchant du cheval.

Je veux le voir... J'aime cette couleur gris-pommelé. Quel œil vif!... C'est un animal noble et fier que le cheval. Là, là. (Il le caresse.) Oui, tu es beau, oui, tu es brave. Vrai modèle du guerrier, tu aimes le combat pour lui-même, et tu ne te doutes pas du péril, ni de la gloire. Oh! mille fois heureux celui qui, pressant du genou tes flancs échauffés, te sent glisser sous lui, et court avec toi, loin, bien loin de tout ce qu'il laisse derrière lui, loin de sa vie passée... Ah! je voudrais pour tout au monde...

MANEGOLD.

Le voulez-vous monter, mon cher maître? et laissant les docteurs et les moines, partir avec nous? Hilaire et moi, vous servirions d'écuyers.

ABÉLARD, animé.

Vraiment, pour un rien... Ah! l'action, l'action, voilà

le bonheur. Par elle on se sent homme, car on se sent maître de sa destinée, roi de la nature. Guider un cheval au galop, cela doit donner la sensation d'une grande puissance. La vie active, la vie des fatigues et des dangers, c'est la vie véritable. Oh! s'il était temps encore!

MANEGOLD.

Il est toujours temps. Du courage, mon maître, vous verrez que vous vous porterez mieux.

ABÉLARD.

Vous croyez?... si j'essayais... (Il met la main sur la bride.) Soutiens-moi, Manegold... Ah!

(Il s'arrête.

HILAIRE.

Prenez garde!

ABÉLARD, d'une voix faible.

Je veux m'asseoir... Conduis-moi vers ce banc... C'en est donc fait, je ne suis plus.

MANEGOLD.

Vous trouveriez-vous mal?

HILAIRE, le faisant asseoir.

Vous vous fatiguez.

ABÉLARD.

Partez, Manegold, votre vue me fait du mal; soyez heureux.

MANEGOLD.

Je ne puis l'être quand je vous vois souffrant et triste... Hilaire, est-il donc toujours ainsi?

HILAIRE.

Souvent.

MANEGOLD.

Pardonnez-moi, je n'ai pas pensé... Mais que je voudrais

vous emmener avec moi! Le ciel des pays chauds vous ferait du bien.

ABÉLARD, lui prenant la main.

Manegold, le ciel n'est que dans notre cœur. Le froid de l'âme résiste au soleil de la Syrie, et la vie seule trouve de la chaleur... Adieu, Manegold.

MANEGOLD.

Mais je voudrais...

ABÉLARD, avec hauteur.

Adieu, vous dis-je.

HILAIRE, bas.

Ne lui résiste pas, tu sais.

MANEGOLD.

O mon cher maître, votre main. (Abélard lui tend la main; Manegold la baise.) Adieu, que le ciel vous préserve des évêques, comme moi des Sarrasins... Aimez-moi toujours un peu.

ABÉLARD.

Dieu vous garde!... et moi, je voudrais vous revoir.

MANEGOLD.

Nous nous reverrons, adieu. Passez-vous toutes vos fantaisies, je vous gagnerai des indulgences. (Il va vers son cheval, Hilaire le suit.) Mon Hilaire, je te le recommande, parle-lui de moi... je ne le verrai plus.

HILAIRE.

Tu n'as rien d'autre à nous dire? Tu n'as pas vu?...

MANEGOLD.

Toujours la même! Au Paraclet comme au couvent d'Argenteuil [12]. Adieu, ami. (Il monte à cheval. — Au moine.) Bonjour, mon père; priez Dieu que le diable meure, je vous rapporterai de ses os.

Il part.

ABÉLARD, à lui-même.

Je regrette de n'avoir pas été homme d'armes, comme le voulait mon père.

LE RELIGIEUX, en revenant avec Hilaire près d'Abélard.

C'est donc là un Croisé!

HILAIRE.

Vous n'en aviez jamais vu?

LE RELIGIEUX.

Un homme heureux, assuré d'être dans la voie du salut!

HILAIRE.

En tout cas, ce n'est pas la voie étroite [13]. (A Abélard.) Comment vous trouvez-vous?

ABÉLARD, à lui-même.

Tout eût été préférable à ce qui est... Il est parti? (Au moine.) Il verra le saint sépulcre, mon frère.

LE RELIGIEUX.

C'est une grâce de Dieu.

ABÉLARD.

Ne lui portez-vous pas envie?

LE RELIGIEUX.

Je n'envie rien, ni personne.

ABÉLARD.

Sans doute... c'est un sentiment chrétien... Mais pourtant... ne l'avez-vous pas entendu tout à l'heure? Ne voudriez-vous pas ouïr comme lui le son des trompettes, assister à ces fêtes splendides, hanter les princes et les rois, voir Byzance, Antioche, Ptolémaïs?...

LE RELIGIEUX.

Non.

ABÉLARD.

Mais cette vie que vous menez, mon père, est froide et rebutante.

LE RELIGIEUX.

Elle est si courte.

ABÉLARD.

Mais dans l'oisiveté contemplative du cloître, le cœur se ronge, l'esprit s'échauffe, et le joug de la foi semble pesant.

LE RELIGIEUX.

Mon joug est léger, a dit le Sauveur.

ABÉLARD.

Oui, léger pour qui prend un vif intérêt aux choses de ce monde, pour qui oublie, dans les travaux et les plaisirs du siècle, les tourments d'une raison inquiète et d'une foi laborieuse.

LE RELIGIEUX.

Je ne sais ce que vous voulez dire. Quoi de plus paisible que la foi dans un cloître?

ABÉLARD.

Et vous n'avez jamais ni anxiété, ni découragement?

LE RELIGIEUX.

Jamais.

ABÉLARD.

Et vous ne vous êtes jamais demandé si la raison possédait la vérité, et comment ce monde était possible?

LE RELIGIEUX.

Comment demander à soi ce qu'on ne pourrait demander qu'à Dieu?

ABÉLARD.

Eh bien, à Dieu, soit; pourquoi pas? C'est lui qu'on

interroge quand on rentre en soi-même. Croyez-vous donc qu'il n'y ait pas moyen de parler à Dieu?

LE RELIGIEUX.

Oh! que si! Il y en a un très-facile.

ABÉLARD.

Et qu'est-ce?

LE RELIGIEUX.

C'est de dire le *Pater*.

ABÉLARD, se levant.

Allons, tout le monde est heureux, excepté moi; tout le monde a raison, excepté moi. — Rentrons, Hilaire.

SCÈNE V.

Quinze jours après.

LA CHAMBRE D'ABÉLARD.

ABÉLARD. — HILAIRE. — PIERRE.

Abélard est étendu sur un lit. Hilaire est auprès de lui. Pierre paraît quelques moments après.

HILAIRE, seul.

Puisse le sommeil le remettre un peu! Quel état! Voilà quinze jours qu'il ne sort plus. Ses forces déclinent, et parfois son agitation ressemble à l'égarement. (A l'abbé qui entre avec des papiers à la main.) Il dort.

PIERRE.

Tant mieux! Comment était-il?

HILAIRE.

Un peu plus calme.

PIERRE.

Je lui apporte des nouvelles qui lui feront du bien... Peut-on parler?

HILAIRE.

Venez dans l'embrasure de la fenêtre; ce qu'on y dit ne s'entend pas dans la chambre.

PIERRE.

Mon messager est revenu... Il me rapporte une réponse de Rome. Vous savez qu'il m'avait engagé à écrire. Voici ce que me dit le père commun des fidèles : « Sur ce que » vous m'avez témoigné du repentir sincère, de la douleur » profonde et de l'humilité véritable, etc., etc., je l'autorise, » et pour toute peine, je l'oblige à demeurer pour le reste » de sa vie dans votre maison, à y prendre l'habit, etc., » etc. » C'est bien ce que je demandais. Ne trouvez-vous pas cela excellent?

HILAIRE.

Je souhaite qu'il le trouve ainsi.

PIERRE.

Notre saint-père y met une condition : c'est qu'il se réconcilie avec l'abbé de Clairvaux. J'avais prévu la chose, et par l'entremise de l'abbé de Cîteaux, j'avais fait connaître à Bernard l'état de l'âme de notre cher fils. Il m'a compris, et voici ce qu'il m'écrit : « Vous m'excuserez, » mon frère vénérable, si les soins que me donnent la » pénitence du roi de France, l'excommunication du comte » de Vermandois, la réconciliation du roi avec le saint-» siége [14], et la formation de la légion chrétienne qui va » reprendre aux Sarrasins le royaume du Roi des Juifs, » ce symbole terrestre du royaume des cieux, ne me » permettent que de vous dire en deux mots que, main-» tenant que l'Église est en sûreté, et que j'ai arraché au » serpent sa langue venimeuse, je n'ai aucun scrupule, » si votre pénitent est bien réellement dans les sentiments

» que vous m'annoncez, à le recevoir en grâce et en cha-
» rité, par Celui dont je vous souhaite, etc.... » Pensez-vous qu'il veuille lui écrire lui-même?

HILAIRE.

Je ne sais.

PIERRE, montrant une troisième lettre.

Enfin le messager m'a remis... Connaissez-vous cette écriture?

HILAIRE, troublé.

Oui... non... un peu; je crois... c'est de l'abbesse du Paraclet.

PIERRE.

O la divine lettre! Est-ce avec une plume de l'aile des anges qu'elle en a tracé les caractères?... Quelle sainte femme! Que vous êtes heureux de la connaître! Ce doit être une édification perpétuelle que de la voir et de l'entendre. Auprès d'elle, le péché devient comme impossible.

HILAIRE.

Hélas!

PIERRE.

Il y a un paquet pour vous.

HILAIRE, vivement.

Donnez donc, donnez; à quoi pensez-vous? Pardon.

PIERRE.

Comme vous me pressez!... Voilà. (Il lui donne une lettre.) Cette lettre doit en contenir une pour votre maître. Allons, je vous quitte, je vais au chœur, et vous laisse lire votre dépêche. Quand il s'éveillera, vous le préviendrez; il faut le préparer à ces bonnes nouvelles. (Il s'arrête en se retirant devant le lit.) Quelle figure détruite, mais majestueuse! Puisse le Seigneur le visiter dans son sommeil!

Il sort.

HILAIRE.

Une lettre d'elle! (Il lit à demi-voix.) « Je ne me fie qu'à » vous, mon cher Hilaire, pour me donner des nouvelles, » et pour lui parler de moi. On me dit qu'il est malade; » je sais qu'il est malheureux. Écrivez-moi la vérité. Est-» il libre? a-t-il besoin de secours? m'a-t-il demandée? » Je suis prête. Je vous aime, mon cher Hilaire, de votre » amitié pour votre maître, et je vous salue en Jésus-» Christ...» Toujours! Elle m'aime de mon amitié. C'est mon sort. Mais que lui écrire? Il ne la nomme jamais; le lui dirai-je?... C'est si étrange? Ne point prononcer ce nom!...

ABÉLARD, dormant.

Héloïse...

HILAIRE.

Qu'entends-je?... Mon maître... (Il s'approche vivement du lit.) Il dort!

ABÉLARD, de même.

Et tes lèvres... je suis heureux!

HILAIRE.

Que dit-il?... Quel songe!... Hélas! il se souvient. (Silence.) Mais il s'éveille, je crois.

ABÉLARD, éveillé à demi.

C'est vous, Hilaire... Elle est sortie, n'est-ce pas?... Je suis bien, je me sens ranimé... Hilaire, que vous a-t-elle dit, à vous?

HILAIRE, à part.

Si j'osais... (Haut.) Elle m'a dit... elle m'a dit qu'elle vous aimait.

ABÉLARD.

Pureté des anges!

HILAIRE, debout au pied du lit.

Mon maître, vous semblez mieux ?

ABÉLARD.

Oui, je renais... je respire... Une apparition consolante... J'étais dans l'église du monastère de Saint-Gildas, une chapelle où, tout jeune encore, j'ai fait ma première communion... je priais à genoux... Tout à coup une image de la Vierge, placée à la droite du maître-autel... je la vois encore... parut s'animer et sortir de la muraille, et, déployant deux grandes ailes, s'envola vers le ciel en fendant la voûte du chœur. Et c'était un ange en robe d'azur, ses longs cheveux bruns couvraient ses épaules, une flamme bleuâtre brillait sur son front, et ses traits avaient la ressemblance... tu sais? de la Sainte-Geneviève du cloître. C'était l'ange de l'Apocalypse, car « il portait à la main un petit livre ouvert [15] »... Il me souriait doucement... Il me fit signe de venir à lui, j'obéis. « Lis, » me dit-il, et sur le premier feuillet du livre, je lus ces mots : « Connais-toi toi-même. »

HILAIRE.

Scito te ipsum. Le titre !...

ABÉLARD.

Oui, le titre même du livre qu'un concile stupide a brûlé. Les anges ont recueilli ses cendres, et, sur le front des nuages, on lit en caractères de feu ces mots divins : « Connais-toi toi-même. »

HILAIRE.

Grand précepte en effet, et que la sagesse antique croyait venu du ciel.

ABÉLARD.

Mais moi, Hilaire, ce sont les anges qui me l'ont dit

tout à l'heure... Mais quoi!... je dormais... Insensé! C'était un rêve.

HILAIRE.

Une vision, peut-être? Croyez-la, maître; croyez une révélation consolante. Vous le savez, vous avez foi au Consolateur.

ABÉLARD.

Autrefois. Que n'y sommes-nous encore, dans cette sainte tribu du Paraclet! mais le Paraclet!... non, l'abbesse ne l'a point quitté,.. que disais-je donc?... Ah! mon pauvre Hilaire, ma tête faiblit et ma raison s'égare... Elle n'est point venue?

HILAIRE.

Presque; elle m'a écrit.

ABÉLARD.

Elle vous écrit?...

HILAIRE.

Pour vous.

ABÉLARD, froidement.

Vous n'avez rien d'autre à m'annoncer?

HILAIRE.

Elle est prête à venir.

ABÉLARD, douloureusement.

Ah! Hilaire! qu'elle vienne en songe, mais que je ne la revoie jamais!

HILAIRE.

L'abbé est venu. Il voulait vous dire... vous rappeler... qu'il a écrit au pape... On lui répond qu'on serait disposé à vous relever des condamnations encourues, si vous vouliez reconnaître...

ABÉLARD, se redressant sur son lit.

Hilaire, je ne suis qu'un pauvre malade ; on m'a condamné, maudit, honni ; je suis sans force et sans défense ; mais rien jamais ne me fera reconnaître un pouvoir au-dessus de mon esprit.

HILAIRE.

Pourtant vous aviez autorisé le saint abbé à demander pour vous...

ABÉLARD.

Grâce, n'est-ce pas ?

HILAIRE.

Réconciliation.

ABÉLARD.

C'est à l'opprimé de pardonner. Que l'oppresseur supplie ; il a besoin de grâce.

HILAIRE.

Mais il est, vous le savez, des puissances légitimes ; on peut leur céder sans honte...

ABÉLARD.

Bernard me céderait-il ?

HILAIRE.

Il est prêt à vous ouvrir ses bras. Il a répondu à l'abbé...

ABÉLARD, se relevant avec colère.

Répondu ?... à lui aussi, on lui a écrit ?... On m'a trahi, on m'a humilié... Malédiction sur les traîtres ! Quoi vous, Hilaire !... malédiction !

HILAIRE.

Mon maître !... Grâce, pardon, ne me maudissez pas.

Il se jette à genoux près du lit.

ABÉLARD.

Moi, dont les livres sont dans les mains des anges! qui assiste aux concerts célestes!... Je me vengerai; moi aussi, je prêcherai ma croisade, une croisade contre l'Église. J'irai délivrer le saint tombeau où ils retiennent la vérité captive. L'Église périra, Dieu le veut! Dieu le veut!

HILAIRE, se relevant.

O mon maître, reprenez vos sens.

ABÉLARD, continuant.

Et la belle prisonnière, sortant de son sépulcre, reviendra couronnée de roses blanches... C'est ma fiancée; elle est à moi... Assassins, assassins, je suis son mari.

Il retombe sur son lit, l'abbé entre en ouvrant doucement la porte.

PIERRE.

Eh bien?

HILAIRE.

Jamais je ne le vis en proie à une semblable crise.

PIERRE, regardant Abélard qui s'agite sur son lit.

Ses yeux m'effrayent... Serait-ce l'heure suprême? Mon Dieu, inspirez-moi. — Mon fils, me reconnaissez-vous?

ABÉLARD, le regardant fixement.

Vous êtes le chanoine Fulbert.

PIERRE.

Je suis votre ami, votre frère...

ABÉLARD.

Êtes-vous sorti de votre abbaye de Clairvaux pour m'outrager?...

PIERRE.

Je viens vous bénir.

ABÉLARD, se relevant un peu.

Si je veux vous bénir ?... Écoute, Bernard, à genoux ; repens-toi.

PIERRE.

Regardez-moi, mon fils.

ABÉLARD.

A genoux, à genoux!

PIERRE, s'agenouillant.

Je fais ce que vous voulez.

ABÉLARD

Repens-toi, Bernard, je te maudis!

Il retombe.

PIERRE, à genoux.

Le repentir pour tous, mon fils. (Il se penche sur lui.) Et pour tous, la bénédiction.

Il se relève.

HILAIRE.

Le voilà plus calme. S'il pouvait dormir! Le sommeil...

ABÉLARD, d'une voix faible.

N'appelez-pas le frère, voici la sœur.

PIERRE.

Que veut-il dire?

HILAIRE.

Je ne sais. Ah! *Consanguineus lethi sopor* [16]... serait-ce vrai ?

PIERRE.

Je le crains. — Mon fils, mon fils, ne demandez-vous pas pardon à Dieu de toutes vos fautes ?

ABÉLARD, d'une voix plus faible.

Au Paraclet....

HILAIRE.

Il ne vous entend plus.

PIERRE.

Mon fils, vous croyez en Jésus-Christ ?

ABÉLARD, qu'on entend à peine.

Je ne sais pas [17]...

Il expire

HILAIRE.

Mon maître !

Il se jette sur son corps.

PIERRE, ouvrant la porte, et s'adressant à voix haute à toute la communauté qu'on voit à genoux.

Sonnez les cloches, et priez tous pour celui qui est devant Dieu.

FIN

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS

NOTES DU PREMIER ACTE.

1. L'église cathédrale de Paris était sous l'invocation de Notre-Dame, c'est-à-dire de la sainte Vierge. Elle était à la même place, mais n'était pas le même édifice que la métropole actuelle. Celle-ci n'a été fondée que sous Philippe Auguste.

2. Nous croyons que ce Manegold n'a rien de commun avec le chanoine régulier de ce nom qui fut le premier supérieur du monastère de Morbach en Alsace, et qui vivait vers ce temps-là.

3. *Le premier*, argot d'écoliers encore usité. (Voy. Littré, Dict. de la langue française.)

4. Albéric de Reims fut écolier d'Anselme de Laon, et l'émule et l'ennemi d'Abélard. Présenté vainement par saint Bernard pour être, dans l'évêché de Châlons, le successeur de Guillaume de Champeaux (1119), il fut scolastique de l'église de Reims, archidiacre et prieur de Saint-Sixte, et dans sa vieillesse archevêque de Bourges. (*Abœl. Epist.* I, c. IV et IX. — *Heloissœ Epîst.* II. — *Histoire littéraire de la France*, t. XI. — Saint Bernard, *Epist.* XIII.)

5. Guillaume, archidiacre de l'Église de Paris, puis chanoine régulier et fondateur de l'abbaye de Saint-Victor, puis évêque de Châlons-sur-Marne, né à Champeaux en Brie, était, après Roscelin et avant Abélard, le professeur le plus renommé pour la dialectique. Il était réaliste outré, et mourut en 1119. (*Ab. Ep.* I, c. II. — *Hist. littér.*, t. IX. — Cousin, Introduction aux ouvrages inédits d'Abélard, p. CX. — *Études sur la philosophie du moyen-âge*, par M. Rousselot, t. I, ch. VII.)

6. L'École épiscopale de Paris s'appelait indifféremment l'École du Cloître, ou de la Cathédrale, parce qu'elle se tenait dans l'enceinte de l'évêché et dans un cloître dépendant de la cathédrale.

7. Jean Roscelin, né en Bretagne et chanoine de Compiègne, le fondateur ou le plus passionné propagateur du nominalisme, fut cité comme hérétique au concile de Soissons en 1092, et condamné à l'exil. Abélard l'avait entendu. En 1121, Roscelin le dénonça; Abélard répondit avec véhémence. (*Ab. Ep.* I. et Pars secunda, Ep. XXI. — Cousin, Introduction, etc. p. LXXXVI. — *Hitt. litt.*, t. IX. — Rousselot, t. I, ch. V.)

8. Matt. XXV, 13. — Marc. XIII, 37. — I Cor. XVI, 13.

9. Lotulfe, Loculphe, ou Leutald, le Lombard, ou de Novare était, comme Albéric, un élève d'Anselme de Laon. Il est également représenté par Abélard comme un de ses disciples les plus jaloux. (*Ab. Ep.* I, cap. IV. — *Hel. Ep.* II.)

10. *A la rescousse* était un cri de guerre usité dans les tournois. On disait : *Saint Georges* ou *Saint Denis à la rescousse !* — Porphyre et Boëce sont les saints qu'invoque ici Manegold. On sait de quelle autorité ils jouissaient dans l'École. On leur devait presque tout ce qu'on savait de la logique d'Aristote, c'est-à-dire presque tout ce qu'on savait de philosophie.— Les *topiques* sont les lieux communs de la logique, c'est-à-dire les propositions implicites qui sont convenues entre tous les argumentateurs et servent de données probables pour édifier le raisonnement. Tel est le titre et le sujet de la sixième partie de la *Logique* d'Aristote, et de la troisième partie de la *Dialectique* d'Abélard.— Un *syllogisme* est un raisonnement de la forme de celui-ci : Tout homme est mortel. — Or César est un homme : — donc César est mortel. — Un *dilemme* est ce raisonnement-ci : Ou César est un homme, ou il est un dieu. — Or il n'est pas un dieu : — donc il est un homme.

11. Robert Palleyn, Anglais, disciple d'Abélard, mort entre 1150 et 1154. (Tennemann, *Manuel de l'histoire de la philosophie,* t. I, § 251.)

12. Sur toute cette question des espèces et des qualités on peut consulter l'Introduction de M. Cousin, les *Études sur la*

Philosophie dans le moyen âge, par M. Rousselot, et surtout *Abélard, sa vie, sa philosophie et sa théologie*, par Charles de Rémusat, 2e édition, 2 vol. in-8, Paris, 1855, qu'il faudrait citer à toutes les pages de ces notes.

13. On se sert encore de ce mot en anglais.

14. Saint Anselme, né à Aoste en 1034, bénédictin, abbé du Bec en Normandie, puis archevêque de Cantorbéry, était mort en 1117. Il fut un métaphysicien remarquable et il a réfuté Roscelin. (Cousin, Introduction, etc., p. CI. — *Saint Anselme de Cantorbéry*, par Charles de Rémusat. In-8°. Paris, 1853.)

15. C'est un argument du nominalisme. (Introduction de M. Cousin.)

16. On a varié sur l'orthographe du nom : Abeilard, Abailard, Abayelart, et même sur le nom : Abaulard, Abaalarz, Beillard, etc. (*Abélard*, t. I, p. 14 et note.)

17. La Bretagne était alors un pays étranger, considéré comme sauvage. *Terra quippe barbara*, dit Abélard. (*Ep.* I, c. XIII.)

18. Abélard avait un disciple nommé Hilaire dont il reste une chanson ou complainte latino-française sur le départ de son maître. (*Ab. Op.*, p. 243.)

19. Ce sont les deux vers qu'Euryale adresse à Nisus. (*Æneid.* lib. IX, v. 205-206.) Abélard répond par les vers 276 et 277.

20. Saint Augustin était alors en grand renom dans l'École, à cause des deux ouvrages tout aristotéliques (*Principia dialecticæ* et *Decem Categoriæ*), que l'on insère encore dans ses œuvres et qui lui sont faussement attribués. (Tennemann, t. I, § 233.)

21. Jean Scot Érigène, mort en 886. On date de lui le commencement de la philosophie scolastique.

22. Ce sont les Dix Catégories d'Aristote ou les Termes Simples, qui désignent toutes les choses dont, suivant Aristote, tout mot exprime nécessairement une, car tout mot exprime ou une substance, ou une qualité, ou une relation, etc. .

23. Cet exemple pris des parties et du tout d'une maison est souvent employé dans la controverse du nominalisme. (Cousin, p. XCI. — *Dialectique d'Abélard*, part. V, p. 471, etc.)

24. Cicéron, *Tusculanes*, I, 9.

25. Matt. VII, 7.

26. Abélard se vante en effet d'avoir forcé Guillaume de Champeaux à rétracter cette opinion : *Eamdem essentialiter rem totam simul singulis suis inesse*, et de l'avoir amené à substituer *individualiter* à *essentialiter*. (*Epist.* I, cap. II.)

27. Saint Anselme dit cela dans son traité contre Roscelin : *De Fide Trinitatis*.

28. *Et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt*. (Jean I, 5.)

29. *Spiritum nolite extinguere*. (1 Thessal. V, 19.)

30. *Mundum tradidit disputationi eorum*. (Ecclesiast. III, 11.)

31. *Vox clamantis in deserto*. (Is. proph. XL, 3.) — (Voir aussi Matt. III, 3. — Marc. I, 37. — Luc. III, 4. — Joan. I, 23.)

32. Manegold prend quelques libertés avec les Pères de l'Église. Voici le texte : *Solitudo quædam necessaria est menti nostræ*. (*Milleloq*. tr. 17, in Joan.)

33. Pièce de monnaie.

34. Abélard, en effet, après avoir ouvert son école à Melun, à Corbeil et à Paris, s'établit sur la montagne Sainte-Geneviève.

35. Virgil. *Æneid.* IV, v. 126.

36. Horat. Ad Pison. v. 128.

37. Littera Pythagoræ discrimine secta bicorni
Humanæ vitæ speciem præferre videtur.
(Auson. *Idyll.*)

38. Horat., lib. III, v. 1.

39. Guillaume le Roux prit la Normandie à Robert, son frère, et la réunit à son royaume en 1100.

40. Anseau et Guillaume de Garlande furent sénéchaux ; Étienne de Garlande, chancelier. C'était une famille puissante sous Louis le Gros. La charge de sénéchal était une des grandes charges de la couronne.

41. Constance, princesse d'Antioche et de Tarente, sœur de Louis le Gros et fille comme lui de Philippe Ier.

42. Ce cri était encore usité au commencement du XIXe siècle dans les rues du faubourg Saint-Marceau.

43. C'est ainsi que commence l'introduction de Porphyre à la *Logique* d'Aristote, ou son *Traité des Cinq Voix*, savoir : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident.

44. Cette lettre ne figure pas dans le recueil imprimé des lettres de saint Bernard.

45. *Erat autem non longe ab illis grex multorum porcorum pascens, etc.* (Matt. VIII. 30.)

46. *Omnia munda mundis.* (Saint Paul, Tit. I, 15.)

47. La condamnation de Roscelin est de 1192, 1193 ou 1195. Roscelin exilé se retira en Angleterre.

48. On suppose ici que c'est pour soutenir sa lutte contre Guillaume qu'Abélard s'établit sur la montagne Sainte-Geneviève. Dans le fait, il n'y fixa son école qu'après avoir forcé Guillaume à abandonner la sienne.

49. Ce fut un des principaux motifs de la condamnation d'Abélard que l'accusation d'avoir enseigné *sine magistro*, c'est-à-dire sans avoir été reçu par un supérieur, sans la permission du chancelier ou écolâtre des Écoles épiscopales.

50. Saint Bernard n'avait pas encore prêché de croisade. Ce n'est qu'en 1146 qu'il s'en avisa.

51. Bérenger de Tours, né en 998 et mort en 1088. Il fut condamné comme hérétique à Rome en 1059 et en 1078. Il attaquait la transsubstantiation, sans nier la présence réelle.

52. *Et videns fici arborem unam secus viam, etc.* (Matt. XXI, 19, et Marc XI, 13 et 20.)

53. *Attolite portas principes vestras.* (Ps. XXIII, 7 et 9.)

54. Cette lettre ne figure pas plus que la précédente dans le recueil imprimé des Lettres de saint Bernard.

55. *Et dixit eis : Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ.* (Marc XVI, 15, et Matt. XXVIII, 19.)

NOTES DU SECOND ACTE.

1. Fulbert était un chanoine de Paris, oncle d'Héloïse. (*Abélard, etc.*, t. I, p. 46 et note.)

2. Abélard eut, en effet, un disciple du nom d'Amaury de Bene, mort en 1209. On l'aurait alors supposé ici né un peu plus tôt qu'il ne l'était en effet. (Tennemann, t. I, § 252.)

3. Cassiodore, compilateur chrétien, né vers la fin du ve siècle, avait fait sous ce titre : *de Septem Disciplinis*, un ouvrage assez étudié au temps des écoles carlovingiennes. (Tennemann, t. I, 1re partie, § 234 et 2me partie, § 236.)

4. Arnaud de Brescia, un des précurseurs de la Réforme, a été l'élève ou plutôt l'émule d'Abélard et fut condamné en même temps que lui. Il a été brûlé à Rome en 1155. Mais alors il pouvait bien être inconnu, même d'Abélard.

5. Les homonymes sont les choses qui ont un nom commun. Abélard a fait un Commentaire sur le traité de Boëce : *de Differentiis topicis.*

6. Il y a eu plusieurs Anselme de Laon. Celui-ci, le plus connu, fut chanoine et doyen de l'Église épiscopale de Laon. Il mourut en 1116. Son épitaphe commence ainsi : *Dormit in hoc tumulo celeberrimus ille magister, etc.*

7. On ne trouve cités nulle part ni ce conte, ni ce roman.

8. Gauffroy, ou Geoffroy, évêque de Chartres, pouvait avoir été élève d'Abélard. Il le défendit au concile de Soissons. (*Ab. Ep.* I, cap. IX.)

9. Vers ce temps, on n'avait encore achevé aucune de nos grandes cathédrales : celle de Bourges, commencée vers le

milieu du IXe siècle, ne fut finie qu'en 1324; celle de Chartres, commencée au milieu du XIe siècle, fut achevée en 1145; celle de Strasbourg, commencée en 1015, dura jusqu'en 1275; celle de Laon, incendiée dans une révolte au commencement du XIIe siècle, fut reconstruite par les dons volontaires des fidèles

10. Nom de l'architecte qui commença l'église de Notre-Dame de Reims.

11. Ce trait d'histoire est inconnu, mais le premier évêque fut en effet Genebaud, sacré par saint Remi.

12. Ce sont les mesures données dans le IIIe liv. des Rois, VI, 2.

13. Après la bataille de Tolbiac et le baptême de Clovis, ce prince fit à saint Remi, l'évêque de Reims qui l'avait baptisé, de grandes libéralités. Mais l'évêque les distribua à diverses Églises, notamment à celle de Laon, qui était du diocèse, et qui fut alors érigée en évêché (597).

14. Matt. IV, 10. — Marc. VIII, 33. — Luc. IV, 8.

15. *Ubi enim sunt duo, vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* (Matt. XVIII, 20.)

16. II Cor. XI, 13.

17. Gilbert de la Porrée, disciple d'Abélard, fut évêque de Poitiers et mourut en 1154. Il eut aussi des démêlés avec l'Église. — Jean Petit, ou Jean le Petit, ou Jean de Salisbury, est mort, en 1180, évêque de Chartres.

18. Abélard dit, en effet, dans cette lettre fameuse où se trouve une si grande partie de son histoire, que son père Bérenger était homme de guerre, qu'il était destiné à la même profession, mais, bien que l'aîné, il l'abandonna à un frère plus jeune. Bérenger est parfois qualifié d'*eques*, et sa femme Lucie était, dit-on, aussi de noble origine.

19. L'évêque de Laon était seigneur temporel. Ses vassaux se révoltèrent vers ce temps. C'était l'époque de ces affranchissements des communes, que n'ordonna pas, mais que sanctionna Louis le Gros. La fameuse charte que conquit Beauvais est de ce temps-là. Octroyée par Louis VI, elle fut confirmée par son fils en 1144. Louis le Gros fut fort aidé dans ses homologations révolutionnaires par Suger et les quatre frères Garlande. Laon eut sa charte en 1138.

20. Une sirvente était une sorte de poésie des troubadours, divisée en strophes ou couplets.

21. Abélard raconte qu'un certain *Stephanus, regis dapifer*, le protégea. Ce Stephanus était Étienne de Garlande, chancelier. Il en est sans doute de même d'Anseau de Garlande. (*Ab. Ep.* I.)

22. Matth. xviii, 7.

23. Matth. ix, 17. — Marc ii, 22. — Luc. v, 37-38.

24. Ce fut en effet un des surnoms de Louis VI, le Gros.

25. Matth. xxv, 35.

26. Deuteron. viii, 3. — Matth. iv, 4. — Luc iv, 4.

27. Horat. lib. I, od. xxxvi.

28. C'est un de ces vers mnémoniques usités dans l'École.

29. Abélard faisait des chansons en langue vulgaire et qui couraient les rues. Elles charmaient, dit Héloïse, les illettrés et les femmes. (*Epist.* II.) Il fut donc un des plus anciens poëtes français, mais on n'a rien conservé de ses poésies. C'est à tort qu'on lui a quelquefois attribué le *Roman de la Rose*, composé longtemps après. On n'a guère de lui en fait de vers qu'un poëme adressé à son fils Astrolabe, qui a été publié par M. Cousin, et des hymnes religieuses composées à la demande d'Héloïse et de son couvent.

30. C'est, en effet, une prophétie d'Ezéchiel qu'on fit commenter à Abélard quand il offrit d'enseigner en concurrence avec Anselme de Laon. (*Ep.* I, cap. iv.)

31. *Gladium spiritus, quod est verbum Dei.* (Ephes. vi, 17.)

NOTES DU TROISIÈME ACTE.

1. *Nolite dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos*. (Matth. VII, 6.)

2. Lanfranc, né à Pavie en 1005, mort archevêque de Cantorbéry en 1089, commença l'application de la dialectique à la théologie.

3. II Cor. V, 17.

4. Il y a quelque chose de cette argumentation au commencement des Analytiques secondes, ou quatrième partie de la *Dialectique* d'Abélard. (Cousin, p. 134.)

5. Il y a souvent des citations des poëtes latins dans les lettres et les œuvres d'Abélard, et notamment des passages d'Ovide.

6. C'est le premier titre du second traité dont se compose la *Dialectique* d'Abélard. Ce traité est aussi intitulé les Analytiques premières.

7. « Je n'implore que la justice du ciel : que ma jeune » maîtresse ne cesse jamais de m'aimer, ou qu'elle fasse que » je l'aime toujours. Ah ! j'en demande trop : qu'elle » souffre seulement mon amour. Puisse Vénus exaucer ma » prière ! Ne repousse pas celui qui durant tant d'années sera » ton esclave, ne repousse pas celui qui sait aimer d'un amour » fidèle. Si je n'ai point pour me recommander les noms fa» meux d'une nombreuse famille ; si le premier de mes aïeux » n'était qu'un simple chevalier, si la culture de mon bien » n'exige pas des charrues innombrables, si mes parents sont

» condamnés à l'économie, que du moins Apollon et les neuf » muses, et l'inventeur de la vigne intercèdent pour moi, » ainsi que l'Amour qui me donne tout entier à toi, et une » fidélité qui jamais ne trahira, et ma pureté, et ma sincérité » naïve, et ma pudeur purpurine! Je ne suis pas accessible à » d'autres charmes, je ne suis inconstant, ni trompeur. Toi » seule tu me seras toujours chère. Les années que les Parques » me laisseront, puissé-je les passer près de toi! Puissé-je » mourir plutôt que te donner un chagrin! » (Ovid. Am. lib. I, eleg. III.)

8. Les deux grands ouvrages de métaphysique de saint Anselme de Cantorbéry sont le *Monologium* et le *Proslogium.* Ils roulent sur l'existence et la nature de Dieu, sur la Trinité, etc.

9. C'est, en effet, une distinction de Scot dans son livre *de Divisione naturæ.* (Buhle, Introd.)

10. Charlemagne avait fondé l'école Palatine dans son propre palais, à Paris. Quoique cette école le suivît partout, car lui-même aimait à entendre les leçons, elle finit par se fixer dans cette ville. Telle fut l'origine de la célébrité des écoles de Paris et la souche des diverses écoles dites Carlovingiennes. (Buhle, Introd. — *Hist. de l'Université*, par Dubarle, t. I, ch. I.)

11. Élisabeth de Montlhéry était belle-sœur du roi Louis VI; elle avait épousé Philippe, comte de Mantes, fils naturel du roi Philippe Ier.

12. Tout ce qui concerne dans cette première scène la situation d'Abélard, sa disposition d'esprit, l'affluence de ses élèves, etc., est donné par des documents authentiques. (*Abœl. Op. Ep.* I, ch. V—VIII. — Hel. *Epist.* II, etc.)

13. Les jardins du roi occupaient à la pointe occidentale de la Cité tout l'espace compris entre la statue de Henri IV et le Palais de justice. (Voyez les notes et le plan donnés dans le volume intitulé : Paris sous Philippe le Bel, des *Documents inédits sur l'histoire de France.*)

14. Les juifs étaient obligés, là où ils étaient tolérés, de porter une marque distinctive. C'était, du moins dans le siècle qui suivit celui d'Abélard, deux cocardes ou rouelles de drap jaune, l'une sur le dos, l'autre sur la poitrine.

15. Les lombards formaient une sorte de corporation, habitant divers quartiers de Paris depuis la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois jusqu'à celle de Saint-Paul. Il y a encore de ce côté une rue des Lombards.

16. Virgil. *Bucol.*, egl. III, v. 60.

17. Virgil. *Æneid.*, lib. V, v. 343 et 344.

18. Sur le savoir d'Héloïse, voyez la lettre historique d'Abélard, sa lettre aux religieuses du Paraclet, la lettre de Pierre le Vénérable qui lui est adressée, etc., etc.

19. La chapelle de Saint-Victor était devenue, vers ce temps-là une abbaye importante et une école célèbre par les soins de Guillaume de Champeaux, banni de l'école épiscopale.

20. Il y avait des impôts, sous le nom d'*aides*, que l'on ne levait que pour des objets déterminés. C'étaient les centimes spéciaux de ce temps-là.

21. « Les lis ne filent ni ne travaillent. » (Matt. VI, 28.)

22. C'est le nom grec de l'Introduction de Porphyre aux Catégories d'Aristote, ou le *Traité des Cinq Voix*.

23. Héloïse savait en effet ces trois langues. (*Abæl. Epist ad virgines Parenclitenses.* Gréard, p. 407.)

24. On ne connaît pas bien la famille d'Héloïse. On a cru qu'elle était fille de Fulbert ou d'un autre chanoine. Quelques biographes disent qu'elle était parente légitime du côté des hommes de la famille de Montmorency, ce qui suffit à justifier ce qui est dit ici. (Gréard, p. XII.)

25. *Et quo me amplius hæc voluptas occupaverat, minus philosophiæ vacare poteram, et scholis operam dare. Tædiosum mihi vehementer erat ad scholas procedere, vel in eis morari.* (Abæl. *Op. Ep.* I, cap. VI.)

26. On a longtemps montré à l'extrémité de la rue des Chantres donnant sur le quai Napoléon, au nord de Notre-Dame et de la Cité, une maison de chétive apparence qui passait pour être celle qu'habitait Héloïse, et l'on assurait qu'Abélard demeurait dans la maison voisine. Au fond de la cour, un double médaillon représentant une tête d'homme et une tête de femme était incrusté dans la muraille. Cette maison a été remplacée par celle qui porte le nº 9 sur le quai Napoléon. Au-dessus de la porte, sur

une plaque de marbre blanc, on lit cette inscription : *Ancienne habitation d'Héloïse et d'Abélard, 1118, rebâtie en 1849.* Il sembl qu'une popularité non interrompue depuis le temps où le peuple suivait le maître Pierre dans les rues, célébrait sa science et chantait ses amours, plaignait ses malheurs, ait conservé et protégé, indépendamment de l'érudition et de la littérature, ces deux noms, que tout le monde sait encore dans cette grande ville si oublieuse de son passé.

27. Abélard a beaucoup écrit sur la Trinité, qu'il compare quelquefois à un syllogisme. Il s'en est occupé en théologien et en logicien, et peut-être est-ce ce qui l'a le plus compromis avec l'Église. Quant aux mathématiques, il ne les savait guère, mais, de son temps, on a souvent fait de l'arithmétique mystique sur la Trinité.

28. *Scito te ipsum* est le titre d'un des trois ouvrages sur l'extrait desquels saint Bernard fit condamner Abélard.

29. Virgil. *Eclog.* VIII, v. 43.

30. Fulbert poussa, en effet, la confiance jusqu'à prendre Abélard en pension chez lui.

31. Robert Folioth de Melun, mort en 1173.

32. La première croisade est de 1096.

33. Cette héroïde est la dix-huitième du recueil d'Ovide, et la réponse d'Héro est la dix-neuvième. L'une et l'autre ne sont insérées ici que par fragments.

34. *Adveniet autem dies Domini ut fur.* (II Petr. III, 10.)

35. Marc. XII, 38.

36. Il y a quelque chose de cela dans l'Épître de saint Paul aux Romains.

37. Un des plus grands reproches qu'on adressait à Abélard au concile de Soissons était d'avoir enseigné *sine magistro*, c'est-à-dire sans avoir été reçu par un supérieur en autorité, par l'écolâtre, ou chancelier des écoles épiscopales. (*Ab. Op. Ep.* I, cap. IX.)

38. Exod. VII, 9-12.

39. Cette citation de saint Augustin se trouve plusieurs fois dans les ouvrages de M. de Bonald.

40. Virgil. *Æneid.* IV, v. 114.

41. At non infelix animi Phœnissa, neque unquam
Solvitur in somnos...
(Virgil. *Æneid.* IV, v. 529.)

42. Matth. VII, 16 et 20.

43. Virgil. *Æneid.* II, v. 237.

44. Il courut en effet des chansons sur les amours d'Abélard. (*Ab. Ep.* II.)

45. Talmelier, ou talemelier, signifiait alors boulanger. On dit encore « talmouse » pour désigner une sorte de gâteau. (Dict. de Littré.)

46. Et jam Argiva phalanx instructis navibus ibat
A Tenedo, tacitæ per amica silentia lunæ.
(Virgil. *Æneid.* l. II, v. 255-256)

47. L'official était un juge ecclésiastique désigné par l'évêque pour exercer en son nom la juridiction contentieuse.

48. Virgil. *Eglog.* I, v. 11.

49. « La femme, ce mal si doux, énerve l'esprit et les forces » de l'homme par ses décevantes caresses. La femme, flamme » infernale, se montre pour nous perdre parée de vête» ments couverts d'or et de pierres brillantes et précieuses. » Elle s'attaque à nos âmes de mille façons, et c'est son grand » intérêt de perdre le plus grand nombre d'entre nous. Rien » n'est au monde plus nuisible que la femme, et nous n'avons » pas de plus mortel ennemi. Car l'âme captive est enchaînée » par l'amour et ne peut jamais s'élever aux cimes de la » vertu. De quelle utilité peut jamais être l'entretien des » femmes? Vous venez près d'elles pur et chaste, vous les » quittez avec tous les sentiments d'un libertin. Toute femme » attise les feux de la débauche et nuit aux saints eux-mêmes. » Pasteurs, veillez, éloignez de vos troupeaux ces loups rapaces, » nulle barrière ne les arrête. Elles tuent nos âmes et envoient » aux enfers plus d'un d'entre nous. Nulle peste n'est plus » à craindre pour les moines. La femme est la perte de l'âme. » Qu'elle n'ose jamais approcher d'un religieux. Qu'on la tienne » même éloignée du chœur. Croyez-moi, mon frère, misérable » est tout homme marié. A peine puis-je dire combien un tel » fardeau est pesant. La femme ne se trouble de rien et croit » que tout lui est permis. » Ce passage est extrait d'une pièce

assez curieuse qui fait partie des œuvres de saint Anselme sous ce titre : *Carmen de Contemptu mundi.*

50. I Cor. VII, 9; IX, 1 et 5.

51. Deuteron. V, 18; XXII, 22. — Levitiq. XVIII, 20; XX, 10. — Exod. XX, 14. — Matt. V, 27; XIX, 18. — Proverb. VI, 32. — Job XXXI, 1. — Deuteron. XXII, 23 et 24. — Ephes. V, 3 et 4.

52. Abélard a soutenu en morale des opinions qui pouvaient aller jusque-là par voie de conséquence. Il a été un des auteurs de la maxime que c'est l'intention qui fait le péché. (Voyez son Commentaire sur l'Épître aux Romains et le *Scito te ipsum.*) *Habe caritatem, et fac quod vis*, ou *Dilige et fac quod vis*. Cette parole est de saint Augustin. (*De Eccles. Discipl.*, ou *Sup. Epist. Johan.*) Abélard a cité ce précepte dans son ouvrage intitulé : *Sic et Non.*

53. Luc X, 38 et suiv. — Act. X.

54. ...*Et si qua invenire liceret carmina, essent amatoria, non philosophiæ secreta. Quorum etiam carminum pleraque adhuc in multis, sicut et ipse nosti, frequentantur et decantantur regionibus, ab his maxime quos vita simul oblectat.* (*Ab. Ep.* I, 6.) On suppose ici que ces chansons populaires ne venaient pas toutes d'Abélard lui-même.

55. Ces vers sont les premiers de l'épitaphe d'Abélard attribuée à Pierre le Vénérable.

56. Héloïse exprime dans ses lettres des sentiments analogues. (*Ep.* II et IV.)

57. I Cor. XI, 10.

58. D'après un passage de la version des Septante (Genes. VI, 2), on a cru souvent que les anges avaient aimé des femmes un peu avant le déluge. Clément d'Alexandrie, Tertullien, Lactance ont adopté cette opinion, rejetée par l'Église. De là les poëmes de Moore, Byron et Lamartine.

59. C'est ce que dit Héloïse elle-même à Abélard dans une de ses lettres : *Duo autem, fateor, tibi specialiter inerant, quibus feminarum quarumlibet animos statim allicere poteras : dictandi videlicet, et cantandi gratia; quos cæteros minime philosophos assecutos esse novimus* (*Ab. Epist.* II, 5.)

60. Matt. XXVI, 44. — Marc. XIII, 33.

61. Ce sont à peu près les raisonnements qu'Héloïse opposait au dessein d'Abélard quand il se disposa à l'épouser. (*Ab. Ep.* I, 7.)

62. Thamar, la maîtresse de Juda (Genes. XXXVIII), ou celle d'Amnon (II Reg. XIII). Bethsabée séduite par David (ibid. XI). — *Si me augustus universo præsidens mundo*, dit Héloïse devenue abbesse, *matrimonii honore dignaretur*, *totumque mihi orbem confirmaret in perpetuo præsidendum*, *carius mihi et dignius videretur tua dici meretrix*, *quam illius imperatrix*. (*Ab. Op. Ep.* II, 4.)

63. Proverb. XI, 16.

64. Eccles. VII, 27.

65. Virgil. *Æneid*. l. I, v. 48.

66. « C'est la voix de mon bien-aimé qui frappe : Ouvre-» moi, ma sœur. Il a mis la main à la serrure, et mon sein a » tressailli... Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé. » (Cantic. cantic. V, 2 et 4.)

67. Les choses ne se passèrent pas tout à fait ainsi. La conduite de Fulbert est, dans le récit d'Abélard, plus odieuse encore et n'est pas moins obscure. Il était irrité contre Abélard parce que celui-ci ne donnait pas de publicité à son mariage. Ce mariage avait été contracté, parce que Héloïse était devenue grosse et que Fulbert avait découvert son amour. Abélard avait voulu l'épouser malgré sa résistance, et il avait été convenu que leur union resterait secrète. Cependant Fulbert ou du moins ses amis et ses serviteurs parlèrent, et, comme Héloïse nia tout, son oncle la maltraita. Abélard lui fit alors trouver un asile au couvent d'Argenteuil. Fulbert, imaginant qu'il voulait la faire religieuse et l'abandonner, entra chez lui la nuit avec quelques-uns des siens en corrompant un valet, et accomplit l'horrible vengeance que tout le monde sait. (*Ab. Ep.* I, 7.)

NOTES DU QUATRIÈME ACTE.

1. Saint Benoît peut être considéré comme le fondateur des monastères, et pendant longtemps les membres de l'ordre de Saint-Benoît furent seuls appelés *moines*. Il est l'auteur de la règle qui a servi de type à toutes les constitutions monastiques. Cette règle ne faisait aucune distinction en faveur des femmes. Cela fut changé depuis. Dans une lettre à Abélard, Héloïse fait, comme ici, quelques réflexions à ce sujet. (*Ep*. VI.)

2. Act. XXI, 9.

3. Luc. VII, 37, 38 et suiv. — Jean XII, 3.

4. Le couvent d'Argenteuil, près Paris, sur le bord de la Seine, avait été donné par le roi Robert à des religieuses. Héloïse y avait été élevée.

5. Charlemagne avait, en effet, commis le monastère d'Argenteuil à sa fille Théodrade. Après elle, il revint à l'abbaye de Saint-Denis. Détruit par les Normands, reconstruit par Adélaïde, femme de Hugues le Grand, il retourna aux femmes, et enfin les moines de Saint-Denis en reprirent possession lorsque Héloïse en était prieure.

6. Matt. XXV.

7. « *Inter ipsa missarum solemnia... obscena earum voluptatum phantasmata ita sibi penitus miserrimam captivant animam, ut turpitudinibus illis magis quam orationi vacem. Quæ quum ingemiscere debeam de commissis, suspiro potius de amissis.* » Ainsi parle l'abbesse du Paraclet écrivant *unico suo post Christum, unica sua in Christo*. (*Ep*. IV, 5.)

8. Cantic. cantic. I, 2; III, 1.

9. Après son malheur, Abélard entra à l'abbaye de Saint-Denis et y prit l'habit, ayant fait prononcer à Héloïse ses vœux au couvent d'Argenteuil.

10. Cette lettre ne se trouve pas dans le recueil des *Lettres d'Héloïse et d'Abélard.*

11. « O mon noble époux, si peu fait pour un tel hymen! Ma fortune avait-elle donc ce droit sur une tête si haute! Criminelle que je suis, devais-je t'épouser pour causer ton malheur! Reçois en expiation ce châtiment au-devant duquel je veux aller. » (*Pharsale*, liv. VIII.) Héloïse prononça réellement ces vers au moment de monter à l'autel pour recevoir le voile. (*Ab. Ep.* I, 8.)

12. Abélard, autorisé par le roi, à la demande du sire de Garlande, à mener la vie monastique où il voudrait, se retira dans un bourg du pays de Troyes et il y construisit un oratoire de chaume et de roseaux, sous l'invocation de la Trinité. Ses écoliers vinrent l'y joindre, le nombre des curieux et des auditeurs augmenta, et ainsi se forma d'abord une école, puis une congrégation qui devint ensuite le couvent du Paraclet.

13. II Esdras, IV.

14. Saint Norbert avait à cette époque entrepris la réforme des chanoines, comme saint Bernard celle des moines.

15. En dédiant son oratoire à la Trinité, Abélard choisit le nom d'une des personnes de la Trinité, et ce nom était le Paraclet, ou le Consolateur (Joan. XIV, 26). Le choix de ce nom lui fut reproché comme impliquant une distinction répréhensible entre les trois personnes divines.

16. Matt. IX, 16 et 17.

17. Luc. XXIII, 18.

18. Joan. XI, 54.

19. C'est Abélard lui-même (*Ep.* I, 11) qui applique à sa retraite ce passage de saint Jérôme, dont voici la traduction: « Les » sens sont comme des fenêtres par où les vices s'introdui- » sent dans l'âme. La métropole et la citadelle de l'esprit ne » peuvent être prises, tant que l'armée ennemie n'est pas » entrée. Si quelqu'un prend plaisir à regarder les jeux du » cirque, les luttes des athlètes, le jeu des comédiens, la beauté

» des femmes, l'éclat des pierres précieuses et des étoffes, et » tout le reste, la liberté de son âme se trouve prise par les » fenêtres de ses yeux, et alors s'accomplit cette parole du » prophète : « La mort est entrée par nos fenêtres. » Lors » donc que l'armée des troubles faisant irruption aura pénétré » dans la forteresse de notre âme, où sera la liberté? où sera » la force? où sera la pensée de Dieu? surtout si l'on songe » que notre sensibilité se retrace les images mêmes des plaisirs » passés, réveille le souvenir des passions, force l'âme à en » subir de nouveau les impressions, et en quelque sorte à » revivre dans le passé qui n'est plus? Telles sont les raisons » qui ont déterminé beaucoup de philosophes à s'éloigner » des villes peuplées et des beaux jardins qui les entourent, » où ils trouvaient réunis la fraîcheur des campagnes, le » feuillage des arbres, le chant des oiseaux, le cristal des fon- » taines, le murmure des ruisseaux, tout ce qui peut charmer » les oreilles et les yeux; ils craignaient, au milieu du luxe et » des jouissances, d'énerver la vigueur de leur âme, d'en souiller » la pureté. Et dans le fait, il est inutile de voir souvent les » choses qui peuvent séduire, et de s'exposer à la tentation de » celles dont on ne pourrait plus se passer. Voilà pourquoi les » pythagoriciens, évitant tout ce qui pouvait flatter les sens, » vivaient ordinairement dans la solitude et les déserts. » (Hieron. II, contra Jov. 9.)

20. Luc XII, 35.

21. Saint Bernard céda en effet, et il assista au concile. La lettre où il témoigne sa répugnance est la 189e.

22. Le comte de Troyes, Thibauld, témoigna quelque bienveillance pour Abélard. Mais il avait lui-même des démêlés avec le clergé. Il s'agit ici de Thibauld II, dont on dit qu'il aimait la poésie et la galanterie, apparemment parce qu'un de ses héritiers, du même nom, a fait des vers, et passe pour avoir été amoureux de la reine Blanche. Celui dont parle Hilaire est mort en 1151.

23. Abélard fut cité au concile de Sens sous le règne de Louis le Jeune (1140). Louis le Gros était mort en 1137. On a pressé ici les événements supposant un temps assez

court entre la catastrophe qui fit sortir Abélard de Paris et sa comparution à Sens. En réalité il s'écoula plus de vingt ans entre ces deux faits, et il fut cité devant deux synodes ou conciles, l'un à Soissons (1121), l'autre à Sens (1140).

24. Cette lettre d'Héloïse n'a été imprimée dans aucun recueil.

25. Matt. v, 48.

26. Luc II, 46.

27. Di meliora piis, erroremque hostibus illum.
(Virg. *Georg*. liv. III, v. 513.)

28. Ces deux provinces étaient : la Lyonnaise Senonaise ou Lyonnaise quatrième, et la Belgique seconde.

29. Le grand chambrier était un des grands officiers de la couronne.

30. Joan. XIX, 5.

31. Anseau de Garlande mourut en 1118. Il fut remplacé par Guillaume, puis par Étienne de Garlande.

32. I Reg. I, 3, 11; II, 3.

33. Luc. IV, 19.

34. Albéric de Reims était archidiacre et prieur.

35. C'est l'expression de saint Anselme pour rendre la manière dont Roscelin définissait les universaux. (S. Ans. *de Fid. Trinit.* cap. II.)

36. Matt. XX, 16.

37. Les deux provinces contenaient alors les siéges suivants : Sens, Chartres, Auxerre, Troyes, Orléans, Paris, Meaux. — Reims, Soissons, Châlons, Vermand, Arras, Cambrai, Tournai, Senlis, Beauvais, Amiens et Boulogne.

38. Les moines de Cîteaux portaient dans l'intérieur du couvent une robe blanche et un scapulaire noir. Au chœur ils étaient tout en blanc; hors du couvent, tout en noir.

38. Thibauld assista en effet au concile: *Præsentibus Ludovico rege, Theobaldoque palatino comite, et aliis nobilibus*, dit Othon Freisingen. (*Histor. de Gest. Frédéric I*, lib. I, cap. XLVIII.)

39. Ce fut bien ce jour-là, en 1140, qu'eut lieu ce concile; mais cette date est sans importance dans le drame et n'y sert qu'à fixer l'événement sous le règne de Louis VII.

40. Citation d'Eusèbe, qu'on trouve dans Gibbon.

41. On sait que c'est la formule des décisions des conciles depuis celui de Jérusalem : *Visum est enim Spiritui Sancto et nobis, etc.* (Act. xv, 28.)

42. Une partie des incidents retracés ici se sont passés à Soissons. C'est à Soissons que furent embarrassés quelques-uns des juges, comme l'est ici Albéric. (*Ab. Ep.* I, 9 et 10.)

43. Abélard attribue, dans le *Sic et Non*, cette parole à saint Ambroise, sans dire de quel ouvrage elle est extraite. Les citations par lesquelles Abélard répond à Albéric sont tirées de saint Paul (I Cor. x, 15), de saint Jean (I Epist. iv, 1), de saint Isidore (*Sentent.* lib. II, cap. ii), de saint Augustin (in tract. *de Anim.*)

44. Pendant le concile de Soissons, Albéric, entouré de quelques-uns des siens, aborda Abélard et lui fit cette objection, et celui-ci le confondit avec cette réponse. (*Ab. Ep.* I, 9.) Plusieurs des incidents de cette scène sont également historiques.

45. Il est certain que Gilbert de la Porrée assistait au concile de Sens, mais non qu'il fût dès lors évêque de Poitiers. Il ne devait être encore que chancelier de l'Église de Chartres, et un peu suspect d'opinions téméraires. Suivant une tradition différente de celle qui est admise ici, c'est Abélard lui-même qui lui adressa ce vers :

Nam tua res agitur, paries cum proximus ardet.

(Hor. *Epist.* I, xviii, 84.)

46. Geoffroy, ou Gauffroy, de Chartres, défendit, en effet, Abélard, mais seulement au synode de Soissons. A Sens, au contraire, il paraît avoir suivi ou même excité saint Bernard. (*Hist. litt.*, art. Saint Bernard, t. XIII.)

47. Matt. xxiii, 13 et suiv. — Luc xi, 46 et 52.

48. Is. vii, 9. — C'est ainsi que saint Anselme cite ce passage d'Isaïe (*de Fid. Trinit.* cap. ii.) La Vulgate dit : *Si non credideritis, non permanebitis.* L'autre version est celle des Septante.

49. Ce sont les principales des dix-sept propositions imputées à Abélard et envoyées par saint Bernard au pape Innocent II. Abélard n'avoua jamais un des ouvrages dont on les disait extraites. On conteste d'ailleurs qu'elles se retrouvent exacte-

ment dans les écrits d'où elles doivent avoir été tirées, et l'apologie ou confession de foi d'Abélard les renie et les réfute.

50. C'est, en effet, ce que dit saint Bernard. (Ep. CXCII.)

51. Act. V, 10.

52. Psaume CXLVIII.

53. Luc. XXIII, 27 et 28.

NOTES DU CINQUIÈME ACTE.

1. Pierre-Maurice, de la maison de Montboissier, connu sous le nom de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny et général de son ordre, mort en 1156. Il était célèbre par sa science et par sa piété. Son abbaye était la première de l'ordre de Saint-Benoît, le premier des ordres monastiques. Cluny est en Bourgogne (Saône-et-Loire). Cet ordre était fort riche et fort accusé de relâchement par saint Bernard. (*Hist. de saint Bernard*, par l'abbé Ratisbonne, t. I, ch. XII.)

2. Il s'agit apparemment de la troisième croisade prêchée par saint Bernard en 1145.

3. Abélard, se rendant à Rome, ou avant de s'y rendre, vint en effet à Cluny. Il y fut bien accueilli par Pierre le Vénérable, qui entreprit de le réconcilier avec l'Église. Affaibli et souffrant, il ne quitta plus cette communauté.

4. Philipp. IV, 7.

5. Pierre de Cluny eut, en effet, une controverse contre saint Bernard, ou du moins contre son ordre, à l'occasion des dîmes qu'il ne voulait pas que le monastère de Cluny payât à l'ordre de Cîteaux.

6. Rom. VII, 24. — I Cor. XV, 54 et 55.

7. Nous avons la lettre que Pierre de Cluny écrivit au pape. Il y dit qu'il a réconcilié Abélard avec saint Bernard. (*Ab. Op.* pars II, Ep. XXII.)

8. Matt. XX, 1 et suiv.

9. I Ep. Johan. IV, 7 et 11.

10. C'est à Vézelai, petite ville du Morvan (Yonne), que la seconde croisade fut prêchée en public par saint Bernard. Il l'imposa au roi en expiation des cruautés commises à la prise de Vitry, qu'il avait enlevé au comte de Champagne. Celui-ci n'alla pas à la croisade, comme on le suppose ici, mais il y envoya son fils Henri. La chronologie d'ailleurs n'est pas ici parfaitement respectée. La croisade fut décidée en 1145; le roi partit de Metz en 1147; Abélard était mort en 1142.

11. Matt. v, 5.

12. L'abbé de Saint-Denis ayant réclamé pour sa communauté la propriété de la maison d'Argenteuil, le couvent fut dispersé, Héloïse en étant prieure. C'est alors que Abélard lui donna le Paraclet. Là fut ainsi fondé un monastère de filles, institué par le pape Innocent II, en 1131. Héloïse en fut la première abbesse.

13. *Intrate per angustam portam; quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem et multi sunt qui intrant per eam.* (Matt. VII, 13.)

14. Le comte de Vermandois avait épousé une fille ou une sœur de Thibauld, puis avait divorcé. Il fut excommunié. Le roi et le comte de Champagne eurent aussi, à la même époque, à propos de la nomination d'un archevêque, une querelle où Thibauld soutenait la cause du pape. Du reste, toutes les lettres lues dans cette scène n'existent dans aucun recueil.

15. Apocal. x, 2.

16. Virgil. *Æneid.* l. VI, v. 278.

17. Au témoignage de Pierre le Vénérable, Abélard, réconcilié avec l'Église et avec saint Bernard, passa dans l'étude et la piété ses dernières années à Cluny. L'abbé l'envoya pour sa santé à Châlon, sur le bord de la Saône, dans un monastère de Saint-Marcel dépendant de l'abbaye de Cluny. Il n'y interrompit pas ses travaux et y mourut le 21 avril 1142, âgé de soixante-trois ans. L'abbesse du Paraclet demanda que le corps d'Abélard, conformément au vœu par lui-même exprimé, fût transporté dans la maison qu'il avait fondée. Il le fut en effet. Elle voulut être ensevelie avec lui, et lorsque, en 1163, son corps fut déposé dans le tombeau de son époux, Abélard se rani-

mant, au dire d'un historien, leva les bras et les ouvrit pour la recevoir et la serrer à jamais sur son sein. Le tombeau d'Héloïse et d'Abélard au Paraclet est un monument précieux, quoique sans aucun doute très-postérieur au XII[e] siècle. Il a été transporté à Paris, au cimetière de l'Est. On croit qu'il contient encore leurs restes. La discussion sur tous ces points dure pourtant encore, et nous ne sommes assurés de posséder ni le tombeau, ni le cercueil, ni les cendres des deux héros de ce drame. En dépit des antiquaires, le monument du Père-Lachaise est l'objet des dévotions des fidèles de la philosophie, de l'éloquence et de l'amour. (*Abélard, sa vie, sa philosophie*, par Ch. de Rémusat, t. I, p. 264 et suiv.)

TABLE

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie,
RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 12666-6





